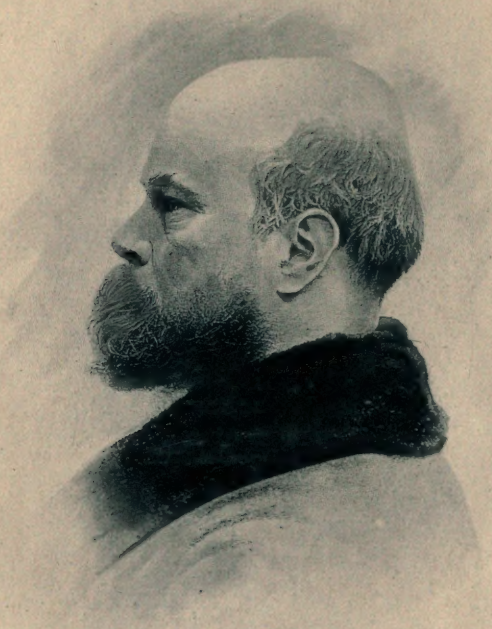
ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PAUL VERLAINE



PAUL VERLAINE

521

ŒUVRES COMPLÈTES

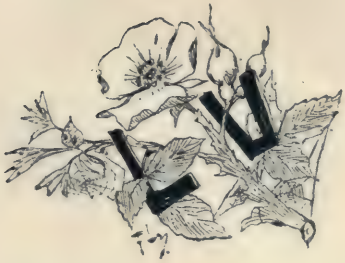
DE

PAUL VERLAINE

CONFESSIONS — QUINZE JOURS EN HOLLANDE
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

TOME CINQUIÈME

Troisième édition



27/7/06
70975

PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, SUCCESSEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1905

CONFESSIONS

PREMIÈRE PARTIE

I

On m'a demandé des « notes sur ma vie ». C'est bien modeste, « notes » ; mais « sur ma vie », c'est quelque peu ambitieux. N'importe, sans plus m'appesantir, tout simplement, — en choisissant, élaguant, éludant ? pas trop, — m'y voici :

Je suis né, en 1844, à Metz, au n° 2 d'une rue Haute-Pierre, en face de l'École d'application pour les futurs officiers du Génie et de l'Artillerie. Je me rappelle une petite pension où j'allai jusqu'à l'épellation inclusivement, dans une rue aux Ours, chez une demoiselle très *gâteau,* et c'est tout le souvenir que j'ai d'elle et de mes études sous sa direction. De notre premier étage je voyais tous les matins passer à cheval la longue file des élèves de l'École d'application en petite ou en grande tenue, selon les jours, des sous-lieutenants des deux armes savantes, et mon petit cœur tout militaire trottait, galopait

derrière eux, Dieu sait comme ! Mon père était capitaine du Génie, et chez mes parents c'était souvent le tour des choses de l'armée, dans les conversations, et des officiers du régiment aux soirées hebdomadaires, whist et thé, qui s'y donnaient. J'étais si fier du bel uniforme paternel : habit à la française au plastron de velours avec ses deux décorations d'Espagne et de France, Alger et Trocadéro, bicorne à plumes tricolores de capitaine-adjudant-major, l'épée, le bien ajusté pantalon bleu foncé à bandes rouges et noires, à sous-pieds ! si fier aussi de son port superbe d'homme de très haute taille, « comme on n'en fait plus », visage martial et doux, où néanmoins l'habitude du commandement n'avait pas laissé de mettre un pli d'autorité qui m'imposait et faisait bien, car j'étais mauvais comme un diable quand on me tolérait trop d'espièglerie.

Ma pauvre mère en savait long là-dessus, que son extrême bonté n'empêchait pas toutefois, si les choses allaient à l'excès de mon côté, d'en venir du sien aux justes extrémités. Plus tard, beaucoup plus tard, quand j'eus grandi, à quoi bon ? vieilli, pourquoi ? elle était coutumière, vaincue à la fin par mon adolescence tumultueuse et ma maturité pire dans l'espèce, de me dire, lors de nos scènes, en forme de menaces auxquelles elle savait bien que je ne croirais pas : « Tu verras, tu en feras tant

qu'un jour je m'en irai sans que jamais tu saches où je suis. » Non, elle ne devait pas réaliser ces paroles, et la preuve, c'est qu'elle est morte d'un refroidissement contracté en me soignant de la maladie qui me tient encore. Eh bien, je rêve souvent, presque toujours, d'elle : nous nous querellons, je sens que j'ai tort, je vais le lui avouer, implorer la paix, tomber à ses genoux, plein de quelle peine de l'avoir contristée, de quelle affection désormais toute à elle et pour elle... Elle a disparu ! et le reste de mon rêve se perd dans l'angoisse croissante d'une infinie recherche inutile. Au réveil, ô joie ! ma mère ne m'a pas quitté, tout ça n'est pas vrai, mais, coup toujours terrible, la mémoire me revient : ma mère est morte, ça c'est vrai !

Il ne faudrait pas conclure de là que je fusse un enfant pervers ou méchant. J'avais mes moments fréquents de gentillesse et il suffit, pour en être convaincu, de voir mon portrait fait quand j'avais quatre ans, portrait dont l'original est actuellement en la possession de mon ami Raymond de la Tailhède qui le tient du si regretté Jules Tellier à qui je l'avais donné. J'y suis représenté en petit bonnet à ruches surmonté d'un bourrelet blanc et *bleu*. (Mon prénom de Marie m'avait voué à la Sainte Vierge qui s'est souvenue de son filleul vers 1873-74, époque où j'écrivais *Sagesse* si sincèrement !) On me reconnaît encore dans cette d'ailleurs assez jolie

gouache. J'y ai les yeux bleus, qui ont, si je puis ainsi parler, *grisonné* depuis, avec une bouche à la lèvre supérieure en avant et l'air foncièrement naïf et bon. Ai-je tant changé que ça ? En laid, oui ; en mal ? je ne crois pas.

Outre mes parents j'avais une cousine, de huit ans plus âgée que moi, orpheline du côté de ma mère, que celle-ci et mon père avaient recueillie et élevaient comme leur propre fille. J'ai toujours eu pour elle l'affection d'un jeune frère et elle m'aimait tendrement.

Pauvre chère cousine Elisa ! Elle fut la particulière douceur de mon enfance dont elle partagea et protégea longtemps les jeux ; parfois, dans les commencements, elle fut un peu, enfant elle-même, la complice innocente des malices ou plutôt encore l'inspiratrice des gentillesses puériles qui constituèrent ma vie morale de ces années-là. Elle taisait mes grosses fautes, exaltait mes petits mérites, me grondait si gentiment entre temps. Avec l'âge, ce furent de bons conseils, des exemples aussi de soumission, de déférence et de prévenance qu'elle me donnait et dont je profitais plus ou moins — et c'était une petite mère sous la grande, une autorité non plus douce, non plus chère, mais comme de plus près encore. Quand elle se maria, pour mourir hélas ! quelques années après, notre affection continua la même, et, que disais-je plus haut ? complice

encore de mes malices d'alors, ce fut elle qui me fournit l'argent nécessaire à la publication de mon premier livre, ces *Poèmes saturniens* où éclate bien le moi fantasque et quelque peu farouche que j'étais...

A l'époque de ma toute petite enfance à laquelle je reviens après cet écart en avant, les régiments se déplaçaient fréquemment. Celui de mon père dut quitter Metz peu après ma naissance et rejoindre à Montpellier. De ce séjour j'ai surtout à la mémoire de très somptueuses processions religieuses où des jeunes gens de la ville en robes monacales de diverses couleurs, la plupart du temps blanches, avec des cagoules rabattues sur la tête, percées de trois trous pour la vue et la respiration, se joignaient, qui m'effrayaient passablement. C'est *pénitents* qu'on les nommait et qu'on les nomme encore ; moi je les appelais « les fantômes » !

Dans la maison où nous demeurions, il y avait deux vieilles filles, marchandes de jouets, à qui ma bonne me confiait quand mes parents sortaient le soir. C'était pour moi le paradis, naturellement, cette boutique ! J'ai encore dans les yeux les resplendissants Polichinelles, joie et terreur, et tous ces tambours et toutes ces trompettes et les chariots sans nombre, et la pelle et le seau pour les trous dans le sable, et les paysages en boîte pour l'éparpillement des soldats de plomb grands comme

les arbres aux feuilles de copeaux et plus petits que les moutons, et les bergers de Nuremberg ou supposés tels, et tant et plus d'autres merveilles ! Un soir d'hiver que j'étais sur les genoux d'une de ces demoiselles, prêt à m'assoupir, charmé de voir, à travers mes cils se rapprochant qui me kaléidoscopaient les choses, écumer sous le couvercle soulevé et d'entendre, parmi les bruits indistincts du demi-sommeil, chanter l'eau d'une bouillotte, j'eus l'idée, je m'en souviens comme d'hier et je crois, tellement *j'y suis*, que j'aurais encore l'idée, — l'idée ! — de plonger ma main droite dans la belle eau d'argent frisé qui faisait de si jolie musique. Le résultat, vous pensez bien, fut une effroyable brûlure grâce à laquelle je restai longtemps privé de l'usage d'un bras et suis demeuré aussi adroit et maladroit d'une main que de l'autre, ce qui se terme ambidextre, si je ne me trompe.

Le Peyrou ! Qu'il y faisait chaud sous ces arbres comme noirs, au long de ces haies épaisses comme des murs ! J'en revenais tout sale de terre tripotée et tout essoufflé d'avoir couru dans les allées d'ombre moite et de soleil pulvérulent.

Ma grande aventure à Montpellier fut celle du scorpion. Pierre-et-Paul, l'un des biographes qui exercent sous le Vanier des *Hommes d'Aujourd'hui*, l'a racontée en l'héroïsant quelque peu. Voici la vérité stricte : on m'avait fait un verre d'eau sucrée

que j'allais boire, quand, en agitant la petite cuiller pour que le sucre fondît, j'aperçus quelque chose d'anormal parmi l'effervescence des bulles d'air montant et descendant en tournoyant. Ce quelque chose était un scorpion de la plus ténue espèce, transparent et presque invisible, telle une crevette en miniature, dans son tortillement comme fondu dans l'agitation de l'eau. Plagiaire inconscient de Victor Hugo en lisières s'exclamant devant son frère nouveau-né, je m'écriai « bébète ! » — et le malencontreux petit monstre mourut, non pas avalé, ainsi que l'affirme l'inexact anecdotier du Quai Saint-Michel, mais des suites d'avoir été jeté au feu séance tenante.

II

Il était écrit que je ne devais pas avoir de chance en ce qui concernait la « faune » — si je puis m'exprimer ainsi, ce que je crois peu — de Montpellier, car quelque temps après mes démêlés avec le scorpion dont il vient d'être question, étant tombé malade, je dus subir l'application d'une sangsue qui poussa le zèle et l'amour du métier si loin que, ma bonne s'étant endormie au lieu de surveiller les progrès normaux de l'opération et de retirer l'avide huridiné juste après le temps moral d'une succion consciencieuse, lorsque ma mère, revenue d'une course, entra dans la chambre où j'étais couché, pour s'enquérir, elle trouva mon petit lit tout rouge de sang et moi en syncope. Je me tirai ou plutôt on me tira encore du mauvais pas, mais j'attribuerais volontiers ma pâleur de visage et l'extrême blancheur générale de ma peau à ce menu mais sérieux incident de mes tendres années.

Là se bornent, autant que ma mémoire me sert, mes malheurs vis-à-vis des animaux de là-bas, à

moins que je n'admette dans cette hostile ménagerie l'insecte célébré par Boileau, je pense,

J'ai rendu mille amants envieux de mon sort

(est-ce bien cela au moins ? la citation est-elle juste ?) et qui pullule, ou du moins pullulait, de mon temps, dans la bonne ville, au point que les habitants y étaient faits et avaient même des caresses de langage à son endroit. Que de fois ai-je et n'ai-je pas entendu de bonnes gens du cru appeler ces lestes et trop lestes, animalcules, des « mimis » ! Du reste il était — cette coutume existe-t-elle toujours ? — une façon pour, par exemple, les revendeuses du marché, de s'en débarrasser, bien typique. Toutes avaient en réserve une pièce de flanelle qu'elles dénommaient *pistolet* et dès qu'elles se trouvaient plus agacées que de coutume par l'indiscrète bestiole, elles saisissaient vite leur arme et pan ! sur le bras, pan ! dans le cou, pan ! sous la jupe, elles frappaient l'ennemi, le tenaient prisonnier dans les poils de l'étoffe, et clic et clac ! d'un revers d'ongle, c'en était fait de ce pauvre « mimi »... en attendant les autres.

Lorsque tu cherches tes puces
C'est très rigolo.
Quelles ruses, que d'astuces !
J'aime ce tableau.

Je vis Cette, Nîmes, ou plutôt j'y allai, car rien ne me revient de ces villes que, dans la dernière, le bruit des coups de fusil de la guerre civile entre Protestants et Catholiques et notre angoisse à ma mère et à moi (ma cousine était restée à Metz, en pension. chez les Dames de Sainte-Chrétienne), car mon père faisait partie d'un détachement de troupes envoyé de Montpellier pour rétablir l'ordre, et ma mère avait voulu suivre mon père...

Il y a bien aussi un chemin de fer, combien primitif ! dont le très vague souvenir s'estompe quand j'y pense, surtout un chapeau de paille tout neuf envolé par une portière où je m'étais penché contre le vent. Du vraisemblable grand émoi en présence d'un spectacle nouveau tel, d'une pareille sensation éprouvée pour la première fois, une locomotive en action, un train s'ébranlant, rien, non, rien ne m'est resté. L'enfant a si peu vu, si peu éprouvé, qu'il peut à peine comparer et que l'étonnement n'est nécessairement que très faible sinon tout à fait nul en lui. Un jour, en Angleterre, un petit garçon dans les âges que je pouvais avoir à cette époque de mes « notes », voyait pour la première fois tomber de la neige et paraissait profondément attentif. Ceci se passait à un rez-de-chaussée, et la cour, devant la fenêtre d'où mon jeune ami observait le temps, était toute blanche déjà. Une servante ouvrit alors la porte qui donnait sur cette cour et

allait sortir, quand Master Georgie, s'interrompant de sa contemplation qui était peut-être bien de la méditation spéculative à sa manière, de s'écrier cautieusement : « *Mind the salt!* (prenez garde au sel). »

Mais je ne veux pas quitter Montpellier sur des tableaux aussi peu relevés. La mémoire m'en fournit un plus important auquel vous participerez, après quoi je dirai un adieu sans doute définitif à un pays où je ne suis jamais retourné et qu'il est bien invraisemblable que je revoie de ma désormais passablement sédentaire et forcément parisienne chienne de vie !

Quarante-huit avait eu lieu pendant notre séjour à Montpellier et j'assistai, que dis-je, j'assiste encore aujourd'hui, tant les choses, cette fois, sont nettes et comme enluminées devant moi qui *les vois* à quarante-six ans d'intervalle ! à la proclamation de la République ou plutôt à la solennisation de cette haute formalité. J'étais en grande tenue de petit garçon de quatre ans, collerette de broderie, pantalon brodé aussi à mi-jambes, casquette à long gland pendant sur le côté, d'ailleurs bien emmitouflé, car février n'est pas sans rigueurs, quelquefois, dans ce Midi qui n'a rien de moins immuable que son soleil tant vanté, sur l'estrade de la place d'Armes où les dames de l'Administration et de l'Armée étalaient leurs toilettes quasiment printa-

nières, plumes, fleurs, bavolets, volants, faces-à-l'œil, éventails, écharpes et shalls, tandis que le préfet tout en argent et le commissaire du Gouvernement provisoire, gilet un peu à la Robespierre, tous deux largement ceinturés de tricolore, haranguaient les troupes de la garnison qui défilèrent ensuite au son des musiques jouant la *Marseillaise* que chantaient à tue-tête mille et mille voix gutturales fortement alliacées. Telle se fit ma première connaissance avec l'Hymne national et la « Forme définitive de notre Démocratie ! » comme venaient de dire les deux citoyens officiels dont il a été fait mention ci-dessus.

Retour à Metz. Je ne puis parler, pour la dernière fois aussi, de cette ville où je ne suis pas retourné non plus, voilà tant de temps de cela ! et où probablement je mourrai sans être retourné, également, je ne puis parler de ma ville natale sans quelque émotion bien compréhensible, car d'abord j'y ai vécu peu d'années, d'accord, mais c'est là, en définitive, que je me suis ouvert, esprit et sens, à cette vie qui devait m'être en somme si intéressante ! Puis, n'est-elle pas, cette noble et malheureuse ville, tombée glorieusement et tragiquement, abominablement tragiquement ! après quels combats immortels ! par la seule trahison, trahison comme il n'en est pas dans l'histoire, entre les mains de l'ennemi héréditaire ? Si bien que pour rester Français, à

vingt-huit ans, après avoir accompli tous mes devoirs civiques et sociaux en France et comme Français, et m'être, sans que rien m'y forçât que le patriotisme (la suite de ces notes le démontrera), mêlé, la guerre arrivée, à la défense nationale dans la mesure de mon possible, je dus, en 1872, opter à Londres, où m'avaient jeté les suites de la guerre sociale après la guerre civile et la guerre étrangère, en faveur de la nationalité... de ma naissance !

... Il y a des destinées vraiment. Mon père aussi qui s'était *engagé* (n'avait pas été requis) *à seize ans* dans les armées de Napoléon Ier, qui avait fait campagne en 1814 et 1815, s'était vu obligé, après le 18 juin de cette dernière année, d'opter, pour continuer de servir sous nos drapeaux, sous prétexte qu'il était né, Français, dans ce département des Forêts que les traités imposés par le triomphe de la Sainte-Alliance enclavèrent de force, et bien de force ! dans le royaume improvisé des Pays-Bas et qui fait aujourd'hui partie de la province du Luxembourg belge.

Un homme d'esprit a dit qu'être né dans une écurie ne suffit pas pour être cheval. J'admets le mot pour l'*étranger* qui voit le jour en tel ou tel pays, au hasard d'un passage ou d'une mission de ses parents. Là ne fut jamais mon cas et c'est pourquoi cette émotion très réelle dont j'ai parlé et que je ressens toujours quand il est question, parfois

trop légèrement, de cette Alsace-Lorraine qu'on semble avoir un peu oubliée ou même traiter, déjà! dans quelques milieux, de quantité négligeable.

Ce fut par Lyon et Châlons que nous revînmes à Metz, c'est-à-dire par le Rhône et la Saône. De ces deux fleuves, pas de nouvelles en ma mémoire quant à ces temps-là (j'ai revu récemment la Saône qui m'a fort impressionné avec son Lamartine en coup de vent) sinon que l'eau était grosse autour des roues du vapeur et que j'en fus souvent arrosé, à mon grand amusement assaisonné d'une pointe de peur. On coucha à Lyon dans un hôtel sur un quai, et je voyais de mon lit, à mon réveil, se balancer une longue voile noire à travers les fins rideaux ramagés de la fenêtre...

III

Retour, donc, à Metz, où le régiment de mon père était mandé à nouveau.

J'ai déjà décrit quelque peu de mon Metz enfantin. Ce que je m'en suis laissé à raconter n'a guère rien de bien frappant : c'est l'au-jour-le-jour de l'existence, de la croissance plutôt, d'un petit qui devient grandelet. « Le petit », c'est ainsi qu'on me désignait dans la maison et que l'on continua de me désigner bien longtemps, même quand j'eus poussé en un grand flandrin qu'exaspérait alors ce mot de « petit », si doux aujourd'hui à mes vieilles oreilles orphelines qui ne l'entendent plus qu'en rêve, parfois, rêve aux tristes, bien tristes sursauts !

Ce petit donc que j'étais, et qui ne grandissait pas trop, ni même assez, en sagesse, néanmoins s'éveillait aux choses d'alentour. Les yeux surtout chez moi furent précoces : je fixais tout, rien ne m'échappait des aspects, j'étais sans cesse en chasse de formes, de couleurs, d'ombres. Le jour me fascinait et bien que je fusse poltron dans l'obscurité, la nuit m'attirait, une curiosité m'y

poussait, j'y cherchais je ne sais quoi, du blanc, du gris, des nuances peut-être. C'est sans doute à ces dispositions que je dus, si devoir il y avait là ! d'avoir un goût des plus précoces et très réel pour le gribouillage d'encre et de crayon et le délayage de laque carminée, de bleu de Prusse et de gomme-gutte sur tous les bouts de papier me tombant sous la main, qui est proprement ce que l'on baptise d'ordinaire vocation vers la peinture. Je dessinais d'épileptiques bonshommes que j'enluminais férocement ; mes bonshommes étaient principalement des soldats dont l'anatomie consistait en 8 superposés à des 11, et des dames en grand falbalas figurés par d'incohérents paraphes, le tout apparaissant sans buts autres que d'être là, très violemment. Le tout en deux traits et trois coups de plume, de crayon et de pinceau. Le doigt se chargeait le plus souvent d'effacer brutalement les « dessins » dont je n'étais pas content, quand ce n'était pas la langue qui se chargeait de l'exécution. J'ai gardé de ces « essais » la manie de noircir les marges de mes manuscrits et le corps de mes lettres intimes d'illustrations informes que de vils flatteurs font semblant de trouver drôles. Qui sait ? j'eusse pu être un grand peintre en place de ce poète-ci. L'Institut au lieu de l'hôpital, un petit hôtel aux Champs-Elysées et ses accessoires et non pas la chambre en garni et ses conséquences, une brochette à la boutonnière

gauche au lieu de ce tas de croix sur les deux épaules !

Voilà pourtant ce que c'est que de manquer à sa véritable vocation !

Car de vocation vers la poésie, je ne crois pas que j'en eusse la moindre à ce moment. J'étais le plus pratique des êtres de ma taille, gourmand pas trop, paresseux juste au point, assez joueur, et qui dormait bien quand il n'avait pas trop gambadé ni bavardé dans la journée. Je n'ai jamais été mélancolique de ma vie. Ce n'était pas pour être taciturne d'habitude non plus que coutumièrement expansif *in illo tempore*. Bref un parfait petit bourgeois, un « équilibré » s'il en fut. On change !

Faut-il toutefois mettre au rang des symptômes qu'un psychologue pourrait découvrir dans l'espèce, une tendance à l'amativité que j'avais dès lors ? Il me semble que non, car le poète, même dans le sens le plus banal du mot, peut très bien n'avoir pas cette tendance-là. Sa lyre n'a pas sept cordes à son arc précisément pour rien. Donc, sans le moins du monde vouloir tirer aucune conclusion de la manière de petite idylle très authentique qui va suivre, je vais, tout bonnement pour m'amuser du ramentevoir et tâcher de vous y intéresser, vous la raconter par le menu. Ce n'est pas la seule « histoire d'amour » que pourraient contenir ces *Confessions* (puisque l'on a empanaché mes simples « notes »

d'un tel redoutable sur-titre) où l'on en lirait bien d'autres et de bien autres, pour ma confusion ! Celle-ci du moins a le mérite d'être innocente s'il en fut jamais !

Metz possédait et doit encore posséder une très belle promenade appelée « l'Esplanade », donnant en terrasse sur la Moselle qui s'y étale, large et pure, au pied de collines fertiles en raisins et d'un aspect des plus agréables. Sur la droite de ce paysage, en retrait vers la ville, la cathédrale profile à une bonne distance panoramique son architecture dentelée à l'infini. Vers la nuit tombante, des nuées de corbeaux reviennent en croassant, faut-il dire joyeusement ? reposer devers les innombrables tourelles et tourillons qui se dressent sur le ciel violet. Au centre de la promenade s'élevait, et doit encore s'élever, une élégante estrade destinée aux concerts militaires qui avaient lieu les jeudis après-midi et les dimanches d'ensuite de vêpres. Le « tout-Metz » flâneur ou désœuvré s'y donnait ces jours-là, à ces heures-là, rendez-vous. Toilettes, grands et petits saluts, conversations, flirts probablement, agitations d'éventails, brandissage et usage du lorgnon, alors un monocle carré, ou du face-à-l'œil de nacre ou d'écaille, déjà mentionné, ce face-à-l'œil qui a essayé de ressusciter ces temps derniers entre tant de modes du passé, toutes ces choses intéressaient à l'extrême mon attention gamine et

parfois malicieuse plutôt en dedans, bien que parfois des mots d'enfant terrible m'échappassent sur les gants un peu passés de Madame Une-telle ou sur le trop court ou trop collant nankin du pantalon de Monsieur Chose, tandis que ma puérile mélomanie s'enivrait des airs de danse de Pilodo ou de solos de clarinette ou de la mosaïque sur le dernier opéra-comique d'Auber ou de Grisar...

Il se trouva que parmi les nombreux enfants qu'amenaient là les gens mariés de la société, il y avait la plus jeune des filles de M. le Président du Tribunal de 1re instance à moins que ce ne fût celle de M. le Procureur de la République, qui s'appelait L..., et la petite demoiselle s'appelait Mathilde. Elle pouvait avoir huit ans, moi je courais sur ma septième année. Elle n'était pas jolie de la joliesse qu'on veut chez les fillettes de cet âge. Blond-ardent très près d'être fauve, ses cheveux en courtes papillotes faisaient à sa face très vive aux yeux d'or brun parmi le teint moucheté de taches de rousseur comme autant, me semblait-il (et je le sentais ou plutôt ressentais ainsi), d'étincelles allant et venant dans cette physionomie de feu vraiment, des grosses lèvres de bonté et de santé, et, dans la démarche, un bondissement, un incessant élan, — tout cela m'avait saisi, m'allait au cœur, dirai-je aux sens, déjà ? Tout de suite, nous étions devenus amis. Que pouvions-nous nous dire ? je ne sais, mais

le fait est que nous causions toujours ensemble, quand nous ne jouions pas, ce qui nous arrivait souvent. Quand l'un de nous n'était pas encore là (car je lui plaisais, je dois l'avouer, autant, ma foi, qu'elle me plaisait de son côté), c'était une attente, une impatience, et quelle joie, quelle course l'un vers l'autre, quels bons et forts et retentissants et renouvelés baisers sur les joues ! Parfois il y avait des reproches à propos du retard, des miniatures de scènes, des ombres peut-être de jalousie quand un garçon ou une fille mêlé à nos jeux, trouvait trop d'accueil d'une part ou d'une autre. Notre amitié si démonstrative avait été remarquée et l'on s'y intéressait ; elle amusait fort, entre autres gens, les officiers qui formaient une bonne part du public de ces concerts. « Paul et Virginie », disaient les commandants et les capitaines, restés classiques immédiats tandis que les lieutenants et sous-lieutenants, plus lettrés et d'instinct plus vif, insinuaient en souriant : « Daphnis et Chloé ! » Le colonel lui-même de mon père, qui devait être plus tard le maréchal Niel, se divertissait tout le premier à ces jeunes ardeurs, et nos parents, n'y voyant que ce qui y était foncièrement, naïveté et candeur, admettaient volontiers de tels gentils rapports.

... Madame, de qui, depuis si longtemps, j'ignore tout, jusqu'à votre nom actuel, si jamais ces lignes vous tombent sous les yeux, et, attendu que je suis

sûr que mon nom à moi ne vous est pas plus étranger que ne me l'est celui de votre père le magistrat, vous sourirez complaisamment, n'est-ce pas ? comme faisaient les témoins de nos pures amours d'enfance et comme il m'arrive de le faire moi-même, à ces souvenirs tout frais, tout parfumés encore d'innocence et de primesaut soudain éclos dans la mémoire, tout étonnée d'un charme exquis, du poète qui voudrait, hélas ! n'avoir que de pareilles choses douces et sincères à raconter.

IV

Quoi de plus à Metz? Ma foi, plus grand'chose, en fin de compte. Mon père donna sa démission et en dépit d'une lettre très flatteuse du colonel Niel, la maintint, et, dès elle acceptée, le départ pour Paris de la famille fut décidé. Nous débarquâmes tous trois rue des Petites-Écuries, dans un appartement meublé pour y attendre l'expédition par le roulage, du mobilier assez considérable laissé à Metz. Le trajet en fiacre, depuis la gare de l'Est, telle à peu près qu'elle est aujourd'hui ; en face, par exemple, au lieu de la longue et large perspective actuelle, une assez sordide vue de maisons lépreuses et d'abominables terrains vagues que continuait jusqu'à la Seine et au delà un dédale de rues étroites et terriblement encombrées me parut morose vraiment. Moi qui me figurais un Paris tout en or et en perles fines, qui m'en étais créé une Bagdad et un Visapour tels que ces cités mêmes n'ont jamais été, évidemment, car l'imagination des enfants est infinie quand elle s'y met et il y entre comme de la folie ! Et je voyais, moi sortant d'une ville froidement belle

et d'une régularité frappante dans les partie que je pouvais en connaître, ce lacis de trop hautes maisons, aux lourds volets gris sales sur des façades de plâtre verni où la pluie avait dilué la poussière en tâches verdâtres sur du jaune pisseux. Les vitres de l'étroit « sapin » malodorant de drap crasseux et de foin moisi sonnaient brutalement et les roues sursautaient, sur ce pavé énorme, irrégulier, habitué plutôt à l'entassement pour les barricades de plusieurs émeutes qu'au nivellement normal des Ponts et Chaussées. Déçu cruellement, je me mis à pleurer, et comme on m'interrogeait, n'étant plus aussi naïf, croyais-je, qu'auparavant, maintenant qu'il m'avait été affirmé que j'étais dans l'âge de discrétion, comprenant littéralement le mot et peut-être aussi par une pudeur (trouver Paris laid, fi, monsieur, que c'est vilain de la part d'un grand garçon !) je répondis que j'avais mal aux dents, — ce qui peut-être se trouvait vrai, puisque j'avais sept ans, sept ans passés, période où tombent les dents de lait et où en poussent d'autres ! Mais la vérité, c'est que ma première impression de Paris fut laideur, boue et jour sale, — et l'odeur fade qui flotte en son atmosphère, pour des narines habituées aux fortes et simples bises de l'Est lorrain et aux salubres courants d'air d'une ville en échiquier.

Le lendemain, je dois l'avouer, me récompensa du mécompte si véhémentement subi dès en arri-

vant. L'impressionnante promenade, en vérité, sur les Boulevards, de la porte Saint-Denis ou Saint-Martin (excusez, il y a quarante-trois ans de ça) jusqu'à la Madeleine ! Peu d'embellissements ont altéré la physionomie du si absolument varié, amusant encore plus que grandiose — de clair fourmillement humain et de richesse et de luxe, et de philosophie et de gaîté, faux ou vrais, vrais et faux, mains intenses et légers ensemble et libres, — Boulevard de Paris. En 1851, je n'y vis, si je n'en perçus pas, intuitivement, davantage que l'amusement, vraiment grisant pour un gamin. Les voitures, si nombreuses, sans grand bruit là, les passants, les trois quarts du temps bien mis et volontiers de bonne humeur, flânant, fumant, causant tout haut — la plupart des gens en province, se parlent comme à l'oreille, — les boutiques : ô ce duel de grenouilles empaillées chez un « naturaliste » de Bonne-Nouvelle ! les enseignes : ô ce quatrain d'un perruquier de la porte Saint-Martin, en face de l'emplacement où quarante ans après devait s'élever le théâtre de la Renaissance :

Passants, contemplez la douleur
D'Absalon pendu par la nuque :
Il eût évité ce malheur
S'il eût porté perruque !

Ces « vers », écrits en dessous d'un tableau un

peu sommairement peint mais non des moins impressionnants pour des yeux sans préjugés comme les miens d'alors, sont, je crois, les premiers que j'aie sus par cœur. Au fond, ils en valent bien d'autres qui ont fait et font encore plus de bruit.

Au bout d'une huitaine de jours, le mobilier étant arrivé, nous émigrâmes aux Batignolles, quartier dès alors favori des militaires retraités. Mon père devait y retrouver et y faire beaucoup de camarades dans cette classe de braves et dignes gens, bons bourgeois sans l'affre et l'horreur d'Homais et de Prudhomme. Du premier ils n'ont rien, et s'il leur arrivait, par un malheur à ne pas craindre, d'employer le langage du second, ce serait alors littéralement et dès lors très plausiblement qu'ils pourraient dire que leur sabre fut le plus beau jour de leur vie !

Batignolles. Entrée rue Nollet (alors Saint-Louis), n° 2, vue du premier par quatre fenêtres, sur la rue des Dames et la rue Lécluse. La rue Lécluse où je devais habiter plus tard, par deux fois, la rue où tu habites, mon vieux camarade Edmond Lepelletier, quand tu t'ennuies à Chatou, dans cette même maison et ce même appartement du numéro 3 qui te vit naître.

« *Naître, vivre et mourir* (le plus tard possible) *dans la même maison !* » Bonheur que tous n'auront

pas, bien qu'on ne puisse répondre de rien, encore qu'il me semblerait fou que je dusse mourir, après, c'est vrai, y avoir vécu, peu, mais vécu, dans la maison n° 2 de cette rue Haute-Pierre, probablement *Hoch Stein Strasse* aujourd'hui, qui fut témoin de mon entrée en ce monde. Qu'elle assistât à mon premier pas dans l'autre, voilà, je le répète, qui m'étonnerait en dépit de toute proverbiale possibilité.

J'ai dit que mon instruction en province n'avait pas été des plus rapides. Il n'est que ce Paris pour les progrès sérieux, mossieu ! Et je fus mis, comme externe à l'institution W... dans la rue Hélène, une toute petite voie qui conduit de la rue Lemercier à l'avenue de Clichy, *olim*, ce qui veut dire, hélas ! « de mon temps, » Grande-Rue des Batignolles. Le modeste pensionnat existe toujours, et dernièrement, en allant visiter le maître Eugène Carrière dans son atelier de la rue — pas dommage ! — Hégésippe Moreau, j'ai revu, à travers les barreaux verts de la porte à claires voies, la cour aux quelques rangées d'arbres espacés suffisamment pour qu'on y pût jouer de-ci de-là aux quatre coins et au fond le perron aux deux rampes de fer d'où, à une distribution des prix, je récitai la fable du *Chêne et du Roseau*, dont je me tirai avec une aisance relative, grâce à une rapidité peut-être un peu bredouillante d'élocution qui ne me trahit qu'aux tous derniers

vers, durs à dire vite : essayez donc un peu, vous qui avez l'air de sourire :

Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Le patron, digne homme dans les cinquante ans, était petit, glabre, avec de longs cheveux noirs séparés sur le côté droit par une raie, assez hâlé de teint, front haut, nez droit et gros : une ressemblance sinon parfaite, frappante, avec les lithographies de Victor Hugo à cette époque, le Victor Hugo-Dante au lieu du Victor Hugo-Ribéra des dernières années. Il s'était marié sur le tard et avait une petite fille qui mourut pendant le temps que je suivais encore son école, et ce fut une de mes premières fortes émotions de voir pleurer cet homme robuste, que nous redoutions un peu tout en l'aimant beaucoup, bambins de bonne famille et de saine éducation que nous étions, et dont il avait un soin et un souci vraiment paternels. Carles des Perrières fut un de mes condisciples de la rue Hélène. Je ne l'ai jamais revu depuis ces temps préhistoriques. Qu'il reçoive ici mon salut doublement confraternel.

J'avais grandi. Je savais maintenant lire et écrire. Les quatre règles m'entraient à peu près dans la tête et j'avais des notions d'histoire et de géographie.

On commença de penser à me mettre au lycée. Deux circonstances retardèrent quelque peu mes débuts universitaires : une maladie assez grave que je fis... et le Deux Décembre !

V

Chronologiquement c'est « le Deux Décembre et la maladie » que j'aurais dû dire pour désigner les deux provisoires obstacles à mon entrée au lycée. La « main de gloire » qui est celle de tout écrivain un peu digne de ce nom m'a fait écrire à l'inverse et bien à mon insu, étant données la nécessité de la phrase à arrondir et la fatalité d'une chute à effet. Pitié, n'est-ce pas ? minuties et chinoiseries. Mais l'écriture en est faite ! Cependant, dans un travail comme celui-ci, qui est surtout ou ne doit être et ne paraître qu'exactitude, ponctualité, littéralité, indispensablement consciencieux me semble-t-il de revenir, fût-ce sur une « beauté », sur un « agrément de style » en faveur de l'ordre strict des faits. Et voilà qui est accompli. Je reprends le fil de mon récit.

Depuis quelque temps, tant à Metz qu'à Paris, j'entendais parler autour de moi de choses qui m'ennuyaient fort et dont j'ai su depuis que c'était de la politique. Il n'était plus guère question, quand il venait des messieurs à la maison, que l'Assemblée

Nationale, de Président, de conflit, de Chevau-légers, de Montagne, d'Élyséens et de Rouges ! Parfois des noms rébarbatifs à l'envi ou si ennuyeusement longs, Cavaignac, Ledru-Rollin, de qui l'on craignait le retour, monsieur de Montalembert, dont on attendait beaucoup, mais n'était-il pas trop du parti-prêtre ? Tout cela finirait par un coup d'État dans un sens ou dans un autre, Louis-Napoléon à Vincennes ou la Chambre à Mazas, ou alors, l'inconnu, les élections, la Révolution ! Moi, ça m'était bien égal, tous ces beaux discours, et pourtant je me disais, à part ce petit ignorant de moi, qu'il fallait pourtant que ça eût de l'intérêt pour que des grandes personnes, et surtout « papa » qui m'était un dieu, s'animassent à ainsi pérorer et parfois crier à ce propos. Mais ça m'était bien égal, en vérité, puisque malgré toutes mes ratiocinations autour de ces problèmes et en dépit même des réponses brèves et juste à ma portée, obtenues par mes certainement très agaçantes questions sur de tels sujets :

— Papa, qu'est-ce que c'est que le Président ? — C'est le chef de l'Etat, petit. — Et qu'est-ce que l'Etat ? — C'est le pays, c'est la France. — Alors, qu'est-ce qu'un coup d'Etat ? etc., etc. Je n'y comprenais rien ?

Ah ! certainement oui, que non, je n'y comprenais rien, quand, un matin d'hiver, vers dix heures, mon

père, des journaux à la main, rentra d'une promenade, tout animé, lui si calme quoique nerveux, tout excité, disant : « C'est fini. Ça y est ! — Quoi donc, pour Dieu ? fit ma mère un peu inquiète du ton exalté. — Et parbleu, le coup d'Etat. Aujourd'hui la Chambre à Mazas. Demain le Président aux Tuileries. C'est très grave, mais ça a l'air très calme. »

Ce mot coup d'Etat que je ne comprenais pas, et sur lequel mon père interrogé maintes fois par moi n'avait pu s'expliquer, naturellement, à un galopin de sept ans, et que le résumé qu'il venait d'en donner n'éclaircissait pas, quoique bien topique et juste au point pour une intelligence toute au fait si j'avais seulement su ce que c'étaient que les Tuileries et que Mazas et surtout que la Chambre. (Le Président, que j'avais déjà vu à cheval, en général de la garde nationale, je me doutais vaguement que c'était une espèce de militaire à qui on faisait attention beaucoup quand il passait.) — Ce *mot* de coup d'Etat, maintenant que la *chose* était faite, m'intrigua soudain par son actualité même, et je formulai, pour la quantième fois donc ? ma lancinante question, aggravée aujourd'hui d'un adverbe de temps sous forme à la fois de conjonction et d'exclamation : « *Alors*, papa, dis-moi ce que c'est qu'un coup d'Etat ? » — Il me fut très judicieusement répondu : « Tu m'ennuies. Ça ne te regarde pas, va jouer plus loin. » Le lendemain il fut bien un peu question de

« résistance », d'émeutes partielles à Paris, vite réprimées, de mouvements insurrectionnels en province, dans quelques départements, le Rhône, la Nièvre (le Rhône, pensais-je, ne perdant pas l'occasion de me foncer en géographie, chef-lieu Lyon, sous-préfectures... ah voilà ! la Nièvre, chef-lieu Nevers, sous-préfectures, hem, je les ai oubliées !), mais tout ça plutôt artificiel : on tient les meneurs, etc. Demain le calme sera revenu et les affaires vont enfin reprendre. Le lendemain, 4 décembre, le temps était au sec bien qu'au doux, ma mère, après déjeuner, m'emmena faire un tour de boulevards. Rien dans les rues de Batignolles jusqu'à la barrière alors située entre les rues d'Amsterdam et de Clichy (un peu en deçà de l'emplacement actuel des grands magasins de nouveautés de la place Clichy) ne parlait de révolution, ni même de la moindre émotion populaire. La circulation sur les trottoirs et sur la chaussée était la même, ni plus ni moins que les autres jours. Des affiches collées de la veille aux murs de la caserne attiraient quelques lecteurs des moins démonstratifs ; les rues de Clichy et de la Chaussée-d'Antin ne présentaient aucune trace d'agitation quelconque. Chacun visiblement allait à ses affaires revenait de son plaisir. Nul même de ces groupes qui se forment d'ordinaire dans le Paris fiévreux et avide de nouvelles. Sur le boulevard des Italiens, un concours de curieux plutôt

que de manifestants encombre à moitié le passage et jusque sur la chaussée déborde en cohue plus facétieuse qu'autrement. Le grand trait un peu mémorable de cette journée qui commence consiste en, de-ci de-là, d'assez longs monômes de gens généralement bien mis allant en sens divers et scandant sur l'air des lampions ce mot que j'entends pour la première fois, « Ratapoil, rat-à-poils ! » et qui m'amuse au point de le répéter de ma voix criarde de gamin. Ma mère, qui s'amuse aussi, néanmoins me fait taire bien vite, se doutant que « Ratapoil » est un cri séditieux. Nous remontons le boulevard Montmartre où les mêmes scènes à peu près se renouvellent.

Comme précédemment, l'attitude de la foule n'a rien de foncièrement hostile et même les gouailleries ayant quelque signification nettement anti-Louis-Napoléonienne sont rares. Plus loin, à l'entrée du boulevard Poissonnière, le tumulte se hausse de plusieurs tons, on chante la *Marseillaise*, les *Girondins*, on siffle, des blouses clairsemées se mêlent aux « talmas » et des casquettes aux hauts-de-forme. Peu de femmes, mais celles qui se trouvaient là s'exaltaient plus que les hommes dans les chants et dans des gestes qui m'effrayaient, presque toutes des femmes de modeste condition et d'un certain âge. Pas de *grisettes*, pas de rubans au bonnet, ni de volants à la jupe ni d'escarpins de prunelles. Celle

en chapeau et en bottines d'étoffe plus fine étaient plus échauffées. Ces spectacles m'inquiétaient, et je me serrai contre ma mère qui, jugeant la position imprudente, me prit fortement par la main et rétrograda sur le boulevard des Italiens, où nous retrouvâmes les bandes goguenardes et rigoleuses. Tout à coup, il y eut un grand cri de « Sauve qui peut ! » et un reflux de foule se sauvant vers la Madeleine. Nous faillîmes être emportés, puis renversés dans cette panique sans motif visible. Une boutique grande ouverte, tout à côté de chez Robert Houdin, fut envahie en une seconde par un flot de gens dont nous nous trouvâmes, et la devanture aussitôt sous volets. Dans la demi-obscurité où nous étions, nous pûmes percevoir pendant quelques minutes qui nous semblèrent des heures, de grandes clameurs indistinctes, des galopades de pas sans nombre, puis le silence se fit, un silence absolu au bout d'une dizaine de minutes duquel quelqu'un se risqua à ouvrir la porte, Seuls quelques agents de ville se promenaient de long en large sur le trottoir désert, puis quelques passants s'étant montrés, nous crûmes pouvoir en faire autant. Maman et moi enfilâmes bien vite la rue Drouot et la rue du Faubourg-Montmartre, où les gens remontaient en une hâte néanmoins sans désordre du côté des rues Notre-Dame-de-Lorette et Fontaine-Saint-Georges, puis nous obliquâmes par la rue Saint-Lazare, et, arrivés à la rue Blanche,

fûmes témoins de l'arrestation par quelques hommes en blouse sortis de chez un marchand de vins, d'une voiture du train conduite par deux cavaliers qui, vu la résistance impossible et inutile, mirent pied à terre aussitôt. N'en voulant pas connaître davantage, nous fûmes bientôt de retour rue Saint-Louis, sans avoir rencontré rien d'anormal. Les deux tringlots dont il vient d'être question furent les *seuls* soldats que j'aie vus à cette date trop militaire, d'après plusieurs témoins, du Quatre Décembre mil huit cent cinquante et un.

VI

Jusque-là, et depuis lors, je n'avais et je n'ai jamais été ce qu'on peut appeler malade ; car je ne compte pas le rhumatisme et ses suites, qui m'embêtent vraiment, m'empêchent dans mes affaires et m'ont valu la dèche et tout le bataclan, et depuis près de dix ans font de moi une espèce d'infirme bien portant, souvent rageur et parfois abattu... Mais on dit qu'avant la grande échéance, un chacun doit payer son tribut, sa dette pour parler plus modernement. Un soir donc, je me sentis pris de fièvre : rien de délicieux comme un commencement de fièvre ; c'est volatile, les idées (de pensée, on n'en a plus et quel bon débarras !) tourbillonnent en s'entrelaçant et se désenlaçant sans cesse et toujours. On ne sait plus *où* on *en* est, sinon qu'on s'y en trouve bien et mieux. C'est un peu comme certain moment de l'ivresse où l'on croit se rappeler qu'on a vécu le moment où l'on est, et le vivre ce moment-là. Seulement, ici, la sensation est si vague qu'elle n'en est plus sensation, mais caresse indéfinie, jouissance de néant meilleure que toute plé-

nitude. Je remplirais un chapitre et un volume à vouloir analyser cette sorte d'état que je n'ai jamais éprouvé autant qu'à ce moment de ma vie. Comme j'avais fait part à mes parents du changement survenu dans le train normal de ma santé, qu'une perte soudaine d'appétit et une volubilité inaccoutumée de mes discours qui commençaient à devenir incohérents les renseignaient d'autre part, ainsi que l'ardeur suspecte de mon teint, et qu'ils se montraient inquiets, je me crus en péril de mort et je me disais, Louis XIV au petit pied, « que ce n'était pas si pénible que ça de mourir » ; puis ma tête par degrés s'alourdit, les veines me brûlèrent et je m'endormis d'un sommeil aux mille rêves qui continuaient dans mille réveils en sursaut. Bref la maladie, une fièvre muqueuse, se déclara très forte et dangereuse. J'eus un délire violent et multiforme, tantôt riant, tantôt sanglotant, hébété tour à tour et raisonneur. Un épisode m'en fut raconté qui est assez bizarre : la table de multiplication et la liste des départements avec leurs chefs-lieux et sous-préfectures, ces deux bêtes noires des petits écoliers, chimères accroupies sur ma poitrine haletante, revenaient souvent dans mes divagations où j'en faisais, avec le système métrique, autre Croque-mitaine, un amalgame qui eût été amusant dans toute autre circonstance. C'est ainsi qu'entre deux assoupissements entrecoupés de paroles inintelligibles,

il m'arrivait de « dire » par exemple : « cinq fois huit Saint-Brieuc, Lannion, Loudéac ; Vendée, La Roche-sur-Yon, déci, centi, milli ; décamètre, dix mètres fois Poitiers, Châtellerault, Civray, Loudun, Montmorillon... »

Des soins infinis me sauvèrent, la convalescence se fit lentement, d'abord douloureuse, puis pénible, impérieuse, impatiente, puis paisible et câline en réponse aux gâteries prudentes dont me bénissait ma mère pour qui je conçus, de l'avoir vue, ou plutôt perçue, si bonne, tout dévouement, tout veilles, tout réveils incessants, pendant le fort de la crise, une affection toute nouvelle. Au naïf, presque sinon tout à fait instinctif attachement dont l'avaient jusqu'ici entourée, assiégée ma faiblesse et mon ignorance, succéda dès lors l'amour filial, instinctif aussi et qui est, comme disent si bien les bonnes gens, dans le sang, mais de plus à présent, pour ainsi dire, raisonné tout en restant, pour la vie, déraisonnable, reconnaissant et plus et mieux que cela, conscient d'être à son tour capable de dévouement et susceptible de sacrifice. Et ce sentiment tout-puissant et doux et bon par excellence se manifesta tout d'abord par une soumission souriante, au fond attendrie jusqu'à en avoir une envie délicieuse de pleurer. Il n'y eut pas de tisane assez amère, de drogue trop dure pour me tirer, quand offerte par Maman, autre chose qu'un sourire j'oserai dire de

béatitude, et, lorsque arriva la guérison, d'étreintes assez étroites, de baisers assez forts puis assez tendres et mouillés de quelques larmes brûlantes, sur ses joues et sur ses mains, et rafraîchissantes (ô combien !) à mon pauvre cœur d'enfant encore si pur alors, et, au fond, depuis (toutes les fois que je pense à ma mère) à mon pauvre cœur d'homme malheureux par ma faute et faute de l'avoir eue toujours sous les yeux, même morte, surtout morte qu'elle est maintenant, mais non, elle vit dans mon âme et je lui jure ici que son fils vit avec elle, pleure dans son sein, souffre pour elle et n'est jamais un instant, fût-ce dans ses pires erreurs (plutôt faiblesses !), sans se sentir sous sa protection, reproches et encouragements, toujours !

— « Maintenant que le petit est guéri, que toute crainte de désordres et de pillages a disparu — dit un jour mon père qui, comme tout le monde, en ces temps, avait eu peur d'un bouleversement et d'une conflagration immédiate dont les nôtres ne semblent pas exempts non plus d'être menacés dans tels très brefs délais, — si nous le mettions au lycée. Qu'en dis-tu, lapin ? »

« Le lapin », c'était moi que mon père se plaisait à appeler ainsi, répondit naturellement, fier à la pensée d'avoir un képi, une tunique et de faire des « études », répondit :

— « Oh ! oui, alors ! »

Ma mère préférait une pension qui me conduisît au lycée. Une pension, c'est plus familial et j'y aurais un peu de paternité (elle pensait : de maternité) avec les avantages scolastiques (elle pensait : et officiels, profitables, pratiques, pour plus tard) du lycée.

On se décida pour une bonne pension qui me conduisît au lycée.

Souvent dans mes promenades en famille, en passant par la rue Chaptal, venu des Batignolles, j'avais remarqué presque à l'entrée, à gauche, une grille donnant sur une cour pavée avec un corps de bâtiment et, en suite de la grille, troué d'une petite porte d'entrée, un long mur avec de grands panneaux de bois noir suspendus, tenus par des clous dorés où il y avait en lettres d'or des mentions de toutes sortes de choses enseignées : « Préparations aux Écoles spéciales, Baccalauréat, Licence, Enseignement secondaire et primaire, Cours du Lycée Bonaparte et du Collège Chaptal, etc., etc. » Au-dessus de la grille il y avait un écriteau en long, de bois noir également, avec, aussi en lettres d'or, plus grandes : « Institution L... » Cette pompeuse façade m'avait séduit et j'exprimai à mes parents le désir d'y entrer, désir qui, après renseignements pris et obtenus bons, fut exaucé.

Ce fut presque joyeux, moyennant promesses de venir me voir très souvent, que j'y fus conduit par

une après-midi. Le maître de l'établissement, officier d'Académie, chevalier de la Légion d'honneur et, ce qui à cette époque marquait bien, capitaine dans la garde nationale fort épurée et triée sur le volet d'après le Deux-Décembre, un grand homme assez corpulent, complètement rasé comme il était encore d'usage à cette époque dans la bonne bourgeoisie, qui, de prime abord, m'imprima une certaine révérence. Il parlait un peu sec mais d'un ton franc et ce fut sans boniments, comme on ne disait pas encore, sans insistance qu'il fit l'éloge de son établissement, « très connu » de père en fils et qui s'enorgueillissait d'avoir produit des hommes remarquables et marquants, par exemple, M. Sainte-Beuve. Il nous fit ensuite visiter les dortoirs qui ne me parurent pas trop maussades avec leur carreau rouge bien ciré, leurs hauts murs peints en vert clair et les rangées de lits bien blancs flanqués chacun d'une petite commode et d'une chaise, le réfectoire qu'une odeur point trop désagréable de soupe et de légumes emplissait. Aux murs il y avait des cartouches bleus ceints de lauriers peints où se détachaient en blanc des noms de lauréats aux Concours généraux : celui de Sainte-Beuve était le dernier. Quelques places vides restaient : « Votre fils y sera un jour », dit sérieusement, me parut-il du moins, M. L...

Hélas ! sa prophétie ne devait pas se réaliser.

VII

J'aborde ici un temps bien intéressant — selon moi — mais bien scabreux, comme difficulté d'écriture et lutte contre des minuties à exprimer, des nuances presque infinitésimales qui ont, à mes yeux, leur importance très sérieuse, encore qu'elles soient puériles dès le début, mais pour devenir adolescentes... et c'est le diable, alors, à confesser, sa propre adolescence, quand elle fut la mienne ! Cette très sincère et le moins atténuée possible exposition de mes débuts... en bien des choses n'ira pas sans d'assez grands tirages en mon for intérieur et sans de dures concessions aux usages adoptés en matière de style autobiographique, — mais titre oblige, et puisque l'on m'a un peu imposé celui qui crie « gare ! » en tête de ces « notes », j'essaierai, après Rousseau (j'invoquerai même saint Augustin, qui daignera peut-être à certains moments diriger ma plume, hélas ! si profane et si indigne !) dire la vérité vraie sur moi, un moutard de neuf à seize.

Toutefois, n'allez pas croire à des horreurs par

trop, — mais à un scrupule non exagéré, voilà tout, et ce serait déjà trop.

Le jour de mon entrée « à la pension », comme d'instinct, ou plutôt, d'instinct tout court, j'eus horreur, pas peur, horreur, non de la salle d'étude aux pupitres noirs, à l'odeur pédestre et encore autrement, à la chair cent fois repeinte en jaune-brun, cent fois s'écartillant, d'où *nous* dominait mal et maladroitement le pion détesté et en revanche haineux et injuste (pauvre garçon, poète ou étudiant par trop pauvre, ou, alors, pion de métier, il y en a, et de consciencieux, et de féroces, — et d'autres !), détestable en tout cas ; non du décor, triste malgré, pour un enfant, la nouveauté (Louis XVII au Temple) ; mais peur, mais horreur des camarades déjà disciplinés, indisciplinés devrais-je dire, profitant de la moindre occasion pour faire du boucan entre deux silences trop serviles pour être bien vraisemblables, ou dans des bras sur l'épaule ou sous la table témoignant deux à deux d'un zèle extrême à l'étude commune d'un texte à réciter tout à l'heure ou à remettre demain, au Lycée Bonaparte ou au collège Chaptal, dont l'Etablissement était comme qui dirait un des suffragants.

Par-dessus le marché, comme j'étais entré à l'Institution vers quatre heures de l'après-midi et que la classe de la division des petits, dits élémentaires, étant en train, il importait de ne pas la dé-

ranger, on m'avait placé dans l'étude des moyens de 12 à 14, 15 ans, revenus de Bonaparte (les *Chaptaux* avaient leur étude à part) ; et c'était la coutume pour les élèves de cette catégorie qui étaient punis, de subir, en forme de pensum, une espèce de dictée latine ou française *épelée* mot par mot, d'après le livre, par l'un des patients, à haute et intelligible voix, sur le rythme un peu de ces sortes d'exercices dans les écoles primaires « B, A, ba, Baba, B, É, bé, Bébé ». Ce jour-là, le texte était emprunté à *Télémaque* et au chapitre de cet ouvrage où se trouve le récit de la descente aux Enfers du fils d'Ulysse, et le garçon chargé de la dictée, l'un des plus âgés de l'étude, doué de cette grosse voix virile dont sont si fiers les gamins en voie de puberté, forçait encore cette voix et, dans l'intention non équivoque de faire enrager le maître d'études, scandait furieusement son épellation. C'était en hiver. Quatre lampes à suspension pourvues d'abat-jour métalliques jetaient sur les quatre tables noires de la salle une lumière dure qui rendait l'ombre des murs d'autant plus sombre et pour mes yeux inaccoutumés à des aspects aussi sévères, comme effrayante. La voix terrible allait toujours évoquant le Phlégéton, géton, Radamante, damante, etc., — et c'était très impressionnant, je vous assure. Même c'était trop fort pour le premier jour et ma mauvaise impression fut si intense que

j'eus grand'peine à refréner une envie de pleurer.

Une cloche sonna qui annonçait l'heure d'aller dîner. On se mit en rang deux par deux, moi accolé à un élève de ma taille et qui, durant l'assez long trajet de la salle d'étude au réfectoire, ne me dit pas un mot et, en place, se retourna plusieurs fois vers l'un des deux camarades qui nous suivaient, lui murmurant entre haut et bas des choses évidemment sur mon compte que je ne pus bien discerner, à cause du bruit des pieds traînant ou sautillant sur le chemin pavé que suivait la longue bande écolière, mais que je devais, à bon droit, sans nul doute, soupçonner véhémentement d'être plus ou moins malicieuses, sinon tout à fait malveillantes.

Le réfectoire, dont j'ai déjà parlé, contenait trois longues tables, celles des grands au milieu, des moyens et des petits, dont j'étais, à droite et à gauche, plus celle des maîtres d'étude, plus petite, dans un coin à gauche en entrant, face à la porte de la cuisine, toutes quatre en marbre noir, sans nappe. Avant que l'on pût s'asseoir, un surveillant en chef que l'on appelait, ainsi que ça se fait encore, je pense, maintenant, dans les établissements de ce genre, « Monsieur l'Inspecteur », dit le *Benedicite* traduit en un français qui enlevait toute la beauté du latin ; ainsi dans les sous-entendus de sa concision, ce prologue si plein de choses « *Benedicite Dominus* » était remplacé par un simple signe de

croix : « Au nom du Père, etc. » que suivait platement ceci : « Bénissez-nous, Seigneur, ainsi que la nourriture que nous allons prendre », au lieu du cordial et comme tangible « *Nos et ea quæ sumus sumpturi benedicat* DEXTRA CHRISTI. »

C'est vrai que cette prière était à l'usage d'écoliers (dont plusieurs cependant étaient des rhétoriciens et des « philosophes »), mais... lisez plutôt Chateaubriand au sujet du besoin qu'a l'humanité vis-à-vis des Puissances célestes d'un langage mystérieux où soient impliqués, dans l'hommage et dans la supplication qui n'en est d'ailleurs qu'un accessoire, les besoins inconnus d'elle-même, la pauvre humanité !

C'est à ce point vrai que même les Protestants anglais emploient dans leurs offices religieux, si beaux qu'ils en sont presque catholiques (moins la cordialité, bien entendu, l'intime et la révérence toute filiale), le vieux langage du temps d'Elisabeth et d'avant elle, presque ou plutôt tout à fait incompréhensible aux bonnes gens qui n'en psalmodient pas moins à l'église efficacement pour leur salut, n'en récitent pas moins le matin et le soir à leur chevet le Pater et le Credo dans les termes littéralement qu'employaient les premiers Puritains !

La soupe fut servie, combien médiocre au prix des consommés parentals ! du bouilli s'ensuivit, sec autant qu'était délicieusement entrelardé le bœuf

d'à la maison avec son cortège de ces légumes divins dits du pot-au-feu ; vinrent des haricots... rouges... de ne ressembler en rien aux farineux tendres et blancs, sous des condiments « puissants et doux » de la bonne table de papa et maman. En fait de dessert une pomme, comment déjà ? calvi, reinette, non certes, mais si peu mûre et tant meurtrie ! ... (ô les desserts de la rue alors Saint-Louis-des-Batignolles !) Et l'abondance dans la pourtant si belle timballe d'argent avec un beau V gravé et un beau 5 qui était mon numéro, l'abondance, mot charmant, seul mot vraiment digne d'être proféré, odieusement détourné de son sens, pour s'appliquer à une sorte d'eau de rinçure de bouteille que c'eût été encore un abus d'appeler de l'eau rougie ! cette boisson pire que de l'eau tiède, je la comparai avec le doigt de bon vin pur qui m'était octroyé chez nous au dessert du déjeuner et, après la soupe, à dîner. C'en était trop ! ces impressions gastronomiques jointes à celles de l'étude sinistre et de la lugubre dictée me dictaient, sinon mon devoir, du moins l'acte à faire.

Et profitant, au retour du réfectoire, de la porte ouverte pour le départ des externes et de la confusion produite par ce départ croisant la théorie des pensionnaires revenant du réfectoire, — je m'enfuis.

VIII

Ce saut dans l'inconnu de la rue et du soir, d'un pauvre petit garçon épouvanté de se trouver sans ses parents, s'accomplit si vite, comme toutes les grandes déterminations, et si heureusement, sans accrocs ni rien, que j'en restai une seconde comme étourdi, — une seconde, après quoi je m'orientai du premier coup... Je ne fus pas un quart d'heure à faire le trajet de la pension à la maison. La grande affaire, par exemple, était de me trouver en face de mes parents ; tous mes petits principes de déjà s'agitaient dans ma jeune conscience, rassurée au fond, sous la forme plutôt de scrupules. Je raisonnais à peu près ainsi : « Voyons, tout de même, enfin ! Papa et Maman m'ont mis en pension pour mon bien. Ils savaient ce qu'ils faisaient en agissant ainsi. J'aurais dû rester et attendre un peu. On serait venu me voir, pour sûr, demain... Décidément c'est mal. Ça va leur faire de la peine... Et puis, qu'est-ce que dira le maître de pension ? » Cette dernière considération, si naïve et bien d'un enfant craintif et gâté comme je l'étais, m'obsédait

surtout, car j'étais, au fond, bien sûr du prompt pardon de mes parents qui, je le sentais sans m'en rendre compte, verraient plutôt là encore une preuve d'amour filial que d'instinct vers la maison douce et commode, et dans ma démarche, le bon petit chien fidèle et non le chat habitueux purement et simplement. En vérité, il y avait bien un peu de l'un et de l'autre.

Je courais donc, sans hésiter un instant, sur la direction la plus courte. Très souvent mené en promenade par mon père dans ces parages précisément des quartiers Vintimille et Notre-Dame-de-Lorette, je n'avais pas à me tromper ; et c'est, par le demi-brouillard et sous la lueur humide des becs de gaz encore primitifs — ou tout comme — de cette époque reculée formidablement vite, que j'allais de toute l'agilité de mes petites jambes qu'un torrent, qu'un incendie n'eût pas arrêtées, me garant des passants inattentifs et d'ailleurs peu nombreux, insoucieux moi-même de mon allure assez bizarre, avec ma tête nue (ma casquette à larges bords, de courte visière, et son long gland de soie floche pendant à gauche, était restée à l'étude) et mes cheveux ébouriffés du vent furieux de ma course...

J'arrivai enfin, traversant en quelque sorte d'un bond le large vestibule du premier escalier d'où le concierge, un Espagnol avec le fils de qui j'avais naguère fait des petites chapelles à la Fête-Dieu et

allumé des feux d'artifice en miniature dans la grande cour que ce soir-là je traversai à perdre haleine, d'où le concierge, dis-je, m'aperçut et me cria : « Bonsoir, monsieur Paul, mais pourquoi courez-vous ainsi, nu-tête ? »

J'avais, en vérité, bien autre chose à dire et à faire qu'à lui répondre, et ce fut d'un trait que je grimpai *notre* premier étage et d'un geste réitéré que je tirai le cordon de la sonnette avec quel cœur qui battait, qui battait ! La bonne m'ouvrit, fit un ah ! et allait prévenir quand, la bousculant en arrière, je tombai plutôt que je n'arrivai dans la grande sombre salle à manger où l'on dînait... Je tombai... dans les bras de ma mère et puis de mon père — et de ma cousine Elisa — et de mon cousin Victor, son frère, tout petit, tout trapu, avec la moustache en cro, et le fer à cheval du chasseur de Vincennes qu'il était. Instinctivement ou cordialement, ou les deux tout ensemble, chat ou chien, j'avais vaincu.

Dans les yeux, au fond peu surpris, dans les bras tendus presque d'avance et si vite autour de mon cou, dans les baisers doux et longs de ma mère et de ma cousine, vifs et barbus de mon père et de mon cousin, je perçus bien vite toute indulgence sinon quelque approbation de par derrière la tête... Et je me mis à pleurer délicieusement en expliquant mes raisons qui furent admises tout de suite et,

plus tard, quand, à la question « as-tu faim ? » j'eus répondu de la bouche et des dents, savourant le bon potage au tapioca, le tendre poulet, et... je ne me rappelle plus quoi en fait de légumes et de desserts, et bu, avec délices, le doigt de bon vin pur (pas de café le soir, ça empêche de dormir), paternellement, maternellement, et mieux qu'amicalement combattues et réfutées. Convaincu que j'avais eu tort tout de même, je promis de me laisser reconduire à la pension le lendemain, après-midi — et j'allai me coucher, pour la dernière fois... jusqu'aux vacances de Pâques, dans mon petit lit où je dormis à poings fermés.

Le lendemain vint, toutefois, et je tins à honneur de *bien*, de gentiment remplir ma promesse. Ce fut mon cousin qui se chargea de me reconduire et d'expliquer au patron les choses et d'excuser ma fugue de la veille.

Pendant le trajet, il m'exhorta à être homme, à me considérer un peu comme au régiment ! Que diable ! j'étais d'une famille de militaires, et de même que lui (vieux sergent, grognard d'Algérie, qui devait plus tard, rengagé par deux fois, faire les campagne d'Italie et du Mexique) s'était habitué à la vie du régiment, je devais m'accoutumer à celle de collégien. Je me ferais des camarades, si je témoignais d'un bon caractère, d'un bon, mais pas d'un trop bon. Ne pas trop, par exemple, laisser les lous-

tics se moquer de moi, me battre au besoin, une bonne fois ou deux, après quoi tout irait comme sur des roulettes, etc., etc.

Il parla si bien que ce fut presque joyeusement que je rentrai dans ce « bahut », mot que je devais connaître le jour même, d'où je m'étais sauvé si navré la veille. D'ailleurs pas médiocrement fier de mon compagnon chevronné, à la face hâlée au « bouc » épais un peu grisonnant déjà, dans son uniforme sombre si populaire alors et encore !

Il fut, comme bien on devine, facilement passé condamnation sur mon escapade, et c'est allègrement, le cœur léger, et plein de bonnes résolutions que je fus présenté par M. L... au professeur de la classe élémentaire où je devais passer un an avant de faire partie des élèves que la pension conduisait au lycée, alors Bonaparte, Condorcet depuis, après avoir passé par Fontanes entre temps.

Dans ce milieu qui était bien le mien, composé d'enfants de mon âge, de familles bourgeoises, gentils et timides pour la plupart, je m'apprivoisai vite et me plus si bien par la suite, que véritablement comparable aux peuples heureux qui n'ont pas d'histoire, c'est, peut-être, ce passage d'une année dans cette petite classe paisible aux récréations prises dans une cour spéciale où la surveillance était plus facile et, par le fait incessante, c'est peut-être, oui, la période de toute ma vie dont je me sou-

viens le moins. J'ai beau fouiller dans ma mémoire, je ne vois dans ce lointain, rien, absolument rien, non seulement de saillant, mais d'existant : éclipse totale de souvenirs, du moins quelque peu dignes d'être rapportés dans cette plutôt minutieuse revue d'une vie beaucoup en nuances...

Et je veux reprendre ce récit à l'époque, qui simultana, de ma première communion à mon entrée au lycée.

On nous conduisait à la messe dans une église en bois sise dans le milieu de la rue de Clichy, et qui était provisoire en attendant l'érection, en face de la Chaussée d'Antin, de « l'élégante » Trinité qu'on sait. Quant au catéchisme, c'était rue de Douai, — près du square Vintimille alors fermé au public et orné d'une statue en marbre blanc de Napoléon Ier à laquelle il arriva une nuit une malodorante aventure. — qu'on nous menait l'entendre dans une chapelle disparue depuis, ou, du moins, je le crois.

IX

Laides, église et chapelle : l'une avec ses colonnes romano-gothiques peintes à la détrempe, en rose et vert clair, son autel gothico-roman chromologiquement décoré de même, ses autels des bas côtés tout petits et par trop pauvrement prétentieux sous un vitrail d'Epinal à la douzaine et, au long des murs verdâtres et rougeoyants, de moisissures et... de couleurs de chez le mauvais marchand, un chemin-de-croix signé... rue Bonaparte ; — l'autre et son chemin-de-croix signé... rue Saint-Sulpice, ses bancs, son autel, sa chaire-bureau, de ce jaune-pisseux... et pire ou mieux au choix, son plafond presque d'appartement, le tout avec des prétentions confortables dans le délabré, par-ci, par-là un prie-Dieu de velours grenat pour les mamans et des chaises de paille multicolore, à la belge, pour les papas et les messieurs du clergé, désireux d'assister, mamans, papas et les messieurs du clergé, à l'enseignement spirituel « prodigué » à leurs chère progéniture et tendres ouailles, — et celles-ci ! pour quelques gamins comme moi, alors,

je le dis sans plus de modestie que de droit — presque encore innocents ou.., à demi, encore, ignorants du péché « péché honteux », du « vice impur », un flot de galopins déjà vicieux, à moitié flétris dans la fleur de leurs douze ans, ironiques, incrédules, qui chantaient « *Ah, si tu crois que j't'aime* » sur l'air de « *Esprit Saint, descendez en nous !* »

Laides, église et chapelle. Affreux et odieux, pour la plupart, les « gosses » du catéchisme dont j'étais, moi, encore aimable et naïf.

De l'enseignement en lui-même, qu'en dire ? C'était à peu près comme la messe basse que nous entendions le dimanche de grand matin, dans l'étroite église provisoire de la rue de Clichy, blottis dans un recoin qui était le baptistère, — correcte, sèche, — et pas longue, la messe.

Pas assez du moins pour moi vraiment, j'y insiste, qui, élevé sans fanatisme par des parents point dévots, mais d'une religion plus que ce qu'on appelle *raisonnable* dans les milieux bourgeois, avais l'intuition des beautés ou plutôt des bontés vraies de la doctrine chrétienne ou plutôt catholique en attendant qu'après un long temps d'erreurs de toute sorte et de fautes violentes, je dusse en un jour de malheur et de bonheur, exhaler mon âme convertie en des vers qu'on a bien voulu trouver remarquables.

Et ma première communion fut « bonne ». Je res-

sentis alors, pour la première fois, cette chose presque physique que tous les pratiquants de l'Eucharistie éprouvent, de la Présence absolument réelle, dans une sincère approche du Sacrement. On est investi, Dieu est là, dans notre chair et dans notre sang. Les sceptiques disent que c'est la Foi seule qui produit cela en l'imaginant. Non. Et l'indifférence des impies, la froideur des incrédules, quand par dérision ils absorbent les Saintes Espèces, est l'effet même de leur péché, la punition temporelle du sacrilège...

Ma confession générale avait été scrupuleuse : je me souviens de m'être accusé de vol parce que ayant par mégarde emporté de chez une épicière de la rue des Dames deux images d'un sou au lieu d'une ! C'était bien, n'est-ce pas, cela ?

Or, dans l'après-midi du jour le plus beau de la vie, selon Napoléon Ier, après avoir été confirmé de la main de l'infortuné évêque Sibour, qui devait périr assassiné quelque temps après de la main d'un prêtre interdit, comme j'étais invité par la mère d'un camarade du catéchisme à prendre le thé chez eux et qu'il se trouvait que feu son mari avait servi dans l'artillerie, elle me dit : « Mais, puisque Monsieur votre père est un capitaine du génie en retraite, il a dû connaître mon pauvre mari à l'Ecole polytechnique... » Et moi qui savais que mon père, d'ailleurs lui-même fils d'un notaire

et qui, petit clerc de ce dernier, s'était à seize ans engagé pour la campagne de France et avait passé très vite du rang au grade d'officier dans un corps où il fallait les mêmes études qu'à l'Ecole, je répondis : « O certainement oui. » Ce gros et laid et bête mensonge me pesa quelque temps ; après quoi pour en finir avec mes opinions religieuses d'alors (ô misère ! un enfant de douze, puis de treize ans !) l'année d'ensuite, lors du renouvellement de ma première communion, avec d'autres polissons de treize ans, je le répète à dessein ! je refusai de me confesser.

Vous voyez bien que nous *valions* à cette époque les jeunes libres-penseurs, potaches ou macrotins, de ces jours-ci !

Quittons, pour y revenir peut-être plus tard, ces choses... réparables, — puisqu'elles furent réparées bien des années après, et mémorablement, alors et depuis.

Le jour de mon entrée au lycée suivit de près celui de ma première communion. Moins solennel, il fut important, lui aussi. Pensez donc ! il s'agissait d'être lycéen, de faire « des études », d'être parmi les moyens à la pension, — et la pension avait un uniforme tout comme les lycées d'internes, et le patron préférait que ses élèves eussent un uniforme pour aller au lycée (le lycée n'avait pas, lui, d'uniforme).

On y allait deux fois par jour, excepté les dimanches et les jeudis. Je *nous* vois encore, en longue file, descendant la rue Blanche, arpentant la rue Saint-Lazare et circulant parmi l'encombrement écolier du petit bout Nord de la rue Caumartin qui nous faisait aboutir en face de la lourde porte « monumentale » entre les fontaines non moins monumentales « ornées » de têtes de lions, dignes d'être ceux de l'Institut, qui étaient, comme leurs doctes confrères, censés cracher de l'eau ou en vomir, comme vous voudrez, mais qui restaient le plus souvent à sec.

J'étais désigné pour la septième... J'entrai chez le père Robert, un homme âgé, vif comme la foudre et qui punissait ferme. En ce temps-là les professeurs portaient la robe et la toque, et les prières d'avant et d'après la classe, celle-ci, de prière, au son du tambour que battait dans la cour un garçon qu'on appelait, de mon temps du moins (pourquoi ?) Succe-Mèche — étaient en latin, *Veni, sancte Spiritus... Sub tuum...*

Je commençais, comme je devais finir, avec du zèle et du succès dans l'intervalle, par être un cancre, mot affreux, sens large et plus clément que rébarbatif au fond, et les punitions ne me furent pas épargnées par l'excellent professeur. Le latin m'amusait encore un peu, la mathématique (ô cette règle de trois, je la comprends moins que jamais,

tout en la raisonnant un tantinet mieux qu'alors !) ; mais l'histoire (des dates !), la géographie des noms !) m'embêtaient ferme.

Le premier de la classe, grosse tête ébouriffée et maligne, était toujours M. Marius Sépet. Moi je flottais entre vingt-cinq et trente sur trente-cinq.

X

Il paraît que le mobilier des lycées s'est amélioré. De mon temps, celui de Bonaparte se trouvait furieusement primitif. J'admets que c'était un lycée d'externes ; mais on ne peut pourtant pas voir une raison pour offrir à des fils de gens qui paient cher, de pareils amphithéâtres de purs bancs sans tables devant, ni rien de rien en fait d'autre confortable. Et j'abomine, ici, en plein grand public, les divers régimes, républiques ou monarchies, et *vice versa*, qui se sont contentés de ces sièges pour leurs futurs hommes instruits sérieusement. Voyez-vous cela d'ici ? le cul sur une planche de corps de garde, de violon, à plus justement parler ; la poitrine et les épaules courbées vers les genoux où quelque « buvard » était chargé de recueillir dans ces conditions un texte grec ou latin. La chaire même du professeur était un chef-d'œuvre de monstrueuse incommodité...

Ceci dit, parlons un peu, très vite, avant d'en revenir à moi, sujet principal de ces lignes sincères, des braves gens qui m'inculquèrent le peu que j'ai

de notions quelconquement classiques. Tous étaient ce que je puis maintenant dire en tout calme acquis cher, avec un tout petit nom tout de même, de braves gens plus convaincus que nos normaliens d'aujourd'hui, gent un peu factice ! instruits, certes, autant, — et moins familiers, ce qui valait mieux, envers les jeunes esprits confiés à leurs soins, que les échappés modernes de la rue d'Ulm. Mais, ça ne fait rien, quels types, même à distance, et à quelque distance, que les trois quarts de ces excellentes gens !

Je veux abréger la liste et ne contrister personne des rares survivants qui peuvent en faire partie. Mais, nonobstant, mais, néanmoins, mais, en dépit de tout, et quelque considérations qui puissent m'arrêter, laissez-moi, voulez-vous, sourire, un peu, à l'idée, au fond affectueusement évoquée, de ces maîtres de notre jeunesse, produits bizarres d'un tas de révolutions politiques n'aboutissant chaque fois, pour le dire sérieusement, en tout patriotisme, qu'à de l'amoindrissement général, malheureusement !

En sixième, M. M..., où j'étais (je dis où, comme d'un lieu !) camarade de banc avec un Hayem, ce brave M. M... qui passait, entre deux dictées et quatre ou huit ou dix corrections de copies, sa langue sur de la colle à bouche en vue de futurs *devoirs* à « donner » ; en cinquième, M. P..., fortes

galoches, vaguement découragé (n'était-il pas un peu « républicain » en ces temps d'empire... impérial ?), fortes, dis-je, galoches, le collier de barbe à la Jules Favre et tout indifférence à sa classe ; en quatrième, M. V..., qui avait le tic de se passer un doigt sous le nez à chaque pensum qu'il infligeait ; en troisième, un M. Réaume qui a, je crois, écrit quelque chose chez Lemerre, qui ne m'aimait guère et avait probablement raison, et qui, un jour que, du fond de la salle de classe qui sentait abominablement la peinture, nous observions — on était en juillet, toutes portes et fenêtres ouvertes — les efforts d'une hirondelle, chue à terre, pour s'envoler, nous dit, spontanément, sans le vouloir ou non :

L'ennui naquit un jour de l'uni...versité.

En seconde, M. Perrens, historien de Hiéronimo Savonarola et autres pères Hyacinthe, qui me détesta, m'a-t-on dit, et me déteste encore, m'a-t-on dit récemment (pourquoi, mon Dieu ?). En rhétorique, M. Durand, son ratelier et sa perruque, et fier de ces parures,

... Empto dente ferox et crine venali.

M. Deltour, aujourd'hui, je crois, inspecteur d'Académie, auteur des *Ennemis de Racine*, un esprit exquis, qui fut indulgent à ma paresse, mais sévère

à mes traductions en vers de Properce, entre autres un... sonnet ! où la fin — *in caudâ*...— fin que voici :

L'humble table de chêne et le lit en noyer.

En rhétorique, toujours, et en seconde, je crois, auparavant, M. Desjardins, professeur d'histoire, très intéressant et très éloquent, parlant des Mérovingiens, et M. Camille Rousset qui nous lisait parfois des fragments de son *Histoire de Louvois,* de sa grosse voix de petit homme vif, vif !

Pour en finir avec cette partie de mes *Confessions* qui concerne la bêtise et l'ennui de l'instruction... bizarre qu'on... donnait, de mon temps, aux petits des bourgeois, en attendant peut-être pis, passons à mon passage du baccalauréat.

Voici, dans toute sa gloire, cette chose :

La Vieille Sorbonne, noire comme l'encre du discours latin, vermoulue comme le style de la dissertation française... et si pitoyablement comparable à cet exquis Oxford...

Oxford sur qui j'ai fait des vers absolument inédits en France, et que voici, parce qu'ils expriment un mien « état d'âme » assez récent (1893) :

OXFORD

Oxford est une ville qui me consola,
Moi, toujours rêvant de ce Moyen Age-là.

En fait de Moyen Age on n'est pas difficile
Dans ce pays d'architecture un peu fossile.

A dessein, c'est la mode et qui s'en moque fault ;
Mais Oxford, c'est sincère, et tout l'art y prévaut,

Mais Oxford a la foi, du moins en a la mine
Beaucoup, et sa science en joyau se termine,

En joyau précieux, délicieux : les cieux
Ici couronnent d'un prestige précieux

L'étude et le silence exigés comme on aime
Et la sagesse récompense le problème.

La sagesse qu'il faut, c'est, douce, la raison
Que la cathédrale termine en oraison

Sous les arceaux romans qui virent tant de choses
Et les rinceaux gothiques, fins d'apothéoses

De saints mieux vénérés peut-être qu'on ne croit
Et mon cœur s'humilie et mon désir s'accroît

De devenir et de redevenir, loin d'elle,
Cette cité, glorieuse d'être infidèle,

Paris ! l'enfant ingrat qui s'imaginerait
Briser les sceaux sacrés et tenir le secret —

De devenir et redevenir la chose
Agréable au Seigneur, quelle qu'en soit la cause,

Et par cela même être encore doux et fort,
O toi, cité charmante et mémorable, Oxford !

Je commis dans cet amphithéâtre d'un sale à se brosser toute la vie, un discours latin, une dissertation française, que je voudrais ravoir aujourd'hui pour les vendre comme autographes.

Au lendemain, vers onze heures, inquiet, je revins, dans la cour noire et mal pavée, me coller sans espoir, le nez contre l'affiche des « reçus à l'écrit ».

J'étais reçu !

XI

Le lendemain, nouvel examen, nouvelles émotions, directes celles-là. Il s'agissait de l'oral, c'est-à-dire de comparaître ou plutôt de comparoir devant les juges en robe comme les autres, ceux de droit commun et, sinon plus sévères qu'eux, tout au moins plus méticuleux et moins expéditifs. Ici, il fallait répondre précisément, nettement, quelquefois dans les plus infinis détails. Nul alibi à invoquer, par des mensonges habiles à opposer à des questions plus ou moins vagues, — et aucun avocat !

Mes réponses sur l'histoire passèrent comme une lettre à la poste, mon « numéro » indiquait un parallèle sur César et Pompée, ce pont-aux-ânes, que je franchis prestement sans une hésitation, sans un recul (je m'étais si fort intéressé, pourquoi ? mon Dieu, sous la tuition de mes deux excellents maîtres Ernest Desjardins et Camille Rousset, à la lutte de ces triumvirs), et quelques considérations (!) sur le règne, en général, de Louis XIII (les *Trois Mousquetaires* lus en cachette dans l'ombre propice du

pupître de l'étude ne m'avaient-ils pas tout fraîchement préparé à de triomphales et triomphantes répliques ?). J'amenai donc une « blanche » sans-peine aucune quant à la partie historique du si terrible « bachot » de ces temps-là.

La partie littéraire, où je fus brillant, était présidée par M. Mézières, de l'Académie actuellement et de la Chambre, qui m'examina sur Boileau et sur Bossuet. Or j'y étais ferré à glace. Autre boule blanche.

Boules blanches également en latin : Cicéron, Tite-Live (qui donc m'interrogeait ?), et en grec, où l'excellent père Haze, l'helléniste en chef de ce temps-là concurremment avec Egger, fut très coulant sur ma plutôt ânonnante explication à livre ouvert d'un chœur de Sophocle et d'une période de ce dur Démosthène.

Mais où la rouge en majorité et quelque peu la noire, prévalurent, ce fut dans la partie Science. L'arithmétique m'embarrassait passablement, la géométrie pour laquelle mon père m'avait pistonné en outre des répétitions spéciales du père Pointu (point U), le frère très scientifique du très littéraire patron de la pension L, n'eut pour ma médiocre érudition en fait d'X que d'assez modestes obstacles à me faire sauter. — Par exemple, en physique, ma défaite fut mémorable.

— Veuillez, Monsieur, me donner la définition

de la pompe aspirante et de la pompe foulante.

Ceci était dit par M. Puiseux, un redoutable savant, roux comme David, aux doigts poilus avec des bouts carrés, qui parlait d'une voix trop autorisée, hélas !

Et je répondis :

— Monsieur, la pompe foulante est une pompe qui foule, et la pompe aspirante est une pompe qui aspire.

Il me fut déclaré :

— Très bien, monsieur.

(Une noire était impliquée dans cette approbation.)

Et voilà comme je fus reçu à l'oral — donc, bachelier ès lettres à vie.

Surprise partout, — dans mon for intérieur d'abord, à la pension ensuite, et surtout chez mes parents peut-être, ravis quand même.

... Et maintenant j'aborde rétroactivement ma vie de collège, m'exposant au blâme des hypocrites comme eût dit l'hypocrite Jean-Jacques, et ne plaidant pas les circonstances atténuantes vis-à-vis de mes atténués de contemporains.

Donc la sensualité me prit, m'envahit, entre douze et treize ans. Je crois même que dès lors je n'ai pas été ne sachant guère rien que mettre mes mains ailleurs qu'à droite et à gauche, sans les

reposer là où je le jugeais bon..., ou meilleur... encore !

Ceci dura dans les huit ans. Pitié, Messieurs, et certes, Mesdames, de qui la revanche sur ces en quelque sorte prématurées ambitions, fut telle !

XII

Je dois pour m'acquitter en conscience des révélations dans lesquelles il me faut entrer, revenir d'un peu loin sur mes pas et parler à nouveau de ma toute prime adolescence, combien différemment, hélas ! des chapitres qui précèdent immédiatement le pénultième.

A l'ignorance quasiment céleste du premier communiant, à l'encore en quelque sorte inconscience du mauvais « renouvelant », devait succéder, parallèlement à l'incrédulité croissante, cette sensualité ridicule et d'autant pire qu'elle reste tristement impuissante... jusqu'à l'explosion prématurée d'une virilité facticement précoce, d'autant pire à son tour.

Ajoutez à ces fatigues auxquelles se mêlaient encore des remords, s'il m'est permis de m'énoncer et de me dénoncer ainsi, l'éveil tant puéril d'ailleurs de l'homme de lettres que j'étais destiné à devenir... Car il paraît que j'étais destiné à devenir un homme de lettres ! Et vous verrez d'ici le petit

abruti que je ne manquais pas d'être entre mes quatorze et mes treize ans.

Mes « remords » ne laissaient pas, en outre, d'être parfois amusants, au fond, quand j'y pense, maintenant ! Mon confesseur, quand il me chapitrait à propos de ce fameux sixième commandement dont je devais beaucoup plus et beaucoup trop tard apprécier toute la haute et salutaire importance, avait coutume de me préconiser, lorsque le diable me tenterait, la prière, et la prière à mains jointes de préférence. Hélas ! je les joignais, mes faibles mains, de mon mieux qui n'était pas toujours le mieux qu'il eût fallu, ni le plus longtemps possible...

L'homme de lettres, disons plutôt, si vous voulez bien, le poète, naquit en moi vers précisément cette quatorzième année si critique, de sorte que je puis dire qu'à mesure que se développait ma puberté, mon esprit, aussi, se formait, à sa façon que voici en quelques lignes...

Mes premières lectures ou pour parler plus nettement, ma première, toute première, lecture fut, — en dehors naturellement des livres classiques dans l'espèce, *Gamiani*, *l'Enfer de Joseph Prudhomme*, *l'Examen de Flora*, *les œuvres secrètes de Piron*, — fut, dis-je, *les Fleurs du Mal*, 1re édition, qu'un pion avait laissé traîner sur sa chaire et que je *confisquai* sans scrupule. Il va sans dire que je

n'avais aucune idée de cette poésie si éloignée de mon âge, nourri, aussi bien, de plus sages « morceaux choisis... » Même le titre fut pour moi longtemps fermé et j'avais dévoré le bouquin sans y comprendre rien sinon que ça parlait de « perversités » (comme on dit dans les pensionnats de jeunes demoiselles) et de... nudités parfois, double attrait pour ma jeune « corruption », — et j'étais fermement persuadé que le livre s'appelait tout bonnement : *Les Fleurs de Mai.*

Quoi qu'il en soit, Baudelaire eut à ce moment, sur moi, une influence tout au moins d'imitation enfantine et tout ce que vous voudrez dans cette gamme, mais une influence réelle et qui ne pouvait que grandir et, alors, s'élucider, se logifier avec le temps...

Un certain jour de congé, je « bouquinais », pour, ma foi ! la première fois de ma vie, en compagnie d'un camarade, car on commençait trop tôt, à mon avis d'aujourd'hui, à me laisser sortir seul. Vers le milieu du quai Voltaire, chez un libraire nommé Beauvais, nous avisâmes les *Cariatides.* — et j'avoue que la lecture de ces vers, charmants en vérité et peut-être plus puissants dans leur bouillante jeunesse que les œuvres plus parfaites de la maturité de Banville, m'empoigna *sur-le-champ*, bien autrement encore que la condensation et la foncière austérité des *Fleurs du Mal...*

..... A ce festin, de toutes parts venus.
Soupaient tous les don Juan et toutes les Vénus.

... Il n'y eut pas jusqu'aux un brin extravagantes et peut-être un tantinet fumistes strophes *quarante-huit* et phalanstériennes qui commencent par

Coupe, sein, lyre,
Triple délire
Où ne peut lire
L'œil d'Israël,
Sous ton déisme
Se brise au prisme,
Le synthétisme
Originel...

qui ne séduisissent véhémentement mon goût déjà prononcé pour le tortillé et la phraséologie un peu vague que l'on me reproche, à tort, je l'espère, aujourd'hui, tout au moins.

Banville, d'ailleurs, dans les éditions subséquentes, supprima ce poème que mit en musique... sacrée, le si intéressant Cabaner, l'auteur du *Pâté*, dont voici les vers faits par lui-même, que je vous donne comme inédits :

Décidément ce pâté
Est délicieux ; de ma vie
Je n'en ai, je le certifie,
Mangé de mieux apprêté...
Ami Jean, retournes-y !
Va-t'en faire à la patissière

Mon sincère
Compliment...
Excellent,
Excellent !

Je devais, quelques années après ces premières impressions littéraires, connaître et Banville et Cabaner en personne, et bien d'autres aussi de qui il sera question en leur temps comme de Cabaner et de Banville : ce ne sont pas (hélas ! et Dieu merci !) les souvenirs de toutes sortes qui me manquent. On me reproche même comme une pose et une affectation d'en publier de droite et de gauche, par trop, tandis que ce n'est, la plupart du temps, de-ci de-là, que débarras douloureux ou, comme ceci par exemple, que pénibles confessions.

... De mes essais littéraires, je ne dirai rien, sinon qu'ils furent détestables. J'ai d'ailleurs oublié, sauf quelques vers et quelques plans, ces élucubrations parallèles à... de mauvaises habitudes. Il me souvient, entre autres choses, que je pourrais qualifier en quelque sorte de masturbantes, car elles étaient bien le fruit (quel fruit !) de mon seul « intellect » privé de tout commerce avec quoi que ce soit, bon sans, goût, tact, il me souvient donc, de l'ébauche d'un drame sur Charles le Fou (lisez Charles VI) dont le premier acte (celui du bal masqué où le roi brûle à moitié et commence à devenir maniaque) s'ornait d'une ronde orgiaque qui débutait ainsi :

Que l'on boive et que l'on danse
Et que monseigneur Jésus
Avecque les saints balance
La chaîne des pendus !

Quant à vous informer de la suite de ce drame, non, vraiment, en bonne conscience, et vous ne le voudriez pas. Bornez-vous à savoir que le second acte, insistant sur le premier et formant en quelque sorte un second prologue, avait pour décor la légendaire forêt où l'infortuné monarque rencontrait une espèce de sauvage, braconnier ou tout simplement ivrogne dont la vue baroque et plus qu'insolite le fait tourner fou définitivement. Et, dans les actes d'après, en avant les Anglais, la guerre de cent ans *et cætera desiderantur !*

Aussi, le projet, ô antithèse ! d'un *Charles le Sage :* le roi Jean, Etienne Marcel...

Enfin un *Louis XV* en six actes où un Damiens avec une sœur au Parc-aux-Cerfs.

Le sang du peuple il cri' vingince !

déjà...

XIII

Hélas ! il me faut rétrograder de ces innocents petits efforts vers « l'Art » par devers une psychologie plutôt physiologique, triste en tout cas.

Ce fut aux environs de l'époque où se remuait en moi la manie des vers et de la prose (car je faisais aussi d'étranges nouvelles sous-marines à la façon, plutôt, d'Edgar Poe — car Jules Verne, d'ailleurs jamais très haut coté dans ma curiosité, n'était pas encore inventé, que je sache, — et de quelle façon, justes dieux ! — et des contes dont l'Hoffmann des Frères Sérapion se fût réjoui passablement, tant il y était naïvement plagié) que commença de grouiller dans mon... cœur l'amativité dont j'ai parlé plus haut et, pour brusquer l'aveu ridicule, il m'arriva dès lors d'éprouver à l'endroit de plusieurs camarades plus jeunes que moi et successifs ou collectifs, je ne me souviens plus très bien, la jolie passionnette de l'Esplanade à Metz. Seulement, au cas présent, la puberté venant, ce fut moins pur...

Le voilà dévoilé ce secret plein d'horreur !

Toutefois il n'est que juste de dire avec empressement que mes « chutes » se bornèrent à des enfantillages sensuels, oui, mais sans rien d'absolument « vilain » — en un mot, à des jeunes garçonneries partagées au lieu de rester... solitaires. Il y a là toute une philosophie et surtout une morale que je dégagerai peut-être ici même, bientôt.

Ouf ! — en attendant pour plus tard de mieux intéressantes révélations dans cet ordre d'idées et dans d'autres, parlons à nouveau littérature, voulez-vous ? puérile et adolescente littérature, l'histoire en abrégé, entendais-je dire, de ma vocation, des mois d'apprentissage préparatoires aux années et aux années d'instruction et d'éducation.

J'avais seize ans, j'étais en seconde, ayant passablement lu d'à peu près tout, poésie, romans, de Paul de Kock à Paul Féval, d'Alexandre Dumas à Balzac, voyages, traductions, le tout dans mon pupitre, les *Misérables* qui venaient de paraître, loués à un cabinet de lecture du passage de l'Opéra, — et j'avais déjà fait plusieurs pièces, les plus enfantinement « farouches » et intransigeantes, tous les *Poèmes Saturniens* tels qu'ils parurent en 1866, sans compter bien d'autres « poèmes » qu'un goût meilleur qu'eux me fit écarter de ce premier livre. Je disais dans le chapitre précédent que je ne publierais ici aucun de ces vers par trop de « jeunesse ». Depuis changeant d'avis, je ne sais, à parler franc,

trop pourquoi, j'ai fouillé dans le reste, encore assez considérable pour être encombrant, de mes paperasses jadis innombrables dans quel désordre ! pour donner quelque idée, au moins, de ma « manière » d'alors. Je n'ai rien retrouvé, mais rien de retrouvé de ces essais où il y avait pourtant pour le moins autant d'intérêt que dans les *Poèmes Saturniens* tels qu'ils parurent dans la première collection des poètes contemporains chez Alphonse Lemerre, en les derniers mois de 1867.

Seuls ont surnagé de ce d'ailleurs peu regrettable naufrage deux sonnets, l'un publié il y a quelque deux ans, lors d'une tournée de conférences, dans un journal de Liège, si je ne me trompe. Qui diable avait déniché ce corbeau d'antan ? Ça s'intitulait l'*Enterrement* et le premier vers allait ainsi :

Je ne sais rien de gai comme un enterrement...

L'autre a été publié naguère dans une chronique de journal du soir par un quelqu'un signant « Pégomas », que je remercie en faveur de la bonne intention ; le voici dans sa forme encore naïve et déjà un peu raffinée. J'étais, quand je le fis, en seconde, ainsi que le rappelle le chroniqueur en question qui, paraît-il, fut mon condisciple au lycée Bonaparte. Voici ce remarquable morceau.

A DON QUICHOTTE

(Je crois même que dans le manuscrit il y avait *Don Quijote* pour plus de couleur locale.)

O don Quichotte, vieux paladin, grand bohème,
En vain la foule absurde et vile rit de toi :
Ta mort fut un martyre et ta vie un poème
Et les moulins à vent avaient tort, ô mon roi !
Va toujours, va toujours, protégé par ta foi,
Monté sur ton coursier fantastique que j'aime.
Glaneur sublime, va ! les oublis de la loi
Sont plus nombreux, plus grands qu'au temps jadis [lui-même.
Hurrah !

(Aujourd'hui, mieux avisé, et étant donné que la couleur locale me turlupinât autant qu'en cette période de mes débuts, je remplacerais cette exclamation par trop britannique par le « Olle » séant.)

Hurrah !

donc, puisque *Hurrah* il y a,

Nous te suivons, nous, les poètes saints,
Aux cheveux de folie et de verveine ceints.
Conduis-nous à l'assaut des hautes fantaisies,

Et bien ût, en dépit de toute trahison,
Flottera l'étendard ailé des poésies
Sur le crâne chenu de l'inepte raison !

Il y avait aussi une imitation, ô si inconsciemment impudente, et ô si mauvaise ! des *Petites Vieilles* de Baudelaire, laquelle, il est à craindre, doit avoir à jamais disparu d'entre les choses comme elle a tout à fait décampé de ma mémoire et qui débutait par ce vers et ces deux hémistiches distants l'un de l'autre d'un quart et d'une moitié d'hexamètre :

Il m'arriva souvent, tous les jours, dans les rues,
De croiser des vieillards et des vieilles.....
.....torticolis en grues.

Et enfin un *Crépitus* (bien avant celui, si drôle, de Flaubert), manière de manifestation pessimiste où, après une description d'intérieur de fosse, dans une buée mal odorante, — naturellement, — surnaturellement apparaissait le « dieu » qui débitait un discours très amer, direct et méprisant au possible pour l'humanité, sa mère pourtant ! Ici encore, je ne me rappelle que les deux premiers vers de la longue, peut-être trop longue, harangue de l'étrange divinité ; mais, ces vers, ils sont bien, n'est-ce pas?

Je suis l'Adamastor des cabinets d'aisance,
Le Jupiter des lieux bas...

Sans doute en voilà trop de ces sortes de citations d'ailleurs discrètes, forcément aussi bien, et je reprendrai, avec votre permission, l'itinéraire, en

quelque sorte, de mes progrès, si progrès il y eut, dans l'érudition poétique...

Après Baudelaire et Banville, savez-vous — sous, bien entendu, Victor Hugo que j'admirais sans beaucoup l'aimer en somme, alors, — je ne devais me rendre un compte exact de Lamartine et de Musset et d'autres encore, Vigny, par exemple, que beaucoup plus tard, savez-vous, dis-je, quels furent puissants (éducateurs, oui, éducateurs en même temps qu'en quelque sorte complices) sur ma vocation dès lors bien décidée, mais, à ma première rencontre avec, irrésistible et désormais facile, rudement, durement facile, mais facile irrésistiblement?

Vous vous souvenez de ce libraire du quai Voltaire dont je parlais précédemment et chez qui j'avais eu la première connaissance des *Stalactites* de ce magicien de Banville... Eh bien, c'est encore là que me fut révélé ce merveilleux livre de début, les *Flèches d'Or*, d'Albert Glatigny, un tout petit peu avant que je ne lusse *Philoméla*, qui marqua si joliment et comme si génialement les débuts de Catulle Mendès.

XIV

Donc, Glatigny, puis Mendès eurent sur mon esprit instinctivement *camarade*, soit dit pour atténuer le mot de complice plus haut employé, qui serait trop fort en fin de compte, la domination qu'il fallait, moyennant la joie d'avoir raison dans des esprits de mon âge ou d'à peu près mon âge.

Pourquoi — puisque c'était indiqué, — pas cette alliance vers des égaux que je croyais dès alors être et qui sont des égaux admirés ?

Admirés ! oui, — aimés mieux encore.

Car quel camarade, en attendant d'être combien ami, me fut Catulle Mendès, et quel ami avant qu'il fût ce camarade, me devint tout de suite Albert Glatigny !

Ceci et cela sans connaître en personne ni l'un ni l'autre de ces frères, mais en me récitant, quasiment comme mes prières du soir et du matin, las ! oubliées lors, des bouts de vers dans ce genre-ci :

Ce jour, ma mie Aline avait un chapeau vert,
Là-bas des cuirassiers retentissants de cuivre...
. . . . . .

J'aime les fronts hâlés qui portent le hautbert :
Il est beau de mourir plus qu'il n'est bon de vivre,
Et lorsque la bataille effroyable se livre,
Le plus heureux a nom Murat ou Canrobert.

. . . . . .

Arche ! dit en riant mon joli colonel.

. . . . . .

Et vous voyez qu'il y avait de quoi, en effet, s'emporter de tout son être vers ce jeune talent — si beau déjà !...

Quant à Glatigny, — permettez-moi d'en parler pour l'instant plus longuement, afin d'en mieux revenir à mon non moins glorieux et, j'espère, bien longtemps survivant compagnon d'armes.

C'est le mot, car ce fut, de notre temps, la mode d'être militant et nous avions encore un peu du sang des Pétrus Borel et de ces Philothée O'Neddy que voici qui mourraient chez nous s'il n'y avait encore céans (et léans de nos jours) des jeunes gens, eussent-ils quarante et cinquante ans... avec le diable au corps, par-dessus le marché !

Ce Glatigny ! Son livre, *les Vignes folles*, où toute l'audace, toute la grande belle verve française furent retrouvées pour, Ponchon, que vous les retrouvassiez sous une tout autre forme non moins puissante. Sa comédie : *Vers les Saules :*

Je jette à qui le veut mon cœur : je n'en veux plus !

Son volume de dessous le manteau et de derrière les fagots : *Joyeusetés galantes :*

Le poète excellent dont nous t'offrons les carmes,
De son temps, bon lecteur, fut un des bons raillards
Que l'on vit. . . . . .sous les armes !

D'ailleurs, acceptant avec orgueil la dureté de sa vie, ayant souffert tout au monde, même d'être arrêté par la « maréchaussée » de Corse comme étant l'assassin du président Poinsot, lui qui répondit au procureur impérial :

Or, moi je ne suis rien que le fils d'un gendarme.

ce qui était vrai, et qui, mis au violon, se dit :

— Jud, alors !

Ces notes sont trop anecdotiques pour que mon cœur et mon goût insistent trop sur ce cher disparu dont il sera question, tout à l'heure encore.

Quant à Catulle Mendès, ce fut, à mon égard, un magicien, à qui tout mon hommage est dû, en dépit de quelque dissidence que je ne défendrai pas à mon amitié si profonde de ne pas taire quand il faudra.

Mais, ça ne fait rien. Et los à ces deux associés de ma jeune misère... pour rire, en ces temps-là, — pas beaucoup plus riches que moi... quoi qu'il ait été dit :

Ah ! que Rothschild est pauvre ! Il n'a pas vu Lagny,
Sans bonheur et sans joie
Le riche est ce poète appelé Glatigny...
. . . . . .

et parce que le poète est toujours pauvre, quand même il s'appellerait Byron, Lamartine ou Tennyson.

Il est vrai qu'il y a Homère, Chatterton et, en attendant mieux, presque nous tous, les modernes, jeunes et vieux.

XV

Mais il n'est que temps, au moment de clore cette première partie de ces notes sur ma vie, de revenir au point de ma prime jeunesse où je passais mon *bachot*, c'est-à-dire vers l'âge de dix-sept ans. Ledit *bachot* (dont j'ai gardé le diplôme imposant) ne fut pas ma seule initiation aux choses de l'existence, si j'ose m'exprimer ainsi. Déjà la Femme me hantait ou plutôt hantait et tentait mes rêves. Mais, voilà ! comment faire pour la hanter, sinon pour la tenter ? Mais l'entêté que j'étais déjà, sans plus de volonté, d'ailleurs, qu'aujourd'hui, — du moins des gens pensent ainsi — finit tout de même par se procurer la somme peu considérable et le renseignement nécessaire en vue d'une « orgie à la tour »... Il va sans dire que par « orgie à la tour » j'entends l'accès de ces maisons qui tendent, paraît-il, à disparaître, et où, si j'étais encore ingambe et que je ne fusse pas devenu ce monsieur empêtré, j'irais, tellement les femmes honnêtes (?) m'ont rendu sceptique à l'égard du sexe enchanteur... La pièce de dix francs indispensable à mon dessein fut dis-

traite par moi de la modeste mensualité que me faisaient mes parents pour mes menus plaisirs. Une *carotte* tirée à ma mère, devait récupérer doublement et triplement ce prélèvement, au profit de mes « passions », sur ce budget d'un écolier qui devenait un mauvais sujet.

Le renseignement touchant l'établissement recommandable me fut fourni par un camarade d'une année plus âgé que moi, un nommé F... qui finit, en dernière information, « clarinette » au théâtre des Folies-Marigny. Quant à *celui* de mes débuts... dans la galanterie, il se trouvait dans une rue bouleversée depuis, la rue d'Orléans-Saint-Honoré, et dans ce bouleversement, disparut. Ce fut une maison d'apparence modeste, aux volets chastement fermés, qui n'avait d'emphatique que son numéro. Le soir, au bord d'un corridor faiblement éclairé, quelque dame fortement décolletée sous son « mantelet » faisait au passant de chaleureux quoique discrets appels, à l'un desquels je me rendis par certain samedi soir de mai, que j'avais obtenu un *exeat*, exceptionnellement à la coutume de la pension qui était de n'accorder de sortie que le dimanche après la messe.

Je fus introduit dans un salon rouge et or qui avait plutôt l'air d'un café de province, seulement, au lieu de banquettes et de tables, ce n'étaient que poufs et canapés où des personnes, médiocrement

jeunes, attendaient, grasses et patientes, l'hommage du client. La fumée des cigarettes de ces dames et des cigares des quelques messieurs attardés là sans doute en vue d'attentions et de précautions conjugales, créait une atmosphère nourrie à travers laquelle je discernai néanmoins une beauté en peignoir rose qui me parut sortable et potable bien que n'étant probablement ni l'un ni l'autre. Mais j'étais à l'âge des illusions...

L'élue de mes sens me fit monter un escalier que garnissaient de sourds tapis et nous arrivâmes dans une chambre toutes fausses dentelles sur tous les meubles, aux murs recouverts de lithographies voluptueuses et mal artistiques.

De la nuit qui s'ensuivit, qu'en dire sinon rien, absolument ? Aussi bien m'aperçois-je que j'en ai écrit un peu trop sur ce sujet. Car que vous importe, lecteur, que j'aie été, ou non, heureux en cette aventure ? Toujours est-il que le lendemain matin je rentrais chez mes parents avec une mine qu'on trouva fatiguée et que je sentais grise et longue.

Ce qui n'empêche pas qu'après un... repos de quelques... mois, — et comme j'étais définitivement sorti de la pension L... et du lycée Bonaparte, muni de mon baccalauréat et d'une première (restée seule) inscription d'étudiant en droit, je recommançais sur nouveau frais dans des circonstances guère bien plus agréables ou relevées, et commençai à

trouver la *chose* mieux qu'en première analyse.

D'ailleurs je continuai mes expériences avec une fréquence qui ne fit qu'accroître mes curiosités... non encore satisfaites à mon âge de cinquante ans passés.

Il ne me reste plus qu'à remercier le lecteur de sa patience à m'avoir prêté jusqu'ici (du moins je le présume) une attention que je le prie de me conserver pour lors de la reprise de ces *confessions*. Ces nouvelles *notes sur ma vie* seront d'un caractère à la fois littéraire et... social, de plus en plus foncé, comme concernant une existence de moins en moins lumineuse encore que plus éclairée, hélas ! de ce moi compliqué, bien contre mon gré d'homme tout simple et peut-être naïf...

DEUXIÈME PARTIE

I

Je reprends le cours de cette histoire, j'allais dire, de brigands, mettons, de ce conte de fées.

Donc, j'étais un peu, trop peut-être, « initié », répéterais-je, — initié, mal encore, j'étais si jeune ! — à tout, ou à presque tout en fait de littérature.. et d'autre chose.

En attendant de parler d'autre chose, et de tant d'autres choses aussi, je dois et je veux — ce m'est de toute importance au point de vue littéraire d'y insister — dire combien je fus véritablement remué jusqu'aux entrailles par ces deux poèmes, les *Vignes folles* et *Philomela*. Dans le premier de ces chefs-d'œuvre — je maintiens le mot que je me fais fort de prouver — je retrouvai mon cœur naïf, mon esprit à la vent-vole, en outre de l'art de « tourner le vers », comme on dit vulgairement et bien, après tout ! tandis que *Philomela* me transportait par sa

malice initiale et sa miraculeuse outrance dans l'ordonnance magistrale du rhythme dur et sûr et de la rime toujours correcte sans grimace inutile vers une richesse bête. Ce prologue !

> Deux monts plus blancs que l'Hékla
> Surplombent la pâle contrée
> Où mon désespoir s'exila !
>
> . . . . . .
>
> O ton cri qu'emporte Borée,
> Philomela, Philomela !

et toutes les forces et toutes les grâces dont resplendit, dont sonne et résonne ce livre qui me fut longtemps, avec les *Vignes folles*, de chevet.

Les *Vignes folles*, qui sont à mes yeux le meilleur gage qu'ait donné, parmi trop peu d'autres, puisque la mort nous l'a ravi si tôt, Glatigny, j'en raffolais aussi et je m'en redis parfois, malgré ma mémoire oblitérée, les strophes envolées toutes de verve et d'une si jolie et forte et saine, en dépit des « sujets », naïveté. Comme il flétrit, en sortant, sans nul doute, de tel endroit qui me rappelait tant la maison, démolie, de la rue d'Orléans-Saint-Honoré :

> Le stupide garçon qui sert en ce logis !

et comme, en revanche et sous forme de compensation, il célèbre, en faune qui s'y connaissait, une dame non encore ni plus déjà habillée :

Sur ton ventre dur qui brille
L'ombre noire s'éparpille !

... J'adorais, littéralement, ces deux poètes, en attendant que je connusse et que j'aimasse ces deux charmants garçons desquels l'un, hélas ! est parti pour toujours, — mais dont l'autre, Dieu merci ! vit glorieusement, et robuste, et gai, et plus jeune que jamais, et plus gentil que jamais envers ces camarades — et, dit-on, vis-à-vis des femmes !

Comment fis-je la connaissance de Glatigny ? Ici « l'auteur », à l'encontre de l'adage,

S'embarrasse

peu, — car ce fut au café de Suède que je le rencontrai, un jour qu'il était un peu pris d'absinthe et que j'en étais pris aussi... un peu aussi ?

Le pauvre ami ! Quelle verve drôle et quel drôle de corps : long comme une anguille, souple comme elle ; pour ce qui concerne la verve, quelle donc grand'verve il

Vous avait...

« Donc », ainsi employé, appartient au patois, si léger ! des Ardennes dont je suis à demi comme on a comme qui dirait une bague au doigt ou une plume au chapeau.

Il avait une de ces philosophies comme je vous en souhaite (et à moi aussi). Par combien de misères et de mistoufles il avait passé? autant, avant d'y même penser, compter les flots de la mer ou dénombrer étoile par étoile telle nébuleuse.

J'ai dit « faune » et je savais, comme par hasard, ce que je disais quand je l'ai dit.

Non pas le

Vieux faune de terre cuite

dont on me rebat les oreilles, sous prétexte que j'en suis l'auteur bien innocent, à l'instar de Sully-Prudhomme, bien innocent, lui aussi, de ce fameux *Vase Brisé*.

Je dit « faune » à cause de ses oreilles évasées, de son nez effronté quoique pointu, et de son rire si paysan, aux dents saines qui auraient pu mordre, si son cœur, le meilleur qui palpitât, n'y eût mis ordre.

Quant à Mendès, je l'ai connu chez la marquise de Ricard, la mère très aimable de l'excellent poète languedocien qui fut, avec lui, fondateur du *Parnasse contemporain*. Tout le monde aujourd'hui connaît l'homme exquis, le raffiné sans pair, si simple et si sincère quand on est sans intime et qu'il était dès ces époques reculées, avec un grain de gaminerie de haut goût que vous avaient ses

vingt-cinq ans, prestigieux de bonne verve et de belle audace.

J'ai parlé longuement de ces deux poètes, trop longuement peut-être, et à deux places. Mais ce m'était un double devoir de reconnaissance et un infini plaisir. Excusez-moi donc. J'en ai fini, trop tôt à mon gré, avec eux.

II

Puisque décidément je suis entré dans la *Via Dolorosa* des plus intimes aveux et que je me plais dorénavant à cette franchise qui fait l'honnête homme, parlons du peut-être seul vice impardonnable que j'ai, parmi tant et tant d'autres :

— La manie, la fureur de boire, — là !

D'abord, j'ai bu beaucoup quand j'allais chez mon oncle, à Fampoux, près d'Arras (gros village célèbre par un terrible accident de chemin de fer... Victor Hugo a dit : « Le Fampoux d'une conscience »), de l'breune et de chel'blinque et du g'nief' sans compter les bistoules (mots amusants puisque patoisants, mais choses dures, même pour un estomac de vingt ans et déjà préjudiciables à une tête déjà en l'air).

Or, la première fois que j'ai bu, je pouvais en effet avoir dans les dix-sept, dix-huit ans. Je connaissais par conséquent la Femme et je vous assure que j'honorais fort cette sainte-là !

Donc je n'avais plus trop de ces scrupules enfantins que je regrette, trop en vain, de ne plus avoir

du tout, — malgré cette affreuse santé qui m'avertit et parle, je le crains, à un sourd.

Et, non sans lutiner les filles de là-bas ni sans les bousculer dans les granges et vers les meules, je me soûlais carrément sous le « vain » prétexte que ça faisait pisser. Je n'avais pas alors de maux de tête ni de pituites...

J'en ai rabattu, — tout en luttant de mon mieux qui est, tout de même, bien.

Ici, je m'aperçois que, dans l'ardeur et l'enthousiasme (peut-être) de parler de mon péché mignon (mignon ?), j'oublie un tas de choses pour le moins aussi importantes que ce dont je viens de m'occuper.

D'abord je publiais les *Poèmes Saturniens*, chez Alphonse Lemerre, alors immédiat successeur de Percepied, libraire religieux, lequel Lemerre s'inquiétait, en homme intelligent qu'il était et reste, d'éditer splendidement l'œuvre complète de la *Pléiade française* du XVIe siècle.

A ce volume dont j'ai suffisamment parlé succédèrent les *Fêtes galantes* qui plurent mieux et la *Bonne Chanson* dont je vais vous entretenir — ô incidemment ! pour, par un détour un peu long, mais si logique, en revenir à mon incorrigible désormais, disent des méchants, ivrognerie.

Je comptais parmi mes meilleurs amis Charles de Sivry, le très charmant homme et le compositeur d'un si grand talent, qui me semble destiné à pren-

dre « dans l'amour et le respect des Jeunes » la place du tant regretté Emmanuel Chabrier et j'allais souvent le chercher chez lui pour l'apéritif du soir.

Un jour, je vis, comme nous allions sortir, entrer, après le toc toc de rigueur, sa sœur, une toute jeune fille en robe grise et verte, toute gentille brunette.

En tomber amoureux, avec mon tempérament impatient, eut lieu sans retard aucun et c'est comme cela que fut écrite la *Bonne Chanson.*

O, comme dit Victor Hugo dans un vers dont il a rarement retrouvé l'analogue vibrant et vivant.

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse !

Car il faut vous apprendre que ce fut par lettres, elle en villégiature en Normandie, et moi, mon bureau de l'Hôtel de Ville me retenant à Paris, que fut composé ce cher petit volume qui est encore, ô jeunes gens qui aimez ce que je fais, ce que j'aime encore le mieux dans cette mienne pauvre œuvre !

De ce jour data ce qu'on appelle communément « une nouvelle ère » dans ma vie. La façon ou plutôt la tournure de ma conduite jusqu'ici, depuis ma vingtième année (et j'avais alors vingt-cinq ans passés) qui avait été débridée sinon tout à fait effrénée, tendit à se régulariser, à se ranger, pour parler bourgeoisement : en un mot, je songeai à faire une fin, et comme j'étais en somme tout jeune, la bonne fin, trêve et terme aux excès, boisson, femmes,

commencement de la sagesse, non, pas tant que cela ! de la modération en vue d'un possible et probable bonheur ou du moins calme conjugal...

Mais, pour bien vous faire apprécier, goûter cette phase si importante de ma jeunesse, il convient de revenir encore en arrière, après quoi ces notes iront plus rapidement jusque à peu près l'époque actuelle qui est, je le crains ou l'espère, ou les deux ! la dernière de cette suite maussade, en définitive, d'événements contradictoires qui fut et continue d'être l'existence, la mienne !

Deux grands chagrins s'étaient succédé, il y avait six et cinq ans, pour mon cœur. Mon père, à la suite d'une chute dans un escalier, avait contracté, quelque huit ou dix mois auparavant, une maladie de la moelle épinière qui se manifestait par des attaques épileptiformes, dites, je crois, séreuses par les médecins, attaques de plus en plus fréquentes et suivies d'hébétude ; et, sur la fin, de retours intermittents à l'enfance, accompagnés d'embarras extrême dans la parole et d'accidents ataxiques des plus alarmants et des plus pénibles à notre tristesse à ma mère et à moi.

Pour finir vite avec ce souvenir encore si vif bien que vieux de trente ans, je perdis mon père le 30 décembre 1865. Si je donne ce détail qui peut sembler trop précis dans l'espèce, c'est parce que du fait même de la date, j'eus le supplément de

peine d'enterrer mon pauvre papa le premier janvier ! Ce trajet funèbre à travers les festivités et la joie de ce jour si bête m'est resté dans la mémoire comme l'une des plus odieuses besognes et l'un des plus douloureux devoirs !

Joignez à cela que, la veille, j'avais eu par surcroît, à l'Etat-Major de la Place, une discussion des plus acharnées, au sujet du piquet d'honneur dû au grade et aux décorations de mon père. « Comme le lendemain était un grand jour de fête, on ne pouvait fournir le piquet, mais si je voulais il y aurait peut-être moyen de procurer de la garde nationale. » Là-dessus, je ne pus m'empêcher de rire en dépit de ma tristesse, — et puis je m'emballai tellement, aidé dans ma trop juste réclamation par un ancien camarade de mon père qui m'accompagnait, que j'obtins le piquet de ligne... Mais ces chinoiseries m'avaient énervé au possible et je me souviens comme d'hier de l'état d'irritation qui, grâce à tout ça, se mêlait en ce jour de foule stupidement en fête et de mien si profond deuil, à mon abattement et à ma dépression de fils au désespoir.

Car j'aimais profondément mon père qui avait été si bon pour moi. Tenez, un exemple entre mille : durant les huit ans qu'avait duré mon séjour à la pension L..., il n'avait pas manqué un *seul* jour de venir me voir, m'apportant chaque fois quelque douceur, jusque, dans la saison et vu que je les

adorais dans un verre, à l'huile et au vinaigre, des haricots verts, — et les jeudis soirs il avait grand soin de donner à la cuisine pour mon repas du lendemain (on faisait maigre à la pension) une de ces côtelettes « détaillées » qui sont divines ou quelque rumpsteak qu'Albion eût envié pour sûr... Pauvre papa !

Ma cousine Elisa qui s'était mariée l'une des quelques années précédentes, dans le Nord, près de Douai, souffrait depuis quelque temps des suites d'une couche difficile et son médecin, — à qui Dieu pardonne ! — la traitait, entre autres drogues, par la morphine que l'on consommait en ces temps-là, non pas en injections sous-cutanées, mais par absorption. Ma cousine qui éprouvait un grand soulagement après chaque cuillerée, finit, comme c'est l'habitude des malades qu'on drogue ainsi, par y prendre goût et outra l'ordonnance déjà peut-être téméraire du docteur de campagne qui la soignait, — si bien, qu'un jour, à table, au dessert, comme elle chantait avec sa jolie voix, pour son mari, tout à coup elle poussa un grand cri et tomba en une syncope effrayante.

Un télégramme, immédiatement envoyé par le mari d'Elisa à ma mère, détermina celle-ci à se rendre tout de suite auprès d'elle, et je restai seul à la maison dont toutefois je devais m'absenter pour aller à mon bureau de la Préfecture de la Seine

(car j'étais employé depuis plusieurs années dans cette administration). Une femme de ménage venait le matin, qui faisait sa besogne et partait en même temps que moi après qu'elle m'avait fait chauffer mon bouillon. Après mon bureau, je dînais dans quelque Duval du faubourg Montmartre. Deux jours s'écoulèrent pleins d'anxiété horrible, au bout desquels je reçus une dépêche me disant de venir au plus vite là-bas. Je pris immédiatement une voiture qui me conduisit en moins de vingt minutes à l'Hôtel de Ville, où je demandai deux jours de congé qui me furent accordés par mon chef non sans grommellement ni sans grandes recommandations d'avoir à revenir bien au temps convenu. « Vous comprenez, il y a l'emprunt de la Ville : il va y avoir des travaux extraordinaires...» — et patati et pata-l'autre. « En outre il y va de votre intérêt, de très sérieuses gratifications seront accordées à cette occasion. »

Je me fichais pas mal, en vérité, et de l'emprunt et des travaux extraordinaires et de mon intérêt et des gratifications — et, gardant mon fiacre, je rentrai à la maison, fis une valise en toute hâte et pris l'express pour V... la plus proche station du village où demeurait ma pauvre cousine.

J'y arrivai par un temps affreux de février, pluie battante, vent furieux et glacé, ma valise d'une main et de l'autre un parapluie dont il ne m'était, vu l'ouragan, possible de ne me servir que comme

d'une canne. — D'ailleurs qu'avais-je à gâter qu'un haut-de-forme enfoncé jusqu'aux oreilles, et que m'importaient, je vous le demande un peu, la pluie et la boue et tout, eussé-je été vêtu comme un prince ? Je m'enfonçai, courant plutôt que marchant, dans le petit jour, et dans la boue d'une route de trois « bonnes » lieues.

Dans quelle situation d'esprit, non ! de cœur bien plutôt, j'accomplis cet affreux pèlerinage, je vous le donne à penser. J'arrivai enfin, trempé comme une soupe, de pluie, de sueur et de pleurs — car quelle anxiété : est-elle encore vivante ? Je l'aimais tant ! — aux confins du village, d'où, dès l'abord j'entendis un coup de cloche, puis deux, puis trois, puis tout un glas. Fou, j'entrais dans un cabaret sur la route :

— Ah ! vous voilà, monsieur Verlaine...

— Et madame D... ?

— On va l'enterrer.

Je ne mis pas plus d'une minute, je gage, pour atteindre l'habitation d'où devait partir l'abominable cortège. Mon cousin par alliance, tout en larmes, se jeta dans mes bras et nous nous étreignîmes longuement... Ma mère faisait pitié à voir. Elle aimait Elisa comme sa propre fille. C'était, pensez donc, l'enfant d'une sœur adorée morte jeune, adoptée et élevée par mes parents loin d'un père, brave homme, mais ivrogne, à qui n'avait resté, en toute prudence,

que son fils, le chasseur de Vincennes dont il a été question dans les premiers chapitres de ces *Confessions*, et qui m'avait reconduit si persuasivement à la pension L...

J'entrai dans le salon où était exposé le cercueil. J'y jetai l'eau bénite et sortis, chancelant.

En ce moment retentirent dans la cour de la fabrique (mon cousin était *sucrier*, comme on dit là-bas) les chants liturgiques. Il était trop tard pour songer à me changer et ce fut tout souillé de boue et fumant de pluie comme un chien mouillé et sous l'averse sans fin pour tout le jour, que je suivis ma cousine, ma chère à jamais regrettée, bonne, bien-aimée Elisa, portée par huit vieilles femmes en long manteau noir à l'immense capuchon comme monastique, rond et large sur leur front de tristesse non affectée, car elle avait été si bienveillante aux pauvres ! tandis qu'aigre et faux s'égrenait le *De Profondis* de chantres plus habitués aux travaux des champs qu'aux Nénies qu'ils psalmodiaient là...

Les deux jours qui suivirent, je ne mangeai pas, je bus.

III

Oui, pendant les trois jours qui se succédèrent après l'enterrement de ma chère cousine, je ne me soutins qu'à force de boire de la bière et encore de la bière. Je tournai ivrogne, — si bien que rentré à Paris et à mon bureau, où mon chef, par surcroît dans ma tristesse affreuse, me « chapitra » sur le jour en plus que j'avais pris, au point que je l'envoyai promener, rentré, dis-je, à Paris où la bière est affreuse, ce fut sur l'absinthe que je me rejetai, l'absinthe du soir et de la nuit. Le matin et l'après-midi étaient consacrés au bureau, d'où mon algarade ne m'avait pas fait remercier, — et d'ailleurs ayant, moi, l'égard pour ma pauvre mère, en même temps que pour mon chef de bureau la ruse de leur laisser ignorer la nouvelle et si déplorable habitude inaugurée.

Cette absinthe ! Quelle horreur quand j'y pense d'alors... et d'un depuis qui n'est pas loin, assez loin pour ma dignité, pour ma santé, pour ma dignité pourtant plus encore, quand j'y pense vraiment !

Un seul trait de l'atroce sorcière verte (quel imbécile l'a donc magnifiée en fée, en Muse verte !) un trait plutôt comique encore, en attendant des farces plus sérieuses.

J'avais une clef de l'appartement des Batignolles où nous continuions à vivre, ma mère et moi, depuis la mort de mon père, et j'en profitais pour rentrer à telle heure que je voulais de la nuit, moyennant des mensonges gros comme le bras, dont ma mère ne se doutait pas... ou se doutait, mais sur lesquels elle fermait..., difficilement et douloureusement, je le crains... aujourd'hui seulement hélas ! les yeux. Où je passais les nuits ? Pas toujours en lieux bien recommandables. De vagues « beautés » m'enchaînaient souvent de « liens de fleurs », ou je passais des heures et des heures dans cette *maison de la vieille* dépeinte si magistralement par Mendès et dont il sera parlé ici même en temps et lieu, ou j'allais purement, entre autres amis, avec le si regretté Charles Cros, m'engloutir ès-cabarets de nuit où l'absinthe coulait à flots de Styx et de Cocyte !

Si bien qu'un beau, ou plutôt qu'un vilain petit jour, comme j'étais, suivant mon habitude, rentré subrepticement, dans ma chambre séparée par un vestibule de celle de ma mère et m'étais, en silence, déshabillé puis couché à l'effet de goûter une heure ou deux d'un repos... injuste, bien que mérité, phi-

lanthropiquement parlant, je dormais à poings fermés, lorsque, vers neuf heures, heure à laquelle je devais faire mes préparatifs de départ pour le bureau, toilette, bouillon ou chocolat, maman entra dans ma chambre comme elle en avait coutume pour me réveiller.

Elle poussa une grande exclamation qui se sentait pourtant d'une envie de rire et me dit, car le bruit de la porte en s'ouvrant, puis la susdite exclamation m'avaient réveillé :

— Pour Dieu, Paul, comme te voilà ! Tu t'es au moins encore grisé ce soir,

« Encore » me blessa. Je répondis acrimonieusement :

— Pourquoi me dire « encore » ? Je ne me grise jamais et hier encore moins que jamais. J'ai dîné dans la famille de mon vieux camarade un tel, où je n'ai bu que de l'eau rougie et que du café sans cognac après le dessert, et je suis rentré un peu tard, parce que c'est loin d'ici, chez eux, mais je me suis couché bien tranquillement, comme tu peux le voir.

Maman ne répondit pas un mot, mais allant décrocher à l'espagnolette d'une des deux fenêtres de ma chambre un miroir à main dont je me servais pour me faire la barbe, vint me le mettre sous les yeux.

J'avais couché avec mon chapeau haut-de-forme !

Je le répète en toute vergogne, j'aurai plus tard à

raconter bien d'autres et de bien autres absurdités (et pis), dues à cet abus de cette horrible chose, la boisson et dans la boisson, cet abus lui-même, source de folie et de crime, d'idioties et de honte, que les gouvernements devraient sinon supprimer (et au fond pourquoi pas ?) du moins terriblement taxer et imposer :

L'absinthe !

IV

Cet état de choses, si l'on peut nommer un tel désordre habituel un état, même quelconque, de choses, durait donc depuis environ quatre longues années consécutives, lorsque m'apparut, dans cette petite chambre du second étage du petit hôtel de la rue Nicolet, — laquelle petite chambre devait devenir mon cabinet de travail, celui où je mettrais la dernière main à la saynète en vers, *les Uns et les autres* — celle qui devait être ma femme.

J'ai fait son portrait dans un livre intitulé, de sorte assez réussie, *Mémoires d'un veuf*, livre que je n'ai pas là, titre d'ailleurs purement, ou presque, pour la forme plutôt que pour le fond, car c'est une pure collection de tout petits souvenirs dont celui de ma femme est un des moindres : le temps n'adoucit rien, principalement la rancune, mais il estompe, il embrume tout.

Je reproduis ce portrait de mémoire, avec probablement quelque modification plus douce-amère que dans le texte primitif (lequel texte vraiment primitif est déjà quelque peu altéré dans ces

Mémoires d'un veuf-là), car à l'époque initiale, en quelque sorte virginale, en question, je n'étais que fiancé.

Voici cette esquisse encore... estompée, où je n'ai pu m'empêcher d'intercaler quelques vers depuis, qui néanmoins ne me semblent pas déplacés dans cet au fond pénible rappel vers de plutôt tristes souvenirs auxquels, de par la magie des choses passées, ils sont peut-être plus congruents qu'il ne paraîtrait de prime abord.

« Elle serait petite, mince, avec une promesse d'embonpoint. Cheveux châtain sur une tête mignonne en tous points. Face très douce, pâlotte, rondelette, un peu longue néanmoins, un nez à la Roxelane, je veux dire moyen avec le bout gentiment relevé. La bouche sourirait, peut-être légèrement rosâtre plutôt que rose et rose plutôt que rouge, bien que j'aime le rouge en tout, sauf, naturellement, dans le teint des femmes et les opinions politiques des hommes... ignorants. Le teint, précisément tendrait vers un mat qui sous les yeux s'attendrirait en un bleuâtre joli pour s'épanouir, discret et comme dissimulant un parfum de nouvel ordre, enfantin et divin, en une fleur violâtre, vers les tempes.

» Elle parlerait tantôt peu et qu'adorable alors son quasi-silence qui permet de sympathiser avec sa respiration hâtive sans plus qui témoigne néan-

moins d'une chère santé frêle, mais que le bonheur amplifiera, avec la palpitation presque imperceptible des veines bleuâtres de dessous les yeux et violâtres de devers les tempes, avec le bout chaste et si vite apparu puis disparu d'une langue de temps en temps et rarement passé sur les lèvres, avec les dents que découvre un sourire innocent à tel ou tel madrigal à la portée, les dents d'albâtre ou plutôt d'opale qu'azurerait leur transparence comme étrange dans son exquisité, — tantôt elle parlerait et d'une volubilité

Quasi zézayante un peu

avec des mignardises qui n'en sont plus à force de fleurer de candeur réelle moyennant une éducation approchant d'être parfaite et une instruction heureusement incomplète.

» Mais qu'elle se taise pour mon bonheur ou qu'elle parle pour ma joie, ses yeux !

» Gris, la prunelle coulant sans ruse aucune, je vous jure, et pourtant on dirait, quand elle me regarde, toujours un peu de côté, par timidité certainement, mais, sans doute aussi pour observer, inconsciemment, ou plutôt non, car avec ces vierges, que croire, que savoir, nous, les libertins ? ombrés de longs cils et surplombés d'assez épais sourcils qui, diable ! se rejoignent, on croirait jalousement.

» Et ses mains, que j'allais omettre. Ces mains

que je rêve de baiser des mille et des centaines de mille fois, ces mains aux veines palpitantes aussi dans l'émotion de la conversation, ces mains

> Toutes petites, toutes belles !
> . . . . . .
> O ses mains, ses mains vénérées !

ces mains, ses mains qu'il me faut dans les miennes, à jamais !

» D'âme, de cœur, il y en a-t-il ? Oui, sans doute, — ou non ? Car avec ces vierges... ! »

Ainsi allait mon imagination, au lendemain de ma première entrevue que d'ailleurs voici, très en abrégé, — elle et ses conséquences immédiates.., et les autres.

V

Je ne m'attendais pas le moins du monde à l'entrée dans la petite chambre où venait de se réveiller mon futur beau-frère, le bon musicien de génie plus encore que de talent, Charles de Sivry, je ne m'attendais guère, en vérité, à l'entrée, après trois coups frappés à la porte, de sa sœur, ou plutôt de sa demi-sœur, elle étant enfant d'un second lit. Il était environ cinq heures du soir, moment auquel mon noctambule de camarade avait coutume de penser à se lever, et moi-même je me disposais, ensuite d'une conversation, si je ne me trompe, relative à quelque opérette en collaboration, à aller l'attendre au café du Delta tout voisin, pour l'apéritif, quand, ai-je dit, elle entra sans bruit, puis allait faire mine de se retirer quand Sivry lui dit ou à peu près :

— Reste donc, Monsieur est un poète, c'est Verlaine, tu sais bien.

— Oh ! j'aime beaucoup les poètes, Monsieur. Telles furent les premières paroles de cette bouche de qui je devais entendre tant de oui, puis de non,

sans préjudice de bien d'autres choses encore bonnes, puis mauvaises !

Elle aimait beaucoup les poètes, du moins elle le disait. Que répondre à cela ? Rien évidemment. C'est ce que je fis, me contentant d'une inclinaison de tête reconnaissante vaguement.

Puis le discours s'engagea pour de bon par cette phrase, encore de politesse, mais moins banalement complimenteuse :

— Mon frère m'a souvent parlé de vous et même m'a fait lire de vos vers qui sont peut-être trop... forts pour moi, mais qui me plaisent tout de même bien.

La pauvre enfant ! Je vous crois que mes vers, les *Poèmes saturniens*, du Leconte de Lisle à ma manière, agrémenté de Baudelaire de ma façon, et les *Fêtes galantes,* très justiciables de leur intitulé, devaient lui sembler... durs à comprendre ou plutôt à deviner. Néanmoins, ce coup-ci, elle avait rompu décidément la glace et pour la première fois aussi je pus lui faire entendre cette mienne voix qui devait à son tour tant roucouler, puis vociférer à ses oreilles... toujours étonnées, car je puis dire ici, en toute impartialité calmée après plus de vingt ans, que la malheureuse ne m'aura jamais compris de sa triste bourgeoise de vie.

Et je luis répondis :

— Vous êtes trop bonne vraiment, — et, comme

quelque chose de subit avait, ce pendant, lieu en moi, j'ajoutai : mais j'espère pouvoir faire bientôt des vers qui mériteront mieux l'honneur que vous voulez bien faire à ceux que vous connaissez de moi...

Alors, après quelques banalités sur la pluie et le beau temps, je me retirai après avoir rappelé à Sivry notre rendez-vous au Delta et me retirai comme charmé, sur une poignée de main au camarade et une autre, douce au possible à... l'amie.

L'amie, oui ; car quel nom donner à qui venait de m'inspirer tout à coup, tel un coup de... joie calme, ce rafraîchissement tout fleurant d'innocence et de simplicité ? Et je ratiocinai tout en m'acheminant sans but vraiment, tandis que *ma bête* se dirigeait vers l'affreux breuvage vert. Ne serait-ce pas un hasard (je ne croyais plus en Dieu depuis belle lurette), un heureux, inespéré, inespérable hasard qui me mettait cette douce fille sur le chemin mauvais où je sentais bien que j'allais me perdre... sans cet être, presque de raison, qui symbolisait à mes yeux déjà flétris de toute sorte de vues pas bonnes, mais perspicaces encore toutefois, mes yeux, cette chose presque impalpable mais qu'on sait qui ne mûrira qu'en la Femme désirable et désirable plutôt pour le cœur et l'esprit qu'aux sens trop peu difficiles, eux, la Jeune Fille dans la gloire rose de sa mystérieuse candeur. Mystérieuse

candeur, et inquiétante, mais d'une inquiétude charmante et qui est à la fausse, à la coupable sécurité du libertinage et de ses suppôts, mâles ou femelles, la sécurité même, par l'effort incessant d'une bonne conscience et d'une volonté, en outre, qui sait ce qu'elle veut et peut.

... Ces belles considérations n'eurent naturellement aucune sanction pratique immédiate quelconque. Toujours est-il, néanmoins, que, cette fin d'après-midi-là, attablé devant des journaux illustrés qui furent et sont toujours ma lecture favorite, et au grand estomirement du bon Sivry, peu accoutumé à de pareils spectacles, je ne bus pas d'absinthe.

L'absinthe devait, comme la « vertu qu'on quitte », prendre de dures revanches.

VI

Peu de temps après je partais avec ma mère pour chez l'oncle dont il a été question, à la campagne, près d'Arras ; là, dans le calme et la paix des champs, et un peu la solitude, malgré quelques parties de pêche et de chasse et de nombreux dîners dans de nombreux villages, où nous avions des « parents », je m'ennuyais un peu. L'ennui est parfois, sinon un très bon conseiller, du moins, peut-être, un bon conseil. D'abord il apaise les sens, tous, et Dieu ou plutôt le diable sait si les miens, tous, avaient et ont encore, je le crains, vieille bête que je suis ! besoin d'être apaisés ; puis sa saveur, par moments qui sont bons au milieu de tant de fichus quarts d'heure, se fonce d'une après tout assez bonne amertune, s'acidule de quelque esprit de critique, ou pour mieux dire, de froide et, donc, rafraîchissante clairvoyance qui fait du bien, en quelque sorte, même moralise en aiguisant fût-ce au prix d'une souffrance dès lors digne d'un bon accueil...

Ma souffrance à moi, était, instinctivement, le

besoin, qui allait presque jusqu'au désir tant il se rendait aigu par intervalles, de « changer de vie » comme dit l'amusante héroïne de Victor Hugo... Naturellement je n'allais pas sans avoir apporté de ma vie de Paris, boisson, filles, toute cette bonne mauvaise odeur de vice et de désordre qui persécutait les premiers Saints jusqu'au fin fond des plus austères Thébaïdes, — et ce m'eût été, pensais-je, ou plutôt éprouvais-je, un gros crève-cœur que de rompre avec ce délice, que de ne plus connaître la saveur des lèvres, des seins, de toute la chair, l'énervement, l'excitement des savantes et perverses et à jamais en tout cas, ô oui ! inoubliables caresses de tant de femmes, pour ne parler que de ce délice-là !

Ce délice ! Et comme il est vrai, quant à ce qui me concernait, ce mot, encore que je perçusse dès alors la littérale horreur de ces amours et leur véritable et, non plus bourgeoisement parlant, leur littérale criminalité. Les femmes de la catégorie à laquelle pouvaient juste prétendre et ma foncière timidité et mon très modeste porte-monnaie, m'enivraient, croiriez-vous cela ? Je les avais dans le sang, ma peau cherchait la leur, la leur, j'ai bien dit. Je m'imagine qu'une reine, qu'une impératrice, — ou tout bonnement une femme mariée, une femme *honnête*, suivant le mot courant, se serait offerte à moi, je l'eusse priée de me laisser tranquille... Et

voilà que pourtant une lassitude, comme qui dirait aussi une plénitude commençait à me prendre, à m'envahir; c'était un véritable « état d'âme » maladif, maladieux, dirais-je de préférence, quelque chose comme des dispositions vagues encore mais bien symptomatiques à l'indigestion morale...

J'en étais là psychologiquement, lorsqu'un beau matin la fantaisie me prit d'aller en ville. Il y avait le chemin de fer, mais je préférai prendre par la rivière canalisée de Scarpe, célébrée dans les vers du grand poète Desbordes-Valmore ; c'est, sur des bords diversifiés, tantôt céréales, avoines, blés, seigle, hivernages, tantôt marais sans fin, quasiment sans fond, où dort le brochet, où court l'anguille parmi les tiges de nénuphars et les lances du glaïeul d'eau, à l'ombre généralement « des noirs peupliers », des saules blancs et des grises hautes herbes, un chemin véritablement charmant en ce pays plutôt plat d'aspect aussi bien que de terrain. D'assez, point trop nombreux villages aux bonnes auberges crépies à la chaux, fenêtres aux rideaux

d'cotonnette
A grands carreaux roug' brique et blancs...

où patoise une hôtesse pour la plupart du temps plantureusement rose et rousse non sans attrait le plus souvent, sont riverains de droite et de gauche.

En s'approchant d'Arras on entre à Blangy, un peu *grande banlieue* où va, l'été, s'abattre la garnison de la ville, et célèbre, ce gros bourg dans des arbres et des jardins, par le choix qu'en fit pour ses réunions la société des Rosati, légèrement académique et bacchique discrètement, dont firent partie, entre autres célébrités, les deux Robespierre et Carnot l'aïeul. L'arrivée dans la ville même était particulièrement pittoresque (je dis *était*, car depuis ces temps et pas depuis longtemps on a, paraît-il, démantelé « cette place forte » comme la caractérise Monsieur Perruchon). Près d'un demi-kilomètre avant de contourner le rempart pour se répandre dans un grand bassin appelé, pourquoi ? le rivage, la Scarpe se parait de toute une végétation sous l'eau qui devenait fantastique, orientalement, mille-et-une-nuitamment belle quand le soleil y pénétrait et qui, par les jours de ciel terne, prenait un sombre presque ou tout à fait inquiétant... Une forêt noyée, avec des joies comme folles et des tristesses jusqu'à des terreurs !...

Le jour dont je parle, j'allai dans à peu près tous les cafés d'Arras qui sont nombreux, puis hantai quelques-uns, huit ou dix au plus, des estaminets de ladite ex-capitale de l'Artois, qui sont innombrables. Résultat : une « cuite » qui vint s'achever dans une maison de femmes et s'y éteindre dans des « flots de volupté »... à tant l'heure.

Je pris le train de minuit pour mon village et le lendemain je me réveillai avec un mal de tête et des nausées morales et autres qui me parurent un châtiment, mais un châtiment de quoi ?

VII

De quoi ! Eh, bons dieux, de quoi donc en effet, sinon du jeûne rompu, de ce salutaire ennui sottement plus encore peut-être que coupablement jeté à tous les vents de la ribote et de la vadrouille ! Et le tout, pour en arriver à quoi ? Même plus à l'entraînement d'autrefois — il y avait *déjà* un *autrefois* dans mon cas présent, — même plus à l'envie de recommencer que tout ivrogne ou tout coureur a dans le fond, mais bien la pituite démoralisée, mais bien le dégoût sans retour *ad vomitum !...*

Alors, sans transition, sans trop se douter de ce qu'il allait faire, j'écrivis à Sivry une lettre sans nul doute peu dans les règles, peu conforme à ce protocole d'ordre privé qu'impose la civilisation dont nous jouissons, lui demandant, tout bêtement... la main de sa sœur.

La lettre écrite, je m'habillai en hâte et courus d'un trait à la poste. Trop tôt. Le bureau n'était pas ouvert. Je m'avisai que j'avais des timbres dans mon porte-monnaie, et ce fut d'une main fébrile,

mais en somme comme résolue, que je jetai la lettre à la boîte. Après quoi, je fis hâte vers la maison plus encore que tout à l'heure vers la poste, comme fuyant un regret de la démarche précipitée, regret qui ne me rattrapa point et ce fut d'un bon cœur léger et tout palpitant d'une chère fièvre que, m'étant remis au lit, je dormis jusqu'à ce qu'on vînt me réveiller à midi pour dîner.

Deux, trois jours se passèrent, mortels, éternels, au bouts desquels une lettre de Sivry m'arriva, m'apprenant que, comme moi, il avait mis les pieds dans le plat, que, stimulé par l'imprévu et la carrure tout plein gentille de ma missive, il avait communiqué celle-ci, à sa sœur d'abord, puis à sa mère qui avait cru devoir en référer immédiatement à M. M..., son second mari. (Je parlerai peut-être en temps et lieu, de ces deux personnages si dissemblables en tout et qui ont tant influé sur ma vie...) La bienheureuse lettre ajoutait qu'il y avait lieu d'espérer et m'engageait à rester encore quelque temps à la campagne, où il viendrait, si je voulais, me rejoindre dans quelques jours. Nous retournerions ensemble à Paris, où on verrait les choses de près et ferait tout le nécessaire.

C'était divin et ça commençait à ravir, mon idylle. Et c'est de ce moment que je conçus le plan, si le mot ne vous semble pas trop ambitieux pour un si mince ouvrage, de cette *Bonne chanson* qui

se trouve, dans le bagage assez volumineux de mes vers, ce que je préférerais comme sincère par excellence et si aimablement, si doucement, si purement pensé, si simplement écrit :

Le soleil du matin doucement chauffe et dore
Les seigles et les blés tout humides encore
Et l'azur a gardé sa fraîcheur de la nuit...

Ainsi débuta ce mince volume qui devait paraître un an après, juste au moment de la guerre et dont Victor Hugo me disait à son retour en France : « C'est une fleur dans un obus. » Je ne sais si c'est bien vrai, mais toujours est-il que j'ai, dès l'origine, gardé une prédilection pour ce pauvre petit recueil où tout un cœur purifié s'est mis...

Sivry tint sa promesse et j'eus le plaisir de le recevoir, à la petite gare distante d'un kilomètre à peine de Fampoux. Il m'apportait de bonnes nouvelles, hélas ! assombries par l'annonce d'un très prochain départ pour un séjour, d'à peu près deux mois encore, en Normandie de toute sa famille, M. et Mme M..., leur fille aînée, celle dont il est question ici et une autre fille, enfant de dix ans. Mais il insistait sur le bon accueil fait à ma demande par la mère et la fille. Quant au père, il comptait peu, bien qu'encombrant au possible, le pauvre homme, mort depuis, de qui Dieu ait l'âme... importune ! Nous passâmes, Sivry et moi, une agréable

semaine sous le modeste toit avonculaire. Le dimanche qui prit place, Sivry tint l'harmonium à la grand'messe et étonna fort, si même il ne scandalisa pas quelque peu les oreilles rustiques de l'auditoire par des offertoires et des marches de sortie empruntées aux opéras de Wagner. Mais tout a une fin, Sivry devait rentrer à Paris, et moi mon bureau me réclamait : nous partîmes, ma mère et nous pour cet éternel Paris.

Ma mère, qui avait donné son assentiment à mon projet, tout en élevant quelques réserves sur l'impromptu d'une résolution si importante, était heureuse, au fond, de me voir, comme elle disait, devenir enfin sérieux. Car je ne buvais plus, du moins à me soûler. J'étais assidu à mon bureau et je rentrais de bonne heure le soir. Même il m'arrivait de plus en plus souvent de rester à la maison à jouer des parties de cartes que je savais qui l'amusaient ; d'autres fois je l'accompagnais dans des soirées bourgeoises où je ne brillai guère par l'éclat d'une conversation qui eût d'ailleurs été, je le crains, peu goûtée dans ces milieux joliment vieillots, mais pas trop surannés pour bien faire. Une tasse de thé et des petits fours complétaient ces fêtes et minuit au plus tard nous voyait de retour au logis dans cette rue de l'Écluse, en ces Batignolles où nous habitions depuis, ma foi, notre arrivée à Paris, depuis 1851.

C'était charmant et le temps s'écoulait, bien lent encore toutefois. Il est vrai que je composais chaque jour mon volume en petites pièces que Sivry faisait parvenir à sa sœur... Mais n'importe, c'était l'absence !

VIII

O l'absence, le moins clément de tous les maux !
Se consoler avec des phrases et des mots,
Puiser dans l'infini morose des pensées
De quoi vous rafraîchir, espérances lassées,
Et n'en rien remonter que de fade et d'amer !..,

Ainsi ratiocinait ma mélancolie naissante d'être loin de « Celle que j'aimais », car décidément je l'aimais, surtout depuis qu'elle m'avait en quelque sorte agréé par écrit, en cachette... de son père *seul*, — mélancolie qui finit plus tard par tourner, pour mon propre dam et ce qu'il fallait qu'elle ignorât et qu'elle ignora jusqu'à la fin d'une interminable « cour » de tout près d'un an, en une pénible, agaçante attente que tout allait aggraver, on le verra plus loin, jusqu'à ce que je devinsse, littéralement,

Impatient des mois, furieux des semaines

Mais, pour l'instant, je n'avais guère à ne me plaindre que

Du doux mal qu'on souffre en aimant.

De petits billets échangés par l'intermédiaire du bon Sivry, missives innocentes de la part de ma

fiancée, car je la considérais, dûment déjà, comme telle, le plus délicates et discrètes possibles, de ma part, entretenaient la « flamme » délicieusement insinuante qui par la suite devait, après des « querelles énormes d'aigles rouges », s'éteindre dans le fuligineux d'un procès en séparation puis dans le fangeux d'un divorce. Mais n'anticipons pas sur tant d'horreurs !

Pour le moment donc, j'étais quasiment heureux : on m'y disait, dans cette jolie correspondance tracée d'une main peut-être tremblante, écriture enfantine et gentiment maladroite, style de la meilleure simplicité, tout le contraire d'un bas-bleuisme fût-ce infinitésimal, et plutôt lâché dans l'ignorance bénie de ce que peut bien être une phrase *bien* construite. Même de jolies fautes de français, même d'adorables et rares, aussi bien, erreurs d'orthographe, mettaient un charme de plus dans ce courrier presque quotidien qui me tint durant deux mois pas trop, trop longs en somme. Mes réponses s'y faisaient de plus en plus, non pas pressantes, justes dieux ! mais plus cordiales, plus éprises ; elles m'étaient de véritables joies presque déjà sensuelles, en les écrivant. Oui, je frémissais, combien voluptueusement ! Un frisson comme d'une fièvre amoureuse « pour de bon » me faisait des fêtes encore chastes peut-être, mais non sans une pointe charnelle, l'aiguillon, quoi !

D'ailleurs une dernière lettre de

> ... La main à ce point petite
> Qu'un oiseau-mouche n'y tiendrait...

m'annonçait un très prochain retour à Paris. Des recommandations de « sagesse », de patience, s'y mêlaient plaisamment à de naïfs calculs en vue de nous prouver à tous deux que tout était pour le mieux dans notre affaire, rapport d'âge, de goûts, d'éducation, de bonne bourgeoisie, enfin des choses d'argent !... Elle me convoquait, avec un petit tour romanesque, dans son autrement sensé et très sensé langage, à des efforts vers la chose de bien mériter notre futur commun bonheur. Elle citait même l'exemple, qu'elle me proposait, du prince Galaor et de ses travaux pour sa belle...

Le bienheureux jour tant attendu en attendant (combien donc plus) ! l'autre encore dans un avenir désespérément indéterminé, et Dieu sait s'il était destiné à en subir de ces atermoiements, et quels ! ce jour-là, ce dernier jour-là ! le jour, disais-je, du retour, du revoir, le jour dont j'avais écrit ces deux vers que j'avais envoyés, entre quelques autres, à qui de droit, la veille ou la surveille,

> Où, seul rêve et seule pensée,
> Me reviendra la fiancée...

ce jour de liesse arriva enfin !

L'entrevue ne devait avoir lieu que le soir, après dîner. Qu'il me parut long, bien que bon, ce divin et infernal jour-là ! Aussi, quand s'approcha l'heure exquise, quel soin, pour passer le temps d'une manière du moins conforme à mon train de pensée, apportai-je et n'apportai-je pas, moi d'ordinaire expéditif en ces matières, à ma toilette ! Que de fois dut ma pauvre bonne mère toute souriante, peut-être, et, quand j'y pense, sans doute inquiète, troublée un peu, de mes expansions, faire et refaire le nœud de ma cravatte alors La Vallière (depuis ?), brosser et rebrosser redingote et pardessus, lisser et relisser le haut-de-forme, etc. Et de quel pas, léger et... sérieux (j'avais volontairement oublié mon monocle carré... en verre de carreau. Cet attribut me semblait, pour la première fois, *inutile*... et même un tantinet ridicule), de quelle allure comme ailée, gravement, n'enfilai-je pas le sans fin boulevard de Clichy et celui non moins interminable Rochechouart, n'escaladai-je pas l'escarpement, puis ne dégringolai-je pas la pente de la rue Ramey pour finalement gravir le doux Calvaire dénommé en langue vulgaire rue Nicolet !

On m'introduisit au salon où Mme M... descendit bientôt, m'encourageant d'une poignée de main vraiment cordiale, et bientôt suivie de son mari avec qui un salut quasiment cérémonieux fut échangé. De vagues propos s'engagèrent... avait-on fait un

bon voyage ? où en étaient les céréales là-bas ? et ainsi de suite, — quand entra la demoiselle vue la première fois

En robe grise et verte avec des ruches.

Par un phénomène qui s'explique, je ne me souviens plus de son costume de ce soir-là. J'étais tout à la face et à la figure en général d'elle qui me parut la même, charmante, mignonne... Elle s'assit, après que je lui eus doucement serré ou plutôt pressé les fins doigts de sa main droite, dans le cercle que nous formions aux environs d'une grande table-guéridon chargée d'albums et d'un vase de la Chine aux fleurs qui sentait des meilleurs.

Evidemment il y avait de la timidité, beaucoup de timidité dans son fait et dans son attitude, et de l'émotion évidente ; et pour ma part, je crois bien qu'à cet instant je ne brillai pas non plus par trop d'aplomb. Ravissante sensation, prologue délicat, comme surnaturel, aux suprêmes rapprochements. Elle me parla, je lui répondis, le tout banal, innoçâtre, si j'ose ainsi barbarifier, mais charmant tout de même et... précisément !

Je me retirai au bout d'une petite heure, après permission demandée et obtenue d'une visite pour le lendemain, — absolument conquis cette fois.

IX

De ce moment et tous les soirs, à très peu d'exception près, durant les bons trois quarts d'une année, la même promenade, par quelque temps qu'il fît, m'amenait en ce Montmartre de fiançailles et me ramenait vers ces Batignolles depuis si longtemps parentales. L'affection mutuelle, je crois — malgré tout l'avenir qui devait devenir ce triste passé d'à présent, — pouvoir à juste titre m'exprimer ainsi, le réciproque goût s'en accroissait d'autant. Maintenant l'intimité s'établissait entre nos familles. J'allais tous les dimanches dîner chez les M... où ma mère était souvent invitée ; la Bonne Chanson « battait son plein », métaphoriquement et littéralement, et le cher petit bouquin s'augmentait de quelque vers chaque jour. Beaucoup d'entre ces presque improvisations furent supprimées lors de la remise à Alphonse Lemerre, déjà LE célèbre éditeur de toujours le passage Choiseul, du manuscrit définitif, et je le et les regrette, en vérité, aujourd'hui que jugeant les choses sinon beaucoup plus ce qu'on appelle « froidement » dans l'espèce, du

moins, sous le rapport littéraire tout au moins, de plus loin, de plus haut, si vous voulez bien, mieux, quoi ! Ces pièces sacrifiées valaient très certainement les autres et j'en suis aujourd'hui à me demander pourquoi cet ostracisme... puritain peut-être, car autant que je puis me rappeler, non pas les vers que j'ai totalement oubliés, mais l'*esprit* d'eux, je dois avouer qu'il me semble que c'est à cause de leur... vivacité... ô si relative que ce n'est rien que de le dire, qu'ils furent, en ces miens temps d'un tout-à-la-joie des délicatesses non même pas encore conjugales, brutalement et pudiquement (au fond c'est la même chose et la pudeur, fruit du péché, en a gardé la saveur âcre) rayés, comme on dit, de mes papiers.

Pauvres innocentes prémices intellectuelles de ce que dans des mois et des mois encore me donneraient, me prodigueraient, moyennant telle et telle cérémonie ridicule ou méconnue le Jour céleste et sa suite... immédiate. De quelle sévérité injuste osait donc vous frapper mon scrupule de « futur », scrupule tout neuf, tout étonné d'être, en ce moi depuis longtemps désaccoutumé de ces vénérables choses-là... Hélas ! ne devais-je pas — même après un long intervalle de sincère repentir aux pieds d'un Dieu en qui je crois encore, mais si mal aujourd'hui — chanter d'autres *Chansons* desquelles, du moins, la moindre hypocrisie, disons mieux, la

moindre retenue est, on croirait, *soigneusement* bannie et à propos desquelles je n'ai nul repentir mais qui, bien au contraire, bercent pour les réveiller plus ardents, plus fauves, mes désirs tout, ou presque, à la chair maintenant !...

Le temps passait, bien lentement au gré de mon impatience vers un bonheur définitif, pensais-je de toutes les forces de mon sentiment et de ma raison. Après les mois de pluie et de neige où patauger non sans un charme comme aventurier (on fait ce qu'on peut : d'ailleurs l'Aventure m'attendait, infinie !) vinrent Avril et les primes jours de Mai, frisquets et coquets, qui cambraient sous leur piquante caresse mon buste alors svelte et tendaient mes jarrets infatigables en ces temps-là, surtout pour de tels pèlerinages que ceux vers le petit hôtel de la rue Nicolet.

Lorsque arriva l'été, le lourd été de 1870 — là en est parvenu mon récit — avec ses soirées interminables et la fréquence de ces orages, il commença, lors de mes visites d'après-dîner, à être enfin question de dates et le milieu de juin fut dès son tout commencement fixé pour l'heureuse cérémonie.

Donc ce sera par un clair jour d'été.
Le grand soleil, complice de ma joie,
Fera parmi le satin et la soie
Plus belle encore votre chère beauté.
. . . . . .

Et quand le soir viendra, l'air sera doux
Qui se jouera, caressant, dans vos voiles
Et les regards paisibles des étoiles
Bienveillamment souriront aux époux.

Mais il me semble de mise puisque précisément me voici en train de citations miennes, de bien, avant de me plonger dans toutes les profondeurs de mon étrange vie privée, préciser ma situation littéraire à ce juste moment. Les *Poèmes Saturniens,* contemporains du *Reliquaire* (les deux recueils parurent le même jour de 1866), avaient eu, comme d'ailleurs, le livre de mon cher ami François Coppée, une fortune diverse : pas mal de revues et de journaux, mortes et morts depuis, leur distribuèrent, quelques-uns à profusion, l'éloge incompétent (me semblait-il alors et me paraît-il encore) ou le blâme sans discernement ni grande bonne foi plutôt. D'autres, par l'organe de gens sérieux, Roqueplan, Yriarte et *tutti quanti* nous encouragèrent vraiment. Sainte-Beuve, par exemple, prit la peine de m'écrire à plusieurs reprises minutieusement, preuve qu'il s'intéressait, et dans une visite que je lui rendis en compagnie de Coppée, fut bien intéressant. Je le vois encore, avec sa tête d'où l'embonpoint de l'âge avait chassé la laideur initiale ; chauve, rasé, aux petits yeux un peu à la chinoise, au rictus fin encore plus que malin, quoique bien malin déjà. Calotté de noir velours, tout de

flanelle blanche habillé, en raison de rhumatismes (hélas ! je devais connaître cela par la suite), il avait l'air d'un pape hétéroclite dans son immense fauteuil. Avec cela une réelle très latente mélancolie de séminariste plutôt janséniste et d'un amoureux rétrospectif et plein de souvenirs soigneusement cachés... C'était à mes yeux, plutôt encore l'homme de *Volupté* que l'écrivain, si savoureux encore, mais non sans des dessous bien étranges, des derniers *Lundis*, et je me prenais, en contemplant cette figure mi-voltairienne, mi-cléricale et par-dessus tout, et en dépit de tout, poétique à sa manière bien sienne, intime et pénétrante entre toutes, à me redire mentalement, à la face de celui qui les avait faits, ces vers « libres » attribués à un petit garçon dans l'extase d'un prompt destin d'exilé deux fois et par la politique d'un père et par sa propre chancelante pauvre santé.

Mon Dieu, rendez-nous la mer
Et la montagne Saint-Pierre
Et notre petit jardin
Et grand'maman le jasmin.

Il parlait d'une voix dont l'intonation m'échappe aujourd'hui, mais autant qu'il pourrait m'en souvenir de si loin, après une seule audition, notez-le bien, claire plutôt que haute, mesurée, pesée, plutôt que lente positivement. Il nous dit des choses char-

mantes dans une langue courante avec du pittoresque, tel un ruisseau sur des herbes et des cailloux, des souvenirs sans trop d'anecdotes. Il parlait de Victor Hugo avec une réserve admirative que l'auteur des *Châtiments* plus que celui des *Rayons et les Ombres* ne professait guère à l'égard de celui des *Consolations* comme je pouvais dès lors et pus depuis m'en convaincre dans maintes conversations tenues entre le grand homme et ce moi chétif...

Quant à nous et à nos débuts, il nous félicita gentiment, point trop paternellement, plutôt avunculairement (le mot n'est pas de moi). Ses critiques bienveillantes s'exerçaient de préférence sur mon abus des grands mots en K et en Y et en Ç, vestige de lectures trop juvénilement convaincues de Leconte de Lisle. Pourtant, en dépit des Tchandra et des Çurya qui s'y trouvaient de trop à son avis, et au mien... d'aujourd'hui, il aimait la pièce Çavitry :

Ainsi que Çavitry faisons-nous impassibles,
Mais, comme elle, dans l'âme ayons un haut dessein !

L'entretien ayant dérivé légèrement vers la vie privée (comment pouvait-il en être autrement avec Joseph Delorme ?) et comme je lui parlais de mes projets de mariage, sans enthousiasme ni, je le crois, sans causticité, il « conclut » par ces mots, — ou ce mot :

— C'est à voir, c'est à voir.

X

J'ai, dans divers livres où je parle un peu de tout et de tous, éparpillé de suffisants détails à propos du Parnasse Contemporain, de son bel effort, et des succès finals ainsi que des chers combattants de qui la plupart sont demeurés mes bons amis toujours sur la brèche conquise et prêts aux retours imprévus d'un ennemi multiforme, mauvais goût, platitude ou extravagance. Inutile donc de revenir sur ces temps héroïques, mais je le répète, il est bon de préciser ma situation parmi mes camarades défenseurs, à mes côtés, du même drapeau que le mien.

Nous avions presque tous forcé la notoriété, et quelques-uns déjà la gloire : Coppée avec ses *Intimités* parues en même temps que mes *Fêtes galantes*, surtout son *Passant* qui pour la première fois fit entendre sur les planches la langue renouvelée que nous apportions, Sully-Prudhomme, sévère et doux, marqué de ces jours reculés du bon signe vraiment et dûment académique.

Les autres soutenaient dignement la lutte dans la plaine, Dierx et ses *Lèvres closes*, succédant, bien plus parfaites encore et qui marquèrent magnifiquement son apogée, à des *Poèmes et poésies* qui avaient promis et tenu ; Valade et Mérat, frères séparés, non désunis, après avoir donné, dans un duo printanier, *Avril*, *Mai*, *Juin*, chacun sa note, chantant l'un ses *Chimères*, l'Idéal et son *Idole*, la Femme, l'autre flûtant *A mi-côte*, de délicieuses et parfois mieux que profondément mélancoliques églogues ; Heredia avec ses sonnets qui l'ont fait sans égal possible dans cette forme qu'il préfère, tout en maniant l'épopée superbement encore, enfin, Mendès, exubérant, enthousiaste, mais déjà sachant dominer, gouverner sa forme et sa pensée et certes alors, par son esprit séduisant mais impérieux de propagande, quelque chose comme le maître, tout en restant leur bon et fraternel camarade, de ces jeunes esprits eux-mêmes exhubérants et enthousiastes !

On se réunissait chez Leconte de Lisle le samedi, chez Banville le jeudi, en des soirées toutes à des conversations d'art et de poésie que l'esprit caustique du premier pimentait de « truculente et portenteuse » sorte, et que salait combien délicatement l'ironie toute plaisante de l'autre maître. Plusieurs d'entre nous fréquentaient chez l'admirable Nina de qui j'ai parlé de-ci de-là, insuffisamment :

nature d'artiste que son feu dévora prématurément. Cros. Villiers de l'Isle-Adam, deux génies, tôt en proie à la fatalité de leur glorieuse supériorité sur même l'élite, comptèrent parmi les assidus de ces nuits toutes retentissantes de poésie et de musique.

Je cessai presque, dès mon mariage à peu près assuré, de voir beaucoup de mes pourtant si chers compagnons. Tout mon temps, comme tout mon cœur et la plus grande part de mon esprit, étaient à Montmartre et à mes délicieuses visites du soir...

Un soir que j'arrivai, comme toujours joyeux et, dans la poche, pour la glisser comme en catimini ès-mains de qui de droit, quelque piécette de vers faite au bureau, entre deux classements de documents administratifs auxquels je m'intéressais moins qu'aux mouches qui volaient, symboles fugitifs

De la rime non attrapée

et, aussi, de la raison qui ne me revenait guère qu'en la présence réelle de celle que je voyais partout et que j'ai tant aimée et si amèrement regrettée, il n'y a pas encore très longtemps, quelques pauvres, désolées, misérables années, tout au plus, solitaires dans la dissipation, veuves parmi des filles et des filles encore, moroses en dépit des

« fêtes » de la boisson inépuisable et de la chair goulue !... Un beau soir donc que j'arrivai, joyeux comme de coutume et même plus, puisque je venais de faire tout à nos mairies et églises respectives pour, dès le lendemain, la publication de nos bans civils et religieux, je fus accueilli de la bonne par ces paroles murmurées : « Mademoiselle Mathilde est très indisposée. Je crois que vous ne pourrez pas la voir aujourd'hui. » J'entrai et m'informai auprès du père qui me tint à peu près le même langage, et monta s'informer auprès de la mère qui me cria du haut de l'escalier : « Mais oui, venez donc. Votre visite lui fera du bien. »

C'était la première fois que je pénétrais dans la petite chambre toute blanche et bleue où se trouvait alitée ma fiancé. Je remarquai dès avant tout une photographie de moi disposée dans le coquillage d'un bénitier sur le mur et que je lui avais envoyée durant son séjour à la campagne, — et je fus infiniment touché ; mais des larmes eurent bien de la peine à ne pas me monter aux yeux quand mon regard se fut porté sur la malade et que ma main eut serré sa petite main brûlante ; la jolie face si mignonne, si rosement blanche, elle était toute tachetée de rouge violacé et un commencement d'enflure tuméfiait les joues en sueur. La bouche néanmoins souriait palote, hélas ! et les yeux, les vraiment et sincèrement beaux yeux qu'un éclat

de fièvre aiguisait en ce moment me disaient des choses qu'exprimait à peine la voix quasiment éteinte.

« Ce ne sera rien. Ne craignez rien. A propos, c'est pour demain les publications ? Oui ? Oh tant mieux ! Je suis un peu fatiguée, le docteur m'a dit d'essayer de dormir, je n'ai pas pu de toute la journée, mais à présent que je vous ai vu et parlé, je suis si contente que je vais m'assoupir en pensant à vous. A demain, sans faute, surtout ! »

Le lendemain était un dimanche. J'étais libre toute la journée et toute la soirée. En me reconduisant, le père me confia qu'il craignait que ce ne fut la petite vérole. Les gens de mon âge se souviennent que cette épidémie sévissait dès lors à Paris et devait persister jusqu'après la Guerre et la Commune. On juge de mon inquiétude et de mon empressement, dès mon premier déjeuner, après avoir prévenu ma mère que je ne rentrerais sans doute que pour dîner, invité à déjeuner en ville, lui disais-je pour ne pas l'alarmer inutilement, à me rendre rue Nicolet, pour avoir des nouvelles.

La petite vérole s'était manifestement déclarée et du délire commençait.

J'eus toutes les peines du monde à cette fois monter à la chambre de la malade, et cette fois encore ce fut la mère — digne femme et grand cœur à qui tout mon culte est dédié ! — qui m'in-

troduisit. Le père protestait : d'abord il ne fallait pas ouvrir la porte si souvent, et puis c'était contagieux et...

Je me moquais pas mal de cette objection, par exemple ! mais elle était formelle et quand, avec les autres, plus sérieuses, elles, elle fut apaisée par les infinies précautions prises pour me permettre, sur la pointe du pied, sous une portière épaisse à peine relevée d'une main tremblante de me tenir au seuil de la chambre, ce me fut un des instants les plus mémorables de ma vie. Mais avec quelque prudence que se fut opérée ma si discrète demi-intrusion, la malade s'en rendit compte et d'une voie si faible, si faible, qu'il fallait en vérité toute l'intuition d'un père et d'une mère et d'un amoureux pour la distinctement deviner plus encore que la percevoir, dit :

— Paul, entrez donc et n'ayez pas peur. Je sais que je suis très laide en ce moment, car je devine bien quelle maladie j'ai. Mais soyez tranquille, je ferai tout ce qu'on m'ordonnera — et *je ne me gratterai pas*. Mais il paraît que ça se gagne et je ne veux plus que vous m'approchiez ?...

Comme je protestais gentiment et de tout un cœur si convaincu, contre la sévérité par trop affectueuse de cet ordre, elle ajouta dans un sourire charmant, faisant allusion à notre correspondance de naguère : « C'est la dernière épreuve du prince

Galaor » et conclut : « Soyez bien sage et je guérirai bientôt, tout exprès pour vous. Seulement venez prendre tous les jours de mes nouvelles... et continuez à me faire des vers. Vous voyez, d'ailleurs, je vous ai là, toujours à portée de moi. »

Et elle me désignait la photographie dont il a été question.

Je me retirai sur un signe des parents. L'accès de lucidité avait cessé et tout en refermant cautieusement la porte, j'entendis la faible voix chantonner et comme vagir...

A ma douleur très réelle et, comme toute très réelle douleur morale ou physique, très chaste, se mêlait, dois-je l'avouer, une manière de vilain désapointement que je me blâmais en rougissant presque, si j'ose ainsi dire, mentalement de ressentir, une déconvenue comme qui dirait charnelle. Alors voilà mon mariage remis aux calendes grecques ! C'était bien la peine de tant s'abstenir, de tant jeûner... et j'étais comme qui dirait honteux de trouver le nom à donner à l'abstinence, au jeûne impliqués... Et j'étais à part moi-même comme quelqu'un à qui, excusez l'expression vulgaire pour caractériser un sentiment vulgaire, on aurait promis plus de beurre que de pain et à qui il ne reviendrait ni pain ni beurre.

Mais ce grossier chagrin, plutôt animal, pour tout dire, passa vite et ne tarda pas à faire place à la

trop légitime inquiétude sur l'issue de la maladie et à la

Fade et amère

angoisse de l'*absence* à nouveau, et quelle, cette fois, peut-être un prélude à... quoi, grand Dieu ! Ah, si j'avais eu la foi, même la foi affaiblie que j'ai le bonheur médiocre, hélas, de posséder encore, comme j'eusse prié, comme j'eusse formulé des vœux auprès des chapelles spéciales, dans les sanctuaires parisiens recommandés !

Le miracle, pour n'avoir pas été demandé, eut lieu tout de même et vers le milieu du mois, la convalescence commença, si bien qu'après une dizaine de jours de plusieurs visites par jour (dès le petit matin, au retour du bureau chez moi en passant par le plus long chemin et enfin le soir pour des renseignements de meilleurs en meilleurs) je pus reprendre « ma cour » presque où j'en étais resté, en apparence, mais en réalité bien plus avant dans le cher cœur... et dans le mien. Comme elle me l'avait promis, elle avait été « sage », ne s'était pas grattée, admirablement soignée aussi bien par mes amis les docteurs Antoine Cros, le frère du poète et du statuaire, et Pauthier, jeune homme tout dévouement, tout science aussi, qui devait périr misérablement d'une fatale erreur, lors de la terrible répression de mai 1871. Et puis ses parents l'avaient veil-

lée à tour de rôle, prenant soin, dès qu'elle se plaignait de démangeaisons insupportables, de lui lotionner le visage avec du coldcream et de l'eau de guimauve. De sorte qu'elle m'apparut la même qu'auparavant, sauf qu'elle gardait quelque langueur dans la démarche et un teint un peu plus animé sur un visage légèrement amaigri, qui n'étaient pas, somme toute, sans leur agrément non plus. On avait décidé que le mariage serait remis à la première quinzaine de juillet, ce, vers mai, — quand, à son tour, la dernière semaine de juin, un peu avant la date tant espérée — il fallut différer encore. La mère venait d'être prise à son tour de maux de reins et de tête trop symptomatiques. L'affreuse épidémie l'avait prise et elle dut subir le même sévère traitement que sa fille.

J'aimais beaucoup Mme M..., et je le lui ai toujours témoigné tant de son vivant qu'après sa mort. On peut en juger par cette pièce de vers inédite que je lui ai consacrée à l'occasion du dernier 2 novembre :

A Madame Marie M...

Vous fûtes douce et bonne en nos tristes tempêtes,
L'esprit et la raison parmi nos fureurs bêtes,
Et si l'on vous eût crue au temps qu'il le fallait
On se fût épargné tant de chagrin plus laid

Encor que douloureux, puis lorsque sonna l'heure
Définitive où d'espérer n'était qu'un leurre
Dorénavant, du moins vous fîtes pour le mieux
Quand à tel *modus vivendi* moins odieux
Que cette guerre sourde ou cette paix armée
Qui succéda l'affreux conflit.
Soyez aimée
Et vénérée, ô morte inopportunément !
Qui sait ? Vous là, précise et sûre au vrai moment,
Votre volonté, toute indulgence et sagesse,
Eût prévalu sans doute et nous eût fait largesse
D'un pardon mutuel obtenu par son soin :
Tout serait pour le mieux avec Dieu pour témoin ;
Mais Dieu n'a pas voulu, qui vous a donc reprise
Pourquoi ?
Dormez, ô vous, sous votre pierre grise,
Qui fîtes le devoir et ne cédâtes pas.
Dormez par ce novembre où ne peuvent mes pas
Malades vous aller porter quelque couronne :
Mais voici ma pensée, ô vous douce, ô vous bonne !

C'était une âme charmante, artiste d'instinct et de talent, musicienne excellente et de goût exquis qu'elle était, et intelligente, et dévouée à qui elle aimait, on le verra plus tard.

Les soins les plus empressés lui furent donnés dès les débuts, les mêmes médecins qui avaient guéri la fille, menèrent la mère à mieux, et si je l'avais pu, triste incrédule que j'étais, je le répète, quelles prières aussi eussé-je poussées vers un ciel offensé d'ore et déjà et plus tard donc ! et que je ne

devais invoquer pour tant de besoins qu'après des leçons sévères, dois-je le craindre ? en vain.

Encore cette fois, le miracle non invoqué se réalisa : Mme M... guérit rapidement.

Mais mon mariage se trouvait à nouveau retardé.

XI

Avec un tac merveilleux et une juste estime pour ce qu'elle sentait être ma délicatesse, Mme M..., se doutant bien du côté déception qui sourdait dans mon successif chagrin de voir toujours (aux amoureux dans la peine « encore » n'est-ce pas « toujours » en fin de compte et plus ou moins ?) ne s'avisa-t-elle pas — dois-je me servir du mot pour bien spécifier une chose aussi subtilement aimable ? — d'un expédient peut-être sans égal et probablement sans précédent dans son chaste sous-entendu ! Elle feignit d'être moins convalescente et sut persuader à son mari de lui continuer son aide de garde-malade intermittent, en même temps que le convaincre — à juste titre, je le jure — de mon parfait respect pour la jeune fille qui devait bientôt devenir ma passionnément bien-aimée femme. Et c'était, principalement et *comme* de préférence, ainsi qu'il se trouvait très vraisemblable qu'elle eût le plus besoin de la présence de son mari...

De sorte que mes entrevues avec Mathilde, je lui donnai déjà ce non « carlovingien », et, depuis que

je lui avais, en hésitant un peu, en tremblant presque, fait lire en le lui déposant entre les mains et en me retirant bien vite, bien vite, un madrigal dont l'*in cauda venenum* était

Que je vous aime ! que je t'aime !

je la tutoyais, quand la chance nous laissait tête-à-tête, et elle avait fini par me le rendre, de sorte, disais-je, que nos entrevues se passaient à de très rares exceptions près dans un petit salon au rez-de-chaussée, tout étroit, tout intime, très meublé, touffu, trop en quelque sorte rococo avec un lustre mignard pendant d'un plafond d'indienne en étoile, mais sauvé de l'horreur de même paraître un boudoir en l'espèce, par ledit plafond très haut et une fenêtre des plus larges qui lui restituaient un caractère honnête et familial qu'il fallait pour bien faire ici.

De sorte aussi que ces entrevues qui, chez d'autres, eussent pu dégénérer et se corrompre, avec nous demeurèrent innocentes, tout en restant de plus en plus passionnées ou plutôt passionnantes. C'étaient de nos deux parts des projets d'ameublement, d'établissement, de ménage. Quelle sorte d'appartement préférait-elle, bas avec peu de marches à gravir ou haut et clair ? Parbleu, c'était le clair qu'elle aimait sans contestation pos-

sible. Fi de l'entresol noir et même du sombre premier étage !... Et puis, car la petite épouse, « économe » et « prévoyante » faisait de temps à autre son apparition si gentiment falote, ce serait, CE SERA meilleur marché, et « par le temps qui court, le bon marché, quand il ne lui est pas trop couru sus, ne peut se trouver que trop de mise, et un tas d'et cætera amusants comme tout. La question d'ameublement, surtout, nous intéressait. Une fois il fut question de lits. Elle en voulait deux, un de palissandre, pour moi, sévère, tout simple, de bon goût, etc., un, pour elle, en capitons de perse rose ou bleue. Tous les deux de milieu. Le mien dans un cabinet de travail, à gravures XVIIIe, à bronzes japonais ; le sien dans un beau fouillis de consoles en bois de rose, Boules du temps empire, psychés, que sais-je ! La seule chose que je retenais de tout cet exquis bafouillage c'est que, suivant elle, dans notre ménage il y aurait deux lits, et j'eusse, pour un rien, protesté contre cette hérésie (j'ai toujours été l'ennemi des chambres nuptiales conçues ainsi qu'on les rêve dans des fantasmagories polissonnes à la Crébillon fils, non moins qu'à celles funèbrement formalistes des anciennes cours d'Espagne) si ne m'était revenue en mémoire, la sainte ignorance de ma, si puérilement bien, zézayante interlocutrice.

Tout, sauf le *mieux*, qui, au cas présent, eût bien

été le pire, allait donc bien : elle s'y mettant de son tout pauvre cher cœur virginal, moi apportant ce que je pouvais de discrétion affectueuse et d'en quelque sorte amoureuse vénération. Je dis tout ce que je pouvais, car il m'arrivait parfois, vers la fin particulièrement, de me sentir moi-même comme non plus capable de me comporter bienséamment et... sciemment. Dans ces cas je quittais brusquement sous un prétexte bon ou mauvais avec une rapidité qui étonnait alors et dont on me sut gré ensuite. Un jour que ce m'était arrivé, au lieu du baiser sur le front habituel depuis quelques soirées, mes lèvres allèrent, ô sans trop de plus de préméditation que cela, sur ses lèvres qui, dans leur candeur suprême, me rendirent joyeusement mon baiser comme furtif.

Une fois, c'était, je pense bien, deux soirs après ce soir-là, elle parla layettes, langes, berceaux et nom de baptême selon le sexe... J'étais ravi mais un peu étonné. De quoi diable allait-elle s'aviser là ? Et des hum ! hum ! mentaux commençaient à me travailler méchamment, quand, elle, me dit, en forme de conclusion formelle : « Car nous aurons un enfant. » — A quoi je répondis en toute naïveté presque déjà conjugale : « J'espère bien qu'oui et même plusieurs. » Elle alors, empruntant sans, certes, s'en douter, le si drôle vers de la célèbre apostrophe de cet amusant Piron : « Il n'y a pas de

peut-être, dit-elle imperturbable, nous en aurons un pour sûr. » Et comme je demeurai stupide devant cet abracadabrantesquerie, elle finit par : « J'ai demandé hier à maman comment on avait des enfants et elle m'a répondu que c'était quand on baisait un homme sur la bouche. Tu vois bien que... »

Et moi, dès lors, devant cette innocence que je savais incontestable et dont la fraîcheur m'est restée toujours dans l'âme comme celle d'un bon fruit *au vent* resté longtemps dans la bouche, — de saisir la balle au bond et de m'écrier : « C'est vrai... Elle a bien dit, ta mère. (Que ce tutoiement m'était donc à la fois doux à l'infini... et cruellement incomplet !) Raison de plus pour mieux nous aimer si c'est possible. » Et désormais, convaincus *tous deux* qu'il n'y avait *plus de danger* et que le cher mal était fait, qu'il n'y avait plus à y revenir, nous nous embrassâmes à tour de bras et nous baisâmes à pleines lèvres. Après quoi, Joseph de moi-même, Hippolyte par ma propre initiative et, pour tout dire, trop tenté cette fois, je m'enfuis comme un assassin qui laisse tomber son couteau, comme un voleur que son vol effraie et qui s'en va les mains vides, — mon cœur à l'aise, tout de même !

Le temps s'écoulait et nous pouvions déjà présumer que le Jour qui n'en finissait pas d'arriver en finirait tout de même, en août.

Néanmoins au dehors commençaient à circuler de fâcheux bruits. La paix de l'Europe semblait compromise. Des bêtises impériales et de royales fourberies paraissaient devoir, comme de coutume, être réparées par du sang. On convoquait le ban et l'arrière-ban des jeunes hommes, et la garde mobile à peine réunie, à moitié habillée et non encore armée, faisait au camp de Châlons l'exercice avec des bâtons. Or je faisais partie... sur le papier, de la dernière classe à prendre sur cette nouvelle milice. On n'avait pas encore touché à ladite mienne classe, mais il était question au Corps Législatif de s'en occuper. La peste du Corps Législatif et de la Garde Mobile et de la guerre et du roi de Prusse et de l'Empereur et du prince de Hohenzollern, qui s'en venaient tous à l'encontre et m'avaient tout l'air de menacer, cette fois, d'une manière légale, stricte, bien plus terrible, si possible, que tout le reste, déjà oublié, mon bonheur si proche.

Et mon amour s'en exaspérait d'avantage : qu'allais-je faire peut-être de mal et de vilain ?

Heureusement une diversion survint sous la forme d'un petit voyage de pur agrément.

XII

On comprendra que je m'étende peu sur ce mince épisode dont je ne parle même ici qu'à titre précisément de bonne, de très bonne diversion à une situation devenant pour ainsi dire impraticable, vu l'état même des choses, contrarié, comme à plaisir, par de cruels événements vraiment.

La marquise de M... que j'avais connue chez Nina, femme elle-même remarquable par les dons de l'esprit et du cœur, qui avait été, très jeune, l'amie et un peu l'élève d'Alexande Dumas le père, nous invita, fin juillet, Sivry, sa femme, sa plus jeune sœur et moi, à passer quelques jours dans son château de M..., près d'Argentan. Plaisant séjour au milieu d'une campagne des plus agréables comme eaux et comme bois. Je ne parle pas du bon cidre capiteux non plus que des vilains voisins processifs ni que des fameuses courses du Pin, qui furent les extérieures distractions de cette courte et, pour moi, néanmoins, encore trop longue villégiature, au cours de laquelle notre tout aimable amphitryonne multiplia les parties de voiture, les

repas improvisés, délicieux de gaîté et substantifiquement parlant aussi, et les anecdotes piquantes au possible qu'elle racontait sans fin d'une manière captivante au possible.

Oui trop longue, cette pourtant charmante halte aux champs, pour mon impatience de fiancé, mes inquiétudes d'éventuel garde mobile des plus patriotes, certes, mais, par surcroît des mieux férus entre tous les amoureux du monde, et pour tout moi, quoi ! Chaque jour je recevais et j'envoyais des lettres qui n'en finissaient pas. C'est surtout en ces moments que j'intercalais dans ma prose touffue et débordante, des « bonne chanson » qui ne devaient pas faire partie du petit volume qu'on connaît peut-être, et qui était chez l'éditeur, *sobre siete llaves*, tout prêt à paraître le jour même où le prince Galaor serait pour recevoir la palme de son doux martyre.

Voici d'ailleurs, tout à fait inédits, quelques-uns de ces minimes poèmes, un peu vifs, n'est-ce pas, pour faire positivement partie d'un cadeau de fiançailles, mais au point, je crois, et bien dans la note congruente à de si proches justes noces. J'ai bien changé ma « manière » et de « manières » depuis. N'importe, j'éprouve un plaisir que je ne saurais dire en retrouvant après tant d'années, dans la poussière, tout à l'heure encore désespéremment secouée de « mes » tiroirs jamais longtemps les

mêmes et parmi les ruines de ma mémoire, ces quelques épaves d'un vaste naufrage de paperasses et de souvenirs :

O l'Innocente que j'adore
De tout mon cœur, en attendant
Qu'à ce bonheur timide encore,
S'ajoute le plaisir ardent,

Vienne l'instant, ô l'Innocente,
Où sous mes mains libres enfin
Tombera l'armure impuissante
De la robe et du linge fin.

Et luise au jour chaud de la lampe
Intime de ce premier soir
Ton corps ingénu vers quoi rampe
Mon désir guettant ton espoir,

Et vibre en la nuit nuptiale
Sous mon baiser jamais transi
Ta chair naguère virginale,
Nuptiale enfin, Dieu merci !

Je t'apprendrai chère petite,
Ce qu'il te fallait savoir peu
Jusqu'à ce présent où palpite
Ton beau corps dans mes bras de dieu

Ta chair, si délicate, est blanche,
Telle la neige et tel le lys,
Ton sein aux veines de pervenche
Se dresse en deux arcs accomplis ;

Quant à ta bouche, rose exquise,
Elle appelle mon baiser fier ;
Mais sous le pli de ta chemise
Rit un baiser encor plus cher...

Tu passeras, d'humble écolière,
J'en suis sûr et je t'en réponds,
Bien vite au rang de bachelière
Dans l'art d'aimer les instants bons.

Tu parles d'avoir un enfant
Et n'as qu'à moitié la recette.
Nous baiser sur la bouche, avant,
Est utile, certes, à cette
Besogne d'avoir un enfant.

Mais, dût s'en voir à tort marri
L'idéal pur qui te réclame,
En ce monde mal équarri,
Il te faut être en sus ma femme
Et moi me prouver ton mari.

Tels quels, j'écrivais, de M..., ces petits « vers », dont les deux derniers, *maintenant que j'y pense*, après vingt-quatre ans, sont, par parenthèse, d'une construction plus que contestable ; mais je ne pensais guère alors qu'à mon but, me préparer une facile et délicate pourtant nuit de noces, aussi peu pénible pour les deux intéressés, par le fait ! Les envoyai-je précisément tels quels ? Ici ma mémoire hésite, peut-être bien atténuai-je par-ci par-là,

quelques traits, par trop caractéristiques. Bon de soulever quelques voiles, encore bien des ménagements sont encore de bonne guerre en même temps que de bon aloi, dans des escarmouches de cette nature, comme dans celles moins platoniques qui allaient suivre, si les choses le permettaient, sous si peu !

Enfin le jour du retour arriva, car celui du mariage approchait dare dare. Mais, bon Dieu, que d'aventures encore, et quelles ! entre cette coupe divine et mes pauvres lèvres desséchées d'attendre et d'attendre ainsi sans cesse ! Oui, que d'aventures, impossibles ! comme on dit, dans un si court, mais si court espace de temps !

Car c'était la semaine du grand moment ! Les événements avaient marché et marchaient à pas d'ogres. Nous ne vîmes, tout le long du train omnibus qui nous ramenait, et à toutes les moindres stations, que réservistes rejoignant. On ne parlait que de la guerre qui débutait si mal, de trahison (déjà !), etc. Avec ce que j'ai dit précédemment on peut se rendre compte de ce que je ressentais et comme amoureux et comme... garde mobile éventuel quand nous descendîmes par cette triste « arrivée » de la gare Montparnasse. (Avez-vous remarqué que toutes les « arrivées » des gares de Paris sont tristes, même quand, ce qui était notre cas, on n'a pas à subir les affres de l'octroi.) Un air de tristesse

indéfinie planait comme un crêpe dans le crépuscule rouge et noir d'une étouffante et menaçante soirée d'août chargée d'odeurs moites et d'électricité. La foule, d'ordinaire circulant insoucieuse et plutôt gaie à ces heures dans ces parages, stationnait auprès des kiosques à journaux, et c'était, du fiacre qui nous emportait aux confins de la Rive droite, des gesticulations fiévreuses, doigts en l'air et têtes branlantes... La Renommée aux cent bouches assombrissait ses mille voix vocératrices plus ou moins sincères de bonnes et mauvaises nouvelles, toutes alarmantes d'ailleurs... pour moi surtout. Ah ! il ne manquerait plus que *ça !*

XIII

En dépit de mes reproches intérieurs (car à quoi bon alarmer cette enfant, sans raison peut-être) ? je ne pus m'empêcher, dès le lendemain soir, dans un entretien véritablement passionné, de faire part à Mathilde de mes tristes pressentiments auxquels elle prit une part qui me navrait ensemble et me charmait. Pour, néanmoins, écarter les trop sombres préoccupations, elle et moi nous nous occupâmes des menus détails en vue de la cérémonie de dans quelques jours. La couturière dut en voir de grises et je ne laissais aucun repos au tailleur. En même temps je tâtais ma future, avec laquelle je me promenais depuis longtemps, sous l'égide de sa mère, les jours de loisirs — depuis longtemps, oui, car je me rappelle comme d'aujourd'hui, avoir vu cette année-là le dernier bœuf gras et le dernier chie-en-lit sérieux, passer, sous un grésil des plus mémorables, sur cette glaciale (ou torride) place de la Concorde, — je tâtais, dis-je, discrètement ma future sur les cadeaux qu'elle voudrait bien accepter dans la modeste corbeille de noces que je lui desti-

nais avec le regret que celle-ci ne pût être « tout au moins » royale, et nos stations aux devantures des bijoutiers et des magasins de linge fin étaient sans nombre.

Tout allait donc au mieux pour nous et le matin de l'avant-veille de la date bénie put contempler mon réveil ravi, mon allée allègre au bureau après le meilleur baiser donné à ma mère, un peu soucieuse, elle aussi, à cause des nouvelles de la guerre et de leur influence probable sur les délibérations des Chambres, mais enchantée de ma présente belle humeur ; enfin, mon zèle administratif, objet de l'admiration légèrement inquiète de mes collègues qui n'en avaient jamais tant vu de ma part et de mes chefs littéralement ahuris.

Oui, tout allait au mieux, quand vers la fin de la journée bureaucratique, aux environs de quatre heures et demie, cinq heures, dans la lumière affadissante de la grande pièce aux murs bondés de cartons pleins de paperasseries, où nous étions quatre derrière des paravents et devant des tables à casiers, chargés à en rompre d'autres paperasseries en désordre, de lourds encriers, de *grimaces* hérissées d'épingles, à noircir d'affreuses feuilles blanches à en-têtes imprimés, avec des formules toujours les mêmes, *mandat de paiement de trimestre, etc.*, et des noms, *Guglielmini*, *Belloir*, et *tutti quanti*, je vis, entrer, pâle, défait, méconnais-

sable, un de mes bons amis, L... de R..., garçon d'un cœur trop débordant, l'exaltation en personne qui, brusquement, m'apprit que sa maîtresse venait de mourir en couches, et qu'il allait se tuer, me montrait à l'appui un revolver affreusement chargé et me remettait aux mains un pli assez lourd que je ne devrais lire, ajouta-t-il, qu'après sa mort, puis, avant que je pusse, abasourdi, du moins le retenir pour quelque explication qui eût peut-être modifié ses résolutions, s'enfuit, dépistant à travers les corridors et les escaliers mon immédiate poursuite en vue d'essayer de le détourner d'un suicide épouvantable à mon cœur d'ami sincère, et de le désarmer s'il était possible et de le retenir par la force s'il fallait près de moi.

J'ignorais son adresse. Supposant qu'il me l'avait laissée dans la lettre qu'il venait de me donner, je décachetais cette lettre qui ne contenait qu'un testament où il me chargeait de veiller sur l'enfant survivant dont la naissance avait coûté la vie à la pauvre femme qu'il voulait, mon malheureux ami, suivre dans la tombe. D'adresse, point... Ce ne fut que le lendemain matin, qu'après mon petit déjeuner, comme je m'apprêtais pour aller au bureau, m'arriva un télégramme, me priant de me rendre en toute hâte à Passy, telle rue, tel numéro, et signé L... de R... Atterré et craignant tout, mais dans le suprême espoir, que je sentais chimérique,

que l'infortuné me demandait peut-être en vue de me revoir et d'essayer de cramponner son désespoir à ma fidèle amitié, j'écrivis un mot d'excuse à mon chef, et je pris un fiacre au plus vite.

La veille, *on* m'avait trouvé rue Nicolet un air tout sens dessus dessous, et quelques reproches, ô si affectueux ! m'en furent adressés. Je n'avais pas cru devoir me disculper davantage qu'en attribuant mon un peu « triste figure » à une extrême fatigue due à un excessif travail de bureau, ce chien de bureau qui n'avait même pas consenti à deux ou trois jours de congé avant mon mariage et ne m'accordait, en suite de lui, que quarante misérables heures de répit !

Quand j'arrivai à Passy, je trouvai L... de R... étendu sur son lit, tout habillé, le front percé d'une balle. O cette tête, qui avait été belle avec sa pâleur chaude et ses longs cheveux romantiques, cette tête affreuse, violette maintenant, aux yeux encore plaintifs sous les paupières entr'ouvertes, à la bouche grimaçante et de côté, montrant les dents dans une ouverture d'expiration dolente !

Je dus, au plus vite, aller prendre les ordres de la mère qui ne me connaissait que par le bien que son fils lui avait dès longtemps dit de moi... et que l'atroce stupeur plus encore que l'immense désespoir — un fils unique et chéri et qui la chérissait ! — rendait incapable — douloureuse et comme offen-

sée par cette mort pour une étrangère ! — de s'occuper des misérables choses qu'implique un décès, surtout un décès il-lé-gal. Enquête, pour la forme, mais taquine quand même, du médecin de la mairie, « obéissant à des ordres spéciaux », visite plus vexatoire encore du secrétaire de Monsieur le commissaire de police du quartier, déclarations, témoins à décider, car, à Paris, on n'aime pas à contresigner la fin d'un homme qui en a eu assez de l'existence qu'on mène ici-bas !

Bien plus, la mère, catholique, me chargea d'obtenir de M. le curé de Passy l'entrée à l'église du corps de son malheureux fils. Je trouvai d'ailleurs dans cet ecclésiastique un homme très affligé de ce qui était arrivé et très touché de la présente démarche qui, après m'avoir, comme devaient l'y inviter mon âge et la grande sincérité d'émotion que je manifestai, tout en me déclarant ou plutôt en me laissant deviner incrédule, un peu sermonné, accorda un « convoi de trois heures » pour le lendemain...

Le lendemain qui était donc la veille de mon mariage — cette fois, le soir même de cette avant-veille si tristement mémorable, j'avais expliqué mon étrange tenue du soir précédent et l'on ne m'avait pas su mauvais gré de l'explication, tout au contraire, plutôt, — après l'envoi simultané à mon bureau d'une nouvelle excuse d'absence et de diverses

invitations à la cérémonie du jour s'ensuivant, j'assistai, en compagnie du seul M. Anatole France, mon ami depuis longtemps et toujours resté tel bien affectueusement (pourtant de nombreuses lettres de part avaient été envoyées par mes soins), aux courtes prières d'après-midi, dernier adieu à celui qui n'avait pu davantage lutter contre cette cruelle vie...

Dans quel état d'énervement je rentrai dans Paris proprement dit, l'incident suivant en fera preuve mieux que toute analyse psychologique.

La vérité venait d'éclater la veille, place Vendôme. Au lieu de la fausse victoire de Mac-Mahon qui avait fait, deux jours auparavant, se pavoiser follement toutes les fenêtres du quartier, hélas ! de la Bourse ! on apprenait la triple défaite et la retraite « en bon ordre » de l'armée du Rhin. Une extraordinaire surexcitation fermentait menaçante, et d'ailleurs absurde, comme la suite devait le démontrer. On s'arrachait les journaux autour des marchandes. J'en achetai un qui mit le comble à l'état d'esprit horriblement fiévreux où je me trouvais depuis la veille, et, je n'étais pas plutôt installé de quelques instants sur la terrasse du café de Madrid, où je trouvai nombre de camarades, littérateurs et ce qu'on n'appelait pas encore politiciens, qu'un régiment venant à passer, *Marseillaise* en tête, un formidable cri de « Vive la République ! » s'élança de

toutes les poitrines — de presque toutes du moins ; car comme je m'étais un peu levé et approché du bord du trottoir pour mieux faire ma manifestation apparente, ô de pur instinct, ça croyez-le bien, et sans espoir d'une sous-préfecture après « la Glorieuse » imminente, un monsieur, chapeau rond, l'air d'un calicot en délire m'apostropha : « C'est vive la France qu'il faut crier, citoyen ! En un pareil jour il n'y a plus de partis, il n'y a plus que le drapeau », etc., — et pour me prouver la vérité de son dire, me désigna à des agents qui s'approchèrent et firent mine de m'empoigner. A cette vue, et comme je gesticulais comme un beau diable, proclamant encore et encore la République de toutes mes forces, et ma foi ! de tout mon cœur, les camarades de la terrasse et quelque public m'arrachèrent aux agents qui d'ailleurs me tenaient assez mollement, et je me dérobai aux ovations par le passage Jouffroy. En voilà une affaire ! on allait en apprendre de belles rue Nicolet ce soir ! Et harassé, plein de soif et dans un désordre de toilette qui réclamait quelque soin de ma cravate et autres accessoires, j'entrai au café de Mulhouse qui depuis fut un bouillon et sur l'emplacement duquel, jardin compris, s'est installé le Musée Grévin. Là, je demandai la dernière absinthe que je dusse prendre de longtemps, de pas assez longtemps, et le journal du soir le mieux informé qui était alors, *la*

Patrie, sous la forme patriarcale et trapue qu'elle a perdue depuis, est-ce pour un bien ? La première chose qui y frappa mes yeux était ceci à peu près textuel et cruellement exact dans sa teneur : « Eugénie, régente à tous présents et à venir salut, promulguons, le Conseil des ministres entendu, le Corps législatif a voté, le Sénat a adopté. Article unique : Tous les hommes non mariés, des classes 1844, 1845, etc., qui ne font pas partie du contingent, sont appelés sous les drapeaux. »

Ça y était ! Mon mariage n'aurait pas lieu !

XIV

Et dès après avoir, car je ne manquai jamais à ce devoir, embrassé ma mère chez qui j'étais entré, comme un fou mais affectant le calme qu'il fallait, et dîné vite, je la quittai dans une étreinte qu'elle dut surtout attribuer à mon bonheur que ce fût ma dernière soirée avant la suprême nuit, et courus d'un trait jusqu'à mon paradis cru perdu !

Là, en attendant que « Mademoiselle » descendît au petit salon coutumier, j'essayai de me remettre un peu et de me composer un maintien, en même temps que par une toux discrète dans le creux de ma main je me préparais une voix appropriée. Je croyais y avoir réussi, au moins en partie, mais dès l'entrée d'Elle tout mon échafaudage de sang-froid et de calme s'écroula dans une émotion sans pareille dont l'expression soudaine hacha d'illogiques exclamations et presque de sanglots le discours prémédité que j'avais en tête. Mon histoire, racontée de cette façon-là, commença par l'abasourdir, elle me la fit répéter et répéter, et sa conclusion, après d'évidentes alarmes qu'elle partageait de plus en

plus à mesure que s'élucidait mon récit réitéré, et qu'elle me cachait mal, d'ailleurs, fut ce que murmurait encore quelque chose, ô de si faible, en mon agité, en mon tumultairement contradictoire for intérieur :

— « C'est impossible, c'est tout à fait impossible ! »

Impossible, évidemment. Mais sûr, ô qu'oui, hélas ! et je lui montrai un journal que j'avais acheté en route.

Alors elle s'attrista, le dirai-je, jusqu'aux larmes, ce qui me fit pleurer à mon tour. J'entrai dans la plus grande exaltation et ce fut, après d'infinies lamentations réciproques, que, tombant à genoux et la tête presque sur la jupe de son peignoir blanc tout simple qui grandissait un peu sa petite taille et, un peu aussi, angélisait son corps plutôt légèrement disposé à devenir potelé, je finis par oser lui faire comprendre, à travers combien de précautions (mais peut-être était-elle, depuis le soir du baiser sur la bouche, plus instruite de ce qui l'attendait dans l'état de mariage) qu'il serait cruel, inhumain à elle, et préjudiciable à tous deux, quoi qu'il arrivât et au cas où, le lendemain, on nous refusât, aux termes du décret impérial, de prononcer la formule d'union tant attendue, de ne pas m'accorder, avant le départ pour le régiment, tout ce que je lui demanderais, fût-ce cette chose complémentaire dont lui avait

parlé mon dernier petit envoi de vers. Elle me promit tout ce que je voulus, et fort de sa parole que je savais fidèle, je me relevai, plus ferme, mieux décidé au bien, redevins moi-même et, l'ayant baisée bien gentiment sur sa menotte un peu fiévreuse, m'en allai dans je ne sais plus quel état à la fois joyeux et navré, mais en somme plutôt *bien*.

Nuit très calme, sans rêve. Réveil de bonne heure, plutôt joyeux ! Au fond j'avais un bel espoir, une certitude, quelle certitude au cœur et aux sens ! *En tout cas*, ça irait bien. Car si j'étais amoureux, maintenant que l'amoureux pouvait compter sur l'accomplissement de son désir le plus direct, j'étais patriote aussi, et... oui, même

Mourir pour la patrie

moyennant un amour satisfait qu'on a dans la tête et dans le sang, me paraissait vraiment bel et bon...

Nous arrivâmes rue Nicolet, ma mère et moi, environ une heure avant que trois voitures de remise vinssent prendre la « noce », composée de nos quatre témoins au nombre desquels, entre un médecin-major vieil ami de ma famille et un savant de l'Institut, se trouvaient notamment mon regretté Léon Valade et M. Paul Foucher, beau-frère de

Victor Hugo, l'homme le plus myope de France peut-être, qui, moi lui ayant été présenté par ma belle-mère comme le fiancé de sa fille, au sortir du concert Pasdeloup, n'avait retenu de ma physionomie que ceci qu'il proclamait à tous ceux que cela pouvait intéresser : « J'ai vu l'autre jour le futur de Mlle M... C'est prodigieux ce que ce jeune homme a de cheveux ! » Or, dès cette époque je commençais à ébaucher et non « de main morte » la parfaite calvitie qui me distingue aujourd'hui de quelques-uns de mes contemporains, même des mieux favorisés naturellement sous ce rapport-là... L'on causait de tout un peu en attendant les quelques invités peu nombreux (vu les circonstances de la guerre et les nouvelles de plus en plus mauvaises), parmi lesquels M. Camille Pelletan, un camarade de longue date, alors poète et auteur même d'une comédie en vers qu'il devrait bien imprimer, car, ainsi, du reste, que plusieurs petits poèmes dont il donnait à cette époque volontiers lecture à ses intimes, elle était marquée au bon coin banvillesque avec de l'originalité vraie... La vie, qui est si baroque, a fait de ce fantaisiste aimable, primesautier, gamin et enfant à ses heures, un homme politique de qui d'aucuns, lesquels d'ailleurs peuvent sans usurpation se mettre en tête des imbéciles du reportage parlementaire, ont fait, de toutes pièces, le Croque-mitaine et le Diable sortant tout ébouriffé

d'une boîte à ressort, qu'on sait.., et qu'on n'a jamais vu.

Ma fiancée descendit enfin toute rosée sous un long voile blanc. Elle ne portait plus aucune trace de sa récente convalescence et était redevenue, peut-être un peu plus forte, la mignonne de naguère. Elle me salua d'un regard où se lisait l'assurance, la chère assurance de la veille et comme de la résolution au quand même promis ! Sa vaillance me rendit encore plus vaillant et ce fut d'une main de serment que je serrai la sienne, ferme aussi. C'était donc charmant et ce fut d'un pied de conquête, presque, que j'escaladai le plutôt trop haut marchepied de la seconde voiture où se tenaient trois des témoins dont M. Paul Foucher qui finissait juste à ce moment précis une phrase qui signifiait que j'aurais bien de la chance si l'on nous octroyait le *conjungo*, vu le décret, exécutoire, de la veille...

La cérémonie, toujours un peu ridicule, du mariage civil, rendue on eût dit plus solennelle par précisément cette inquiétude que nous partagions tous plus ou moins, commença par des lectures suivies de signatures sans fin. Après quoi le maire de l'arrondissement qui s'était dérangé en personne, mon beau-père étant quelque chose dans les « légumes » de l'arrondissement conseiller cantonal, si je ne me trompe, procéda d'un voix bredouillante à l'énonciation des articles du Code appropriés à la

circonstance, et, finalement, à la question double, but de tout ce remue-ménage.

« Consentez-vous à prendre pour épouse Mademoiselle une telle ? consentez-vous à prendre pour époux Monsieur X ?... »

Il fut répondu « à haute et intelligible voix » de part et d'autre, je vous en réponds.

Le mariage religieux qui prit place un quart d'heure après en l'église Notre-Dame de Clignancourt, m'importait peu — et dirai-je qu'il importait peu à ma « femme » ? laquelle, en dépit du vernis que les bienséances sociales exigeaient encore en ces ères reculées, n'était guère plus croyante que moi ni que ses parents...

Et Dieu ? Tel est le siècle, ils n'y pensèrent pas.

La seule, mais qui m'est *bonne*, particularité de cette dernière cérémonie consista en la présence à la sacristie de Mlle Louise Michel, qui dans ce temps-là vivait de leçons en ville et en avait donné quelques-unes à ma femme. Elle n'osa, me dit-on après, en m'apprenant sa présence à la sacristie, car je ne la connaissais pas de traits, m'aborder pour me congratuler comme c'est l'usage, mais remit à ma femme quelques vers où elle nous engageait à rester de bons citoyens s'appliquant à en procréer et à en former d'autres. Grand, naïf, trop bon cœur,

mais si grand, celui-là, malgré tant de belles erreurs !

Et fouette, cocher, pour le déjeuner dînatoire rue Nicolet, le thé et le piano jusqu'à dix heures... et la nuit nuptiale !

XV

La nuit nuptiale ? — Elle fut tout ce que je m'en étais promis, j'ose dire tout ce que nous nous en promettions, elle et moi, car il y eut dans ces divines heures autant de délicatesse de ma part et de pudeur de la sienne que de passion réelle, ardente, des deux côtés. Elle fut, cette nuit, sans pair dans ma vie et, j'en réponds, dans la sienne, dans toute la sienne ! Elle fut suivie de maintes autres nuits consécutives qui constituent peut-être le meilleur de mes souvenirs dans cet ordre de sentiments — car j'ai beaucoup aimé dans ma vie, beaucoup trop ? eh bien, non ! décidément non ! Et l'amour, voyez-vous, croyez-m'en plutôt que de m'en blâmer d'avance, c'est sinon le tout, ah ! du moins le presque tout, le mobile quasiment unique de toutes les actions dignes de ce nom, et ne me parlez pas d'autre chose, ambition, lucre, gloire ! tout au plus peut-être de l'Art. Et encore, et encore, l'Art, tout seul ?...

Quoi qu'il en soit, une semaine se passa dans la maison de la rue Nicolet puis une autre et quelques

jours dans un appartement que nous occupâmes rue du Cardinal-Lemoine, quinzaine délicieuse, puérile et grave en même temps, qui devait cesser si tôt pour quelles années et pour quel avenir, Dieu vengeur !

Le 4 septembre éclata soudain comme une bombe malgré de déjà sinistres prévisions, mais le malheur surprend toujours. Hélas ! je l'accueillis avec un enthousiasme non coupable, puisque j'avais des convictions sincères et si désintéressées et que je restais patriote, oui, patriote et je sais tous les raisonnements là-contre que je comprends sans les admettre ; mais vraiment quand j'y réfléchis bien maintenant que je n'ai plus guère d'opinions autrement que philosophiques, c'était mal de ne pas voir la France dans le désastre de l'Empire, mais la seule République, cette République revenant, elle aussi, somme toute (mais, c'est vrai, ne revenant que pour défendre la patrie) dans ces fourgons de l'étranger, tant reprochés à cette plutôt malheureuse et maladroite que malhonnête Restauration de 1815.

Ma femme, *risum teneatis*, seize ans, toute à moi désormais et à son petit plutôt encore qu'à son jeune ménage, partageait, dirais-je ma joie quasiment impie, et c'était à la fois plaisir et pitié, à cause de sa gentillesse, précisément, à la fois, de l'entendre dire de sa voix de caresse puéril : « Maintenant que nous l'avons, tout est sauvé,

n'est-ce pas, dis ? Ce sera comme en... comment donc ? » Elle voulait dire Quatre-Vingt-Douze. Je lui soufflais la date de cet « épisode qui ne se renouvellerait pas », selon la prophétie de M. de Bismarck... Enfin c'était un assez, tout ça, ridicule et, au fond, triste commencement patrouillotte de ce qu'on devait dénommer deux ou trois mois plus tard, « la fièvre obsidionale ». Mais aussi c'était de ma faute et je n'avais qu'à ne pas lui avoir adressé dans la *Bonne Chanson*, qui venait de paraître sans trop de vente, naturellement en des circonstances pareilles, des vers un peu « pompiers », Quarante-Huit au possible et que j'admirais beaucoup alors.

Nous vivons en des temps infâmes
Où le mariage des âmes
Doit sceller l'union des cœurs.
En ce siècle d'affreux orages
Ce n'est pas trop de deux courages
Pour vivre sous de tels vainqueurs !

Dans une nouvelle intitulée *Pierre Duchatelet* j'ai suffisamment, à travers une affabulation à dessein violente et toute de fantaisie, rendu compte de ces infiniment petits détails de mes débuts dans le mariage en temps de guerre. Il va sans dire que moi aussi, je coupais dans tous les ponts du moment, et qu'alors qu'une bonne, qu'une grosse partie de mes « collègues » de la préfecture de la

Seine s'empressaient de bénéficier des nombreuses exemptions accordées à tous les employés de l'Etat et de la Ville quant à ce qui concernait le recrutement de la Garde Nationale de marche, et même de l'autre (côté des *pantouflards*), je me fis inscrire dans le 160e bataillon — la Rapée-Bercy qui était de faction entre Issy, Vanves et Montrouge. Tous les deux jours, armé de mon fusil à piston qui devait bientôt se promouvoir en un fusil « à tabatière » je montai des gardes combien inutiles ! Dans les commencements, c'était véritablement charmant, véritablement, et je n'exagère en rien. D'abord, on était dans ce délicieux mois de septembre aux matinées aigrelettes et clairettes si préférées des gens matineux comme je l'ai toujours été : la marche au pas, l'exercice, gymnastiques astringentes et apéritives au possible, etc., etc., quelles piquantes nouveautés ! Il y avait bien à cette médaille... militaire, un revers, qui était, immédiatement parlant (mais ceci rentrant un peu, en quelque sorte, dans notre plan *héroïque* à mon héroïne de femme et à moi), qui était cette séparation d'un jour et d'une nuit, d'ailleurs vite et bien compensée par une mise s'ensuivant des « morceaux doubles », caresses et baisers, — et aussi, aussi, des habitudes de jeu de bouchon, de marchands de vin, de pipes, qu'on arrose et de propos... soldatesques qu'on échange puis qu'on retient, — si bien, si bien, que notre

première querelle eut lieu ! O la première querelle dans un jeune ménage, quelle affaire ! Date mémorable, souvent fatale. Ce dernier cas fut le nôtre.

Elle vint à propos d'une rentrée, tardive et des plus avinées ou absinthées, des remparts. Ma femme éclata en sanglots dès m'avoir vu, puis en reproches... Ça, aussi, c'était en trop — et je me fâchai à mon tour. Et très haut. Le lendemain, qui était donc un jour de bureau et de repos relatif pour moi, comme je rentrais de meilleure heure que d'ordinaire, mon travail à l'Hôtel de Ville terminé, ma femme n'y était pas.

« Madame a dit en partant qu'elle reviendrait juste pour dîner : elle est chez ses parents. » Or ses parents, par une étrange stratégie en vue d'éviter le bombardement, avaient quitté leur maison de Montmartre pour prendre un appartement boulevard Saint-Germain ! A deux pas d'ailleurs de chez nous. Sans débrider, et un peu furieux, au fond, de quoi et pourquoi, je fis le mauvais geste d'aller là, — non sans avoir demandé depuis quand Madame était sortie. Depuis peu. Mais les bonnes faut-il s'y fier, les jeunes bonnes des jeunes femmes surtout ?... Bien entendu je trouvai ma femme qui m'accueillit même avec un plaisir sans nul doute sincère, mais qui, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, me parut comme ironique, — et le soir, chez nous, après un dîner, brûlé, de cheval et de conserves de

champignons, se produisirent la seconde scène et — la première claque.

Dieu vous préserve d'entamer l'une et de donner l'autre !

Je devais, de par la logique même et la loi morale aussi bien que physique de la *vitesse acquise*, amèrement regretter ma double initiative dans ce cas... de conscience.

XVI

Ç'allait, parbleu ! ne plus finir. Qui a bu, boira et tel, n'est-ce pas, mon Dieu, qui a frappé, périra frappé, selon votre parole. Avec des masses, des tas, des flottes de réconciliations sincères, comment donc ! ce fut toujours à recommencer. Tel un jeu de balles, — de *foot ball*, car cela en venait trop souvent jusqu'au trépignement. Et cela dura ainsi balancé, compensé, pour parler plus *équipollemment*, jusqu'à la fin du siège de Paris. Je passe sur les héroïsmes de ces mois plutôt maussades et férocement enrhumés jusqu'aux rhumatismes futurs... et présents. Depuis, des bronchites, grâce auxquelles je pus quitter « les armes » et rentrer dans la vie privée, désormais une espèce d'enfer intermittent duquel ne me tira, par d'étranges moyens, comme on va voir, et pour un temps trop court ! que la Commune, elle-même, dans ses suprêmes horreurs.

J'étais resté à Paris après le 18 mars. D'abord, j'y avais mon travail, précisément dans le local, siège de l'insurrection triomphante ; ensuite ma

mère, souffrante en ce moment, y habitait toujours la rue Lécluse, puis nous y possédions, ma femme et moi, notre joli appartement sur le quai, avec un balcon qui nous était mitoyen avec celui de Mme Clément, femme du déjà célèbre alors ex-commissaire (impérial) aux délégations judiciaires, pour le moment à l'étranger, enfin et plutôt surtout parce que le mouvement me plaisait, qu'il me semblait une revanche sur la veulerie des gens du Quatre-Septembre, que je comptais des amis parmi les nouveaux venus, Raoul Rigault, par exemple, mon camarade d'étude, pendant des années, à la pension L..., Jules Andrieu, mon collègue de tout naguère, à l'Hôtel de Ville, et d'autres en sous-ordre ; et encore cette dernière considération ne primait pas dans mes motifs politiques : non, j'avais, dès l'abord, aimé, compris, croyais-je, en tout cas bien sympathisé avec cette révolution à la fois pacifique et redoutablement conforme au si vrai, *Si vis pacem para bellum ;* avec ce manifeste anonyme, à force de noms obscurs et volontairement modestes sous la simple rubrique de *Comité central*, qui, ainsi que caractérisaient son allure du début des vers de moi, dont le premier seul m'est resté en tête,

Sans déclamation et sans logomachie

avait tout bonnement posé, d'aplomb et net et bien,

la question politique intérieure et indiqué d'un trait parfait le futur problème social à résoudre *illico*, fût-ce par les armes... Les choses s'étaient gâtées depuis. En face du gouvernement absolu de Versailles et des stratégies à la Cavaignac, mises en œuvre par le Thiers des rues Transnonnain et de Poitiers, s'était substituée à la belle évolution populaire, la seule *intelligente* peut-être évolution populaire de toute la Révolution française à travers ce siècle, la reconstitution, historique jusqu'au plagiat, d'une impossible Commune de Paris, bavarde, brouillonne, doctrinaire en outre ! N'importe, le mot, alors magique pour mon esprit tout imbu d'hébertisme pittoresque, m'avait séduit comme m'avait convaincu la si claire et bien manifeste expansion du 18 mars.

Si bien que, quand arriva la fin lamentable, je ne fus pas à mon aise du tout. A vrai dire, après avoir gardé mon humble emploi de rédacteur à l'ordonnancement, j'avais accepté la sinécure, à défaut d'aucun ordonnancement possible dans une telle administration succédant à plus de six mois d'une administration presque « aussi pire », la sinécure, comme qui dirait l'honorariat de la fonction de « chef du bureau de la presse », dont le titulaire, plus tard fortement condamné par les conseils de guerre, existait, *absolument*, au ci-devant ex-ministère de l'Intérieur. J'étais resté dans ma pièce

d'autrefois où il y avait place pour deux, et écrit sur la porte aux vitres dépolies depuis des temps immémoriaux : « LE PUBLIC N'ENTRE PAS ICI. »

Mes occupations consistaient à parcourir les journaux et à en signaler les articles favorables ou hostiles à la Commune. J'étais aidé dans ce travail peu dur, par un homme d'une cinquantaine d'années, que j'ai eu depuis des raisons de croire avoir été un mouchard déguisé en communard trop fanatique, qui découpait et collait sur de grandes feuilles de papier vergé, les paragraphes incriminés, sillonnés préalablement par moi de soulignés au crayon rouge et bleu, et reliés entre eux par de vigoureux commentaires de ma façon. A quatre heures, j'allais porter « l'ouvrage » au cabinet du membre compétent. Qu'advint-il de ces rapports ? je n'en sais rien, car l'incendie postérieur de l'Hôtel de Ville fit disparaître totalement toutes pièces administratives d'entre les miennes, en compagnie de plusieurs choses en vers et en prose dont je déplore moins la perte que je ne me reproche l'assez sot rôle que j'avais joué là pendant ces deux mois d'illusions, par le fait généreuses, que je ne regrette pas, somme toute, d'avoir eues, elles.

Donc, j'étais passablement inquiet de l'avenir tout proche quand, le lendemain d'un soir de la fin de mai où j'avais, quel spectacle d'affreux cabotinage ! assisté à une réunion publique dans l'église

Saint-Denis du Saint-Sacrement, je fus réveillé par la voix de ma femme qui rêvait très haut. Elle disait : « Les voilà ! ô les sales mouches ! y en a-t-il, y en a-t-il, mon Dieu, y en a-t-il ! Vite, sauvons-nous, Paul. » Puis elle se réveilla, ne se souvenant pas, comme il arrive presque toujours, de son rêve que je lui racontai, et dont nous finîmes par rire. Puis je sonnai la bonne pour le chocolat habituel du matin. La falote créature, une linotte, comme je disais en la comparant avec l'oie qu'était une autre servante de chez mes beaux-parents, avant même d'avoir déposé les deux tasses et les deux croissants sur chacune de nos tables de nuit (ai-je dit que notre lit était « de milieu », suivant notre ancien projet légèrement amélioré... en ma faveur ?), s'écria en mots entrecoupés : « Ils sont entrés, madame, ils sont à la Porte-Maillot ! »

C'était vrai, comme je pus m'en assurer tout de suite, en percevant des fumées d'obus éclatés avec une force d'à bout-portant sur l'Arc-de-Triomphe et au delà, en plein Champs-Élysées.

Des fuites de gens dans la rue, le rappel battant de toutes parts, Notre-Dame sonnant une générale précipitée eurent bientôt corroboré cette brusque nouvelle.

— Paul, me permets-tu d'aller à Montmartre (mes beaux-parents, toujours, avec un instinct à l'envers du danger à éviter, avaient réintégré leur

domicile de la rue Nicolet), je reviendrai aussitôt.

— Vas-y donc ! répondis-je ajoutant peu gracieusement d'ailleurs, sans l'avoir embrassée, si ma mémoire est sûre : Rapporte des nouvelles, surtout !

Je restai à la maison, ayant peut-être des intentions sur la bonne qui était mignonne et qui commençait à avoir si peur, qu'elle semblait ne demander, dès qu'elle se vit seule avec moi, pas mieux que d'être rassurée...

XVII

D'ailleurs, remettant à plus tard ces projets dont je ne me proposais que de prendre un léger à-compte, et à ce pourvoir dans l'après-midi, après un déjeuner quasiment en commun, je sortis aux renseignements, non sans avoir prévenu celle qui était en ce moment, pour moi, la « belle enfant », un ancillaire caprice, quoi ! de mon prompt retour et l'invitant, après ses petites courses pour le déjeuner, à rester à m'attendre, si elle préférait, chez la concierge. Comme de toutes parts on ne me donnait que des nouvelles de plus en plus terribles et que du quai on voyait des flammes blanches, sur le bleu du ciel splendide, du palais des Tuileries et de l'hôtel du Ministère des Finances, à mon tour je fus pris d'une fringale de voir ma mère, bien isolée dans ses Batignolles où nous avions, ma femme et moi, été vivre plusieurs mois chez elle qui avait plus de provisions, œufs et pommes de terre, que nous. J'allai jusqu'au Château-d'Eau, à travers une agitation effarée et mal guerrière, mais menée au son du tambour.

Entendez-vous, c'est le tambour
De la gard' nationale,
De la gard' nationale.

Là, un escogriffe mi-sous-off, mi souteneur dans le civil, muni d'un grand sabre et coiffé d'un képi monstrueusement galonné, chef d'une barricade en érection, me mit un revolver sur la tempe m'intimant de rebrousser chemin, en dépit de la carte de circulation timbrée de la Commune de Paris que je lui présentais. — « J'emmerde la Commune et vous, et filez vite d'où vous venez, ou... » Devant le *quos ego* de ce Cambronne au rabais, je rétrogradai en effet et essayai à plusieurs reprises de « forcer les lignes ». Partout le même insuccès découronna et finit par décourager mes efforts. Je rentrai rue du Cardinal-Lemoine. La concierge m'aborda par ces mots qui me stupéfièrent en même temps que ma bonne tapie au fond de la loge claquait, on eût dit, des dents en me regardant comme on implorerait un Zeus Sôter :

— Monsieur, il y a deux gardes nationaux sur votre palier qui vous attendent.

— Ils n'ont rien dit ?

— Que votre nom, et s'annonçant comme de vos amis, mais ils ont une mine...

Quatre à quatre je grimpai et me trouvai en face de mon ami Edmond Lepelletier, le publiciste bien connu et Emile Richard, mort, longtemps après,

président du conseil municipal de Paris, — noirs de poussière et de poudre, qui sortaient d'une barricade toute voisine et me demandaient asile.

Naturellement je les introduisis chez moi et nous commençâmes la crémation des bandes de pantalons, la destruction également par le feu des képis, par le jet dans les latrines des boutons de fer-blanc, et autres précautions contre une perquisition probable. D'armes et de cartouches, plus question ; ils les avaient jetées en chemin.

Défaite complète, me dirent-ils. Dans quelques heures les Versaillais occuperont le quartier...

Nous mangeons de grand appétit, eux surtout, servis par la bonne remontée sur mes pas, que nous plaisantâmes sur ses craintes et qui parut plus tranquille désormais. Moi, cette soudaine visite d'amis chers mais *présents* me contrariait un peu, étant donné les vues dont j'ai parlé plus haut, — mais l'hospitalité, dans des circonstances pareilles, primait tout, n'est-ce pas ?

Vers dix, onze heures, nous perçumes distinctement la fusillade qui s'approchait. Un bruit sec et roulant de moulin : le tic tac, vraiment... Et du balcon nous assistâmes au déploiement en bon ordre du bataillon des vengeurs de Flourens (Florence, prononçaient les gens de la rue, de même qu'ils disaient Félixe Pyat et Paschale Grousset), gamins dans les quinze, seize ans, vêtus en chasseurs à

pied de la garde impériale, costume noir et vert, culottes de zouaves, large ceinture blanche, et l'air crâne, trop crâne, mais qui se firent tuer jusqu'aux derniers, le lendemain, à la barricade du pont d'Austerlitz par des marins par trop furieux vraiment...

En même temps sortait du campanile de l'Hôtel de Ville une mince fumée noire ; et au bout de deux, trois minutes, au plus, toutes les fenêtres du monument pétèrent, laissant échapper d'énormes flammes, et le toit s'écroulait parmi une immensément haute et large aigrette d'étincelles. Ce feu dura jusqu'au soir, tombant dès lors sous la forme d'un brasier colossal qui devint pour les journées s'ensuivant, un gigantesque fumeron. Et le spectacle, horriblement beau, fut repris à la nuit, par la canonnade des buttes Montmartre qui forma de neuf heures à trois heures du matin un feu d'artifice comme on n'en voit pas. Dans la journée nous avions eu l'explosion de la poudrière du Luxembourg, terriblement forte, et l'invasion, pleine de promesses, dans l'escalier de la maison, d'une foule de gens avec leurs hardes, échappés des entours du Panthéon sur la menace et, dans leurs esprits, la certitude de l'imminente destruction par la mine, de l'œuvre de Soufflot. Ma femme n'était pas revenue, ce qui ne m'étonnait pas par ces circonstances et j'étais bien anxieux de ce que devenait ma mère dans un quar-

tier paisible d'ordinaire, mais, dès le principe, fortement travaillé dans le sens insurrectionnel... Vers quatre heures du matin, mes hôtes couchés sur des matelas dans la salle à manger, moi dans la chambre nuptiale cette fois déserte, comme l'aube se levait radieuse dans le ciel tout retentissant du bruit infâme de la bataille, — un grand coup de sonnette nous fit tressaillir. Je courus à moitié nu à la porte : ma mère, haletante, avait passé la nuit entière à franchir des barricades assiégés ; tout à l'heure, là, tout près, n'avait-elle pas assisté, rue de Poissy, à un massacre d' « insurgés », hommes, femmes, enfants.

— Oh, disait-elle en frémissant encore, je suis femme de militaire, mais, aujourd'hui, j'ai l'uniforme et les armes en horreur.

Combien de baisers, n'est-ce pas, et quelle effusion !

— Et ta femme ?

A ce moment un second coup de sonnette se fit entendre. C'était ma femme. Enfin ! Cette fois je l'embrassai bien fort et nous pleurâmes de joie tous trois. On s'occupa de faire évader nos amis compromis, ce qui eut lieu, grâce à ma garde-robe dégarnie et celle un peu aussi, de l'excellent propriétaire d'alors, M. Brazies père qui se prêta, en véritable homme de cœur à cette œuvre de salut. Les fugitifs purent regagner leurs domiciles sains et

saufs, moyennant toutefois une petite aventure arrivée à Lepelletier qui, s'étant engagé pour la durée de la guerre, avait vaillamment fait toute la campagne de Paris depuis la retraite de Mézières, et qui, à ma porte, rencontra des soldats de son régiment conduits par un sergent qu'il connaissait pour avoir bu avec lui à la cantine, et avec qui il but, cette fois, à la cause de l'Ordre N. de D !

Eux partis, ma femme nous confia qu'elle était enceinte de deux mois passés : ce qui, pour quelque temps, me ramena vers elle, selon, d'ailleurs, les conseils de ma mère qui se doutait bien que tout n'allait pas pour le mieux dans mon ménage.

Et tout alla cahin-caha dans ce ménage... jusqu'à l'arrivée à Paris, vers octobre 1871, d'Arthur Rimbaud, pour qui ma femme conçut tout de suite une jalousie absolument injuste, alors ! dans le sens vilainement désobligeant qu'elle l'entendait... Il ne s'agissait en principe, non pas même d'une affection, d'une sympathie quelconque entre deux natures si différentes que celle du poète des *Assis* et la mienne, mais bien d'une admiration, d'un étonnement extrêmes en face de ce gamin de seize ans qui avait dès alors écrit des choses, a dit cet excellemment Fénéon, « peut-être au-dessus de la littérature »...

Ici finissent, pour un temps peut-être, mes « Confessions ». L'ensemble de mon œuvre en prose

et en vers témoigne assez, d'aucuns disent ou trouvent que c'est trop, de beaucoup de défauts, de vices même, et d'encore plus de malchance, plus ou moins dignement supportée.

Mais tout de même et sans trop de vanité ou d'orgueil miens, le mot de Rousseau peut servir de morale moyenne à ma vie :

« On est fier quand on se compare. »

Ou plutôt, pour conclure comme le chrétien que j'ai essayé d'être et qui n'est peut-être pas tout à fait submergé, ne dois-je pas répéter, parlant de tout mon passé, avec cet autre confesseur de soi-même, l'adorable évêque d'Hippone :

« *Domine, noverim te !* »

QUINZE JOURS

EN HOLLANDE

LETTRES A UN AMI

I

Mon cher,

Vous m'avez manifesté le désir de lire, par lettres, un court récit de mon voyage en Hollande.

Voici, en quelques pages que je veux faire les plus remplies possible.

Invité par un groupe d'artistes et de littérateurs de là-bas à donner chez eux une série de conférences, j'accédai bien volontiers à leur désir, ayant toujours été curieux de ce pays que l'ingrat Voltaire, son hôte de corps et d'esprit, dénonce comme plein « de canaux, de canards et de canaille », de ce pays qu'à mon tour je proclame plein, évidemment de canaux et de canards, mais plus encore de talent héréditaire et de traditionnelle histoire restée.

Le 2 novembre 1892, le jour, précisément, des Morts, bon augure, je partis par la gare du Nord dans, grâces à des fonds miraculeusement venus des Pays-Bas, un wagon spécial de première classe, sinon en vrai souverain, du moins en prince encore très sortable — : miroirs aux panneaux, tablettes

d'acajou relevées au juste moment pour déjeuner ou dîner, etc.

Inutile, n'est-ce pas? de vous dépeindre le triste paysage des environs de Paris, Saint-Denis excepté, avec son abbatiale jadis royale, toujours divine, et ses îles très passablement jolies en été, mais en cet automne qui décline, mornes à l'infini. Puis des fabriques de je ne sais quoi, les baraquements, cahuttes, masures, ruines, à quel usage? Un peu de sérénité paysanne s'ensuit après quelque vingt minutes d'une vitesse encore médiocre. De vraies terres labourées, des arbres authentiques viennent au-devant, filent et tournent derrière pour faire place au bout d'une heure environ, à la gare de Creil tout environnée d'usines d'un genre nouveau jusqu'à présent sur la ligne, faïenceries, chaudronneries, machines épuratoires et désinfectants, je crois, au milieu d'une campagne presque tolérable.

Et, dès Creil quitté, le train roule à toutes roues jusqu'à Saint-Quentin : les paysages successifs qu'estompe la brume de la saison passent, passent indifférents comme dans un rêve ni bon ni mauvais, tandis que les fils du télégraphe s'abaissent et montent réciproquement et que les poteaux garnis de godets en guise de bourdons semblent de maigres capucins de cartes très grands. Et le panache blanc de la locomotive, seul panache, à parler généralement, mais si beau! de notre civilisation rabotée, se

déploie gracieux et coquet sur et par les sites traversés.

Varié, si l'on veut, le cours du trajet de l'express de Creil à Saint-Quentin : un espace de campagne unie mais point désagréable, sinon à l'œil proprement, du moins à l'œil intellectuel, dirai-je plutôt social ? car il parle, cet espace presque tout en grande, en forte culture, à cette heure consistant presque en longs sillons attendant la sortie de l'hiver pour verdir et du printemps pour, la verdure, monter en paille et en épis. Peu à peu le terrain noircit, les rares arbres se tordent et se rabougrissent, tels des squelettes d'estropiés. Des usines fument, noires, et voici la brique ! La brique du nord, la brique rouge-sang s'édifiant en vastes ou mesquines constructions à destination industrielles. Dans des lointains, de hautes cheminées sombres et comme sinistres avec la lente ascension de flocons déroulés — puis s'érigeant en serpents de suie signalant la naissance des régions minières...

— « Saint-Quentin ! Vingt minutes d'arrêt ! »

Ceci prononcé par un employé vêtu du veston vert sombre à côtes que l'Anglais appelle *corduroy*, et en casquette plate de cuir noir ciré à visière bordée de cuivre, de la compagnie du Nord, avec l'accent gras, lent et doux et têtu des Picards (par Picards j'entends les habitants du territoire compris depuis Amiens jusqu'à Dunkerque exclusive-

ment — Dunkerque tourne au flamand). O l'accent! Ch'l'acchin ! Je lisais dernièrement dans un article fort bien fait d'ailleurs sur Desrousseaux, le poète patoisant, lillois, l'auteur justement célèbre de ce chef-d'œuvre de grâce et de tristesse, le *P'tiot Quinquin*, que, particulièrement, là-bas, l'accent, surtout en patois, était comme terne, comme sourd. Sourd? oui, — quel patois sérieux ne l'est pas, correspondant au courbant, au littéralement écrasant travail des champs? Mais terne? Oh non ! Et puis, quoi qu'il en soit, ce patois, Marceline Desbordes-Valmore l'a su, l'a eu sans doute, l'a sans nul doute parlé...

Mais me voici m'égaillant en, je crois, des divagations qui sont proprement des digressions et je ne siège pas encore entre une lampe et un verre d'eau sucrée. Ce n'est pas une conférence que vous me demandez, vous, mais un récit de voyage. Et je reprends. Allez, roulez!

Saluons néanmoins, avant l'ébranlement des wagons pour l'étranger, la ville en long et sa splendide basilique massive (de loin) grâce à son absence de tout clocher, clocheton, tour ou tourillon, et l'Aisne très belle, en long.

Et le train se remet en marche lentement, pesamment, enfilant les faubourgs aux masures basses crépies à la chaux, où toute une marmaille accourue sur le seuil pour voir « passer le ch'min d'fer »

mange « des tarteinnes » de « bûr » et gratte ses cheveux filasses, — ou très noirs, car c'est la terre

« Où s'assirent longtemps les ferventes Castilles ».

Et à propos de ces Espagnols, nos hôtes *forcés* de plusieurs siècles, saluons, au seuil de la patrie, ces plaines jamais assez glorieuses et si douloureuses où devait, après quels efforts héroïques, succomber à quatre et cinq et six générations de distance, le courage français surmené jusqu'à la folie, l'honneur, toutefois, point! Salut une dernière fois, Saint-Quentin qui, parallèlement à notre Buzenval parisien, entendit les dernières foudres de cet orage, l'exécrable guerre de soixante-dix soixante et onze !

Rien de remarquable jusqu'à la frontière belge que l'insignifiance de ce détail des poteaux télégraphiques non plus par longues perches, mais dédoublés en cône et inclinés en arrière. On dirait cette fois des jambes de géants ivres très secs qui pirouettent et vont tomber. Ces titubants compagnons doivent m'accompagner jusqu'à La Haye et un peu plus tard à Leyde et à Amsterdam.

II

J'oublie le nom de la station où opère la douane belge. Quinze minutes d'arrêt pour la visite des bagages. Les voyageurs porteurs d'une simple valise, ce qui est mon cas, n'ont pas besoin de descendre. Un douanier vieux, rasé, sombre uniforme, monte dans mon coupé et me demande :

— Vous n'avez rien de neuf?

— ?...

Sur ma réponse un peu tardive, négative ou plutôt confirmative, le digne homme trace à la craie un de ces signes cabalistiques qui signifient dans ce genre de sténographie, *visité*, ou *laisser passer* ou quelque chose comme ça, évidemment. O ésotérisme, ô administration... internationaux!

Et je profite du temps qui me reste pour me commander un déjeuner portatif, au buffet. Comme tous les autres, ce buffet, avec cette seule note originale d'un buste très haut placé du roi Léopold II, longue tête chevaline, triste et distinguée, émergeant d'un col de tunique brodé d'or entre des épaulettes de général de division, — en quelque chose qui serait

aussi bien du chocolat que de la terre vraiment par trop cuite et comme qui dirait rissolée.

Dans les diverses transactions parlées auxquelles il me faut me livrer en vue de la commande et du paiement dudit déjeuner portatif, comme d'ailleurs dans la phrase ci-dessus, de ce douanier glabre, je retrouve après quelque dix-sept ans, le *belge*, je veux dire le langage belge, étrange français, trop, beaucoup trop moqué chez nous seuls, parisiens, parmi les français, notons le fait en passant.

D'où, philologues, expliquez-nous un peu d'où viennent, par exemple, ces bizarres ellipses, *viens tu avec*, ces explétifs, *pour une fois, sais-tu?* Ces sautes de personnes ès verbes, *Tournez-vous un peu, mon capitaine, que je te brosse dans le dos*, d'où, encore, tant d'etcœtera de locutions dont je suis loin de rire, car de même qu'à mes yeux la Belgique (wallone) n'est qu'un groupe de départements pris à nous par un tragique traité peut-être indispensable à l'équilibre européen — quel équilibre, — hein? — dès ce 1870 de malheur et depuis! de même toujours à mes yeux qui, je crois, ont parfaitement raison ici, le belge ne serait-il pas bonnement un français de terroir non sans ses saveurs particulières et ses tours très souvent pour ne pas dire plus, gentiment naïf ou joliment narquois?

Mais ne me voilà-t-il pas en flagrant délit encore de digression? Bah! vous m'excuserez, n'est-ce pas?

Après tout, si un récit familier ou même mieux ou pis de voyage, par simples lettres, ainsi que c'est l'occurrence, comme ce pourrait être — autrement n'est pas une conférence, — et je le constatais si magistralement tout à l'heure, ce n'est pas non plus une pure et sèche tranche d'un Baedeker quelconque, quand tous les diables y seraient. Or donc, mon cher ami, dussiez-vous, ce qui n'arrivera pas, j'en tiendrais le pari, me maudire, digresserai (pardon!) toutes les fois que l'occasion m'en semblera logique ou simplement s'en présentera : la digression, après tout, c'est la fleur à la boutonnière, la bague au doigt — aussi et peut-être plus souvent le drapeau, le pavillon plutôt qui couvre la marchandise.

Me voici dans mon wagon spécial (en langage de chemin de fer ça se terme wagon-toilette, charmant le mot, n'est-ce pas? On dirait du belge et du bon) et juste au moment où sonne la cloche de la plate-forme et que siffle en roulottant, comme d'un berger le signal du chef de gare, un garçon du buffet m'apporte en un panier d'osier roux, oblong, fermé d'un cadenas ouvert avec la clef dessus, mon déjeuner, donc portatif, vous voyez bien. Le temps juste pour moi du pourboire à donner — et en route!

Je relève la tablette d'acajou qui est en face de moi, je l'assujettis sur deux supports que je tire du panneau inférieur et je pose sur cette table de poche

pour ainsi parler, deux plats de viande, se prélassant dans des sortes d'immenses godets, deux plats de légumes répartis dans d'autres godets extravagants, un gâteau, une demi-bouteille de Macon et un quart de Champagne ! Le tout pour quatre francs, cinquante centimes.

Je ne me souviens pas du nom de l'entreprise.

Fini de déjeuner : contemplons la Belgique un peu. Je connais pour les avoir parcourues et reparcourues, combien de fois? je n'en sais rien, ces un peu pauvres presque solitudes du Hainaut. Quelques villages, tuiles et chaux, comme autant d'avant-courrières des campagnes flamandes de dès après Bruxelles. Mais le train file, file à travers des sites de plus en plus noirs. On voit, non loin, cette fois, on longe la Mine, les chemins s'obscurcissent de mâchefer, et c'est après une heure, environ,

Mons!

Mons! Une ville où j'ai longtemps habité et que je ne connais pas, figurez-vous. Si, dans ma toute petite enfance, j'y ai couché à l'hôtel. En revanche, quelque peu moins jeune j'y séjournai plus d'un jour et plus d'une nuit, ailleurs qu'à l'hôtel, et n'étant pas malade, point, conséquemment non plus, à l'hôpital. Et cependant je ne connais pas Mons. Arrangez cela!

C'est donc pour la première fois sérieusement que je vois la capitale de cette province-ci. Elle

m'apparaît toute rouge plutôt, avec une tour très haute, très ornementée à la voir ainsi de loin, en pierre plutôt bleuâtre la tour, beffroi et clocher que je vois avant l'entrée en gare, laissant à main gauche des tas énormes, pour ainsi dire fantastiques de charbon. On croirait quelques montagnes noires, disons plutôt des collines, où il y aurait gnômes et kobolds, de ceux-là qui rient ou grimacent dans les grilles de cheminées, ou ronflent à poings fermés dans les tuyaux de poêles d'hiver.

Le conducteur du train français venait de nous quitter en son uniforme terne, noir avec attributs, collet, bandes, galons violets. En sa place un joli jeune homme blond, sanglé en une tunique noire aussi, mais aux boutons de cuivre plats étincelants, au lieu du triste bouton bombé, d'argent, français, coiffé du képi rigide à la visière bordée de cuivre rouge préside à nos destinées. Charmant, le jeune homme qui répond à mes confidences relatives à telles inquiétudes une fois franchie la frontière belge vers la Hollande, terre où ne fleurit plus le français.

— N'ayez pas nulle crainte, monsieur, ze te recommanderai à le directeur du train là-bas.

Muni de cette rassurante, je me réinstalle dans mon wagon solitaire, — et tant mieux! et une heure ne s'est pas écoulée dans le très léger ennui d'aspects plus ou moins banals dans une sorte de gen-

tillesse graduelle (au sortir de tout ce charbon !) que nous sommes en gare (du midi) de Bruxelles pour une ou deux minutes, après quoi nous faisons tout le tour ou presque de la plaisante capitale brabançonne en vue d'arriver en gare du nord.

C'est même grâce à quoi il m'est permis de revoir à vol d'oiseau, car Bruxelles dans son ensemble est plutôt dans un creux, cette ville où j'ai, dans mon temps, terriblement, quoiqu'en somme assez peu de mois, vécu, mais quels mois ! Eh bien, c'est gentil, Bruxelles dans son pourtour.

Tuiles, stuc et plâtre pour les faubourgs, fragments espagnols et quelque gothique perdu dans des nouveautés — plusieurs merveilles anciennes, l'hôtel de ville avec son immensément haut beffroi que surmonte un saint Michel brandissant en forme d'épée un faisceau de paratonnerres (c'est la mode pour les paratonnerres en Belgique d'être ainsi groupés sous forme d'épées brandies en faisceaux), en face de l'hôtel de ville, sur la si jolie place, tout pignons tarabiscotés et dorés, l'admirable Maison du Roy (ne pas confondre avec le palais royal, laide bâtisse) en voie actuellement d'une intelligente réparation. On a bien fait d'ôter de devant cette merveille qu'il masquait, pour les reporter aux Sablons, le groupe en bronze d'Egmont et de Horn, Sainte-Gudule, une collégiale d'un gothique pur, un peu lourd sans doute, mais imposante ne fut-ce que

par cela même... Quant aux constructions modernes permettez-moi de n'y point insister. Elles sont ce que tout en tous lieux leurs congénères, utiles, mais mastoc et sans pour ainsi dire d'art. J'en excepte le Palais de Justice que je devais voir quelques semaines après lors d'un tour en Belgique, monument babélique situé encore sur une hauteur et dont le dôme doré selon moi insuffisamment et pas assez large, domine toute la ville et la campagne autour, œuvre folle mais géniale, *rara avis* en ce temps d'unanime médiocratie.

Oui, Bruxelles est une aimable ville, même vue de cette façon, pour ainsi parler, cursive, et je comprends bien que le poète d'*Isaac Laquedem* y ait fait se ralentir son héros, causer avec des « bourgeois fort dociles » et boire en cette bonne compagnie une ou plusieurs chopes de faro : ce dut lui être un oasis de trop courte paresse dans le vertigineux désert de sa course maudite.

Et nous filons sur Anvers, — campagne agricole, plaines immenses toutes ou presque toutes en prairies, toutes aux vaches et aux moutons, parsemées de clairs villages et d'élégants « châteaux » un peu biscornus mais si amusants tout de même. Puis ça change et c'est la Campine : de la sévérité dans la quasi-stérilité quasiment déjà marine, mais près d'Anvers la verdure reprend, verdure que volontiers j'appellerais militaire, car voici des forts comme à

fleur d'herbe avec des lions belgiques de pierre à l'entrée. On rase la ville dont on ne voit guère avec la haute tour et le dôme moscovite de la « cathédrale », ce mot entre guillemets, car ce n'est pas une cathédrale hiérarchiquement parlant, que des mâts se balançant, vergués ou voilés sur l'Escaut caché par les maisons.

Cette fois, dès le train ébranlé de quelques kilomètres nous approchons de la Hollande sérieusement et un peu plus d'une heure après, voici la douane néerlandaise en personne. Douce et clémente cette donane-ci. Dommage qu'elle ne parle plus du tout français, celle-ci.

Le train se remet en route et nous entrons pour de bon dans les états de Sa jeune Majesté la reine Wilhelmina, première du nom.

III

Le prodige n'est pas ici subit. Rien ne ressemble plus à la frontière belge que les confins de la Hollande de ce côté des deux pays. Du vert, peu d'arbres, un peu plus d'eau en ruisselets, ô si humbles, des villages les mêmes à combien peu de différence près! Pourtant à mesure qu'on avance à toute vapeur — la verdure se fait plus verte, les arbres deviennent plus rares, l'eau est moins modeste. Elle s'effile en minces canaux comme pour l'amour de Dieu, coulant ou plutôt stagnant tout droits, très longs (quelque chose comme ce que les Anglais nomment des *drains*), et qui séparent en bandes parallèles d'étroites prairies où paît un bétail abondant — et au bout d'une vingtaine de ces alternances et au milieu d'elles, un moulin à vent.

La monotonie gentille de ces aspects réguliers à l'infini lasse un peu la première curiosité et pour ma part j'eus si bien cette sensation qu'un demi-sommeil ne tarda pas à m'assoupir dans un coin bien douillet de mon coupé, demi-sommeil plein d'une vague préparation à mes conférences et d'icelles

plein à ce point qu'il ne tarda pas à dégénérer en un sommeil sérieux et prolongé assez pour que le crépuscule du soir eût fait allumer la lampe du plafond de mon coupé. Je maudis mon engourdissement de m'avoir empêché pendant une grosse heure au moins de m'appliquer à regarder des sites si nouveaux pour moi et qui devaient avoir varié pendant ma presque mort, et je me mis à la portière. Ah qu'oui, ils avaient varié, les sites!

Une immense étendue d'eau ensanglantée, dorée, verdie à l'horizon par les derniers efforts du couchant s'étalait immobile avec des voiles noires de bateaux à peine se mouvant dans l'obscurité croissante et le brouillard crépusculaire s'abattant. Ceci à gauche. A droite même spectacle. Un pont interminable de fonte sur lequel le train passait lentement, faisant un bruit régulier, puissant, presque terrible à force précisément de régularité dans la puissance... La nuit tout à fait venue, la vision d'eau s'effaça pour faire place à des villages qu'on eût cru submergés tant ils étaient environnés d'eau encore... mais enfin, c'était de l'humanité... Un clocher, des moulins à vent, des ombres de maisons piquées de lumières vacillantes dans la brume, c'est, paraît-il, Dordrecht. Un peu avant c'était le Moerdijk, si ma mémoire ne me trompe.

L'obscurité, la lassitude me firent encore me rentasser dans mon coin préféré, charmé d'un charme

sèvère, très doux pourtant. L'attente, vous savez, et surtout l'attente de quelque chose de bon, de cordial, en outre de la curiosité, — et la somnolence me reprit pour n'être plus rompue que par le même bruit puissant et régulier, et cette fois par des rangs de lumières l'une sur l'autre, et très proches. Un nouveau pont de fonte passant à vol d'oiseau sur des maisons à pignons en escalier ou extravagamment pointus, des canaux pour de bon maintenant et sans nombre, sur des rues toutes de gaz et d'électricité révélant de grands magasins, du commerce d'une élégance comme parisienne. Une grande ville enfin...

ROTTERDAM

Après qu'il a franchi d'abord les terres vertes
Pleines d'eau régulière et qu'un moulin à vent
Gouverne à chaque bout des champs, puis l'en-avant
Et l'en-arrière des écluses grand'ouvertes

Formant des lacs d'une mélancolie intense
Presque sinistres dans l'or sanglant de cieux noirs
Où quelque voile noire, on dirait, par les soirs,
Où quelque môle noir, on dirait, rôde et danse.

Le train comme infernal et méchant sous la lune
Tout à coup rôde et danse, on dirait, à son tour,
Et tonne et sonne, et tout à coup comme en un four
De lumière très douce et très gaie, un peu brune,

Un peu rose, telle une femme de luxure
Apaisée, entre, en des barreaux entre-croisés
Au-dessus d'une ville aux toits comme apaisés
Aux fenêtres d'où la vie appert, calme et sûre,

Bonhomme et forte et pure au fond et rassurante
Combien ! après tant de terreur de cieux et d'eaux,
Regardant défiler à travers des rideaux,
Galoper notre caravane délirante.

Et le train repart dans la nuit après une courte halte à la gare de Rotterdam. Il doit, car il fait nuit — traverser de l'eau tantôt en filet au long de filets d'herbe (comment s'exprimer autrement? tranche, morceau, etc.?), tantôt encore de grande dimension avec bateaux noirs à falots rouges se balançant dans la nuit, et des perspectives de moulins à vent arrêtés formant de grandes croix noires sous le ciel noir et rouge.

Après une bonne heure environ de ce hourvari parfois doux plus souvent charivarique... grandiosement, la machine siffle très longtemps — et nous entrons en gare de La Haye !

« Den Haag, den Haag ! » aboient les aboyeurs. Je me demande où je suis et dans mon trouble extrême, moi qui croyais que c'était La Haye qu'il fallait dire, ô monsieur Perrichon ! (Londres que les Anglais appellent London ! Etc. !)

Mais pendant que je tergiverse et que je patauge et que je m'embête, l'excellent B... qui m'avait

connu à Paris me fait signe de la plate-forme et sur un geste de lui, dix, vingt personnes sorties de l'ombre en pleine électricité se distribuent mon léger bagage, et m'enlèvent plutôt qu'ils ne me mènent vers un fiacre commode comme il n'y en a pas à Paris certes, et me voilà emporté au trot d'un excellent cheval (ces Hollandais auraient-ils tout bon?) suivi de deux voitures à travers de jolies rues point trop, point assez peut-être flamandes, bien éclairées et des plus élégantes. Nous passons souvent sous des passages couverts aboutissant à des places ducales, royales, etc., possédant chacune ou presque toutes, un Guillaume le Taciturne en pierre, marbre, bronze. Il y en a même un du Mathildien Nieuwerkerke.

Nous croisons un cortège de

« *Petites filles roses*
Sortant du prêche en sabots. »

Blouses noires et tabliers blancs ; on croirait d'orphelines catholiques de province.

Le cortège Verlainien, puisque Verlaine et Verlainien il y a, stoppe enfin à l'entrée d'un passage vitré semblable à beaucoup de passages vitrés, galeries Vivienne, galeries Saint-Hubert, mais plus récent, celui-ci, mieux, naturellement. Architecture d'ailleurs, comme dispositions et clarté suffi-

sante ; élégance et bon marché .. dans les prix de Paris. Cette merveille du temps s'intitule modestement ou orgueilleusement, comme vous voudrez, en français comme en hollandais, « Le Passage » et n'a pas d'autre nom de grand homme, ou de localité en queue.

Au centre de cet illustre *Passage* existe un certain débit de liqueurs, Schiedam, Bitter, très fréquenté, bien qu'ayant peu d'apparence. C'est là notre première station en « 's Cravenhage » — au diable l'interprétation trente-six fois embobinée de ce mot terrible. Je crois que toute explication qui ne serait pas un cours d'histoire n'aboutirait ici guère qu'au travail des excellentes sorcières dont mention au *Cromwell* de Victor Hugo et qui

« chantent en faisant des nœuds ! »

(La haie du Comte, car pourquoi cet 's possessif? non vous dis-je, mieux vaut s'abstenir!) Et d'une, et c'est assez, n'est-ce pas?

Quelques instants après, nous envahissons un somptueux établissement, tout fleurs, tout arbustes, tout glaces, tout électricité, où un littéral festin des Titans nous est servi,

« Des mets et des boissons de toutes parts venus »

si que le peintre Philippe Zilcken et moi nous sépa-

rant, ô non pas du *vulgum*, mais de l'*urbanum*, du *civile*, du *citadinum pecus*, et, contadins endurcis faisions « fouette cocher » vers l'assez lointaine dans la campagne, Hélène Villa (ici encore un nom à coucher dans les « polders », *Bezuidenhout*, figurez-vous mes amis!) où nous reçoit sans trop nous gronder sa femme, une belge pas pire et, combien mieux qu'une Parisienne (excusez un blessé), toute simple, toute bonne avec de l'esprit... Elle porte sur son bras, réveillée et souriant, leur chère petite Renée à qui vite ce sonnet avant toutes choses :

A Mlle RENÉE ZILCKEN

O Mademoiselle Renée,
Fillette exquisement mignonne,
Que le bon Dieu toujours vous donne
Vie élégante et fortunée.

Grandissez dûment bien aimée,
Dans la sagesse douce et bonne.
Sous l'œil, qui sourit et s'étonne.
De votre famille charmée.

Soyez l'espoir et le bonheur
De votre pere, lui, l'honneur
De l'art et de votre famille,

Et de votre mère, l'honneur
Et la grâce d'une famille
S'étonnant de tout ce bonheur.

Le sommeil m'emballe tôt dans la délicieuse confortable chambre au second qui est la mienne pendant tout le temps de séjour ici.

Quel sommeil! à demain!

IV

Coucher dans un polder, disais-je hier soir, mais je sors d'y coucher, et très bien, je vous l'assure. Il est neuf heures du matin, juste le temps de m'apprêter et de descendre prendre un premier déjeuner. Tout en me débarbouillant, je regarde par la fenêtre et je constate l'existence autour de moi d'eau et de gazon *en filet* avec vaches parsemées et moulins à vent lointains. — Les moulins à vent servent à élever l'excédent d'eau dans des canaux supérieurs qui vont généralement à la mer par quelque grand fleuve, la Meuse, l'Amstel...

Je descend et trouve mes hôtes sur le point de se mettre à table. J'accueille avec plaisir la présence de la belle-mère de Zilcken, une femme des plus agréables, pleine de conversation. La divine petite Renée est à son poste et m'envoie un beau baiser.

Nous déjeunons au thé, à l'anglaise, dans une légère et gaie salle à manger pleine d'esquisses et de dessins d'amis. J'y admire surtout un Méryon, un vaisseau à toutes voiles dans l'inconnu. Des horloges anciennes du plus pur néerlandais marquent

et sonnent par deux fois l'heure, simultanément avec une pendule moderne du meilleur goût. Nous passons au Salon pour y fumer et de là mon regard embrasse un paysage nouveau.

Juste en face de la porte d'entrée d'Hélène-Villa, de l'autre côté d'un canal de médiocre largeur, le palais royal d'hiver vu de derrière : il n'est pas beau ce palais. De grosses constructions en briques rouges, un dôme cocasse avec un cadran solaire rond en façade. C'est là que la petite reine des Pays-Bas vient patiner chaque hiver.

Par exemple ce qui est beau c'est l'immense parc composé des arbres les plus centenaires, en cette saison tout rouge et or sous le soleil encore bon d'un commencement très clément de Novembre.

La légende veut que Voltaire ait promené parmi les mystérieux ombrages de ce bois des soucis et des ivresses auxquelles la philosophie prenaient peu de part...

Nous passons ensuite dans l'atelier, un atelier amusant au possible. Aucune toile d'ailleurs. Le maître a envoyé toute son œuvre à une grande exposition à Amsterdam. Je regarde avec curiosité la bibliothèque consistant en quelques Goncourt, deux ou trois Villiers de l'Isle-Adam, quantité d'ouvrages techniques, des Barbey d'Aurevilly, des Joséphin Péladan, deux ou trois Léon Bloy et... quelques Verlaine, plus une collection infinie de chaussures

exotiques, babouches, mocassins, bottes et bottines, mules, escarpins et pantoufles de toute provenance, hottenote, fuégienne, laponne, patagone... C'est très rigolo et nous sommes en train de nous réjouir bien, Χαιρειν! quand on sonne, et voici l'un de nos compagnons, Jan Veth, un confrère très distingué du très distingué Zilcken, qui me croque tandis que je commence à jeter sur le papier quelques notes pour ma première conférence.

« Mesdames et Messieurs »

Il n'a pas plutôt fini que Zilcken lui-meme, armé d'un appareil à instantanés photographiques me prend sous divers aspects, assis et travaillant.

« ...Et tout d'abord salut à cette belle terre libre
» de Hollande, à la terre, c'est le cas de le dire,
» classique de la liberté sous le magnifique despote
» Louis XIV et ses faibles successeurs, sous la dic-
» tature révolutionnaire, puis militaire, qu'heureu-
» sement mitigeait la sagesse du frère même de
» l'Empereur tout-puissant, ce Louis Bonaparte qui
» fut quelque chose par lui-même et laisse un nom
» en dehors de sa trop gracieuse femme et de celui,
» tragique de son trop infortuné fils !...

Zilcken ne me lâche pas et les belles phrases vont toujours...

On sonne..., dirai-je heureusement?

C'est encore un complice d'hier soir, Toorop peintre symboliste (bien et très bien). Il est accompagné d'Albert Verwey, un poète de haut renom en Hollande, de qui j'aurai l'occasion de reparler ici même en détail.

Prévoyant le sort délinéatoire, si j'ose risquer ce mot, qui m'attend encore avec Toorop, Toorop, un superbe Javanais brun de teint aux yeux sombres extraordinairement doux, à la barbe épaisse et molle, bleue à force d'être noire... Je me remets à l'ouvrage.

— « Non, Mesdames, non, Messieurs, l'École » Romane dont je ne suis pas l'apôtre, Dieu m'en » garde! n'est pas la chose ridicule qu'on croit à » distance. Moréas fait le vers mieux que quiconque » et sait mettre dans ses rythmes autre chose que » du vent harmonieux. Quant à ses « disciples » ils » ont tous les cinq du talent qui va s'originalisant. » Pour la formule de cette école... Une bonne frappe et entre, dois-je dire heureusement? — je le dis — annonçant que « Madame est servie ».

Nous nous asseyons devant une table bien mise à laquelle nous faisons honneur. J'oublie du coup ma conférence et je suis tout aux dames, causant à Mlle Zilcken et à sa mère, Bruxelles, Paris, dentelles surtout; de temps en temps je parle à Verwey qui s'exprime assez difficilement dans notre langue qu'il connaît d'ailleurs à fond. Tout en cheveux ter-

riblement en brosse, ce Verwey. C'est même ce qu'il a de plus terrible dans sa physionomie de vraie bonté presque enfantine. D'ailleurs il est fort jeune, trente ans tout au plus, qu'il ne paraît pas.

Mlle Renée est pleine de grâce, le « patron » nerveux en diable, nous tous très gais, et pour accompagner notre appétit en goguette, ô une goguette que respectable ! voilà qu'un serin, un serin de Hollande ! nous lance ses trilles les mieux réussis et ses piau piau les plus gentils...

Après le déjeuner, le café au salon. Une bonne heure de flemme entretenue par de ces cigares bataviens ou javanais dont il ne faudrait pas fumer par trop sous peine de maux de tête — surtout quand joints, comme fréquemment en ce pays de têtes froides, et c'est bien ce qui sauve ces braves Néerlandais, à quelques amers-Schiedam, par exemple. Mais un bon Français de France, allez voir ça... Aussi m'abstiens-je... le plus souvent possible, vraiment, tout le temps de mon séjour. Autrement,

Lugete veneres cupidinesque,

qu'en seraient devenues, et comme auraient été mes conférences?...

Retour en l'atelier où dernière main à la chose de ce soir sous l'œil sournois de quelque encore machine à instantanés vaguement braquée.

Mais le Maître déclare qu'il nous faut aller en ville. Je ne demande, vous pensez, pas mieux. D'ailleurs ma conférence est prête.

Etait-ce le jour où il a tant plu ou celui où il faisait si beau? Je ne m'en souviens plus, mais les arbres du bois étaient plus splendides — rouge-noir et or le long du canal aux eaux mordorées du reflet — que jamais. D'ailleurs atteindre le petit tramway ne fut pas long. Et nous filons entre deux rangs de maisons assez basses à terrasses, à corniches, à *bay* et à *bow windows* trop anglaises, mais coquettes, nous prenons sur notre route un peintre de talent, encore un convive de la veille, Etienne Bosch. Nous arrivons au bout de peu de temps au cœur de la ville. Le temps d'un bonjour à Blok dans sa librairie toute française de Prinsestraat et d'une station dans un Bodega non loin — et nous allons visiter la salle où je dois parler ce soir. C'est une des pièces qui composent le local de la loge maçonnique de La Haye. Ça a un air doublement protestant. Des murs peints en vert clair ou quelque chose d'analogue, gris, ou roux clair, ma mémoire m'est infidèle. Nul or, nul ornement. Comme mobilier, un lustre suspendu, de bronze, une centaine de chaises, une cathèdre, c'est ici la chaire ou la tribune, dans un coin... Au centre une estrade avec la table traditionnelle recouverte d'une étoffe verte, deux bougeoirs et le verre... vide.

Je monte sur l'estrade, et n'ayant pas ma conférence sur moi, néanmoins pour éprouver la sonorité, je lis, assis, un paragraphe du *Gil Blas* à peu près conçu en ces termes :

« Remarqué parmi nos plus élégantes demi-mon-
» daines, Berthe d'Egreville, Marion Delorme, Clé-
» mence de Pibrac, Léona Bindler... »

— O Calvin, ô Frédéric Passy, ô Jules Simon, ô désormais immortel Monsieur le Sénateur Bérenger.

« *Que dites-vous de ce bandit* »

qui vient réveiller ces chastes échos de noms trop charmants !

La voix est faible. Il est vrai, pour ma décharge vis-à-vis des Saints plus haut cités, que l'enthousiasme nécessaire me manquait dans cette galante énumération, mais l'acoustique est bonne.

Toutes dispositions pour huit heures et demie du soir sont prises — et nous faisons un tour de ville.

Jolie comme tout, la ville : maisons flamandes cette fois, beaux magasins, une propreté... néerlandaise. Le petit pavé de brique est très doux au pied et gai à l'œil. Peu de monuments : un hôtel de ville tout petit, très coquet, commencement de la Renaissance, avec un carillon charmant. (On trouve ici moins qu'en Belgique dans les édifices municipaux, la bretèque ou tribune aux harangues.) Un palais

pour les divers tribunaux tout petit aussi et d'une architecture pseudo-gothique, je le crains, *perpendiculariste* comme les cathédrales anglaises, mais à un seul étage, ce qui jure dans le genre d'architecture lequel a sa vraie grandiose beauté quand élancé, voyez Westminster Abbey, Canterbury, tant d'autres merveilles. Les églises à La Haye n'ont guère rien de remarquable tant les catholiques que les protestantes en immense majorité. Un dimanche quatorze jours après mon arrivée, je voulais pénétrer pendant le « service divin » dans une vaste bâtisse tout en briques rouges à vitraux médiœvals, mais l'on m'en dissuada parce que une fois entré dans ces temples-là on n'en peut sortir qu'à la fin de la psalmodie et du sermon !

Et nous allons prendre l'apéritif amer-schiedam, cette fois dans un grandissime café nouveau pour moi.

Tout en glaces ce café, comme d'ailleurs celui du « Passage », arbustes, chrysanthèmes. Les cafés d'ici rappellent en bien plus grand et, disons-le, en plus grandiose, ceux de Paris. On y boit et on y fume et on y croque en buvant de petits gâteaux secs salés. Ceux qui veulent lire les journaux et revues très nombreux en ce pays de presse, jouissent de longues tables dans un des coins des plus lumineux de l'établissement.

Mais l'heure du dîner va sonner. Zilcken s'est

arrangé avec un « louageur » et un magnifique quasi-carrosse nous a ramenés, fumeurs de batavias, tôt à Hélène-Villa.

Le long de la route toutefois malgré les cigares se succédant encore nous causons surtout, Zilcken et moi. C'est un type que mon hôte, un type achevé d'étranger parlant aussi bien le français que vous ou moi sans nul accent ni jamais une faute, un type d'artiste connaissant mille choses en dehors, d'une conversation variée et instructive et incisive, et qu'on écouterait tout le temps. Fils d'un haut employé du gouvernement, il fut, dans son adolescence, secrétaire intime officieux de la grande reine Sophie, cette seule amie, l'Égérie en quelque sorte de l'infortuné Napoléon III qui, s'il l'eût écoutée, se fût et nous eût épargné la guerre de 1870. Physiquement parlant, Zilcken répond aussi peu que possible à l'idée qu'on se fait d'un Hollandais... d'après beaucoup, les peintres flamands, d'après aussi la littérature, par exemple d'après ce merveilleux *Diable dans le beffroi*, d'Edgar Poe, avec le masque de qui, du reste son masque présente une certaine analogie générale. Le pot-à-tabac classique fait place en lui à un grand jeune homme, maigre, élancé, toujours en mouvement. Il a une grande réputation de peintre et de graveur dans son pays et est loin d'être un inconnu dans nos expositions nationales et privées où le succès l'accueille annuellement.

Mais nous voici à Hélène-Villa où le dîner est rapidement expédié. Je monte « m'habiller », je redescends pour prendre mes notes et passablement de livres — et nous partons pour la gloire dans le carrosse du louageur qui doit nous ramener à des heures tardives. Mme Zilcken n'a pas oublié d'emporter un œuf que le conférencier gobera pour avoir la voix plus facile... Mais voici l'antre redoutable aux corridors sans fin, aux innombrables salles plus austères les unes que les autres. Je gobe l'œuf et j'entre dans la mienne de salle. Une bonne centaine de personnes dont beaucoup de dames et de demoiselles qui m'accueillent d'applaudissements. J'ascende les trois marches de l'estrade et m'assieds au milieu de deux flambeaux ; avec à ma droite le verre d'eau, un sucrier, une carafe, tandis que Zilcken dépose sur la table une pile de livres, toutes mes œuvres, les poésies de l'École romane en partie, H. de Regnier, Viélé-Griffin, Retté, Dubus, Rambosson, d'autres encore, le tout avec les pièces à analyser soigneusement marquées de longs signets de papier blanc.

Je commence !

Je n'avais parlé, jusqu'ici qu'une seule fois en public. Et c'était en 1869! Voici comme quoi et comment. J'avais de concert avec un ami répondu pour un quidam, un « proscrit » polonais pour un prêt de quelques cents francs à ce martyr de la part

d'une société de crédit qui s'appelait la Société du Prince Impérial. Le héros en question, ayant tôt après quitté la doulce France un beau matin, il m'échut quelque chose d'impératif signé du juge de paix du XIIIe arrondissement de Paris. Au jour dit j'y fus et quand le magistrat m'eût demandé ce que j'avais à dire, je m'écriai « la remise à huitaine ». Celle-ci me fut accordée. Ce qu'il advint de ce succès oratoire? Ne m'étant pas présenté à huitaine (pour quelle raison déjà?) je crois que je suis toujours débiteur de cette bonne société... qui n'existait plus un an après.

Mais ce précédent deux fois triomphal ne me rassurait guère, l'avouerai-je? Et je tremblais un peu quand je prononçais le sacramentel « Mesdames, Messieurs » suivi d'un salut à la Hollande que j'ai donné plus haut. Le fin fonds et le tréfonds de ma pensée était, vous n'en doutez peut-être pas, que j'aurais bien voulu avoir fini. Heureusement j'avais fignolé en venant une petite phrase bien gentille envers La Haye, en particulier, « cette vraie ville royale où l'aisance et le bien-être, etc. ». Ça réussit et dès lors j'abordai mon sujet un peu moins timidement. Je parlai fort minutieusement de la poésie contemporaine, tout en remontant au Romantisme et au Parnasse Contemporain auxquels je rendis l'hommage dû, puis j'analysai, j'expliquai de mon mieux les nuances du décadisme et du symbolisme

et les arcanes de l'École Romane, résumant le tout par un grand bonsoir à tous ces mots abstrus, la mode serait de dire « absconds » — qui n'ôtent, aussi bien, heureusement pas le talent à ceux qui en ont, bien qu'il leur plaise de s'affubler de ces un peu... voyants costumes. Et je citai, à l'appui de ma thèse, des masses de vers de mes camarades et amis que j'eus le bonheur de faire applaudir fréquemment.

Après quoi je passai à moi-même, faisant de ma biographie, si complexe pour quelqu'un qui voudrait l'entreprendre sérieusement, un abrégé discret mais sincère. Et je lus des vers miens — ce furent des fragments de *Sagesse* que goûta surtout l'assistance.

C'était en somme un succès. On ne me reprochait que trois choses, d'avoir la voix un peu voilée, de ne pas avoir principalement cité de mes vers, d'avoir débité mon affaire tout d'une traite au lieu de me reposer et de laisser reposer mes auditeurs pendant un quart d'heure comme c'est l'usage ici.

Mais voici Zilcken et Mme Zilcken, Toorop, Verwey qui m'enlèvent et nous allons, cette fois-ci pédestrement au Passage qui est tout proche, où nous envahissons un grand café.

V

Envahi est bien le mot, car l'immense vaisseau jusque-là veuf de clients fut bondé en un instant par une foule, quoique hollandaise, bruyante et causant surtout de moi ; du moins oserai-je, peut-être assez plausiblement le croire.

Des félicitations m'étaient déjà parvenues là-bas, à la descente de l'estrade désormais mienne. (J'avais encore une conférence à faire le lendemain de cette « première, » dans le même local) félicitations trop ardentes sans doute mais si visiblement de bonne foi et de tout cœur que ça m'en fit un réel vif plaisir. Ces félicitations étaient mêlées de doux reproches. Un de moins qu'à la salle de tantôt ; c'était de n'avoir pas scindé ma conférence et de n'avoir pas lu assez de mes vers. Cette dernière critique m'était surtout adressée par des étudiants de Leyde et d'Amsterdam, venus pour m'inviter à conférencer chez eux.

Il n'y avait pas dans ce concours de lettrés que des étudiants, jeunes gens bien aimables et bien chaudement communicatifs. Je remarquai parmi la

foule éparse aux tables sans nombre du colossal café un homme jeune encore au visage puissant et dévasté, qui buvait et fumait seul et muet dans la solitude. Je demandai à un voisin déjà familier qu'elle était cette remarquable figure. Il me fut répondu ceci : « C'est Willem Kloos, *le divin taciturne*, un » extra nerveux et placide. Grand maître du mou- » vement littéraire en Hollande, a eu une influence » énorme par ses critiques dans le *Nieuwe Gids*, a » commencé la guerre en 1883 par sa fameuse » introduction aux poésies posthumes de Jacques » Perk (mort à 23 ans), a écrit les poésies les plus » *grandement* belles de notre littérature.

« Maladif, mort souvent, mais est immortel. » Œuvre principale : *Het boek van Kind en God* » (1889).

« Dans sa toute première période Kloos a été » influencé par Shelley, Heine et par le comte Pla- » ten. Il a commencé par faire des vers allemands » qui furent publiés dans une revue obscure et que » personne ne connaît.

« Un tempérament d'intransigeant. A étudié les » lettres classiques, a la réputation d'être très *calé* » sur le grec d'Eschyle, a rompu avec les études » universitaires parce qu'il n'avait pas l'*ambition* de » donner des leçons pour vivre. »

« Albert Verwey que vous connaissez déjà... »

A ce moment celui qui venait d'être l'objet d'une

si intéressante communication, se leva de sa table et vint vers moi, se présentant. Nous nous serrâmes la main et je profitai des renseignements juste reçus pour lui parler de lui-même et de ses travaux. Il me répondit dans un français âpre mais correct, très gracieusement, mais presque en monosyllabes, et il ne fallut rien moins que l'arrivée auprès de moi de quelques-uns de ses camarades d'Amsterdam, francs buveurs et grands fumeurs pour dérider un peu cette tête noble à force de haute mélancolie...

Je sous-entends le nombre de petits et de grands verres bus, de petits gâteaux secs croqués, de nourritures froides absorbées et de cigares fumés. La conversation était devenue générale, les dames, enfin! s'en mêlant.

Mais l'heure marche et demain ne sera pas un jour de repos. Le louageur opère encore et, vers deux heures du matin votre serviteur, désormais émancipé « orateur » ronflait à poing fermé.

Le lendemain matin je me levai très tard et descendis presque au moment du déjeuner à la fourchette. Verwey — qui ne demeure pas à La Haye et s'était gentiment déplacé pour moi — était prié, — et cette circonstance me remit immédiatement en mémoire ma conversation de la veille avec ce monsieur si bien informé touchant les littérateurs hollandais, conversation interrompue juste au moment

où il allait me servir Verwey « tout chaud, tout bouillant ».

Tenez, me dit Zilcken à qui j'en parlais, en me tendant un cahier déjà respectable de notes, voilà un « instantané » qu'un ami de lettres jetait là il y a quelque temps.

Je lus : « Albert Verwey. Moins de génie peut-
» être et plus de talent que Kloos, son aîné de six
» ans — *a été* l'élève, *l'enfant* en art et l'ami très
» intime de Kloos. Depuis... a publié en 1885 des
» vers d'une grande beauté et encore un « *Van het*
» *leven* », de la vie (dans le sens *d'ex*). En 1889
» s'est retiré un peu. — Très précoce, à dix-sept ans
» il faisait un poème épique qui fit grand bruit
» « Perséphone » d'une forme rythmique extraordi-
» naire.

« Verwey a été la force belliqueuse et vivante du
» mouvement. Il a fait du journalisme et de la polé-
» mique très brillants ».

Quelques instants après cette lecture faite, Verwey était là.

Le déjeuner eut lieu assez vite, car nous devions visiter le musée qui n'ouvre qu'à certaines heures. Retraite ordinaire dans l'atelier. Verwey avait un air comme inquiet, tournait tout autour de la vaste pièce, tâtonnant des objets sur la table, mâchonnant son cigare. A la fin il me dit — ou plutôt, tant il y mettait de discrétion et presque de timidité, me

confessa qu'il avait composé des vers sur moi, après la soirée de la veille. Et il improvisa la traduction que je copiai à la volée, que voici :

« Il avait le crâne haut, très pâle, en arc, les yeux » clos en ligne droite, noire, nez de petit garçon, » bouche jouisseuse se cachant dans des mous- » taches pendantes, menton dérobé sous la barbe » en pointe, pour caresser laquelle la main vint, » main de petites lattes, mains à phalanges rom- » pues et comme remises, elles me semblaient » ainsi. La jambe roide, droit étendue. N'était-il pas » ainsi ?

« Pâle de l'émotion que lui, animal vilain, tou » jours caché au monde, qui le traquait et l'impor- » tunait, honte intentée contre lui pour toujours, » maintenant il pourrait faire entendre sa parole » parlée, espérant pour lui-même l'amour du monde » qui ouvrait ses oreilles pour lui.

« Lut ainsi des notes rompues, s'élevant en notes » d'argent, toujours de cette tête abaissée. Toujours » la ligne des yeux était droite. La main d'enfant » tremblait.

« Jusqu'à ce que se dressât tumultueusement la » belle pâle tête, vengée tête, battements de mains, » absolution entière proclamée. Est-ce que les yeux » ouverts riaient ou pleuraient? »

Ces vers sont beaux, ne trouvez-vous pas ? Verwey me les avait lus en néerlandais et j'y trouvais

une musique étrange, une harmonie toute neuve. Mais pour qui me connaît physiquement il y a là comme des traits réalistes parfaits ; « les doigts comme de petites lattes » sont un chef-d'œuvre qui caractérise à merveille mes mains sèches aux phalanges de disposition goutteuse.

« *Ce ne sont pas des mains d'altesse*
De beau prélat quelque peu saint
Pourtant une délicatesse
Relève leur galbe succinct. »

Le nez de petit garçon est aussi un trait joliment attrapé.

Je remerciai bien cordialement le poète et lui serrai la main chaudement, quand le strict Zilcken, toujours sur le qui-vive, nous dit : Allons-nous-en vite si nous voulons arriver à l'heure.

Je ne sais si c'était le jour qu'il faisait si beau, ou celui où il a tant plu, mais les arbres le long du canal étaient plus beaux que jamais d'une beauté suprême, mais leurs feuilles rouge-noir et or prenaient des airs de deuil — tels les enterrements somptueux, or et rouge d'Anvers. — On sentait que l'hiver sérieux se faisait proche, et que ces magnifiques centenaires allaient bientôt passer squelettes.

En chemin nous prenons Toorop et Bosch, un autre peintre de mérite, trop modeste.

Le musée de La Haye, Mauritshuis, joli ancien palais de Maurice de Nassau, situé près du Plein et du Binnenhof (la cour de Hollande). Isolé, jolie pierre grise, au bord du Vivier, un étang encore existant, un étang rectangulairé et civilisé que bordait d'un côté le palais des Comtes. J'oserai appeler cet établissement un musée *confortable*, comme il en faut à mes yeux fatigués et à mes pauvres jambes refusant presque le service, mon grand malheur depuis huit ans! On peut s'asseoir, bien à l'aise et souvent, et le jour discret, *d'intérieur*, apaise tout, note excessive si rare, soit dit en passant, dans ces délicieux vieux Hollandais. Ça ne ressemble pas à un « Musée », chose toujours un peu odieuse comme une bibliothèque, — n'est-ce pas? mais à un palais rempli de tableaux, disposés pour le plaisir des yeux...

Rampe en chêne sculpté qui fait l'admiration de tous les *vrais* visiteurs.

Salles au rez-de-chaussée et au premier.

Peut-être pas des œuvres extraordinaires comme au musée d'Amsterdam, dont le trop grand luxe mal entendu gâterait si possible les positives merveilles là concentrées. J'y admire, hélas trop vite, car un magnifique gardien orné au cou d'un large ruban jaune d'or (la couleur de la maison d'Orange) au bout duquel pend une médaille d'argent, nous avertit qu'il n'y a plus qu'un quart d'heure, j'admire

au vol, c'est le cas de le dire ou jamais (mais surtout je savoure le bon et chaud éclairage si différent du jour blafard de la plupart de nos musées), je puis, quoique « à la galope » me rendre quelque compte de la « perfection » sublime — je crois que c'est la vraie caractéristique du vieil art néerlandais, d'admirables van Dyck (presque un espagnolisant, hein ?), Holbein, d'un merveilleux paysage du grand peintre Vermeer ; aussi le célèbre « Taureau » de Potter que Napoléon avait emmené à Paris, mais qui est revenu après 1815 ici, escorté ; des Ruysdael, des Tersburg, la célèbre *Leçon d'anatomie*, *l'Officier* et le *Siméon* du grand Hollandais, de qui je parlerai si vous voulez, longuement quand il s'agira d'Amsterdam [1]. A mon tour, après un dernier et formel avertissement du superbe gardien, je fais l'exact et parle de la nécessité de préparer un peu ma seconde conférence. Après un tour en ville, — un peu beaucoup fatigué, moi : ô ces musées, même doux et insinuant comme celui-ci !

Nous repartons pour le tram.

Que les arbres sont tristement splendides le long du canal !

On dirait maintenant que le soleil dore un enterrement.

(1) *J'ai manqué de parole comme on s'en rendra compte, mais que dire encore de Rembrandt, sinon ce que Voltaire disait d'Athalie :* « beau, admirable, sublime. »

Ma seconde conférence fut bientôt mise en ordre. Je raccourcis de beaucoup l'éloge de tels et tels sans toutefois qu'une ligne principale y bronchât. Et nous allâmes en ville par le louageur. En route Mme Zilcken et moi remarquâmes — ça devait être un dimanche — qu'il y avait beaucoup de militaires, la plupart beaux garçons, mais si jeunes ! Les gaillards, dans leurs capotes bleues, leur descendant jusqu'aux talons, le bonnet de police tout droit sur la tête, à la belge, n'étaient pas seuls le long du canal où mourait avec le couchant la beauté des grands arbres, *mais tenaient* par la taille de gentilles et dodues compatriotes.

Nous voici arrivés. On s'arrête au vestiaire. Mme Zilcken qui la veille avait caché un œuf derrière un buste sur une armoire me délaie ça et j'avale la panacée.

Même salle qu'hier. Moins de public, mais des figures connues et sympathiques, et cette fois supprimant le salut à la Hollande et les compliments aux 's Gravenhageois, j'entre immédiatement dans mon sujet. Je parle, pour changer, du vers libre ou blanc auquel je ne puis, peut-être à tort, m'habituer. A mon sens le vrai vers libre c'est celui de La Fontaine. Quant au vers blanc les essais sont innombrables — et malheureux. Il n'est pas jusqu'à ce Louis Bonaparte qui fut un bon roi autant qu'il le pouvait sous l'incessante surveillance parfois tatil-

lonne et toujours dure de son terrible frère, qui n'en ait pas fait un livre complet où j'ai cueilli cette fleur... en papier. C'est une Léocadie quelconque qui dit au beau premier Lindor la pressant :

« Votre amour
Illégal,
Il me semble
Indiscret. »

Sans comparer cette perfection toute royale aux efforts plus... judicieux et surtout, surtout plus compétents de quelques-uns de nos jeunes réformateurs n'y a-t-il pourtant pas là une pente des uns à l'autre peut-être plus proche et plus glissante qu'une première impression ne la pressent. — S'ensuivent quelques citations... et une suspension. — Un bon grog me retape et je remonte en... chaire puisqu'il est difficile, fut-ce — qui sait pourtant, dans des vers libres ? de dire — je monte en table. O pauvreté de la langue française. Il n'est que temps que les étrangers viennent à notre secours !

Moi, *timeo Danaos* et vive le bon vieux français, même de ce temps-ci.

La suite de ma conférence fut alors de longues citations de moi. Toujours *Sagesse* tint la tête. Après que j'eusse eu fini nous fûmes invités, Zilcken et moi, à une soirée chez les Haverman, le mari peintre de talent, la femme une javanaise très

aimable mais qui m'embarrassa, dès entré dans son salon, d'une demande originale au possible.

Réunion charmante. Un monsieur ouvrit la soirée nous jouant des morceaux de sa composition où il semble lutter inégalement avec les chants liturgiques de l'église catholique pour les services funèbres. Il donnait la note juste. Dans toute assemblée fonctionnant en vue d'un but de plaisir, la gaieté doit aller plutôt *crescendo* que *forte* tout de suite, et ce début d'un agréable *symposium* était dans toutes les règles. Il y a dans Th. Gautier des vers sur ce sujet.

> « Seulement pour pousser à boire,
> Au banquet de Trimalcion,
> Une larve, joujou d'ivoire,
> Faisant son apparition. »

Eh bien, bienveillante et ce fut ma récompense de la pensée ci-dessus relatée, j'eus, dans le courant de la soirée la satisfaction de découvrir que le Monsieur... *larve d'ivoire*, au fond était un rigoleur et même un *rigolo* plein de calembours, et bondé d'anecdotes au point, parlant d'ailleurs clairement le français, — mais c'est égal, sa musique était rudement... apéritive!

A ce moment de la réunion après encore quelques auditions moins austères, la maîtresse de la maison, très originale, me dit :

— Ne pourriez-vous pas nous lire le Faune de Mallarmé bien posément, de façon à nous faire comprendre un peu mieux ce morceau?

— A votre service. — Et l'on me mit aux mains la jolie plaquette que j'eusse préférée illustrée par Rops que par Manet.

— Ces derniers mots expriment bien mon idée qui est que le Faune est une idylle chaude comme braise exprimée en des vers d'une science, d'un plein, d'un concis — et d'un joli... troublants. Lire, même pour le très médiocre sinon tout à fait mauvais lecteur que je suis, lire ces quelques pages d'une infinie volupté, avec le ton complice et les coupes et les arrêts et les repos... révélateurs, c'était tâche impossible. C'eût fait scandale.

Et je pris ma voix la plus « blanche » pour réciter psalmodier plutôt, à la manière de Mallarmé lui-même, l'admirable poème... coquin! Je crois avoir du moins bien *dit* ces vers impeccables qui savent tout énoncer et tout sous-entendre et cacher sous leurs ombres, — ici d'ailleurs bien transparentes et comme toutes pénétrées du... *blackguard* soleil ambiant.

Ma lecture eut quelque succès plutôt de politesse je le crois et je le dis sans mesquin regret, car je le conçois, des vers aussi *faits* et *voulus* ne peuvent qu'*étonner* quiconque n'est pas très initié, à plus forte raison un auditoire étranger quelque versé

qu'il pût être dans notre langue. On se retira d'assez bonne heure et je n'en fus pas fâché. J'étais rendu de fatigue. Mon sommeil même s'en ressentit. Je rêvai d'un bon gros être hybride, moitié monsieur pianiste, moitié faune, un pied chaussé de vernis, l'autre, celui d'un bouc. Ce monstre qui était d'une bonne humeur tumultueuse se roulait et s'étendait sur l'herbe... d'un tapis, il picorait des raisins en buvant du thé et fumait en même temps un énorme cigare. Pour comble ne voilà-t-il pas qu'il mange une énorme grappe dont il laisse les peaux et tout d'un coup

« Gonflant des souvenirs divers »

se met à jouer quels airs lugubres !

— Je pleurais comme « en rêve » quand on frappa à ma porte. C'est Zilcken lui-même ! Il est midi, êtes-vous malade ?

Nenni. Entrez donc...

Il me dit que lui aussi venait de se lever et ces dames également. On ne prit donc pas le thé mais on s'attaqua sans plus tarder à un substantiel déjeuner à la fourchette. J'avais de délicieuses, de bonnes, de sororales pantoufles que je ne quitterais que le soir pour aller à Leyde. O divine paresse, si rare à satisfaire, tu es sinon une vertu, du moins dans certains cas une fière qualité !

Je passais toute cette après-midi d'abord à jouer avec Mlle Renée, désormais ma grande amie bien que je sois assez froid d'ordinaire avec les enfants, mais celle-ci est si gentille qu'elle force en quelque sorte la caresse et l'espièglerie que tous les braves gens ont en eux. Puis nous visitâmes la si curieuse habitation de l'artiste.

C'est une maison de campagne à l'anglaise avec les bois de construction visibles et peints en rouge terne d'un effet très pur sur le blanc grumeleux des murs. O charme ! à l'anglaise encore elle n'est pas géométriquement régulière. On entre par une porte pas centrale. A droite c'est une mignonne terrasse pleine de fleurs, à gauche le mur tout sec. Derrière, au fond de la salle à manger vue jusqu'à l'horizon, sortie sur le jardin entouré de prairies dont je ne puis juger par ce novembre qui commence à devenir méchant — ô les arbres le long du canal! Des squelettes noirs, lugubrement chanteurs qu'eût pu conseiller le monsieur si plaisant de la veille! Fini le convoi somptueux or et rouge, aux lumières non voilées. C'est le service funèbre en noir, un fameux service funèbre qui en a pour trois mois et plus à se psalmodier!...

Dès l'antichambre on ne se sent pas chez un bourgeois. Tout l'ameublement de cette pièce est original, il n'y a pas jusqu'à un porte-cartes qui ne m'ait diablement intrigué : c'est tout bonnement un éclat

de bambou incisé en travers. L'escalier de bois, à la rampe noir et rouge nous mène dans d'autres chambres — où je n'ai pas pénétré.

J'ai suffisamment décrit la jolie salle à manger ainsi que le serin qu'on a entrevu et entendu plus haut dans ce livre.

Le salon, merveille de bon goût artistique c'est-à-dire peu d'ordre, mais mieux. De la profusion *bien*, pas une place libre aux murs, occupés par de magnifiques porcelaines anciennes du Japon, blanches, rouge et or, des estampes d'Outamaro, des bronzes, des laques d'Orient. Ajoutez à cela les tapis précieux. — En ce salon où déjà depuis mon arrivée, j'ai fumé tant de cigares, bu, après le café le schiedam national et le curaçao qui n'est pas là-bas l'horreur sucraillée qu'on boit à Paris communément, sous ce nom illustre, feuilleté avec mon amie Renée *ses* beaux albums japonais bleus, rouges, jaunes, avec vues de villes et de campagne, leurs personnages grimaçants et gracieux — en ce salon, dis-je — qu'Edgard Poe troquerait bien vite contre celui, si froid, du *Cottage Londor* (un caprice de haut dandysme), dans ce salon l'ennui n'est pas possible. Le souci même, le chagrin, la maladie morale ou physique s'y édulcoreraient et le plus misanthrope y perdrait son latin d'absoute !

Bref, un bijou de maison d'artiste, admirablement située, admirablement meublée.

Cependant le temps passe. Il s'agit de Leyde et de ma conférence là-bas. C'est un centre universitaire. Un peu de latin siérait. Non, c'est suranné. Allons-y donc de la docte cité. Et je marque dans mes bouquins de nouvelles pages, et comme il paraît qu'un professeur local a dit qu'il ne comprenait pas qu'on reçut avec égard un *voyou* comme moi, je pris dans mon œuvre en prose un morceau où ce mot se trouvait, afin de la bien lancer à la tête du bonhomme s'il se trouvait là, à son... dos au cas contraire.

Je puisai un peu partout dans mes poésies. Je risquai même une certaine quantité de pièces ici relativement *lisibles* de *Parallèlement*. Je me proposai de parler encore un peu plus en détail qu'à La Haye, des questions techniques, vers libres, décadents, symbolistes, romans, — toutes choses un peu fastidieuses pour moi... qui sais que toutes ces dénominations, bien plus encore que classiques et romantiques en 1830 — époque de foi ! sont de la... pure fumisterie doublée du plus intransigeant enfantillage.

— *Le chien et loup* tombe. On expédie le dîner. Le départ est à sept heures et demie. Adieu pour trois ou quatre jours, car après Leyde, Amsterdam, Hélène-Villa et miss Renée ! Un clair de lune se lève qui me promet un beau voyage... à travers les portières — et des vues encore — inédites peut-être de Hollande !

Nous nous embarquons donc, Zilcken, Bauer, Toorop pris en route et moi, vers sept heures pour Leyde. Je reste taciturne à cause de la lune qui me détaille comme exprès les moindres objets sur la route. La campagne est la même que celle vue un peu après Roosendael : de la verdure par tranches, des canaux qui pourraient s'appeler des ruisseaux s'ils n'étaient droits et d'un parallélisme parfait avec des bandes de terre, leur rivage et le *nanan* de belles et bonnes vaches qui doivent s'y faire moins de bile que de bon lait, et des moulins à vent à l'horizon. Mais la lune ne serait pas la sorcière, l'incantatrice qu'elle est si elle ne jetait son fantastique et son *erreur* sur ce paysage tout réel et tout humain, du moins d'hommes... Hollandais! Les petits canaux sont autant d'immenses nappes longues de fer-blanc reluisant cruellement, et les petites prairies, les partielles prairies, disais-je peut-être *mieux*, semblent de l'eau à qui les nuages passant prêtent des rides et des flots.

Quelques villages dont les toits tout rouges font plutôt pâle mine dans la lumière neigeuse qui les enveloppe.

Et ces illusions (mes deux voisins sont, en hollandais, dans le feu d'une discussion artistique) me mènent jusqu'à Leyde où plusieurs jeunes gens nous attendent, de qui plusieurs entrevus à La Haye, me paraît-il (car mes yeux, déçus par les traits de cette

Phœbé qui est Séléné, qui est Artemis, sont encore tout au prestige de « *notre Dame la lune* », comme intitulait un de ses livres le si regretté Jules Laforgue).

VI

Nous montons dans des voitures et traversons une ville morte... mais morte au champ d'honneur, comme Versailles ! comme Paris lui-même en bien des points de vue — et rien ne m'en fera démordre.

Nous traversons une foule de ponts — et *j'apprends* — ô études françaises de géographie ! que c'est le Rhin, mais un Rhin modeste, tout petit, qui circule ainsi avant d'aller mourir un peu plus loin. Vers Leyde en effet, il se subdivise en beaucoup de branches qui perdent son nom. — Symbole... dont je vous épargnerai les développements, soyez tranquilles. J'ai bien assez de mon symbolisme à moi, — j'entends, grands dieux, non pas le mien qui n'a jamais existé, — je veux dire celui, feu d'ailleurs, de Jean Moréas aujourd'hui chef de l'École romane. Ce sacré, les anglais diraient « *bloody* » symbolisme dont je dois encore parler ici.

La ville, autant que je puis en juger par le clair de lune contrarié en cette ville dentelée à la Flamande, pignons pointus ou en *sauts de moineau* (je crois que c'est le terme propre pour *en escalier* ou *à gra-*

dins et autres expressions destinées à rendre *cette* partie de l'architecture flamande si particulière... En tout cas il est plus joli et plus vrai — la ville a des rues larges, plutôt sombres.

L'hôtel de ville devant lequel nous passons au galop m'a paru baroque, on dirait du moins à vue de nez comme cela, d'une pagode très compliquée.

Je suis redevable quelques instants après à ce baroque hôtel de ville d'un grand plaisir. Comme je mettais en ordre les notes pour ma conférence, j'entendis pour depuis bien longtemps un *vrai* carillon flamand. Quelle chose exquise et comme pieuse et gaie et en quelque sorte, vaillante que ces trilles délicieusement changeants! Je n'ai jamais compris que dans notre Flandre française, en possession pourtant de trois beaux hôtels de ville gothiques, ce que l'on appelle le carillon consiste en l'égouttement agaçant et plat d'un air de foire et d'un vieil air déplorablement épelé? Tels *la ducasse d'Arreau*, *En voyant Lafayette*, *Turlututu*, *Gayant qui...*, *Batelier dit Lisette...* Pour nous dédommager, nous avons à Paris celui de la mairie du Ier arrondissement qui ne fonctionne pas et celui du *Figaro* qui n'envoie que quatre ou cinq notes du *Barbier*. Il y a bien des questions comme cela en France, pays charmant, mon pays, mais hélas! tout épris de la fausse bâtisse romane, des alignements antihygiéniques où le courant d'air règne et gouverne, où le

crottin vole et pue! et des laideurs qui déshonorent Paris et les villes, riches pourtant de monuments si beaux.

« Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? »

Nous brûlons le pavé et mettons pied à terre pour entrer dans un somptueux local où nous sommes reçus par toute une jeunesse dont la physionomie respire la plus grande et aussi la plus gaie sympathie.

Bon augure. J'entrevois le salon, autant que je me le rappelle, tendu de gris, plein de lumières où je dois parler. En attendant de magnifiques laquais font circuler des boissons diverses. Je bois un grog chaud. — Où est mon œuf? Pas d'œuf. Bah! à la guerre comme à la guerre. Et je pénètre dans le salon, très garni, beaucoup de jeunes gens, quelques dames, — et par-ci par-là quelques têtes grisonnant, qu'on me dit être des professeurs « ralliés ».

N'importe! quand dans le cours de ma conférence, la même à peu de chose près que ma seconde à La Haye, j'en arrivai au passage en prose où se trouve » voyou », je prononçai fortement ce mot qui eût un retentissement prodigieux. Naturellement la conférence se perdit dans une ovation presque orageuse!

Mais Amsterdam m'attend. Nous prenons congé de ces messieurs et de plusieurs dames restées;

fouette cocher et nous voici dans une brasserie tout près de la gare — nous avons une grosse demi-heure devant nous, et dans l'intervalle doit stopper à Leyde un train venu d'Amsterdam; une minute ou deux après l'entrée en gare, arrive une petite délégation conduite par Mr. Tak — un type!

Enfin, voici un hollandais comme on se les figure en France, et en Europe, je pense. Grand, gros, l'air réjoui, fumant une pipe énorme.

P. L. Tak a longtemps étudié à Leyde ; y a mené grand bruit comme joyeux compagnon. A vécu à Paris et parle admirablement le français. S'est lancé dans le journalisme où il fait figure. Il était il y a quelque temps rédacteur d'une feuille radicale d'où il sortit parce que ses idées tendaient plutôt vers le socialisme. Pas très positif, mais beaucoup de bon sens, excellent ami, populaire dans les cafés des modernes, actuellement rédacteur politique du « *Nieuwe Gids* » (Nouveau Guide) un journal d'avant-garde littéraire, artistique... et politique.

Après quelques bitters-schiedam bus et quelques batavias expédiés, nous levons le siège, Toorop, Tak et ses compagnons. Zilcken reste attendant le prochain train pour La Haye, et nous nous enfournons, pour en faire une terrible tabagie, dans un de ces bons wagons si confortables de première, que notre compagnie du Nord ferait si bien de plagier un peu.

Quels bons wagons que ceux de première classe

en Hollande! Sièges larges, commodes, et, chose inappréciable en hiver, pas de ces « machins » en métal sur lesquels le pied n'a pas d'assiette et que des employés brutaux retirent brusquement de dessous vous pour vous en... lancer d'autres à peu près aussi tièdes au cri joyeux (pour eux)! de : « Gare les pieds ceux qui en ont! » Ici le train est chauffé par la vapeur même de la locomotive, probablement concentrée dans de vastes tuyaux : toujours est-il qu'à quelque place que vous mettiez vos jambes, vous sentez une chaleur douce et qu'il règne dans la voiture une atmosphère de chez-soi confortable au lieu de ces courants d'air, de ces odeurs d'eau qui forment l'apanage de nos meilleures places en chemin de fer. Un brouillard qui s'est élevé obstrue le clair de lune qui perce pourtant encore un peu, comme la lanterne du palefrenier jette à travers la buée de l'écurie une lueur quasiment suffisante. D'un côté, je perçois au loin, me semble-t-il, comme de longues lames d'eau, — telles d'immenses épées agitées dans un jour faux, d'autre part autant que le brouillard de plus en plus épaissi me permettait de discerner, une campagne dense, aux villages nombreux. Tak, qui est une encyclopédie vivante en même temps qu'un causeur charmant, m'apprend que les lames brillantes sont des canaux, et que la campagne florissante et peuplée dont je vois à peine la forme c'est... le lac de Haarlem.

Voici une explication sommaire bien à l'honneur des Hollandais — nos presque contemporains. Le lac primitif de Haarlem ne tarda pas dès des temps très anciens à fusionner avec d'autres petits lacs et les inondations successives de la mer dans ce pays alors sans digues donnèrent une énorme extension à cette masse d'eau en nappe dont la circonférence n'était pas moindre au XVIIe siècle, de quarante-quatre kilomètres. Ce lac ou plutôt cette mer comme on disait dans ces temps-là, mer en effet, où des flottes de soixante-dix vaisseaux s'étaient livré bataille, cette mer, dis-je, souvent débordait et chaque fois les ravages étaient considérables. Mais en 1836, Leyde fut inondée furieusement et menacée de périr. On craignit fort pour Amsterdam et toute la Hollande en général. Alors (1839) les États Généraux (qui sont le Parlement de ce pays) prirent une suprême décision. Le dessèchement du lac ou plutôt de la mer fut voté haut la main et le gigantesque travail était achevé et parachevé au bout de trente-neuf mois ! Et à la place de cette eau terrible florit aujourd'hui cette campagne que nous distinguons à peine.

Haarlem ! Une ou deux minutes d'arrêt, et cette fois, pour Amsterdam !

Dès en sortant, on passe sur un magnifique pont métallique, me dit Tak, car le brouillard est devenu intense, qui traverse la Spaarne. Après quoi, c'est

encore la campagne qui a remplacé victorieusement le lac de Haarlem et les eaux de l'Y. Une éclaircie, quelque quart d'heure après nous montre un majestueux fouillis de moulins à vent qui dans la nuit semblent autant de mâts aux voiles déployées plongeant et replongeant dans l'eau. Ces moulins, par suite d'un mouvement tournant du chemin de fer, deviennent tout à fait visibles : ils sont très élevés et affectent des formes non inélégantes. Ici c'est une tourelle, là c'est un phare, là c'est un clocher...

Et l'on entre en gare d'Amsterdam. Une immense construction de fonte belle dans sa sévérité, qui ne prend jour que par des vitres latérales... Nous descendons et trouvons tout un groupe à la tête duquel Kloos, et n'avons, car le brouillard s'est changé en forte bruine, que le temps de grimper dans des voitures qui nous attendaient... Avant de m'engouffrer dans un de ces d'ailleurs très confortables fiacres comme j'en souhaite à mon cher pays, je m'écrie à la vue d'un énorme édifice qui domine toute l'entrée de la ville : Qu'est-ce ? Tak me répond : l'église des Jésuites. Déjà, à Roosendael, sur la frontière même, j'avais remarqué, tout près de la gare une belle construction toute neuve, élégante et riche d'aspect : collège de Jésuites ! Et je puis dire que la première personne que j'aie croisée sur la plateforme de la petite gare, c'est un personnage en soutane et, comme dans les trois quarts des pays

même catholiques, sauf en France et en Belgique, coiffé d'un haut de forme un peu court à bords plats : un Jésuite !

Mais cela m'induirait à de trop longues considérations philosophiques et autres ; nous laisserons les révérends Pères à leurs affaires et reviendrons aux nôtres, sans doute futiles auprès des leurs. Mais je ne suis qu'un pauvre artiste resté tout simple, redevenu catholique pour la doctrine, et non un casuiste.

Nous « frêtons » trois « sapins » et nous traversons *tout* un Amsterdam de nuit très lumineux. En m'éloignant je jette un dernier coup d'œil sur la gare qui présente un coup d'œil grandiose avec son illumination de gaz et d'électricité. Nous passons tant de canaux sur que de ponts que je renonce à les énumérer même de mémoire ou approximativement! Enfin, nous enfilons une longue avenue qui m'a l'air plantée d'arbres et bordée de constructions publiques et officielles, théâtres, musées, etc.

Finalement nous arrivons. Ici je suis encore tenté de retomber dans quelques considérations sur la vitalité des sociétés spéciales et des races longtemps et injustement persécutées. De même que les Jésuites d'après des estampes vues jadis se trouvaient, il y a un siècle ou deux, pourchassés, jetés dans les canaux, arquebusés, dans ce même Amsterdam où ils dressent aujourd'hui leur emphatique basilique, — de même les Juifs, longtemps réduits

aux prêts usuraires et punis de ce fait, atrocement, sans pitié, par leur clientèle de rois et parfois, d'évêques et de papes, aujourd'hui sont partout, aux places les plus honorables, tenues par eux le plus honorablement qu'il soit!!

Mon hôte s'appelle Witsen ou plutôt mes hôtes s'appellent Witsen et Isaac Israëls. Witsen, un peintre, homme sérieux, concentré, est bien souvent sorti pour des soins relatifs aux conférences ; c'est Israëls, locataire dans la même maison, qui fait les honneurs de son logis. Physiquement Israëls est un petit homme d'une extraordinaire vivacité, se multipliant pour faire les honneurs d'un sommaire ménage. Un succulent pâté, de poisson fumé délicieux, jusqu'à un « ragoût bon » comme l'annonce le tout aimable petit homme dans son amusant français toujours clair et coulant d'ailleurs, tout cela largement arrosé de bordeaux, puis digéré à l'aide... nécessaire et efficace d'un café terrible trempé d'un genièvre à se mettre à genoux devant — nous mènent, tout en causeries plaisantes et en cigares, jusqu'à deux heures du matin. On se sépare et mon hôte par procuration regagna son appartement. Ouf! je me couche et je m'endors pour me réveiller tard et prendre le thé. Sous prétexte de thé on mange comme quatre, viande, poisson, etc. — Mais laissez-moi vous présenter socialement cette fois l'excellent Israëls.

VII

Isaac Israëls (un nom fièrement Juif!) est fils de Josef Israëls, considéré comme l'un des plus grands peintres de la Hollande. Ce dernier bien que comptant soixante-dix hivers, est encore tout jeune. Très artiste, très personnel. Ses sujets sont tirés principalement de la vie des plages. Quant à Isaac, il cherche surtout le moderne (je lui en veux à mort de n'avoir pas deviné que j'eusse emporté bien volontiers, si jalousement, un petit croquis délicieusement caricatural qu'il avait fait de moi en un clin d'œil). Éloge suprême pour un jeune homme déjà en possession d'un nom bien *sien*, — car ses œuvres n'ont aucun rapport avec celles de son père — il travaille beaucoup et produit peu.

On attend Tak qui vient à l'heure convenue. Il annonce l'intention de m'emmener promener puis déjeuner en ville. J'acquiesce tout naturellement, m'habille et tout en m'habillant constate par la fenêtre de ma très belle chambre que l'aspect postérieur des maisons ici a incontestablement quelque chose de très, de presque trop londonien. Des petites

cours resserrées, où flottent, se nettoient au sable, se secouent et s'aèrent maints objets ménagers, peu « suggestifs », ou plus que de droit. Ceci pour la rangée de maisons d'en face qui semblent appartenir à une plutôt médiocre rue parallèle à celle de Witsen, où, dans les cours, il y a des arbres où ne pendent aucuns linges, et de l'espace que n'encombrent ni poteries ni ferblanteries culinaires, ni édredons au frais.

Mais je suis prêt, et après avoir pris congé, jusqu'après ma conférence, de mon hôte, et de quelques amis et — je crois bien — confrères d'Israëls et de Witsen, nous partons, Tak et moi. Ma nouvelle résidence est située tout au bout de la ville en face d'un parc en... construction. Nous tournons à droite passons devant une église toute neuve, vaguement gothique en briques roses au

« Clocher silencieux montrant du doigt le ciel. »

Là nous allons, après avoir laissé sur notre gauche un cimetière où l'on n'enterre plus, planté de beaux vieux arbres, encore à moitié feuillus (derniers bienfaits des morts, qui, dame! font ce qu'ils peuvent) jusqu'à un bureau de poste commode et clair où j'envoie un télégramme — toast au banquet mensuel de *la Plume* dont je suis un habitué. Nous montons ensuite en un petit tramway vert clair tout

mignon qui nous conduit, à travers d'abord l'allée d'hier soir qui est bien en effet bordée de théâtres sans doute populaires, de cafés-concerts, de « restauraties », — aussi du jardin zoologique qui m'a l'air magnifique, avec cette inscription ou à peu près, bien digne d'un pays de tels peintres d'animaux :

NATURAE ARTIUM NUTRICI.

Car ces indéniables et quasi sans mélange septentrionaux adorent le latin lapidaire — et au fond ont raison, maintenant une tradition !

Puis ce sont les canaux. Tous ceux que nous traversons dans notre léger véhicule sont encombrés de bateaux de toute sorte, puis c'est l'Amstel et l'Y, majestueux avec jusqu'à des bateaux de guerre dans leurs ondes par moment gonflées par la mer toute proche. Car vous savez que la Hollande est depuis des vingtaines d'années en guerre dans les Indes avec des « indigènes » excellemment armés, — et en observation du côté des Russes et des Anglais, voisins aux coudes pointus. Même nous voyons passer un régiment de vétérans allant s'embarquer, — en tenue sombre de campagne — bonnet de police aussi, plantés droit mais un peu en arrière. Ils n'ont rien de commun, ces chevronnés, avec les jolis godelureaux de La Haye. Leur moustache

« pend, comme de vieux drapeaux. »

et si leur cœur bat pour quelque belle, gageons que, indépendamment des amours vénales de garnison, c'est pour quelque noire ou métisse gaillarde de par là.

Le tramway-mouche nous arrête enfin sur la place du *Dam* (ou de la Digue) point central de la ville. Je n'admire pas beaucoup une fontaine, ou quelque chose y ressemblant « monumentale » commémorant j'ai oublié quoi, — je ne m'extasie pas non plus trop, après cet immense défilé d'architecture privée, délicate, bizarre, paradoxale parfois, brique soutenue de pierre parfois peinte en blanc et ces toits paradoxalement pointus ou à degrés sans nombre et cette gaieté de l'ensemble, sur le palais datant du XVIIe siècle, devenu royal sous Louis Bonaparte — maintenant, je crois, purement municipal, lourde construction rouge-noir sans rien pour elle que sa masse. Tak me dit que ce palais possède la plus vaste salle de danse du monde ; ça me fait une belle jambe ! (Car il faut que vous sachiez, *en courant*, si je ne vous l'ai déjà confié, que j'ai, suite d'un rhumatisme d'il y a sept ans, une jambe aux trois quarts ankylosée.)

Mais Tak, après s'être procuré d'une dame en kiosque, les journaux français... de la veille, m'entraîne dans une rue assez étroite, très *passante*, nommée rue aux veaux (Kalverstraat) aux magasins brillants, étalages plutôt confus et riches comme à

Londres, qu'épars malignement à la parisienne qui est la meilleure façon, aux mille attraits urbains. Déjà je baguenaudais, je flânais le nez dans les glaces, quand Tak me dit : « Ce n'est pas tout ça. Nous avons un rendez-vous non loin. Encore un pas et nous y sommes. »

Et nous pénétrons dans un *bodega* très bien où l'on trouve deux journaux français, *l'Amusant* et le *Journal pour rire!* Nous y trouvons Kloos et d'autres amis de la veille que nous quittons après un bout de conversation et une « goutte » de schiedam-bitter. Cette fois où allons-nous?

Dans un établissement que notre langue moderne n'a qu'un terme, un peu argotique pour qualifier, *épatant* : le grand café-restaurant monstre fleuri jusqu'au comble de chrysanthèmes de toute beauté, aux murailles qui sont de gigantesques miroirs, aux garçons — habit noir, cravate blanche (juste la tenue que je n'ai pas, d'un conférencier sérieux) sans nombre. Nous trouvons enfin une salle à manger des plus gaies et des plus confortables où le déjeuner le plus « fin » nous est servi. Nous prenons le café dans un endroit où il est permis de fumer, et nous repartons pour nous acheminer, en fiacre, à travers le quartier des Juifs, très misérable et très somptueux, où l'on voit dans les rues latérales d'affreux visages et des faces merveilleuses. Une inscription sur une maison assez bien apprend au

passant que Rembrandt, d'ailleurs né à Leyde, dans un moulin, a logé ou est mort là. — Une voiture nous mène après un tour formidable où défile devant moi un Amsterdam varié à l'infini, dans une taverne érigée en l'honneur de Rabelais, dont la trogne rit sur un panneau. Là nous retrouvons Toorop qui désormais ne nous quittera plus, et nombre de jeunes gens, étudiants et artistes, qui m'accueillent d'une façon inoubliablement charmante. Mais je pense à ma conférence. Bah! comme au fond c'est la même que là-bas et que sur le pressant désir de l'auditoire, celle-ci devra surtout consister en citations de moi, rien de plus facile, on fera cela après dîner. — Déjà parler de dîner, bone Deus! Nous tuons le temps en buvant moult et en fumant prou. Et l'on va tout de même dîner, à trois cette fois, dans le même établissement géant que le matin, dans la même claire salle à manger, toute trop blanc et or. Quel repas! que d'huîtres! (les Hollandais les mangent au citron et boivent indifféremment en les gobant du vin rouge ou blanc). — De bière « nationale » nulle trace. Il y en a pourtant, mais je n'en suis pas curieux, toute bière me grise très vite. Sans plus nous attarder à la moutarde, surtout après dîner, — nous pénétrons, après une petite course, dans un salon somptueux où le comité d'Amsterdam m'attend. Poignées de main, encore un coup de schiedam. Un étudiant me prévient qu'à Amsterdam

les publics de conférence n'applaudissent pas. Mais quelle surprise m'attendait ! A mon entrée dans une salle très somptueuse, admirablement peuplée de dames, de jeunes gens et de quelques figures professorales, un peu renfrognées qui devaient se dérider un peu sur la fin, — à mon entrée, dis-je, dans la salle, tout le monde se leva. C'était raffiné, ça m'alla droit au cœur et ce fut plein d'une délicieuse émotion qu'ayant gravi les degrés de la tribune je rendis en trois saluts l'hommage vraiment délicat dont le pauvre conférencier en simple veston, boiteux, pas beau, venait d'être l'heureux, si heureux objet.

Après le petit « flourish » à propos des beautés architectoniques, de l'histoire illustre de la ville... et des vertus et qualités ou tout petits défauts de ses habitants des deux sexes, petit « *flourish* », coup de clairon, fioriture de trompette indispensable selon moi à tout conférencier-lecteur un peu poli parlant dans un pays étranger, plus indispensable, à mon sens, que l'habit noir et la cravate blanche si cruellement exigés à Paris et autres lieux et dont je me passais d'ailleurs sans scandaliser mes auditeurs qui se disaient peut-être (au fait !) « c'est sans doute la mode en France » (ô candeur !), après, dis-je, le salut poli, tout français du bon temps que je récitai de mon mieux, je prévins mon public que la première partie serait consacrée à l'analyse de

quelques ouvrages contemporains et que la seconde comporterait une légère autobiographie non sans citations de mes propres œuvres, vers et prose. Le tout alla à ravir, j'expliquai, sans blâme aucun ni approbation que partielle, ce que c'était que l'école romane : le commencement d'un effort vers le vieux, le pur français, effort très noble, très intelligent, mais un fleuve remonte-t-il à sa source ? et — car on remonte les fleuves, et c'est ce que font vaillamment, bellement, ces messieurs, — le suintement qu'est une source, pour être plus pur, plus salin, plus minéralement savoureux, vaut-il vraiment la peine d'être préféré à « l'extension », dirait l'anglais, le français, ce français moderne, si conspué sans l'être par les romans, dit mieux « l'expansion ». — Et je terminai poliment par ce mot shakespearien : « Question ! » après cinq ou six citations à l'appui de mon dire.

La seconde partie, je n'en parle pas... J'aurais voulu lire un peu d'inédit, car je ne connais rien (j'aurais fait un détestable comédien), d'assommant, de fastidieux, d'embêtant pour encore user de ce maudit français, moderne, comme de redire pour la dixième, pour la vingtième fois des vers parus il y a longtemps, il y a plus longtemps encore, qu'on ne sent plus comme avant... Mais mon inédit était un peu, ô très peu !... léger. J'étais à cette époque dans des dispositions... artistiques, ainsi. Je me

contentai donc, de donner le plus de vers et de prose miens, — de ma voix un peu sourde, mais vibrante, une fois emballée. Succès de poignées de mains, d'un peu de débinage (toujours délicieux, ô faible cœur humain « de qui et de quoi! ») des camarades, de bonne, franche vraiment, jeune et sincère sympathie. — Au sortir de cette vraiment belle séance, je manifestai, en toute véracité, je vous l'assure, une extrême fatigue, et plusieurs de ces messieurs, Tak devant prendre le train pour une banlieue où il habite, et Kloos m'ayant dit au revoir, paraissant, lui aussi, extrêmement las, un peu comme toujours, voulurent bien m'accompagner jusque chez mon hôte qui m'accueillit le *Figaro* à la main, — il s'y agissait de l'imbécile catastrophe de la rue des Bons-Enfants arrivée la veille, à Paris et que ni moi, ni mes amis nouveaux n'avions eu le temps d'apprendre par les télégrammes des feuilles locales. Un brin de causette, un cigare et un verre de schiedam et le « bonne nuit » mutuel m'eurent bientôt conduit jusqu'au seuil de ma chambre où je lus au lit les « détails ». Mais je ne tardai pas à souffler la bougie, — et je m'endormis en comprenant de moins en moins l'anarchie « militante ».

Grand jour aujourd'hui ! Programme surchargé. Avant déjeuner, visite au musée principal... où est la *Ronde de nuit*, après déjeuner, promenade dans les lieux « pas sûrs » et archipittoresques de la

ville, dîner, seconde conférence, après, tour parmi les quartiers « amusants ».

En prenant le thé avec Israëls — la vieille femme de ménage travaille joliment bien et nulle part je n'ai, même dans la classique Albion bu meilleur. « *the drink which warms people, but never intoxicates them, Sir!* »

Tak et Toorop m'enlèvent après avoir prévenu des grands projets ci-dessus Israëls qui se tiendra prêt à toute rentrée nocturne.

Un tramway, des canaux, une grande place, un grand monument polychrome à tourelles, le seul sérieux d'Amsterdam ; ce n'est ni beau ni laid, c'est grand incontestablement. Un escalier monumental conduit à une salle immense, la grande nef d'une cathédrale, avec quelque chose de lumineux discrètement comme un autel allumé dans l'ombre, au fond, tout au fond. De littéraux bas côtés à moitié séparés par de somptueux rideaux de peluche (sur des murs de brique très bien adaptée et formant des figures géométriques... des plus agréables, mais de brique tout de même. Quelque raison nous pressant nous parcourons en jetant à droite et à gauche des regards, pour ma part, charmés autant qu'étonnés, sur, surtout, entre des paysages de Ruysdael, des animaux de Potter, sur, dis-je, des rangées de beaux portraits et de groupes de portraits noirs en fraises et en collerettes éblouissantes. Un temps d'arrêt toute-

fois devant les *Syndics* de Rembrandt, toile magnifique, magique! les beaux personnages si bien, si logiquement campés. En face on a eu l'idée, baroque ou logique, de pendre un tableau de Troost, pastelliste de talent du XVIIIe siècle. C'est aussi une série d'hommes (en perruques régence avec un ruban mignard aux retombées de la perruque sur les épaules). Ils sont tout en bleu ciel, rosés, l'air point bon. Ce sont les régents d'un Orphelinat qui représentent admirablement dans leur aspect dur et frivole *les classes dirigeantes* d'alors enrichies par la compagnie des Indes — à la droite de ce tableau curieux quand même, un malingre orphelin, comme un chien galeux se tient respectueux et blotti. Je m'imagine ce que doivent penser les syndics d'en face de leurs compatriotes de deux générations après, et de

« Leurs méfaits plus hideux encor que leur... tenue ! »

Nous retrouvons Troost et son talent minutieux mais gâté, dans une salle latérale qui pourrait s'appeler *musée des horreurs*. On y voit toutes sortes de cadavres plus ou moins dépecés par tels et tels chirurgiens. Juste en face, encore un Rembrandt malheureusement brûlé dans sa hauteur, mais où éclatent tout le génie, toute la haute franchise du Maître qui n'hésite pas à nous montrer le ventre ouvert, le crâne trépané et la cervelle d'un *sujet*,

avec la main du chirurgien promenant à loisir son scalpel parmi les lobes de ce cerveau presque en décomposition. Sur un autre tableau caractéristique dans cette salle, l'on voit plusieurs personnages en bleu de ciel et en perruques à nœuds de rubans, circulant sans enthousiasme autour d'un corps que celui d'entre ces muguets qui paraît le chef de cette clinique désigne d'un doigt dégoûté...

Plus loin c'est la *Ronde de Nuit*, dans son sanctuaire. Tout a été dit sur ce chef-d'œuvre mystérieux. Je voulais parler de Rembrandt à ce sujet, j'y renonce et je préfère donner ici une opinion sans doute oubliée, celle de l'un peu suranné Edmondo de Amicis, dans sa phraséologie légèrement fripée : «Rembrandt exerce un prestige particulier; Fra Angelico est un saint, Michel-Ange un géant, Raphaël est un ange, Le Titien est un prince — Rembrandt est un *spectre*. » Le voyageur italien gâte plus loin son mot en l'expliquant. Je le retiens comme très bon. Il veut dire à moi aussi des choses peut-être plus nettes.

En quittant à regret ce tableau unique, guidé par un gardien, bicorne doré, médaille d'argent suspendue à un ruban jaune, comme à La Haye, nous contemplons sous verre le témoignage d'une visite à ce musée de l'Empereur d'Allemagne. Il est amusant de voir la signature innocente de la reine Wilhelmina, celles correctes de la reine régente et de l'impératrice...

En revanche le paraphe de Guillaume II est curieux. Le mot Wilhelm est écrit en caractères allemands cursifs d'une rare élégance. Le paraphe proprement dit entoure deux fois le nom que suivent deux initiales latines, I. R. (imperator. rex).

En sortant du musée on remarque à l'entrée un groupe plus grand que nature tout peinturluré, doré, qui représente, populairement, David et Goliath. On voit même David muni de sa fronde. C'est drôle mais peu à sa place et ferait mieux dans un musée municipal des antiquités civiles et autres d'Amsterdam. Ça appartenait, paraît-il, à ce qu'on appelait alors un *labyrinthe*, à la fois une galerie de figures, et comme le nom l'indique quelque chose de... *risqué* comme qui dirait nos *skatings* ou nos montagnes russes...

Et nous allons déjeuner sans trop disserter sur la peinture moi, dans l'intervalle des mets, tout à la belle place, à un canal voisin, bondé d'embarcations de tout gréement, au mouvement londonien de passants et de voitures. C'est là que je vois, ou plutôt que je revois, des femmes à casques ; j'en avais déjà croisé, il y a vingt ans, à Bruxelles, d'où ce vers très ancien de moi,

Et des femmes avec du cuivre après leur front.

Le déjeuner « over » nous allâmes inspecter les

quartiers peu rassurants. Il y a en effet des canaux affreux, abandonnés au cours ou plutôt au long du stagnement desquels surplombent, se balancent, on dirait de sordides maisons tout de guingnois. C'est d'un vénitien pourri qui donne à grelotter. En revenant, devers le dîner et... la seconde conférence nous passons par une rue où des devants de boutiques sont clos seulement par de fantaisistes portières en telles étoffes que l'Orient ou même l'Occident peuvent procurer. De temps en temps ces portières se soulèvent et des scènes de volupté s'annoncent aux bourses modestes ou sans préjugé. Rendez-vous d'ouvriers, de marins.

Nous revoici enfin dans les quartiers « propres ». L'apéritif, le dîner, la conférence : celle-ci dans une salle moins grande, — et des applaudissements tout de même à la fin. Après, — *o incredibile dictu!* — un souper, il pouvait être onze heures et demie, je dus rester sur les huîtres et sur les toasts auxquels je répondis d'une voix éraillée s'il en fut... Et nous repartîmes pour les quartiers « amusants! »

La Nes, une longue rue étroite pleine de cafés-concerts et de petits bals avec repos...

Ça m'a paru triste, pas même ignoble de la *sainte* ignominie de Paris et je n'y fis pas long feu après un essai d'audition d'une « revue », « Amsterdam fin de siècle » mais c'était trop ennuyeux et je ne tardai pas à vouloir revenir à mon lit si bien gagné.

C'est le jour de mon départ d'Amsterdam ; thé matinal, départ à midi, Toorop en tête. Israëls est en train de peindre dans la cour en bas deux types bien curieux de femmes : une juive superbe, brune, forte et brutalement vêtue de rouge et de noir — une plantureuse Hollandaise frisottée, comme mignonne dans la majesté de sa chair ferme que font ressortir le corsage et la robe admirablement pris. Je voudrais dire adieu au bon peintre et le charger de mes remerciements affectueux à Witsen, mais Toorop me dit que sans doute nous reviendrons un instant, car le départ sera vers trois heures. Nous filons en tramway, munis de ma valise et nous attablons dans un restaurant non loin de la gare pour un très long déjeuner. Peu à peu beaucoup de nos amis viennent et s'attablent aussi.

Et nous finissons par atteindre l'heure. (Pas) « joyeux » voyageur, je gravis les degrés de la gare monumentale flanqué de ma « festivale escouade » et... grâce à Toorop qui va chercher quelque chose en ville nous manquons le train de trois heures. Celui de cinq que nous attendons « patiemment » au buffet nous entraîne, le retardataire et moi, dans la nuit, et la pluie battante, après de cordiaux et inoubliables « au revoir ».

VIII

Quelle pluie à l'arrivée! Nous avons un mal infini à nous procurer un véhicule, nous y parvenons puisqu'il ne faut jamais désespérer de rien, et avant de reprendre la route d'Hélène-Villa, nous nous engloutissons dans un certain café central où l'on accède par un vaste escalier vraiment monumental. Dès un peu accoutumés à la lumière électrique après toute cette paix pour les yeux de la lampe du wagon et l'obscurité relative du reste de la ville, nos yeux tombent sur deux affiches (les mêmes) étonnantes représentant de grandeur demi-nature, le Sar Péladan en robe monacale, les yeux baissés, sa crinière et sa barbe légendaires aspirant eux aussi, ainsi que le nez — rien de celui du Père Aubry, d'*Atala*, — à la terre.

En exergue l'annonce pour le lendemain d'une conférence sur la Magie et l'Amour (si je ne me trompe trop grossièrement). L'heure huit heures du soir.

Munis de ces renseignements nous continuons notre route jusqu'à chez Zilcken qui ne nous en veut

pas trop du train manqué et de sa course inutile.

— Le lendemain, quelle joie! Rien à faire : on a beau dire, le repos est bon. Et quelques pures véritablement délices que m'aient procurés trois publics mieux accueillant l'un que l'autre, y penser et y repenser m'était alors et m'est encore plus doux, s'il est possible que le *contact*, si j'ose ainsi parler. Plus de conférence à préparer, à débiter, rien qu'une à entendre, et quelle!

J'ai toujours fait en Joséphin Péladan la différence entre l'homme de talent considérable, éloquent, profond souvent, et que tous ceux capables de comprendre et d'apprécier, doivent, sous suspicion de mauvaise foi insigne, admettre sinon admirer au moins en grande partie, et le systématique, le sans doute très sincère mais le certainement trop encombrant sectaire, qu'il se dénomme Sâr ou Mage, à qui Barbey d'Aurevilly disait déjà dans une préface à son *Vice Suprême*, « n'usez donc de magie que de celle du talent ».

Thé-déjeuner, café au salon, où Mlle Renée me montre ses beaux albums « Zaponais » et un oiseau qu'une ficelle meut en tout sens. Je crois même me rappeler qu'il « chantait » au grand émoi du serin qui lui répondait vigoureusement. Passage à l'atelier où Zilcken m'initie encore à la littérature moderne néerlandaise.

Avec Kloos et Verwey, Delang, un partisan de ce

dernier, Frédéric van Eeden, très doux et très goûté (je me souviens de sa poignée de main à Amsterdam), sont les principaux poètes *modernes* de la Hollande. Son peut-être plus grand prosateur serait van Deysset, dont l'éloge presque hyperbolique est dans toutes les bouches compétentes de là-bas.

Mais l'on ne peut bavarder sans cesse. Je monte faire une petite sieste, chose, la sieste, qui m'est familière surtout depuis six ans que ma santé se trouve si détraquée, et que je n'ai pu pratiquer ici jusqu'à ce bienheureux jour d'un battage de flemme si bien gagné.

Je sommeillais tant et si bien en bras de chemise, recouvert de mon pardessus et d'un édredon, que force fut à mes hôtes d'envoyer la bonne qui parlait un peu anglais, laquelle dut frapper plusieurs fois très fort à la porte en me criant dans un accent néerlandais indubitable et inimitable ici : « *Get up, Sir. Dinner is ready.* »

I will be down stairs directly, répondis-je, et après une toilette rapidement menée, emportant mon pardessus, je descendis pour le dîner — et pour la conférence de Péladan comme dessert de haut goût.

La salle où Péladan doit parler est celle du Kunstkring le cercle d'art des « jeunes » de la Haye. Assez grande, en long, plutôt faiblement éclairée.

Nous arrivons quand le conférencier est en chaire.

— Un mot de description ne nuira pas, je pense. Tout au bout de la salle s'élève une véritable tribune ; de la tablette de cette tribune tombe une chasuble rouge à croix jaune qui la cache entièrement. A droite et à gauche dans des chandeliers d'église brûlent quatre cierges dont deux ont des proportions de cierges pascals et les deux autres celles de cierges d'autel. Péladan que je connais un peu de Paris, apparaît de loin, en son habit noir à jabot et à manchettes, — bizarre mais d'une grande distinction *sui generis*. La voix est bonne, *sui generis* aussi, grave, un peu faible. Il parle de magie, d'anges, de fils d'anges. Bref c'est le Péladan contestable, mais encore « talentueux ». Il descend de la tribune au bout de quelque temps pour se reposer, comme c'est la clémente coutume là-bas. Le public est indécis. Il faut bien dire qu'il est venu là un peu dans l'espoir de voir un excentrique, disons le mot, un grotesque. Une réaction dans le bon sens se prépare qui éclate en vifs applaudissements, quand dans la seconde partie, après avoir finement... et malicieusement de parti pris, parbleu ! parlé ou plutôt jasé des femmes, il s'éleva, se sublimifia dans une sorte d'invocation cette fois presque tout à fait très chrétienne sans plus de magie que de droit pour un homme si infatué de cette véritable croyance sienne. Zilcken (j'ai dit qu'il m'avait accompagné) et moi nous descendons dans un local où Péladan,

entouré et félicité, se délassait de la solennité de son discours de tout à l'heure en paradoxes amusants et le charmant causeur qu'il est se donnait pleine carrière. Je profitai d'une seconde de silence pour m'avancer vers lui. Il me reconnut sur-le-champ et nous serrâmes cordialement la main. Après quelques coupes de champagne vidées, chacun s'en fut chez soi, après s'être donné toutefois un rendez-vous pour le lendemain au Restaurant royal, où un déjeuner en l'honneur du Sâr devait être donné.

Le lendemain, à l'heure ordinaire nous nous rendîmes Zilcken, sa femme et moi au Restaurant royal — où j'ai oublié de dire qu'on m'avait, précédemment offert un banquet qui fut très cordial et très joyeux. La compagnie était déjà nombreuse. On n'attendait plus que le Sâr. Il vint bientôt accompagné de deux autres convives. Un bonnet d'Astrakan, un pourpoint de soie, des bottes de chamois blanches, et un manteau composait son costume. Et vive lui ! de se moquer du qu'en dira-t-on et d'arborer les vêtements qui lui plaisent, tandis que la majorité même des artistes s'habille comme tout le monde et que le même faux-col étrangle le cou de l'aigle et celui de l'oie !

Mais on se met à table ; Péladan et moi, entre deux dames. Vous dire les adorables méchancetés, parfois le *latin* qu'il m'envoyait plutôt pour gentiment taquiner ces dames, qu'à cause des énormités

qu'il était censé contenir, les *mots* sans nombre, bref toute la joliesse de sa conversation, tâche au-dessus de moi, rêve !

Après son départ pour une célèbre plage toute voisine, Scheveningen, dont je vais même vous parler maintenant que toutes mes « aventures » à La Haye et de par ailleurs sont épuisées, — ce ne fut qu'un concert de palinodie. On revenait sur lui, et il quitta, le lendemain, La Haye pour Paris, emportant avec de sérieuses promesses de la plupart des peintres de la ville et de la région pour son salon des Rose + Croix dont il est comme on sait le Grand Maître, l'estime, la sympathie, *j'oserai* ajouter, je souligne j'oserai, — car c'est un homme si contredit ! — un commencement d'admiration pour l'immense talent et le génie (au fond) que je lui trouve.

Quelques jours auparavant, j'avais reçu la visite de l'aimable éditeur Blok, mon présent collaborateur. Blok m'invite à déjeuner, m'emmène en tramway jusqu'à un restaurant encore inconnu de moi !! mais magnifique et où la chère fut exquise. Après le café, il me proposa un tour à Scheveningen et j'acceptai.

Il s'agissait de louer une voiture et une voiture découverte, opération lente. Heureusement la rue du « louageur » se trouvait en face du tout petit hôtel de ville mignardement gothico-renaissance

dont les détails et le carillon nous ou plutôt me firent paraître courte une bonne heure, ce qui n'était pas le cas de Blok. Ce petit homme tout nerfs sous son enveloppe un peu bedonnante s'impatientait, trépignait, piétinait. Enfin la voiture convoitée arriva. Nous nous installâmes pleins de couvertures, de foulards, etc., car nous allions à la mer dont l'air en novembre n'est pas caniculaire, sur les coussins très convenablement capitonnés du « char *point* numéroté », que sur les registres de ce bon preneur de temps de louageur.

Scheveningen est situé à deux milles de La Haye. On y arrive par une route qui doit être splendide en été, mais il faisait cette après-midi un temps superbe et les gigantesques ormes des deux côtés du chemin avaient encore quelques feuilles rouge et or. Du côté gauche de notre voiture ce n'étaient partout que petites maisons fantaisistes, peinturlurées, découpées, déchiquetées par une architecture falote et qui rappellent en plein celles qui font la joie et le repos autour de nos Expositions, n'est-ce pas? un peu lourdes et vaguement ennuyeuses dans leur splendeur de *toc* aussi! A droite la lisière du bois, mon voisin d'en face d'Hélène-Villa.

Au bout d'une demi-heure la princière, la royale route fait place à la rue unique du village, un grand village de pêcheurs, dont les habitants ont, paraît-il, gardé des mœurs patriarcales. En tout cas leur

costume, surtout celui des femmes est bien particulier et doit dater de loin. C'était un dimanche. La cloche de la modeste église au clocher pointu appelait au prêche ces sincères et vraiment protestants de cœur plus que de théologie, si l'on peut parler beaucoup de cœur en parlant du protestantisme, — mais je ne parle ici que de protestants ignorants, humbles, simples, comme les vrais catholiques de nos côtes. Puis on voit la mer. La mer! il y avait longtemps que je ne l'avais vue, ni respiré son air sauveur. Elle est très belle, d'une mélancolie au soleil presque couchant, très calme et qui lèche la plage où sommeillent, je ne sais comment arrivées là, quelques rares barques de pêche (je ne crois pas qu'il y ait d'autre *port*). D'autres barques, innombrables, paraît-il, sont « au large » avec leurs petites voiles noires, qui souvent impuissantes, les trahissent quoi qu'elles en aient,

« Et ça se dit sombrer ! »

comme dit si spécialement le *matelot* Corbière.

La voiture nous ramène à travers des dunes où font piteuse mine à côté du village travailleur et pieux d'en bas, les luxes morts, la camelote vaniteuse des gens qui vont — t'aux eaux (je vais aux z-eaux, tu vas zozo, etc.), casinos en bois peints, « splendid hôtels », boarding houses et autres illé-

cébrances. Mais nous contournons bientôt une sorte de parc anglais, « paysage fondant », des buttes Chaumont... en moins bien, il faut l'avouer, et nous entrons dans le bois qui commence par de petites allées encore un peu émondées, tailladées, j'allais dire pommadées à l'usage du high life pendant le ou la season. Nous en prenons une qui s'appelle Verhuell-weg (ô reine Hortense! ô le temps des harpes, des romances!) et bientôt nous enfonçant dans la vraie haute futaie du Bois, rejoignons bientôt, après avoir laissé derrière nous la façade peu belle du château d'hiver, Hélène-Villa.

Hélène-Villa! Charmant séjour où j'ai reçu la bonne, la sainte hospitalité d'artiste à poète, hélas! c'est ce soir que je passe ma dernière nuit dans tes murs témoins de tant de bonnes causeries!

Après le dîner pendant lequel il fut surtout question de la conférence de la veille et du Péladan inattendu du matin, s'organisa dans l'atelier une soirée où assistaient la plupart des personnes qui m'avaient suivi dans mes deux lectures de La Haye, et les parents de Zilcken, de qui le père, excellent violoncelliste, nous tint une partie du temps sous le charme de sa virtuosité. Des dames de véritable talent chantèrent à ravir. Les gâteaux et les liqueurs cependant ne cessaient de circuler. De flatteuses demandes d'autographes me sont adressées, auxquelles j'accède de tout mon cœur, même une dame

amateur, peintre et statuaire à ses moments perdus, me prie des plus gracieusement de mettre mon nom sur un éventail où brillent déjà ceux de Sarah Bernhard, Planté, Sarasate *e tutti quanti*. — Je ne pus que satisfaire au désir de cette aimable personne.

On se sépara vers minuit et demi. Je montai vite à ma chambre, bouclai ma légère valise et le lendemain dès sept heures je prenais le thé avec mes hôtes. J'avais le soir fait mes adieux à la mère de Mme Zilcken et à la toute gentille et plaisante Mlle Renée, qui, paraît-il, a gardé un bon souvenir du « Môssieu ».

Une bien cordiale poignée de main à Mme Zilcken et un saut, un peu lourd et... aidé, dans la voiture où son mari m'accompagne, et nous voici, au bout de dix minutes, en gare où m'attendaient le bon Toorop et le cher Verwey.

Le train siffle, un *saut* analogue à celui de tout à l'heure, cette fois dans le coupé qui doit ne me descendre qu'à Paris, des mains agitées de part et d'autre jusqu'à perte de vue — et me voici roulant dans cette part de Hollande admirée si fantastique, il y a quinze jours, admirée aujourd'hui si belle, si verte, si puissante contre l'eau, sa parure et son danger. Je retraversai ensuite la si différente, si curieuse Belgique, que je devais voir de plus près quelques mois après. Puis la France et Paris.

En route j'avais fait ces vers qui clôront ce récit où je me suis tant plu :

Gens de la paisible Hollande
Qu'un instant ma voix vint troubler,
Sans trop, j'espère, d'ire grande

De votre part, voulant parler
A vos esprits que la nature
Fit calmes pour mieux y mêler

L'enthousiasme et la foi pure
En l'idéal fou de réel,
Et l'idéal et l'aventure

De sorte équitable, — ô le ciel
Non plus brumeux, mais de par l'ombre
Même et l'éclat essentiel,

O le ciel aux teintes sans nombre
Qu'opalisent l'ombre et l'éclat
De votre art clair ensemble et sombre,

Ciel dont il fallait que parlât
Aussi ce vieux siècle au-then-tique,
Et dont il fallait que perlât

Cette douceur vraiment mystique
Et crue aussi vraiment, qui rend
Rêveuse notre âpre critique,

O votre ciel, fils de Rembrandt !

VINGT-SEPT BIOGRAPHIES

DE

POÈTES ET LITTÉRATEURS

PARUES DANS *LES HOMMES D'AUJOURD'HUI*

LECONTE DE LISLE

Poète français, né en 1820, à l'île de la Réunion. M. Leconte de Lisle porte en jeune homme ses soixante-cinq ans, et à contempler sa large tête hâlée, ses traits hardis et réguliers, son grand front obstiné, son nez droit, volontaire, ses lèvres assez fortes dessinées d'une ligne extraordinairement nette et pure, tout cet ensemble athlétique que confirme un regard clair, troublant quand il insiste, on dirait plutôt un Breton, et un dur Breton, qu'un créole. La voix se tient dans une note plutôt élevée, mais qui devient grave dès que la discussion se fait sérieuse ; seulement, si l'ironie s'en mêle, le *velouté* revient et l'épigramme n'en est que plus cruelle. Quand il récite de ses propres vers, une haute émotion fait vibrer tout son être, superbe et va frapper ses auditeurs d'une sympathie irrésistible.

C'est un beau causeur, avec son monocle traditionnel et sa cigarette légendaire ; gai tout juste, enjoué parfois.

*
* *

Sa jeunesse fut studieuse, quoique je me doute qu'à son arrivée à Paris, vers l'an de fièvre 1848, il aura bien ébauché quelque barricade ou tout au moins plusieurs constitutions. Il avait déjà des vers en portefeuille, dont, sans doute beaucoup, peut-être très intéressants biographiquement et déjà beaux, furent sacrifiés par le goût impérieux du jeune maître.

En 1853 paraissaient les *Poèmes antiques* qui étonnèrent les lettrés et valurent à l'auteur de précieuses amitiés : Alfred de Vigny, Victor de Laprade, plus tard Baudelaire et Banville. Le poète cependant peu riche, donnait des leçons de haute littérature. Ce lui fut l'occasion toute naturelle de revoir ses classiques anciens et de ces études d'homme sortit une traduction de *Théocrite* et d'*Anacréon*, dont la savoureuse littéralité fut un régal pour les délicats et mit hors de l'ombre ce nom que d'incessants travaux allaient rendre glorieux. Des poèmes évangéliques avaient précédé ; mais en dépit de la forme magistrale, l'onction manquait ; on sentait que le poète était là sur un terrain étranger à sa pensée. Au contraire, les poèmes Védiques et Brahmaniques qui eurent lieu peu après, entremêlés de superbes paysages des Iles et tableaux d'animaux : les *Eléphants*, le *Condor* et cette terrible eau-forte, les *Chiens*, révélèrent un poète épris du néant par dégoût de la vie *moderne*, ce qui n'empêcha pas le

maître de donner bientôt toute sa mesure dans ce colossal livre des *Poèmes barbares*, études d'une *couleur inouïe* sur le Bas-Empire et le moyen âge. Puis l'amour des anciens le reprit, et, en relativement peu d'années, il dota la littérature française d'immortelles traductions d'Homère, d'Hésiode, des tragiques grecs, et de quelques latins. *Kaïn, le Lévrier de Magnus*, mille et un autres poèmes plus beaux les uns que les autres, en attendant son œuvre caressée, les *Etats du Diable*, attestaient que le poète vivait toujours splendidement.

*
* *

Mil huit cent soixante-dix trouva Leconte de Lisle prêt à coiffer le képi et à endosser la capote de garde national. Il fit patiemment son service, et, aussitôt la guerre finie, se remit aux Lettres. Vers cette époque, une tragédie, *les Erinnyes* eut plus qu'un succès d'estime à l'Odéon.

Depuis 1873, un emploi à la bibliothèque du Luxembourg lui permet de mener une existence calme et simple. Il est marié depuis longtemps et n'a pas d'enfants.

*
* *

Leconte de Lisle a dès aujourd'hui parfait son

monument. Entouré, admiré et vénéré d'une jeunesse fidèle, applaudi du public compétent, reconnu l'un des premiers d'entre les écrivains en vers de ce temps, la Gloire suprême vient à lui sous une forme inattendue.

Il avait plusieurs fois essayé sans succès d'entrer à l'Académie française. Je ne sais quelles plus ou moins mesquines considérations l'écartaient de tous les fauteuils vacants, quand Victor Hugo vint à mourir, et ce ne fut, même dans la presse qui lui avait été souvent dure et injuste, qu'une voix pour le désigner comme le seul successeur de celui à qui on venait de décerner des honneurs si extraordinaires.

En effet, Leconte de Lisle seul peut occuper ce fauteuil. La gravité de son œuvre, la grandeur de ses vues littéraires, sa vie sévère, sa tenue plus que correcte, exemplaire, ses mœurs véritablement académiques, l'appellent là.

*
* *

L'Académie est l'objet de bien des risées, méritées parfois. Mais c'est l'Académie, on a beau dire, l'Académie française, grande fondation d'un grand homme, institution respectable et au fond respectée, même des railleurs, et littéraire par excellence ! De même qu'il y a des Ducs faits pour elle, ces Ducs,

tant décriés par une presse frivole, il y a des littérateurs sans qui elle ne serait pas. Corneille, Racine, Buffon, Chateaubriand *devaient* être de l'Académie, Molière pas. La Fontaine eût put n'en point faire partie. De nos jours Musset détonait dans ce milieu, Vigny y eût fait merveille sans les affreux Comte Molés pendus à ses chausses, Sainte-Beuve et Renan, mixtes, y sont des noms congruents. Mais à l'heure présente, Leconte de Lisle se trouve être l'homme de l'Académie et de ce Fauteuil. Son élection à l'unanimité s'impose et est faite.

J'ai dit que Leconte de Lisle était un beau causeur ; souvent amer, par exemple. Il a, cet homme, parfois des rancunes, des préventions d'homme, et gare à ceux qu'il investit de son animadversion ! Une dent acérée brille et mord ferme le malheureux, entre le monocle et la cigarette.

N'importe ! il en est parmi ces victimes d'injustices criantes en somme qui n'en veulent pas du tout, mais pas le moins du monde à leur « Carnifex », comme eussent crié Jean-Jacques et son cousin Bernard, et que d'ailleurs l'équité, un goût sûr et l'amour des Lettres forceraient quand bien même à crier solennellement et devant le monde entier :

Leconte de Lisle est un grand et noble poète !

FRANÇOIS COPPÉE

J'aime François Coppée académicien, et je n'aime pas François Coppée académicien.

J'aime François Coppée académicien, parce qu'avec ses quarante-trois ans non encore sonnés (Paris, 26 janvier 1843), ce Parisien pur-sang pourtant de famille, de naissance et d'éducation, a bien l'esprit de suite, d'ordre et de méthode, qu'il faut toujours porter sur soi pour la défense contre la vie. O oui, qu'il l'a, alors, cet esprit triple et décuple, et cubé, et qui l'aura préservé de bien des choses, conduit à bien des succès, enfin maintenu dignement à des hauteurs littéraires et sociales où plus d'un de son âge perdrait un peu la tête ou tout au moins la tenue.

Dans ces conditions d'équilibre, Coppée devait faire, dès à présent, un plus que parfait académicien. Je le vois d'ici travaillant au Dictionnaire, défendant tel néologisme, combattant (bravo !) l'introduction dans la langue française de ce mot anglais-ci ou italien-là, toujours avec mesure mais fermeté. Je le vois ciselant un rapport, préparant

un discours, s'intéressant aux demandes, réclamations et sollicitations qu'il faut, examinant, classant. D'un grand secours à ses collègues, par contre aux Lettres et, dans certains cas, à la Vertu, noble emploi d'un temps dérobé à la production du cabinet de travail.

Et puis Coppée a au suprême degré le don d'assimilation. Par ceci loin de moi la pensée de parler d'une assimilation littéraire quelconque. Coppée, au contraire, a, dès ses débuts, su être et rester lui-même, et ce lui est même très caractéristique. Il laisse à d'autres, moins fiers, de s'introduire dans la peau d'un grand poète ou reconnu tel et de vente, et de *faire illusion !*

Non, je veux dire que Coppée, en homme d'esprit, de tact et de goût, sait se faire tout à tous et brillera dans un salon aussi bien qu'il fera les délices d'une société de camarades, où, par sa manière judicieuse, amènera tout le monde à son avis ou presque, s'il s'agit d'un débat littéraire.

Dès lors, le ton, la démarche académiques ont dû tout d'abord être conquis par cet esprit d'élite, et les « Ducs » aussi bien que les princes du théâtre, de l'histoire et de la critique sont ses pairs non moins que ses collègues.

Mais je vous dois quelques détails plus précis et je remets à la fin de ceci mes raisons pour ne pas aimer François Coppée académicien.

Lorsque l'éclosion définitive de son talent prit place au grand jour, notre poète se voyait employé au ministère de la guerre et vivait à Montmartre avec sa mère et sa sœur. Depuis la mort de la première, celle-ci ne quitta plus son frère et vit encore avec lui, célibataires tous deux, dans une jolie habitation de la rue Oudinot, où le poète jouit d'un jardin sérieux. Il n'a fait d'ailleurs en quelque sorte que revenir au nid, son enfance s'étant écoulée dans ces régions calmes et mélancoliques de notre tumultueuse capitale. Quelques poèmes d'une saveur vraiment nouvelle et d'une forme étonnante pour un débutant furent insérés au premier *Parnasse contemporain*, qui apprirent le nom du jeune homme à quelques lettrés. *Le Reliquaire* suivit (1866) et fut peu remarqué. *Les Intimités* (1867) n'eurent guère plus de succès. Il fallut la prodigieuse réussite du bijou, *le Passant*, pour appeler l'attention du public sur les œuvres antérieures de Coppée, qui, dès lors, ne cessèrent d'avoir une belle vente. Le poète était lancé. En 1870, il donnait aux Français les *Deux Douleurs*, un acte touchant où déjà perçait le Coppée futur qui venait de donner aussi sa note en librairie dans le poème *Angelus* et autres petits récits réunis sous le titre de *Poème modernes*.

Ici je m'arrête pour saluer en ces livres, *le Reliquaire*, force et grâce, mais grâce forte, un peu spadassine, très haute ; *les Intimités*, libres idylles,

chaudes, et, si mièvres, pas si mièvres que cela ; *le Passant*, ardent oarystis dont le dénouement chaste est plus brûlant que tout autre imaginable ; des œuvres de premier ordre, passionnées, sans contorsions et d'une forme merveilleuse. Elles suffisent à mettre le poète au premier rang et lui feraient tout pardonner s'il y avait à pardonner. Elles le rendent digne, qu'on le sache bien, à elles seules *trois*, de s'asseoir là où Musset s'est assis !

Après la Guerre et la Commune, pendant lesquelles il avait fait réciter des à-propos pratriotiques, *Lettre d'un mobile breton, Plus de sang*, entre autres, Coppée quitta son ministère et entra à la Bibliothèque du Luxembourg qu'il devait également quitter pour devenir bibliothécaire du Théâtre-Français. Des dissentiments, je crois, l'obligèrent à ne pas garder longtemps cet emploi et c'est libre de toute occupation extérieure à la littérature que le voici enfin et pour longtemps.

Deux grands drames en vers, en outre de plusieurs recueils, *les Humbles*, *le Cahier rouge*, et de plusieurs petites pièces, *l'Abandonnée*, *Fais ce que dois* (1871), *le Petit Marquis*, en prose, avec M. A. d'Artois (1874), *le Luthier de Crémone* (1876), prouvèrent que Coppée n'était pas disposé à se reposer sur ses lauriers. Ces deux drames, dont le premier, *Madame de Maintenon*, malgré l'ingéniosité de l'intrigue, sombra presque dans l'indifférence (Louis

Bouilhot avait dans *Madame de Montarcy*, indiqué autrement la figure curieuse de cette « Mère de l'Église ») et dont le second, *Severo Torelli*, fut un grand succès d'estime et de recettes, rappelèrent autour du nom de Coppée, non pas oublié, certes, mais un peu négligé depuis quelque temps, l'attention publique qu'il s'agissait de tenir en éveil du côté du théâtre, car il paraît que Coppée dirige maintenant son effort vers ce genre, exclusivement ou presque.

Et ceci m'amène précisément à dire pourquoi je n'aime pas Coppée académicien.

Pourquoi ?

Parce que j'ai peur que l'Académie ne nous gâte, à nous autres vrais amis de la gloire de l'auteur, ne nous énerve notre Coppée, comme le monde, les salons et des bravos incompétents, sans compter de sourds conseils de faux camarades, nous ont déjà gâté et énervé notre Coppée, d'à partir d'*Angélus* et des *Deux Douleurs*. Là, le mot est lâché, voilà pourquoi !

*
* *

Ah, que Coppée cette fois, maintenant qu'il est son maître — plus d'ambitions, hein ? sinon, j'espère, celle d'être un grand poète le plus possible? plus de risettes ni de visites, ni de soirées ruineuses

d'estomac et de cervelles ? — que Coppée instruit par l'expérience ne gaspille plus talent, esprit, temps, dans de petites choses pour plaire (non à Madame, ceci fait des choses divines) mais aux DAMES — O les DAMES ! ces dames des soirées, des revues graves, des étalages de coiffeurs et des W. C. de chemins de fer ! Qu'il n'occupe pas ses heures aux discussions souvent *abat-jour-vert* et surannées du docte corps, et que le vernis, le poli du lieu n'aille pas dessécher à tout jamais sa veine ni sa verve.

Ah, Coppée, versez-nous, vous le poète fait, versez donc cet esprit aigu, parfois amer de votre conversation, et votre imagination toujours vive et fraîche et votre belle forme volontaire qui éclate jusque dans vos moindres productions, versez-nous tout cela dans des œuvres larges, viriles. Vous ne reviendrez pas, c'est clair, à la beauté de vos trois premières œuvres. Mais quelle force, quelle profondeur ! Vers ou prose, vers et prose, tentez tout. Laissez-nous tranquille avec votre habit vert. Fichez-nous la paix avec ce décorum dont vous riez sous cape et même un tantinet au grand jour.

Allons, vite, du beau, du bon, et beaucoup ! Vous nous devez tout cela, à nous vos vrais amis, *vos vrais amis*, entendez-vous ?

PAUL VERLAINE

Paul Verlaine est né à Metz, le 30 mars 1844, et à opté en 1873 pour la nationalité française. Il fit ses études à Paris, où il résida constamment avec l'exception de fréquents voyages et longs séjours à l'étranger et en province, C'est surtout le Nord, un peu l'Est, la Belgique, une bonne part de l'Angleterre, de vagues Normandies. Orne, pays de Caux, et un bout d'Allemagne, qu'il parcourut, reposant ici sa tête pendant des années pour ne rester là que le temps d'une visite ou deux aux bons endroits. Il avait passé sa petite enfance à Montpellier et se rappelle encore cette ville et son *Peyrou*, ses *pénitents* de toutes couleurs, — et cette chaleur ! Ses seules aventures dans ce Midi sur le pouce furent l'absorption d'un scorpion dans un verre d'eau sucrée (le scorpion en mourut) et une brûlure de la main droite, obtenue en la plongeant — adorable, intelligent bébé ! — dans une Dubelloy (ou bouillotte) remplie d'eau bouillante, et qui rendit gaucher l'auteur des *Poètes maudits*.

En 1865, il donnait à l'impression les *Poèmes Sa-*

turniens, recueil de vers déjà anciens, faits pour la plupart dans son pupitre de rhétoricien en proie à feu le baccalauréat encyclopédique et polytechnique d'alors. On fit à ce livre, qui parut en même temps que le *Reliquaire* de Coppée, l'honneur de ne s'en un peu occuper que pour renvoyer l'auteur au bon français, au bon sens, à toutes les sortes de bonnes choses tenues par ces messieurs à tant la ligne. Impénitent, Verlaine publia un an après les *Fêtes galantes* qui eurent quelques succès et procurèrent, étrangement gracieuses sans contestes et raffinées, non fades, qu'elles étaient, avec un point de mélancolie quelque peu féroce, un regain de lecture aux *Poèmes Saturniens*.

Des écrivains sérieux, Sainte-Beuve, entre autres, comme peut en témoigner sa correspondance, s'intéressèrent à ces débuts. Nestor Roqueplan aima cette poésie bizarre et contrastée, déjà musicale. D'autres suffrages intimes et familiers continuèrent d'encourager l'auteur, déjà très volontaire et *emballé* pour sa part, qui mit au jour, au commencement de 1870, *la Bonne Chanson*, vers d'amour chaste. La guerre et son bruit firent tort à ce petit ouvrage auquel l'auteur tiendrait particulièrement à voir rendre justice.

Un mariage, les gardes au rempart, la Commune, dans laquelle il fut quelque peu compromis, puis de violentes affaires d'intérieur suspendirent trois ans

la production du poète. Ce ne fut qu'en 1874 que *fusa*, pour ainsi parler, son volume peut-être le plus original, mais qui devait beaucoup plus tard faire son bruit dans le nouveau monde poétique : j'ai nommé les *Romances sans paroles*. Depuis, l'auteur, blessé cruellement par la vie et aussi, il l'avoue franchement, victime et dupe d'une longue conduite inconsidérée, fut amené à se convertir sincèrement et de tout point au catholicisme, oublié depuis sa première communion. Six années s'ensuivirent d'austérité, de recueillement, de travail obscur, au courant desquels néanmoins Verlaine composa un livre mystique, *Sagesse*, qui parut en 1880 et commence seulement à faire son chemin ; cette rentrée le détermina à reprendre ses travaux littéraires et il lança deux nouveaux livres, l'un de critique, *les Poètes maudits* dont on parla et écrivit beaucoup, y cherchant des théories, que sais-je ! l'autre de vers, *Jadis et Naguère*, qui eut un franc succès.

Le théâtre le sollicite, mais du théâtre court, qui donne le moins possible prise au métier.

Deux livres de prose, *les Mémoires d'un veuf* et *Louise Leclercq*, la seconde édition augmentée des *Poètes maudits*, où il expliquera ses idées poétiques des vers dans la tonalité de ceux de *Sagesse, Amour*, sont sur le chantier de cet infatigable qui prémédite de donner à chacun de ses recueils

catholiques, *Amour*, puis *Bonheur*, un complément plus mondain. Il a déjà commencé en faisant suivre *Sagesse* de *Jadis et naguère* à inaugurer ce système basé sur le fameux *homo duplex*. Les volumes « pêcheurs » en question s'intituleront *Parallèlement* (telle ou telle série).

Verlaine n'est pas aussi noir que Cohl l'a fait diable. S'il a été malheureux, s'il l'est encore et doit toujours l'être, et qu'on s'en aperçoive quelquefois à des mutismes soudains, à des sauvageries, qui sont plutôt de la timidité de chat échaudé, dès qu'il a pu surmonter inquiétudes et regrets, nul homme plus avenant, plus gai, plus obligeant que ce rude. Il parle beaucoup, dit tout, parfois brutalement, presque toujours d'une façon amusante. Il rit de grand cœur et sans fiel. Cohl, méchant, lui a mis aux mains une lyre murale dont les cordes ressemblent fort à des barreaux. Les barreaux, Verlaine les assume. Ce furent les galons et les chevrons d'un poète errant, d'un philosophe honnête quand même, à travers toutes tentatives et en dépit de tel tempérament infernal.

« Féroce et doux, » Victor Hugo a baptisé Verlaine en Abd-el-Kader.

De bonne foi, est-ce un loup-garou sans relâche ni rémission, un vampire perpétuel ou quelque gobelin bien implacable, celui qui rimait, il y a peu d'années, ce qui va suivre, expression de ravisse-

ment presque adamique à propos d'un bonheur modeste qu'il s'était édifié et que la mort est venue démolir de fond en comble ?

Le petit coin, le petit nid
Que j'ai trouvés,
Les grands espoirs que j'ai couvés,
Dieu les bénit.
Les heures des fautes passées
Sont effacées
Au pur cadran de mes pensées.

L'Innocence m'entoure, et toi,
Simplicité.
Mon cœur, par Jésus visité,
Manque de toi ?
Ma pauvreté, ma solitude,
Pain dur, lit rude.
Quels soins jaloux ! L'exquise étude !

L'âme aimante au cœur faite exprès.
Ce dévouement,
Viennent donner un dénouement
Calme et si frais
A la détresse de ma vie
Inassouvie
D'avoir satisfait toute envie.

Seigneur, ah merci ! N'est-ce pas
La bonne mort ?
Aimez mon patient effort
Et nos combats.
Les miens et moi, le ciel nous voie
Par l'humble voie
Entrez, Seigneur, dans votre joie !

Quant à la queue, symbolique je suppose, dont l'artiste a orné le bas de son dos et qui porte inscrit le mot *décadence,* il se défend avec énergie de posséder, fût-ce au moral, un appendice aussi satanique, surtout avec un tel exergue autour. Il sait bien qu'on lui attribue une *école*. Une école, à lui Verlaine ! Une école qui se proclamerait elle-même *décadente*. D'abord qu'on dise qui a prononcé le mot le premier. D'abord ! Et, pour mon compte, je ne vois que plusieurs jeunes poètes, qui, tout en aimant Verlaine et ses vers, sont eux-mêmes originaux et en bel et bon train de se faire une place enviable, mieux que cela, haute et fière et personnelle, au soleil de la postérité.

Verlaine aime trop l'indépendance pour ne pas la saluer avec joie dans ses confrères.

Il n'a pas de suite, comme on dit aux Oiseaux [1].

Ces quelques lignes furent écrites il y a juste huit ans.

Longuam humanis spàtium !

[1] Ici s'arrêtait la notice précédemment publiée. Ces lignes supplémentaires ont été écrites par Verlaine en octobre 1894. Il est mort environ un an après, à son domicile rue Descartes, à l'âge de 51 ans, le 8 janvier 1896. Il eut de belles funérailles grâce à ses deux amis, Coppée et Vanier et la presse unanime lui concéda du génie. Il repose au cimetière des Batignolles et aura l'an prochain son buste au jardin du Luxembourg au milieu des feuillages, des fleurs et des oiseaux en cet endroit appelé : *le coin des poètes.*

et, naturellement, le poète devait en voir encore, comme on dit, et des grises ! comme on dit aussi.

Mais, ça ne vous regarde pas. — L'intérêt de ceci est de vous faire savoir que Verlaine a réalisé toutes les promesses contenues au cours de ce petit travail :

Amour et *Bonheur*, ainsi que *Parallèlement* ont paru, plus un quatrième volume de vers catholiques, *Liturgies intimes* et quatre petits livres « galants » : *Chansons pour Elle*, *Odes en son honneur*, *Elégies*, *Dans les Limbes*, puis *Dédicaces*, livre amical. Le « Théâtre » de Verlaine consiste en deux piécettes, l'une en vers et l'autre en prose. Celle en vers fut jouée, le 20 mai 1891, au Vaudeville, en bénéfice[1]. L'autre, tout récemment, au café Procope : deux succès d'estime, — et j'ai lieu de penser que l'auteur ne voudra pas prendre sa revanche, à moins que...[2].

Tout de même et malgré tant de déboire, il vit encore en dépit de ces cinquante ans bien trop sonnés, et travaille comme un nègre. Il a sur le chantier cinq volumes pour Vanier : *Invectives*, *Livre*

[1] Le Théâtre-Salon joue chaque soir (mai 96) *Les uns et les autres*, avec musique de Ch. de Sivry.

[2] La mort l'a surpris laissant inachevée une pièce en trois actes, en vers, plutôt littéraire que théâtrale, le premier acte est un long monologue de Louis XVII au Temple. Cette pièce dont nous n'avons qu'un acte et demi devait s'appeler *Louis XVII*, puis *Vive le Roy*.

posthume, Histoires comme ça, Essais, Croquis de Belgique, en prose ces trois derniers. Il publie au *Fin de siècle* le premier volume de ses *Confessions*. Il a donné, ici même, en ces « Hommes d'Aujourd'hui » une trentaine de biographies de ses camarades de lettres. En 1893 il entreprit une série de conférences littéraires à Nancy, en Angleterre, en Belgique et en Hollande d'où il a rapporté un livre : 15 JOURS EN HOLLANDE. Ces conférences eurent du retentissement et un certain succès. Et il ne désespère pas si Dieu lui accorde la guérison qu'il mérite peut-être après huit années de mauvaise santé, d'encombrer la littérature française d'œuvres, alors impersonnelles, critique et historique.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Le comte Philippe-Auguste-Mathias de Villiers de l'Isle-Adam, poète français, né à Saint-Brieuc, le 7 novembre 1840, descend d'une des plus hautes maisons de France et d'Europe.

Il débuta presque enfant dans les lettres par un volume de vers édité chez Perrin, de Lyon, et introuvable. Ce livre contenait un grand nombre de morceaux des plus remarquables dont il me serait agréable de pouvoir citer quelques-uns si l'espace ne m'était trop mesuré. C'est modestement et orgueilleusement intitulé *Premières Poésies*. Espérons bien que l'auteur reprendra, dans le recueil de ses œuvres complètes, ce merveilleux péché de jeunesse.

La prose — mais une prose aussi belle que les plus beaux vers — appela de bonne heure Villiers de l'Isle-Adam (c'est ainsi que ses amis le nomment le plus communément, et ses intimes le nomment Villiers tout court ; dans sa famille, on lui dit et on dit de lui Mathias). En 1865, très jeune encore, il fit *Elën*, un drame d'amour exquis et sombre dont il

faudrait citer le magnifique rêve d'opium. Le lecteur, après avoir pris connaissance de ce fragment, pourrait comprendre à quel *écrivain* de race et de taille l'on a affaire quand on visite ce *poète* absolu. Car poète, bien qu'ayant écrit relativement peu de vers, il l'est plus certainement qu'aucun de cette époque-ci, ou tout au moins autant que les plus vraiment poètes du siècle. Du poète il a la sensibilité, la vibration, l'éclair, il en a aussi la langue au suprême degré, sonore et riche et disant magnifiquement tout ce qu'il a fallu dire et rien d'autre, puisque du poète il possède encore le bon sens, ce don suprême du poète, le bon sens, le vrai ! le tact, la mesure (dans les deux sens qui n'en font qu'un). Mais voici non hélas ! le chef-d'œuvre tout entier, qui ne compte pas moins de trois pages de fin texte, du moins quelques lignes détachables sans trop de vandalisme :

« Je sais, chantait Maria, pendant que la barque glissait ténébreusement, je sais un Esprit fatigué d'élévations stériles et d'espoirs fondés sur les Ténèbres. Longtemps son vol puissant fut l'honneur des cieux ; dans ses regards dormaient les rêves éternels ; les soirs l'adoraient comme leur hôte et leur génie ; les couchants, lorsqu'il s'exaltait au sein de leurs profondeurs hantées par les mânes des dieux: empourpraient le glorieux veilleur de flammes et de merveilles ; — il s'attarda, par une

soirée d'orgueil, d'amour et de triomphe, et la nuit foudroya ce mage de l'Ether.

« Maintenant les cieux l'ont oublié ; sa vie ne peut plus en explorer les parages ennemis ; il est tombé à travers ses espérances perdues ; il ira s'ensevelir dans la dureté de son adieu. »

Ce drame d'*Elën* contient une scène des plus hardies : Un jeune étudiant s'est endormi sur un banc de mousse d'une charmille d'auberge ; Elën survient et le voit, puis le contemple ; il lui est tout à fait inconnu. Un caprice la prend et, dans un monologue étincelant où se trouvent des choses comme celles-ci : « S'il savait que j'étais là ?.., Hélas ! pauvre femme charmante ; il m'a vue sans doute, et me voir c'est me connaître pour ces enfants... Peut-être il ne me connaît pas, je suis folle... », elle résout d'avoir ce jeune homme pendant trois jours, sans lui dire son nom, et de s'en aller après, « pour, dit-elle, rester pure et respectée dans l'âme de quelqu'un sur la terre », et elle l'éveille d'un baiser sur le front.

SAMUEL.

Hein ? qu'est-ce ? (*Après un profond silence.*)
Oh ! comme vous êtes belle !

ELEN.

Voulez-vous venir avec moi, monsieur ?

SAMUEL (*debout, ébloui*).

Comme vous êtes belle !

ELEN (*l'entraînant par les deux mains*).

Venez, venez ! (*Ils traversent la charmille ensemble.*
[*Le rideau tombe.*)

N'est-ce pas que c'est un peu *le Passant ?* avec, disons-le à la louange de Coppée et de Villiers (le signataire de ceci a l'honneur de compter parmi les intimes de notre poète) des différences du tout au tout. Ici le « passant » est un jeune homme fait moitié philosophe et moité rêveur, dont l'amour va mettre la philosophie à l'envers et cuber la rêverie, et cette Elën de malheur est une tout autre gaillarde que la bonne Sylvia. Zanetto paraît bien, dans le drame de Villiers, sous le nom de Matuccio, chanteur et page d'Elën, dix-sept ans, précise le *personnæ dramatis ;* mais attendez :

Distingué par Elën d'un coup de pistolet d'entre une bande de brigands italiens dont il faisait partie à l'âge heureux de quinze ans, puis soigné chez elle et vu, qu'il était spirituel et joli comme un démon, promu son page, il a bien quelque idée pour sa maîtresse : « *O trop* dédaigneuse Elën ! » se dit-il dans la scène I ; mais il préfère à tout les pays de soleil, de paresse et d'amourettes, et l'or qui lui pro-

curera tout cela. Aussi se fait-il allègrement le complice de la jalouse et très riche Mme de Valburg et empoisonne, non sans grâce et par des fleurs, la belle créature qui meurt au milieu d'une fête, dans son palais resplendissant de lumières, de toilettes, d'yeux joyeux et de sourires. Aux funérailles d'Elën, Samuel, l'étudiant endormi du premier acte, tout d'un coup édifié sur le passé de celle-ci, jette cruellement sur son cercueil, pour la payer des trois dernières nuits, une bourse pleine d'or, de billets et de diamants, toute sa fortune, qui est immense, réalisée de la veille, en vue de fuir et de vivre avec la courtisane, qu'il avait crue pure jusque-là et toute à lui. De cette bourse miraculeuse le rusé page s'empare et s'esquive en criant : Tout est bien qui finit bien !

L'auteur a choyé, gâté ce personnage pourtant épisodique et de pure utilité, et qui ne dit pas un mot qui ne soit terriblement portant et toujours *exquisite,* comme dit intraduisiblement l'Anglais, brillant comme l'acier, sinistre comme le crime. Sans compter que, ô les ravissants travestis ! dans cette pièce moderne (l'action se passe en 18... probablement après Leipzig ou Waterloo, à en juger par une allusion de Samuel à des « batailles pour la patrie ») il arbore des costumes aussi éclatants que variés, soie cramoisie, satin blanc, perles, poignards à gaine d'or. La splendide petite canaille toutefois

n'empiète pas sur les quatre principales figures, Elën, la Valburg, Andréas et Samuel, figures très bien campées et véritablement magistrales de vie intense et de langage essentiellement approprié dans sa superbe grandiloquence. En somme *Elën* est un magnifique drame écrit et composé par un maître et dont la représentation serait bien à désirer pour l'honneur obscurci de la scène française.

Parallèlement à *Elën*, Villiers publiait *Isis*, un roman, ou plutôt la première partie d'un roman philosophique, dont il est douloureusement regrettable que la suite n'ait pas paru. Tel qu'il est, ce fragment considérable suffirait à classer l'auteur parmi les premiers de nos prosateurs, et moi j'ose ajouter qu'il est un de ses nombreux titres à se voir sortir du rang par l'avenir et proclamé le plus grand.

La philosophie qui ressort de cette œuvre et de toutes les œuvres de Villiers, je soutiendrai à qui voudra et je prouverai qu'elle mérite toute attention, tout respect, et je ne tiens pas pour sûr qu'elle ne soit pas un jour la formule du siècle.

Morgane, un drame plus beau peut-être encore qu'*Elën*, profond et noir, avec des splendeurs, suivit de près la publication d'*Isis*. La cour de la Naples de Nelson et de Caroline y déploie ses intrigues sanglantes, ses terribles passions, son luxe et son mystère. La charmante et perverse figure d'Emma Lyonna, duchesse de Hamilton, pénètre l'action d'un

frisson saphique tout nouveau depuis Shakespeare au théâtre. *La Révolte* absurdement tombée en 1869, au Vaudeville ; *le Nouveau Monde* que jouèrent naguère les Nations, aux applaudissements de l'élite, deux essais miraculeux, complètent avec *Axel*, dont les fragments publiés pronostiquent un immense succès définitif, le théâtre de Villiers, qui a toute une série dramatique en gestation, pour notre bonheur et l'honneur éternel des Lettres.

Claire Lenoir, une longue nouvelle parue en 1869 dans la *Revue des Lettres et des Arts* dirigée par notre poète, est un génial mélange d'ironie, de métaphysique et de terreur. Les *Contes cruels* devaient de nos jours répéter cette triple note bien caractéristique du génie de Villiers, avec l'autorité d'un talent plus mûr. Les *Contes cruels* et la *Révolte* sont les seuls livres de notre auteur que puisse se procurer facilement un amateur du grand et du beau, du fin et du profond. L'unique Bibliothèque Nationale est à même de pourvoir le curieux de ses premières œuvres. L'avenir évidemment ménage au grand public une réimpression complète.

En attendant, j'ai cru bien faire d'insister surtout sur *Elën* et quelque peu sur les autres productions de cette période.

Lisez toujours les *Contes cruels* et la *Révolte*.

ARMAND SILVESTRE

Silvestre (Paul-Armand), poète français, est né à Paris en 1837.

Je me rappelle très nettement que ce fut chez l'un ou l'autre de ces poètes, alors formeurs de groupes, Louis Xavier de Ricard, Catulle Mendès, que Sully-Prudhomme nous dit un jour le *puer natus est nobis* au sujet d'Armand Silvestre. « Il paraît, telles furent à peu près ses paroles, qu'un élève de l'École polytechnique vient de faire de très beaux vers. »

Silvestre, en effet, quittait à peine le pimpant bicorne et le coquet manteau rejeté sur l'épaule à l'espagnole, que les *alumni* de la Science portaient alors, quand il parut de lui un premier volume de vers, plein d'inexpérience rythmique et versificatrice, mais, surtout dans une partie intitulée : *Sonnets Payens*, surprenant en fait de tendre et haut sensualisme exprimé d'une large, très simple mais riche, harmonieuse et mélodieuse façon toute nouvelle vraiment, à cette époque un peu raide, sinon roide de formalisme *parnassien*, comme on

parlait alors, et de légèrement pesamment fanfaronne im-pas-si-bi-li-té.

L'auteur de ces inégales mais réelles, exquisement fortes et saines beautés, ne tarda pas à *figurer*, c'est le cas de le dire, dans nos cénacles, si j'ose m'exprimer ainsi. Sa robuste et décorative prestance, son énorme rire bon et franc, et si fin ! faisaient un heureux contraste avec les grâces, un tantinet anémiées parfois, d'abstruses conversations et le galbe paradoxalement maigre, eût-on pu croire, de quelques-uns. Toute sympathie fut vite acquise ou conquise à et par le nouveau venu; qui ne tarda pas à savantifier, sans nul pédantisme, sa manière ample. Une préface de George Sand avait glorifié les débuts du poète nouveau. Le filleul était digne d'une telle Marraine dont il arborait, dans des clans raffinés exprès, la bonhomie truculente ainsi que son adorable trivialité parfois.

Même ces symptômes non équivoques de grosse bonne humeur chez un poète au fond mélancolique, charnellement mélancolique, ajoutons-le pour tout dire, présageaient aux esprits clairvoyants le dualisme actuel de l'écrivain qui est Silvestre. C'est ainsi par exemple qu'une fois qu'il était question de l'illustre Grande Femme, Silvestre, dont tout le monde connaît la *sonore* élégie en prose à propos de Finet, le chien favori de la châtelaine de Nohant, nous donna la primeur d'un rébus composé par cette

dernière-là même, sur cette phrase éminemment moralisante entre parenthèses :

La Providence a pensé à tout.

J'oublie comment les trois dernières syllabes du problème étaient représentées par l'art du dessin, mais il sied que la Postérité sache de quelle interprétation géniale l'auteur de *Mauprat* avait engauloisé la principale partie de la susdite proposition. Ça signifiait *lapreau vidant sa panse...*, et n'est-il pas vrai que tous, Laripète, Ventegras, Plottlabonn et autres fantoches amusamment stercoraires ou polissons sans fiel aucun sont dans cet œuf... de lapin ?

*
* *

La fortune sourit vite à Silvestre ; ses vers, grâce à sa prose, devinrent tôt aussi célèbres que vers le peuvent, et se succédèrent en volume de plus en plus lus et dignes de l'être par nous autres et plusieurs autres.

En même temps le théâtre le tenta, tout le théâtre, moins le drame, évidemment répugnant à cette nature gauloise. Jusqu'à de l'opéra, il a touché à bien des choses des planches — sans compter qu'il a signé *Ange Bosani*, une pièce moderne dont je ne vois pas pourquoi *Monsieur Alphonse*, mieux favorisé de nos Seigneur et Dame le Public et la Critique dramatique, ne serait pas reconnu procéder.

Et c'est ainsi que parallèlement, tels l'épique Chevalier de la Manche et son incomparable écuyer, deux Silvestre, l'excellent poète, l'homme d'esprit charmant, chevauchent par nos durs chemins, en quête de ces ennemis à vaincre par *fas* et *nefas*. par le rire et par les larmes, des lecteurs !

Et si le Sancho de la prose en tord sans doute davantage, le don Quichotte du Vers; combien du moins de délicats, de difficiles s'en captive-t-il pas ?

En voilà un d'auteur, Silvestre, dont les libraires ne sont pas à l'hôpital réduits.

Il a dénoué le dur nœud gordien :

Être poète lyrique ET vivre de son état.

Je soupçonne le Poète lyrique dont parle Banville de l'avoir tranché, ce nœud.

Silvestre, j'y insiste, l'a dénoué.

Car c'est du lyrisme encore que la gaieté sereine de ses farces.

EDMOND DE GONCOURT

Littérateur français, né à Nancy, le 26 mai 1822.

Son frère Jules, si déplorablement mort en plein talent exquis, en pleine jeunesse virile (je le vois encore, blond et rieur auprès de son frère légèrement grisonnant, très grave), était né à Paris, le 17 décembre 1830. Il est mort à Auteuil, le 20 juin 1870.

Ils sont fils d'un ancien officier supérieur de cavalerie et petit-fils du député de l'Assemblée nationale de 1789, Huot de Goncourt.

M. Edmond de Goncourt est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1867.

*
* *

C'était le 18 mars 1871, au matin. Une foule bizarre suivait à travers des barricades, où tambours et clairons battaient et sonnaient aux champs, le char emportant au Père-Lachaise les restes mortels de Charles Hugo. Derrière le corbillard marchait le père, très décoratif dans son deuil réel. Un cortège

d'amis et d'inconnus venait ensuite, bizarre ai-je dit, j'aurais dû dire hétéroclite par excellence : les sommités de la littérature, des arts, de la presse et du monde politique y coudoyaient la plus basse ouvriaille et les moins douteux galants de la Vénus vulgaire.

N'importe !

Moi, à cette époque fabuleuse, je me trouvais être hébertiste, comme ça, bondé de renseignements historiques et plus innocent des agîs actuels que l'enfant non encore né. Ce mouvement communaliste, anonyme à force de noms obscurs, ce titre non déclamatoire : *Comité central*, une affiche éloquente dans sa précision quasi bonapartesque, la garde nationale, enfin, terrible après Daumier, Cham et Monnier, m'avaient grisé. J'aimais une révolution que je savais avoir du plomb dans sa giberne et que je voyais si fière.

Et, comme le hasard m'avait placé dans le long défilé à côté de M. Edmond de Goncourt, que je connaissais un peu depuis *Henriette Maréchal*, je lui fis part de tout ce que nous avions sous les yeux : cet enterrement, unique au monde, du fils d'un poète retentissant, parmi cette insurrection colossale, etc., etc.

Il me fut répondu doucement :

« M. Thiers est un détestable écrivain ou plutôt « ce n'est pas un écrivain du tout, mais du moins,

« lui gouvernant, l'on pourrait écrire en paix,
« tandis qu'avec ces gens-ci !... »

Tout Edmond de Goncourt était et est dans ce mot plus d'artiste que de littérateur, à mon sens, du moins.

Frémissant encore du coup terrible de la mort d'un frère et d'un ami, et d'un camarade, et de cet esprit charmant qui avait été Jules de Goncourt, il passait indifférent à ce véritablement beau spectacle d'un peuple en armes encore après tant d'héroïsme exploité par précisément ce Thiers-là ou ses congénères, il passait indifférent *parce que* une vision plus suprême encore le fascinait, lui, pendant mon extase à moi, *juste aussi*.

La célébrité, l'admiration ont visité sur le tard Edmond de Goncourt. Les jeunes gens adorent ce féminin et ce robuste dont la haute taille un peu penchée par la pensée symbolise admirablement son talent fin et fier. L'aristocratie même de sa conversation amère n'est pas pour déplaire à cette génération triste et forte qu'ont faite les choses et les œuvres de ce tout dernier quart de siècle.

Tout a été dit sur les œuvres de M. Edmond de Goncourt.

La Fille Elisa, âpre étude qui complète en l'assombrissant encore *Germinie Lacerteux, les Frères Zemganno*, évidente autobiographie cruelle et douce, allégorie intense ; cette terrible, cette ado-

rable *Faustin* avec son dénoûment sans pair, le dernier mot sur la jeune fille riche moderne ; *Chérie*, *la Maison d'un artiste*, poème en prose écrit par un peintre, par un dilettante, par un délicat, un sensitif, un nerveux de la phrase, très 1830 et encore plus de son propre temps, ces cinq livres (je n'ai pas encore lu le sixième qui corrobore les admirables études des deux illustres frères sur le XVIIIe siècle, ni le septième, malade que je fus longtemps) placent Edmond de Goncourt tout simplement à la tête des prosateurs contemporains.

A leur tête

A tous !

Et ni Zola, lourdaud splendide, et ni Renan, peut-être un peu trop surfait d'ailleurs présentement, et ni même le grand Barbey d'Aurevilly, et ni aucun des jeunes (et quels sont déjà pourtant certains d'entre eux !), et ni Pierre, et ni Paul, et ni Barthélemy, et ni Ponce et ni Pilate, ne peuvent la lui contester, cette première place-là.

Cette souveraineté est bien sienne.

Il la tient et ne s'en dessaisira que pour que la postérité la lui confirme pleinement, au jour bien éloigné, nous l'espérons tous, où cette belle santé, cette vigueur de corps et l'extraordinaire littérateur céderont à la volonté divine et rentreront dans la seule égalité.

JEAN RICHEPIN

Jean Richepin, littérateur français, né à Médéah (Algérie), en 1849. Son père était médecin militaire.

Il fut un temps quelque chose comme chef d'école. On appelait son groupe « les Vivants » par opposition sans doute aux derniers Parnassiens que la presse avait intitulés « les Impassibles », en vertu de leur tenue pas assez dégagée, un peu sanglée, de très jeunes hommes excessivement respectueux de leurs Vers.

Faisaient partie de ce nouveau conventicule : Maurice Bouchor, depuis délivré de tout mutualisme pour de belles œuvres personnelles ; Raoul Ponchon, indépendant aussi lui, avec son très grand talent gai bien à lui ; d'autres encore.

Après d'excellentes études, Richepin entra à l'École Normale, cette pépinière d'écrivains guindés également, c'est si naturel avec une telle éducation ! mais eux non sans quelque pente vers un peu lourd chic boulevardier, une aisance vaguement provinciale avec une bruyante étiquette parisienne. Le passage de notre écrivain à *l'alma mater* de la

rue d'Ulm fut de courte durée par suite d'espièglerries dans le genre de celles que n'a point encore tout à fait fait oublier l'auteur de *Nana Saïb* et des *Blasphèmes*.

Passons.

Ses débuts furent assez difficiles et confus. On le voit, vers 1875, sortir relativement du rang par une petite pièce en vers écrite de compte à demi avec le pauvre Gill. Ça s'appelait « le Fou ». Le grand coup de la *Chanson des Gueux* et une campagne de plusieurs années au *Gil Blas*, alors dans toute la force de sa nouveauté, préparèrent la fortune littéraire de M. Richepin qui dès lors compta dans la littérature contemporaine entre les écrivains de marque.

Des romans, *Madame André*, un recueil de nouvelles, *les Morts bizarres*, son meilleur livre, *la Glu*, d'où fut tirée une pièce intéressante, suivirent.

Inutile de revenir en cette biographie, qui veut rester toute littéraire, sur certains faits de vie plus privée que théâtrale dont les journaux retentirent trop naguère. Une artiste dramatique des plus connues du monde entier fut mêlée, femme, à ces détails qui ne regardaient personne et dès lors le devoir d'un galant homme est de se taire bien vite pour passer à d'autres choses. *Nana Saïb* et une traduction *en prose* d'une pièce de Shakspeare vinrent bientôt attester toute l'inanité des assertions d'un certain ordre et de certaines gens sur l'état

mental de Richepin qu'on avait dit successivement fou, moine, que sais-je encore !

Puis l'auteur, marié et retiré dans sa famille, se tut assez longtemps, mais affligea par la suite les amis de son talent par la publication intempestive, en tout cas, des *Blasphèmes*. Peu généreux en ces temps de persécution, ces poèmes agressifs où trop peu de sincérité se montre pour être impie, du moins s'ils étaient écrits en beaux ou bons vers ? Mais non ! la grosse trivialité du fond ne le cède qu'au banal de la forme. Dans la *Chansons des Gueux*, quelques « morceaux » bons surnageaient tout comme dans les arlequins des bas restaurants, pour parler la langue de l'auteur : rusticités pas trop fausses, échos relativement sincères des faubourgs, etc., encore qu'on s'y afflige de marcher dans des choses comme :

« Nous boirons du vin doux qui fait pisser la nuit »
. . . . . .
« Ma sœur a pas encor douze ans. »
. . . . . .

tandis que dans *les Basphèmes* il n'y a que de grosses cochonneries ou des inepties rancies, troisième eau de Voltaire et de Diderot, exprimées dans la langue de Joseph Pruhomme d'après la poétique de Jacques Delille et autres Luce de Lancival.

« — La mer ! puisse-t-elle
Laver ta rancœur, »

ô lecteur ! mais non encore ! La *Mer* de M. Richepin est une Bièvre sans rivages de grossièreté par-ci, de platitude par-là, de médiocrité partout. Du reste, l'insuccès absolu de cet ouvrage, j'entends l'insuccès auprès des vrais liseurs, puisqu'il est de foi que le Public ne s'occupe même pas de vers, ce cruel insuccès en dépit de réclames qui ont dû coûter au poète d'énormes sommes d'argent et d'amour-propre, a dû apprendre à M. Richepin qu'il ne suffit pas de rimer suffisamment pour être un poète, même suffisant, en admettant que ces mots *suffisamment, suffisant,* puissent ne pas être, eux aussi, de tristes blasphèmes, appliqués à cette chose non moins énorme que très rare et très divine, un Poète !

M. Richepin est tout jeune encore. Il n'a plus les soucis du pain quotidien ; il vit heureux dans son ménage et l'*aurea mediocritas* le caresse depuis belle lurette. Son talent d'écrivain en prose est incontestable. Qu'il l'emploie à des œuvres enfin vraiment fortes sinon tout à fait saines. Il a de l'esprit et de l'audace dans l'esprit, l'entregent ne lui manque pas, ni l'aplomb nécessaire non plus. Il peut relever sa réputation un peu déchue, il le doit ! Plus dorénavant de *Gueux* suspects, de *Blasphèmes* éventés, de *Mer* qu'on serait tenté de compléter par la particule mise en arrière ; — la prose évidemment l'appelle et le couronnera. Roman, drame,

comédie, nouvelle, journalisme, quelle carrière n'est pas ouverte à cet ingénieux, à cet habile, à cet érudit !

Qu'il y entre donc pour de bon sa tête d'empereur de la Décadence haute, son corps musculeux droit, sa blague et sa verve en avant ?

Ça lui vaudra infiniment mieux que de se faire capucin de cartes ou poète en baudruche.

JULES BARBEY D'AUREVILLY

« *Barbey d'Aurevilly, formidable imbécile !* » chanterait quelque part, à ce qu'on me raconte, un vers inédit de Victor Hugo, qui est bien joli mais que Barbey d'Aurevilly lui-même appréciait ainsi : Formidable, oui ! mais imbécile, je vous le demande.

Imbécile, ô non, mille fois ! Formidable, à mon tour, je me le demande.

Voyons donc.

Est-ce comme romancier ou comme critique ou comme polygraphe ? (ô le vilain mot pour un talent si beau, quoi qu'il veuille traiter, peinture ou théâtre, femmes ou théologie !) qu'il se trouve et qu'il faut le trouver formidable pour lui plaire ?

Comme romancier... mais biographions un peu. Jules Barbey d'Aurevilly est né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, près de Valognes (Manche), le 2 novembre 1808. Ses premiers essais, malheureux, furent vaguement en vers. Puis, renonçant à la Muse inclémente, le jeune écrivain se lança dans une littérature irritante amusante comme tout. *Georges*

Brummel ou le Dandysme, l'Amour impossible, magnifique historique d'une situation érotique sans issue comme d'ailleurs le titre l'indique, sont de cette époque, où, je le crois, l'auteur fréquenta un peu dans tous les mondes. Même il tira de cet éparpillement de sa personnalité d'homme une érudition bizarre, variée, un peu commère, un peu caillette, comme lui dirait, mais toujours très noble, qui parfit l'écrivain en le multipliant jusqu'à l'exaspération.

C'est ainsi qu'en même temps que *la Vieille Maîtresse* (quel chef-d'œuvre exquis et violent !) ou aux environs de cette publication, Jules Barbey d'Aurevilly entreprenait, — concurremment avec des livres de pure polémique politique, voire religieuse, *les Prophètes du passé*, par exemple, — une chose immense de critique, *les Œuvres et les Hommes*, parue pendant les longues années de la seconde République et du deuxième Empire, dans des journaux d'un peu tous les genres, *le Réveil*, de M. Cassagnac père, *le Pays* du même, *le Nain Jaune*, celui d'Aurélien Scholl et celui de Ganesco, sans compter ceux des autres, enfin *le Constitutionnel* toujours. Entre temps, il nous donnait ou plutôt donnait à nos pères, un peu ingrats au prix de nous génération éprise de ce talent qui confine au génie si toutefois il n'y atteint pas, *la Bague d'Annibal* (*ricochets de conversation*), devenus plus tard *les Dessous de cartes d'une partie de whist*, et cette

admirable *Ensorcelée*, sur laquelle il siérait d'insister beaucoup et qui constitue avec *la Vieille Maîtresse*, *le Chevalier des Touches*, *un Prêtre marié*, *les Diaboliques*, *Histoire sans nom* et *Ce qui ne meurt pas*, une œuvre maîtresse surtout en face du lourd naturalisme et de ce pessimisme à la fin plus ennuyeux encore, robuste, saine et gaiement sombre, si je puis ainsi dire !

Robuste, saine et gaiement sombre, surtout en face, mais, là ! en face des mièvreries tristes, des grosses mélancolies qui courent, — mais formidables ? — pour en revenir à notre point de départ.

Eh bien, décidément, non !

Comme romancier, je viens de le dire, robuste, sain et gaiement sombre. On ne saurait assez le répéter, ni trop.

Polygraphe (allons-y quand même !), polygraphe, pas formidable non plus. Charmant, piquant, rare, exquis avec ou sans et sans mesure, mais pas formidable.

Critique ? Détestablement personnel, adorablement méchant, spirituel comme un mauvais diable, au fond bon diable, avec d'immenses erreurs, d'énormes paralogismes, des préjugés sans nombre d'idées et de personnes, aussi des engouements d'hommes et de théories, mais formidable, ô que non pas ! Tous ceux qu'il a tués se portent assez bien, et plusieurs d'entre eux l'adorent écrivain et

l'estiment littérateur, et ceux qui l'approchent aiment la personne, raffolent du causeur, répètent ses mots toujours colorés, parfois coloriés. Quand il a parlé, on se le dit dans son entourage qui est de jeunes talents — chose bien rare autour des génies grisonnants — qui l'affectionnent en même temps qu'ils l'admirent. Critique, interrogeai-je, formidable ? Tout, excepté ça.

J'allais oublier, avant de prendre congé de ce personnage si impérieusement sympathique, le catholique qu'il y a en lui.

Moi je le trouve sérieux, seul, sans doute, avec M. Léon Bloy, de tous les catholiques littératurants. Un peu Louis-Philippe, tribunitiens, même 48 à la Buchez ou d'un bergamote qui ne rappelle qu'infinitésimalement le héros Changarnier, un peu ternes, étroits, mesquins, ignorants et naïfs dans le gris, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ces catholiques-là ! L'abbé de la Croix-Jugan me paraît d'une autre allure orthodoxe que tel soutanier confit en le catholicisme honnête et modéré, et l'auteur des *Prophètes du passé*, on ne me l'ôtera pas de l'idée, y voyait plus clair que tous Montalembert, Dupanloup et autres nosseigneurs gallicans qui ne furent pas et ne sont pas Bossuet.

Et ce serait peut-être ici le cas de chanter la palinodie et de reconnaître qu'en effet il y a un Barbey d'Aurevilly formidable — formidable peut-être plus

encore aux énervés de l'Église qu'aux efflanqués de cette pauvre vieille Libre-Pensée, mourante d'une triste maladie pédiculaire.

Dans tous les cas, Barbey d'Aurevilly est un écrivain de premier ordre, intensément original, dont la gloire longtemps dans l'ombre, monte et grandit tous les jours à l'horizon de la postérité.

Il a jadis égratigné les poètes et je ne pense pas qu'il songe à les fort caresser encore aujourd'hui, quelque réel progrès qui se soit opéré, vrai miracle intellectuel ! dans cet esprit, mûr depuis longtemps, et pour cause. Mais qu'importe et aux poètes et au mérite éclatant de cet homme extraordinaire !

Les poètes l'apprécient hautement, les poètes le lisent avec ferveur, et c'est encore le plus beau fleuron de sa couronne.

SULLY-PRUDHOMME

Sully-Prudhomme, poète français, est né à Paris en 1839. Je l'ai vu pour la première fois vers 1865-66, dans l'atelier du peintre Brown, l'auteur du premier *Jardinier* de Lemerre, vous savez, le bonhomme qui bêchait en chaussons sur les premières couvertures jaunes d'or du passage Choiseul, et que remplace de nos jours un autre horticulteur signé Bracquemond, qui travaille nu-pieds, celui-ci. Quoi qu'il en soit de ces divers écussons et de leurs mérites respectifs, Brown était à cette époque lié avec l'un instant célèbre Massol et quelques autres des collaborateurs de ce dernier à *la Morale indépendante*. Et je soupçonne Sully-Prudhomme d'avoir alors fréquenté chez ces philosophes, lui aussi. La pente de son esprit plus méditatif que contemplatif l'appelait vers toutes les curiosités psychologiques et sociales.

En ces temps-là c'était un beau jeune homme grave, grand, fluet, à la barbe châtain très fine, assez longue, à la chevelure brune, soignée, sans affectation malséante, sévèrement élégant, qu'une

légère myopie tenait un peu incliné. Les yeux bleu clair avaient une douceur virile qui prévenait dès le premier abord. La voix était mélodieuse et comme tendre, un enjouement mélancolique donnait à la conversation, toujours intéressante au possible, un charme exquis.

Ce jour-là nous parlâmes art, peinture surtout. Je le quittai, ravi.

De quelques années plus jeune que lui, je n'avais guère produit que de l'inédit et je restai timide devant l'auteur déjà connu des lettrés de ces *Stances et Poèmes* qui, avec *Philoméla*, de Catulle Mendès, et les *Vignes folles*, de ce regretté Glatigny, constituèrent les fiers débuts de la Renaissance poétique d'alors et d'aujourd'hui. J'admirais beaucoup ces vers un peu maigres, mais d'une correction des plus plaisantes en cette période de jeunes poètes lâchés, lamartiniens sans génie, hugolâtres sans talents, mussetistes qui n'avaient du maître que l'envers de sa paresse divine. De plus, un vrai souci du rythme et de la rime éclatait partout dans le compact volume qui avait mis immédiatement hors de page l'auteur et ses livres suivants. Je me souviens très nettement de l'effet des plus puissants produit sur moi par la pièce sur un arbre traversant en chariot le faubourg Saint-Antoine :

On redevient sauvage à l'odeur des forêts !

et par celle où la Crucifixion était dessinée comme d'un trait sec, on croirait dur sinon cruel.

C'est dans ce recueil que se trouve le fameux *Vase brisé*[1] qui a dû faire le malheur de Sully-Prudhomme, tant cette jolie bluette fut dès le principe exaltée par un public imbécile au détriment de tant de beautés infiniment plus remarquables.

Peu de temps après, Lemerre imprima *les Epreuves*, du même poète. C'était un recueil très curieux

[1] VASE BRISÉ

Le vase où meurt cette verveine,
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même ;
La fleur de son amour périt ;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il est brisé, n'y touchez pas.

de sonnets surtout philosophiques. Le formiste s'y fonçait et quelque couleur animait la dialectique, d'ailleurs captivante, qui donnait le ton au petit volume. J'en ai retenu, entre mille autres, ce vers sur Spinoza :

Paisible, il polissait des verres de lunettes.

et ceux-ci :

Étoile du berger, c'est toi qui la première
M'a fait examiner mes prières du soir.

Plusieurs autres recueils où le souffle s'élargissait en même temps que la couleur toujours un peu grise (de parti pris peut-être) s'enflammait ou du moins s'allumait, succédèrent à ces beaux essais. Ces productions sont trop peu connues évidemment des lecteurs de ces biographies sommaires pour les énumérer ou en citer quelque chose.

Laissez-moi toutefois rappeler à votre mémoire enchantée cette superbe pièce intitulée *les Ecuries d'Augias*. La force du style ne le cède ici qu'au pittoresque des détails. Laissez-moi n'en sortir qu'un vers,

La moisissure rose aux écailles d'argent.

Les faveurs de l'État et de l'Académie ne tardèrent pas à confirmer celles de l'Opinion, juste

cette fois, — une fois n'est pas coutume. La croix de la Légion d'honneur, qui brille, hélas ! trop souvent sur de moins nobles poitrines, fut décernée au poète, et peu après la coupole de l'Institut retentissait du premier discours de réception prononcé depuis longtemps par un véritable poète. On n'a pas oublié les termes éloquents dans lesquels Sully-Prudhomme vengeait d'un long oubli ses maîtres et ses confrères en l'art suprême.

Ce fut et c'est et ce cera son bonheur et l'honneur éternel de sa carrière et de sa mémoire d'avoir forcé la vieille porte un peu de bonzes, si de bonze des Quarante, et de la tenir grand ouverte aux premiers de tous les écrivains, j'ai dit aux Poètes.

Ces deux distinctions, la Croix et l'Académie, j'avoue les aimer sans excès, mais en tout respect. J'ai déjà eu l'occasion par deux fois, en ces causeries décousues, de témoigner de ma sympathie, admirative, non, mais attentive, pour le Docte Corps qui est aussi un Corps aux membres bien élevés, *rara avis* par le débraillement qui court dans nos hautes sphères. Quant à la Croix, je professe à son égard un pieux amour, l'ayant vu briller entre d'autres sur le plastron de velours de mon père, officier du génie, enrôlé volontaire à seize ans, et qui reçut le baptême du feu dans la campagne de Waterloo, — puis, hélas ! il y a déjà vingt ans de cela, sur son cercueil.

Les poètes sont des espèces de soldats : dur métier, faire de bons vers ! qui gagne bien ses récompenses, rares, mais d'autant plus précieuses, d'autant plus honorées.

Or Sully-Prudhomme a vaillamment mérité sa décoration et son fauteuil.

Et il n'est que juste de saluer bien bas l'un et de porter les armes à l'autre, bien haut.

LÉON DIERX

Une noble figure, celle-ci, aussi compatriote de Leconte de Lisle, c'est-à-dire né à La Réuniou (le 31 mars 1838), il commença — après, je crois, car il a son quant à moi et ses fiers secrets littéraires, Dierx, même et surtout avec ses amis — après dis-je, le crois, des essais à la Musset, — par imiter le grand poète qui fut, plus encore peut-être que Banville et pour le moins autant que Baudelaire, le maître de toute une génération — la mienne ! — de vrais poètes. Dans ces débuts, l'originalité perçait toutefois. Une mélancolie *sui generis* pénétrait ce vraiment premier volume. L'amour douloureux de la nature, le *lacryma rerum*, l'émotion panique que fait vibrer Ronsard dans son *Elégie à la forêt de Gâtine*, le panthéisme qui n'est pas dans les splendides paysages de Leconte de Lisle et que Victor Hugo, un pur déiste enfantin, a vainement tenté dans quelques pièces de ses avant-derniers poèmes, notamment dans le *Satyre* de *la Légende des siècles*, la *Bouche d'ombre des Contemplations*, etc., etc. ; ce sentiment frappait le lecteur de ces vers déjà

corrects, d'autre part, et comme rythme, et comme rime, et comme langue. Mais où l'admiration se vit forcée parmi les compétents, ce fut à l'apparition des *Lèvres closes*, puis des *Amants*.

Le premier de ces volumes, très compact, contient des récits dont les uns remontent aux premiers âges du monde ; d'autres ressembleraient à ce que le romantisme appelait des *mystères ;* d'autres enfin sont tout modernes. Tout le monde qui lit a dans la mémoire le magnifique *Lazare* et

La grande forme aux bras levés vers l'Éternel.

Tout ce monde-là se rappelle également ces troublants paysages, *les Filaos*, souvenir de l'île natale, et ces *Automnes* où

Le monotone ennui de vivre est en chemin,

et ces pièces où le vers revient sans monotonie, forme toute nouvelle, car Baudelaire qui lui-même a emprunté à Edgar Poë la réitération du vers, se borne, comme son modèle, à en faire un véritable refrain revenant toujours à la même place, tandis que Dierx promène, en écoliers buissonniers, plusieurs vers dans la même pièce, comme un improvisateur au piano qui laisse errer plusieurs notes, toujours les mêmes, à travers l'air qu'il a trouvé, ce qui produit un effet de vague d'autant plus délicieux

que le vers de notre poète est particulièrement *fait* et très précis, toute flottante que veuille être parfois sa pensée, mystique ou sensuelle.

Car — et c'est ce qui le différencie encore de Leconte de Lisle, chaste ou du moins discret quand il parle d'amour — Dierx est un voluptueux. J'en prends à témoin d'innombrables poèmes, *les Yeux de Nyssia*, par exemple, où défilent tous les regards féminins possibles et leur effet, — l'effet d'un *bel œil*, eût dit le vieux Corneille, un voluptueux aussi dans son genre, je m'en douterais presque.

*
* *

Évidemment l'amour sensuel ne va pas chez Dierx sans une pointe de mysticisme qui le relève et le redresse en quelque sorte. Mais le fond y est bien. Le goût de la femme, son « odor », son bruissement et toutes les conséquences de l'adoration d'elle : querelles douces, parfois atroces quand l'orgueil s'en mêle, émois parfois amers, confiantes jalousies, faiblesses enfin si pardonnables ! Je vous dis que tout y est.

Une étrange « scène dramatique », *la Rencontre*, donne bien, dans sa note sombre et violente, la clef de cette disposition.

Deux amants brouillés se rencontrent par hasard dans une fête de nuit. Explication brûlante.

L'homme qui, depuis la rupture, ne cherche que « l'image de l'absente » et qui s'écrie :

Le parfum d'un fantôme est le seul que je sente,

y met bien du sien et la femme aussi, après, naturellement, les insultes et les reproches du premier tour de conversation, comme :

TULLIA

Il serait trop plaisant
Que j'en fusse jalouse et tremblante à présent !
L'aimerais-je aujourd'hui ? Non.

FABIEN

. . . . . .
. . . . . .
Ah ! comme follement aussi je la méprise !

et les « monsieur » et les « madame » de rigueur, mais c'est bien fini. On devine, entre les lignes du dialogue magnifiquement passionné que les deux ex-amants se sont *consolés* chacun de son côté, mais combien ils se souviennent de s'être aimés ! La morale de ce poème, au fond, ce serait le ménage à quatre des *Affinités électives* de Gœthe, qui n'était pas un dieu du paganisme pour rien. En place, Dierx a trouvé ce superbe final :

FABIEN, qui s'est laissé tomber, accablé, sur le banc.

Malheureux !
Je la laisse partir ! Oh ! le cœur est affreux !
Je suis seul désormais ! Tullia !

Il fait quelques pas.

TULLIA, tournée vers lui.

Tu blasphèmes !
L'impossible baiser que nous fuyons nous-mêmes,
Que le vent à jamais reportera vers moi,
A jamais s'en ira de mes lèvres vers toi !
Et toujours il vivra dans notre cœur fidèle,
L'amour qui vient d'ouvrir entre nous sa grande aile.

Elle sort lentement. Fabien la regarde désespéré, semble vouloir s'élancer à sa suite, puis s'arrête et sort précipitamment de l'autre côté. — Le rideau tombe.

Dierx n'est pas d'avis que le poète doive absolument s'abstenir d'idées politiques. C'est un républicain ferme, — et je l'en estime d'autant plus équitablement que je serais plutôt dans l'autre camp, non moins ferme, — mais qui ne transparaît guère dans ses vers. Le patriotisme, par exemple, qui réunit toutes les âmes dignes de ce nom, il l'a laissé déborder dans une ode merveilleuse où résonne d'acier et d'airain ce vers extraordinaire :

Car la mort n'a point osé prendre
Son âme à ce grand Cuirassier !

Dierx est un homme jeune, encore bien que l'un des moins jeunes d'entre les Parnassiens de 1867. Tête superbe : un 1830 blond. Toujours serré dans sa redingote. Sans gestes. Rieur et très rieur par instants. Grand fumeur de cigarettes. Il vit assez retiré, occupe un emploi à l'Instruction publique, fréquente les peintres, peint lui-même avec talent.

N'est pas encore décoré !

STÉPHANE MALLARMÉ

Stéphane Mallarmé, poète français, naquit le 18 mars 1842 à Paris, dans une rue qui s'appelle aujourd'hui passage Laferrière. Ses familles, paternelle et maternelle, présentent depuis la Révolution une série ininterrompue de hauts fonctionnaires dans l'administration de l'Enregistrement, et lui-même était, dès les langes, destiné à cette carrière qu'il esquiva, préférant aller à vingt ans vivre en Angleterre en vue de s'assimiler la prononciation et après avoir appris l'anglais pour lire et un jour traduire Edgar Poë, de se créer, par l'enseignement dans l'Université, des ressources qui assurassent son indépendance littéraire.

On retrace le goût de tenir une plume autrement que pour enregistrer des actes, chez plusieurs de ses ascendants. L'un, avant la création de l'Enregistrement, sans doute, fut syndic des libraires sous Louis XVI, et son nom se trouve au bas du privilège du Roi, en tête de l'édition originale française du Vathek de Beckford, que notre poète a naguère réimprimée. Un autre écrivait des vers badins dans les Almanachs des Muses et les Étrennes

pour les Dames. Il a connu enfant, dans le vieil intérieur de bourgeoisie parisienne familiale, M. Magnien, un arrière-petit cousin qui avait publié un volume romantique à toute crinière, *Ange et Démon*, dont le titre apparaît encore dans plusieurs catalogues de bouquinistes importants.

Le poète se souvient d'avoir, dans un âge tendre, nourri secrètement l'ambition de remplacer un jour Béranger parce qu'il l'avait rencontré dans une maison amie. Il y tendit longtemps dans cent petits cahiers qui lui furent régulièrement confisqués, dans maints pensionnats et lycées...

* * *

Aujourd'hui, Mallarmé, définitivement et de longue date fixé à Paris, après quelques années au loin, vit en famille, au milieu de chers meubles anciens, ne sortant, en dehors de ses obligations, que pour des visites à des expositions artistiques et partout où l'on monte un ballet ou joue de l'orgue, — la Danse, l'Instrument divin ! — ses deux passions, qui semblent contradictoires, mais dont le sens éclate pour qui pense en poète, c'est-à-dire en philosophe vrai. Eh ! pour un exemple entre mille, la grave, la formaliste, l'immuable, la logique Espagne ne nous donne-t-elle pas, lors des fêtes de *Corpus Christi*, dans ses féeriques cathédrales, au

son des voix célestes et des clairs larigots, parmi les prestigieux parfums d'encensoirs géants balancés du haut de voûtes à perte de vue, sous les flots de fumée rose, le spectacle et la leçon d'adolescents richement et gaiement costumés menant des menuets en toute allégresse, confiants devant le redoutable Très Saint Sacrement de l'autel ?

Lorsque les fatigues de l'esprit et des loisirs l'incitent au plein air de la campagne, Mallarmé fuit vers les bords de Seine infréquentés, au long de la forêt de Fontainebleau, et là, se livre avec rage à la navigation fluviale. La bonne rivière s'ouvre à sa rapide yole d'acajou et des journées entières s'écoulent ainsi au fil de l'eau, sans, pour lui, regret ni remords du travail quitté qu'il saura bien reprendre plus souple et plus fort, après ces délassements. Simple promeneur alors, souvent il s'exaspère en voilier consommé et n'est pas peu fier de sa flottille.

Cet amour de la nature, le poète ne le dévolue pas que sur les paysages d'eau. Lisez cette superbe page tout à fait inédite où les arbres sont honorés, avec quelle dévotion pompeuse ! par un orgueil si vraiment et si purement poétique :

NOTES DE MON CARNET

LA GLOIRE

« La Gloire ! je ne la sus qu'hier, irréfragable, et

rien ne m'intéressera d'appelé par quelqu'un ainsi.

« Cent affiches s'assimilant l'or incompris des jours, trahison de la lettre, ont fui, comme à tous confins de la ville, mes yeux aux ras de l'horizon, par un départ sur le rail traînés avant de se recueillir dans l'abstruse fierté que donne une approche de forêt en son temps d'apothéose.

« Si discord parmi l'exaltation de l'heure, un cri taussa ce nom connu, pour déployer la continuité de cimes tard évanouies, Fontainebleau que je pensai, la glace du compartiment violentée, du poing aussi étreindre à la gorge l'interrupteur : Tais-toi ! Ne divulgue pas, du fait d'un aboi indifférent, l'ombre ici insinuée dans mon esprit, aux portières de wagons battant sous un vent inspiré et égalitaire, les touristes omniprésents vomis. Une quiétude menteuse de riches bois suspend alentour quelque extraordinaire état d'illusion, que me réponds-tu ? qu'ils ont ces voyageurs, pour ta gare aujourd'hui quitté la capitale, bon employé vociférateur par devoir, et dont je n'attends, loin d'accaparer une ivresse à tous départie par les libéralités conjointes de la Nature et de l'État, rien qu'un silence prolongé, le temps de m'isoler de la délégation urbaine vers l'extatique torpeur de ces feuillages là-bas trop immobilisés pour qu'une crise ne les éparpille bientôt dans l'air ; voici, sans attenter à ton intégrité, tiens, une monnaie.

« Un uniforme inattentif m'invitant vers quelque barrière, je remets sans dire mot, au lieu du suborneur métal, mon billet.

« Obéi pourtant, oui, à ne voir que l'asphalte s'étaller nette de pas, car je ne peux encore imaginer qu'en ce pompeux octobre exceptionnel ! du million d'existences étageant leur vacuité en tant qu'une monotonie énorme de capitale dont va s'effacer ici la hantise avec le coup de sifflet sous la brume, aucun furtivement évadé que moi n'ait senti qu'il est, cet an, d'amers et lumineux sanglots, mainte indécise flottaison d'idée désertant les hasards comme des branches, tel frisson et ce qui fait penser à un automne sous les cieux.

« Personne et, les bras de doute envolés comme qui porte aussi un lot d'une valeur secrète, trop inappréciable trophée pour paraître ! mais sans du coup m'élancer dans cette diurne veillée d'immortels troncs au déversement sur un d'orgueils surhumains (or ne faut-il pas qu'on en constate l'authenticité ?), ni passer le seuil où des torches consument, dans une haute garde, tous rêves antérieurs à leur éclat, répercutant en pourpre dans la nue l'universel sacre de l'intrus royal qui n'aura eu qu'à venir : j'attendis, pour l'être, que lent et repris du mouvement ordinaire, se réduisit à ses proportions d'une chimère puérile emportant du monde quelque part, le train qui m'avait là déposé seul. »

*
* *

Pour en finir avec ces quelques notes biographiques, il sied d'ajouter qu'à une certaine époque, Mallarmé fonda et rédigea à lui tout seul, un journal, avec ce titre fier : *la Dernière Mode*. Combien curieux, ai-je besoin d'ajouter intéressant à l'extrême ? durent en être les articles, traités par un tel artiste et qui ne concernaient rien moins que les plus minces détails de la vie *voulue*, compétemment *entendue* et décrétée, raffinée, toilettes, bijoux, mobiliers, jusqu'aux théâtres et menus de dîners. Avis aux fureteurs intelligents et heureux !

Depuis quelque temps, le nomade Mallarmé, déjà connu et ses œuvres appréciées, savourées par un certain nombre qui est une élite, retentit dans des polémiques avec cette bonne fortune d'exaspérer la haine et surtout l'admiration. Nombre de jeunes gens de cette réfléchie génération-ci, ont reconnu dans Mallarmé l'initiateur, en même temps que le maître de leur pensée artistique et philosophique, car, il y a dans ce poète exquis entre tous et sur tous, un philosophe profond, savant, hardi dans la recherche minutieuse et claire absolument pour qui sait bien voir. Ces témoignages sont pour l'amplement consoler s'il en était besoin non à sa fierté mais à sa conviction douloureusement puisque

impeccablement inflexible, des pauvres attaques de quelques tristes impersonnalités de la plume à tant de sottises par jour, semaine, quinzaine et mois.

Un livre vaste qu'il prépare démontrera la vérité de ce que j'avance ici avec pleine certitude. Ce sera, j'écris ou plutôt je résume, pour ainsi dire, sous la dictée du profond souvenir de conversations anciennes et récentes avec le poète (voilà près de dix ans qu'il y travaille), ce sera un livre en maints tomes, un livre qui soit un livre architectural et prémédité et non un recueil ; l'explication orphique de la terre qui est le seul devoir du poète et le jeu littéraire par excellence, car le rythme même du poème, alors impersonnel et vivant jusque dans sa pagination, se juxtapose aux équations de ce rêve, ou ode.

Parallèlement à ce grand Essai, Mallarmé entend bien continuer, et en plusieurs séries, l'œuvre glorieusement commencé et sous le titre : d'*Album de vers et de prose*. Simple et dandy s'il en fut, réunir successivement ces merveilles de style, d'art plastique et musical, et qui nous sont si chers, si précieux à nous autres et à d'autres qui viennent ! Quant à ce que le poète appelle son Travail personnel, c'est-à-dire le Livre annoncé un peu plus haut, il entend le publier probablement anonyme, le texte, raisonne-t-il, y parlant de lui-même et sans voix d'auteur.

Puis-je mieux terminer cette esquisse qu'il me serait si doux de faire tableau, qu'en vous donnant la primeur d'un sonnet tout récent, fleur et bijou, en attendant que le bon éditeur Vanier étale — ô bientôt n'est-ce pas ? à sa devanture, dès lors féerique, — écrin et bouquet !

SONNET

Toujours plus souriant au désastre plus beau.
Soupirs de sang, or meurtrier, pamoison, fête !
Une millième fois avec ardeur s'apprête
Mon solitaire amour à vaincre le tombeau.

Quoi ! de tout ce coucher, pas même un cher lambeau
Ne reste, il est minuit, dans la main du poète
Excepté qu'un trésor trop folâtre de tête
Y verse sa lueur diffuse sans flambeau !

La tienne, si toujours frivole ! c'est la tienne,
Seul gage qui, des soirs évanouis retienne
Un peu de désolé combat en s'en coiffant

Avec grâce, quand sur des coussins tu la poses
Comme un casque guerrier d'impératrice enfant
Dont pour te figurer, il tomberait des roses.

MAURICE ROLLINAT

Maurice Rollinat, auteur des *Névroses*, né à Châteauroux, en 1846, d'un père avocat, lequel fut représentant du peuple en 1848 et l'ami intime de G. Sand, présente un cas de presse bien intéressant et qui vaut la peine qu'on insiste dessus.

On se souvient sans doute qu'il y a quelques années *le Figaro*, par l'organe de son principal et de son plus ancien rédacteur, mena campagne pour, paraissait-il, le roi des livres de vers. Jamais on n'avait vu rien de pareil ; quelque chose de plus grand que l'*Iliade* était né, le Poète-par-excellence, muni de toutes les huiles régales et autres, de la sacro-sainte réclame, se voyait investi des immunités attachées à son rang, — un véritable *poet laureate*, n'en déplût au grand Tennyson, quant à la valeur intrinsèque des titres respectifs.

En même temps, Mme Sarah Bernhardt prenait les intérêts du chef-d'œuvre avec sa *furia* coutumière, et son salon fut le temple où le nouveau dieu rendit quelque temps des oracles.

M. Maurice Rollinat était inventé.

Les autres journaux parlèrent à leur tour du triomphateur, mais beaucoup, particulièrement ceux où travaillaient les *camarades*, non sans quelque fumisme dans l'exagération de l'éloge.

Et un silence de mort s'ensuivit, dès quelques éditions des *Névroses* épuisées.

Là pourrait se borner la biographie littéraire de M. Maurice Rollinat, car de ses deux autres ouvrages : *Dans les brandes*[1] (1877), *l'Abîme* (1886), dans l'intervalle de la publication desquels parurent ces *Névroses* (1883) de fameuse mémoire, le premier, recueil de choses paysannes, avait sombré dans le plus noir insuccès, et l'autre tentative très vaguement philosophique, vient à son tour de connaître les affres du non-retentissement total et final.

[1] LE SOLILOQUE D'UN MENUISIER

Encore un clou ! plus qu'un, et ma besogne est faite.
Je m'en doutais ; c'est drôle et sans être prophète,
Je m'étais toujours dit : « Ce riche mourra tôt. »
Je n'ai pas épargné les bons coups de marteau.
Et je puis me vanter que sa bière est parfaite !
J'ai vu sa face : Elle est horrible et stupéfaite !
Il sera mort sans doute au milieu d'une fête.
Bah ! cousons fortement son affreux paletot.
Encore un clou !
C'est le sort, chacun meurt : en bas, et sur le faîte.
Tous les vainqueurs du monde ont chez moi leur défaite.
Hélas ! j'aurai mon tour ! Un confrère bientôt
Peut s'écrier, penché sur mon dernier manteau :
Sa bière, dans vingt ans, ne sera pas défaite.
Encore un clou !

Mais la tâche d'un biographe consciencieux est sévère, et s'il n'a pas grand'chose à dire, il doit du moins approfondir son sujet, le creuser, en dégager de son mieux la morale, s'il y a lieu.

Un examen sommaire de l'*unique* Livre de M. Maurice Rollinat s'impose avant quelque jugement que ce soit à exprimer dans l'espèce.

Les *Névroses* sont un fort volume compact, mais imprimé en ces caractères un peu lourds, bien visibles en revanche, dont la maison Georges Charpentier a l'incontestable spécialité. Cet abord plaît de prime-saut et les pages lues succèdent aux pages lues, sans fatigue ni douleur pour le client. Même une sensation de tiède repos, de douce demi-sieste, vous induit jusqu'en le point-c'est-tout du confortable bouquin. Et pour peu que vous vouliez bien — seul sûr critère — vous mettre à la place des gens, vous allez avec moi vous rendre bien compte de l'agréable phénomène que je viens de signaler à votre compétence.

Baudelaire avait « créé dans le ciel de l'art un frisson nouveau », suivant une parole qui fut d'évangile dans une bouche trop souvent peu orthodoxe ; aussi, subissant le sort de tous les créateurs, passa-t-il inconnu presque et méconnu tout à fait en son temps, pour, il est vrai, ressusciter avec gloire parmi notre génération littéraire qui aura eu du moins cet énorme mérite entre mille gros torts.

Mais cette résurrection, je viens de le dire implicitement, n'eut lieu en réalité qu'aux yeux d'une élite restreinte. Le gros public, lui, entendit bien parler de ce miracle-là, mais à la façon des Juifs incrédules. Et parmi ceux d'entre lui qui risquèrent leur curiosité dans les *Fleurs du Mal*, la plupart clamèrent le *durus est sermo iste*. Cette hydre, la foule, en voulait après la mort à Celui qu'elle avait *ouï* [1]

Donner un sens trop pur aux mots de la tribu,

comme dit magnifiquement Stéphane Mallarmé parlant d'Edgar Poë.

Enfin, Rollinat vint, qui le premier en France po-pu-la-ri-sa le Satanisme. (C'est par ce mot que la masse des lecteurs en est encore à croire désigner le haut et douloureux spiritualisme, l'exquisement amère sensualité du plus grand poète français de ce siècle, avec Lamartine.)

Le malheur est que d'abord ladite sensualité, non plus que le spiritualisme en question, n'existait en aucune façon dans le travail massif, osons dire mastoc, du vulgarisateur. Et puis, ô quel style !

Toutefois je veux être juste dans les limites du permis en pareille matière. Manque de grammaire

[1] Car il faut lire : Eux, comme un vil sursaut d'hydre *oyant* jadis l'ange « et non *ayant* », ainsi qu'une faute typographique me l'a fait mettre dans la première série de mes *Poètes maudits*.

et d'art et d'à-peu-près tout à part, *les Névroses* non seulement forment, ainsi qu'il a été avoué plus haut, un ensemble gentiment assoupissant, mais encore elles n'exhalent que très peu d'ennui. Même il y a là dedans de divertissants endroits sinon bien, du moins qui tentent honorablement de l'être.

La Buveuse d'absinthe,

Elle était toujours enceinte ;
Pauvre buveuse d'absinthe !

la Dame en cire et la si juste peur bleue de la voir entrer chez lui qu'a l'auteur ; *les Ventouses*, polissonnerie peut-être par trop insuffisante ; *la Vache au taureau*, encore un élan vers le cru point trop mal raté, d'autres morceaux en petit nombre encore, témoignent d'un esprit puérilement ingénieux et d'efforts ingénieusement puérils.

Et s'il faut pousser mon parti pris de bienveillance jusqu'aux confins de l'abus, j'ajouterai que je trouve M. Maurice Rollinat foncièrement original. Il a, en fait, instauré dans les environs de la Littérature, la Cocasserie froide, et, ce qui magnifie à mes yeux ce mérite bien sain, naïve sans pair. Autrement je l'eusse proclamé disciple de M. Amédée Pommier qui fut un roué, lui, du diabolisme d'Épinal, un roublard du vers maladroitement tourdeforcesque, en un mot un « maître expert-juré » sur le mirliton,

dont M. Maurice Rollinat n'est, il faut bien l'admettre, qu'un virtuose tâtonnant.

Je n'ai pas entendu dire que M. Maurice Rollinat ait écrit en prose. Il serait désirable qu'il le fît vers la fin de sa carrière mortelle que je souhaite de tout mon cœur heureuse et longue, sous la forme de *mémoires* ou de *confessions*, puisque ces mots redeviennent à la mode. Que cet adieu sur le tard à l'écriture puisse ou doive être la merveille que je voudrais, franchement je n'en puis rien prévoir, mais comme tout porte à croire qu'il aurait des chances d'être sincère, on y récolterait pour sûr de précieux aveux, des *mea culpa* trop autorisés, hélas ! sur l'erreur d'un âge déjà mûr, un instant égaré par les brièves caresses du journalisme influent et la *voix d'or* d'une sirène proverbialement capricieuse, l'expression, je m'en doute, touchante du remords d'avoir, ne se sentant ni les reins, ni l'esprit, ni l'âme d'un poète, compromis la vocation, donné à sourire de la glorieusement tragique vocation de ces êtres sublimes et faibles, quand ils ne sont pas Shakspeare et Gœthe, pour trop de fierté vibrante ou sourde, les Poètes !

Les amis de M. Maurice Rollinat lui attribuent un réel talent de déclamateur au piano qui n'aurait pas nui au *débit* de ses vers.

Au physique, M. Maurice Rollinat, que je n'ai jamais eu l'avantage de voir et d'entretenir un

instant que le soir de cette bizarre première représentation du *Nouveau monde*, m'a paru un brin moustachu, à l'air bon garçon, pas vampire du tout, avec des fourrures autour.

ARTHUR RIMBAUD

Félix Fénéon a dit, en parlant comme il faut des *Illuminations* d'Arthur Rimbaud, que c'était en dehors de toute littérature et sans doute au-dessus. On pourrait appliquer ce jugement au reste de l'œuvre, *Poésies* et *Une Saison en Enfer*. On pourrait encore reprendre la phrase pour mettre l'homme en dehors en quelque sorte de l'humanité et sa vie en dehors et au-dessus de la commune vie. Tant l'œuvre est géante, tant l'homme s'est fait libre, tant la vie passa fière, si fière qu'on n'a plus de ses nouvelles et qu'on ne sait pas si elle marche encore. Le tout simple comme une forêt vierge et beau comme un tigre. Avec des sourires et de ces sortes de gentillesses !

Arthur Rimbaud naquit à Charleville (Ardennes), en 1855. Son enfance fut gamine fantastiquement. Un peu paysanne, bondée de lectures et d'énormes promenades qui étaient des aventures, promenades et lectures. Externe au collège de sa ville natale passé depuis lycée, la Meuse charmante des alentours et sauvage des environs : coquet prospect de

la Culbute et bois joli des Havetières, la frontière belge pour ce tabac que Thomas Philippe (Phlippe, comme on prononce à la madame Pernelle : « *Allons Phlippotte, allons !...* » dans toutes ces régions) *répard* pour rien ou presque au nez de

« Ceux qui disent : Cré nom ! ceux qui disent : Ma-
[cache [1] ! »

et ce *péquet* de ces auberges ! l'eurent trop sans que ses études merveilleuses en aient souffert pour un zeste, car peu sont instruits comme cet ancien écolier buissonnier. Vers l'âge de quinze ans, Paris le vit, deux ou trois jours, errant sans but. En 1870-71 il parcourait l'Est de la France en feu, et racontait volontiers plus tard Villers-Cotterets et sa forêt aux galopades de uhlans sous des lunes de Raffet. Retour à Paris pendant la Commune et quelque séjour à la caserne du Château-d'Eau, parmi de vagues Vengeurs de Flourens (*Florence*, gazouillaient ces éphèbes à la ceinture blanche). — *Interdum* la gendarmerie départementale avait eu des attentions et ces bons flicquards de la Capitale des caresses pour ce tout jeune et colossal Glatigny muni de moins encore de papiers que notre pauvre

[1] Premier vers des *Douaniers*, l'un des poèmes « confisqués » dont il va être question.

cher ami, mais qui, lui, n'en mourut guère. — Mais ce ne fut qu'en octobre 1871 qu'il prit terre et langue ès la ville à Villon. A son premier voyage il avait effarouché le naïf André Gill. Cette fois il enthousiasma Cros, charma Cabaner, inquiéta et ravit une foule d'autres, épouvanta nombre d'imbéciles, contristant même, dit-on, des familles qu'on assure s'être complètement rassises depuis. C'est de cette époque que datent : *les Effarés*, *les Assis*, *les Chercheuses de poux*, *Voyelles*, *Oraison du soir*, et *Bateau ivre*, cités dans la première série des « Poètes Maudits », *Premières communions*, publiées par « la Vogue », *Tête de faune* et *le Cœur volé*, donnés dans la seconde série non éditée des « Poètes Maudits » (*Pauvre Lélian* — « la Vogue ») et plusieurs autres poèmes[1], dont trop, hélas ! furent confisqués, c'est le mot poli, par une main qui n'avait que faire là, non plus que dans un manuscrit en prose à jamais regrettable et jeté avec eux dans quel ? et quel ! panier rancunier pourquoi ?

Bien des avis se partagèrent sur Rimbaud individu et poète. D'aucuns crièrent à ceci et à cela, un homme d'esprit a été jusqu'à dire : « Mais c'est le Diable ! » Ce n'était ni le Diable ni le bon Dieu, c'était

[1] *Les Mains de Jeanne Marie*, *Accroupissements*, *les Veilleurs*, *les Pauvres à l'église*, *Sœur de charité*, *les Douaniers*, tels sont les titres de ces choses qu'il est bien à craindre de ne jamais voir sortir du puits d'incompétence où les voilà qui gisent.

Arthur Rimbaud, c'est-à-dire un très grand poète, absolument original, d'une saveur unique, prodigieux linguiste, — un garçon pas comme tout le monde, non, certes ! mais net, carré sans la moindre malice avec toute la subtilité, de qui la vie, à lui qu'on a voulu travestir en loup-garou, est toute en avant dans la lumière et dans la force, belle de logique et d'unité comme son œuvre, et semble tenir entre ces deux divins poèmes en prose détachés de ce pur chef-d'œuvre, flamme et cristal, fleuves et fleurs et grandes voix de bronze d'or : *les Illuminations :*

VEILLÉES

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au fond des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blèmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville, elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et, courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

AUBE

C'est le repos éclairé, ni fièvre ni langueur, sur le lit ou sur le pré.

C'est l'ami ni ardent ni faible. L'ami.

C'est l'aimée ni tourmentante ni tourmentée. L'aimée.

L'air et le monde point cherchés. La vie.

— Était-ce donc ceci ?

Et le rêve fraîchit.

Juillet 1872, voyage et station en Belgique, Bruxelles plutôt. Rencontre avec quelques Français, dont Georges Cavalié dit Pipe-en-Bois, étonnés. Septembre même année, traversée pour Londres où vie paisible, flâneries et leçons, fréquentation d'Eugène Vermersch. Juillet 1873, un accident à Bruxelles : blessure légère par un revolver mal braqué ; Paris *iterum* pour peu de temps et peu de gens ; Londres derechef, quelque ennui, l'hôpital un instant ; départ pour l'Allemagne. On le voit en février 1875, très correct, fureteur de bibliothèques, en pleine fièvre « philomathique », comme il disait à Stuttgard, où le manuscrit des *Illuminations* fut remis à quelqu'un qui en eut soin. Un autre livre avait paru en

1873, à Bruxelles, *Une Saison en Enfer*, espèce de prodigieuse autobiographie psychologique, écrite dans cette prose de diamant qui est sa propriété exclusive. Dès 1876, quand l'Italie est parcourue et l'italien conquis, comme l'anglais, comme l'allemand, on perd un peu sa trace. Des projets pour la Russie, une anicroche à Vienne (Autriche), quelques mois en France, d'Arras et Douai à Marseille, et le Sénégal vers lequel bercé par un naufrage, puis la Hollande. 1879-80, vu décharger des voitures de moisson dans une ferme à sa mère, entre Attigny et Vouziers, et arpenter ces routes maigres de ses jembes sans rivales. Son père, ancien officier de l'armée, mort à ces époques, lui laissant deux sœurs, dont l'une est morte, et un frère aîné. Puis on l'a dit mort lui-même sans que rien fût sûr. A telles enseignes qu'à la date de 1885, on le savait à Aden, poursuivant là, pour son plaisir, des préoccupations de gigantesques travaux d'art inaugurées naguère en Chypre, et l'année suivante, qui est donc l'année d'avant la dernière, les renseignements les plus rassurants abondaient.

Voilà les lignes principales de cette existence plus que mouvementée. Peu de passion, comme parlerait Ohnet, se mêle à la plutôt intellectuelle et en somme chaste odyssée. Peut-être quelque *vedova molto civile* dans quelque Milan, une Londonienne rare, sinon unique — et c'est tout si c'est tout.

D'ailleurs, qu'importe ! Œuvre et vie sont superbes telles quelles dans leur indiciblement fier *pendent interrupta*.

Ne pas trop se fier aux portraits qu'on a de Rimbaud, y compris la charge ci-contre, pour amusante et artistique qu'elle soit. Rimbaud, à l'âge de seize à dix-sept ans qui est celui où il avait fait les vers et faisait la prose qu'on sait, était plutôt beau — et très beau — que laid comme en témoigne le portrait par Fantin dans son *Coin de table* qui est à Manchester. Une sorte de douceur luisait et souriait dans ces cruels yeux bleu clair et sur cette forte bouche rouge au pli amer : mysticisme et sensualité et quels ! On procurera quelque jour des ressemblances enfin approchantes.

Quant au sonnet des Voyelles, il n'est ici publié ci-dessous qu'à cause de sa juste célébrité et pour l'explication de la caricature. L'intense beauté de ce chef-d'œuvre le dispense à mes humbles yeux d'une exactitude théorique dont je pense que l'extrêmement spirituel Rimbaud se fichait sans doute pas mal. Je dis ceci pour René Ghil qui pousse peut-être les choses trop loin quand il s'indigne *littéralement* contre cet « U vert » où je ne vois, moi public, que les trois superbes vers « U cyles, etc. »

Ghil, mon cher ami, je suis jusqu'à un certain point votre très grand partisan, mais, de grâce, n'allons pas plus vite que les violons, et ne prêtons

point à rire aux gens plus qu'il ne nous convient.

A très bientôt une belle et aussi complète que possible édition des œuvres d'Arthur Rimbaud.

VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre : E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O l'Oméga, rayon violet de Ses yeux !

LÉON VANIER

Léon Vanier, Éditeur français, né à Paris, le 27 décembre 1847.

Débuta par la Librairie, où il apprit à connaître intrinsèquement la bizarre marchandise dont il devait faire part à ses contemporains en qualité d'éditeur à la mode, érudit et littéraire, connaisseur et amateur, collectionneur même, d'ailleurs aimable toujours et conciliant à ses heures, qui ne sont pas trop rares en somme.

Mais imbu de ces salutaires principes, « avoir plusieurs cordes à son arc, ne pas mettre tous ces œufs dans le même panier, deux précautions valent mieux qu'une », il resta fidèle à son premier commerce tout en y allant de l'avant dans la redoutable industrie, affrontée avec une bravoure que tempère seule la prudence séante. Son élégant magasin, en même temps que ses propres livres, offrent à quelque goût qui passe tous le *refreshments* sur papier noirci dont on peut, raisonnablement ou non, avoir soif et faim, depuis l'étrange Ohnet sous toutes les formes, par volumes d'apect orthogra-

phique, brochés à l'usage des éventaires de chemin de fer, ou reliés en veau couenne et en tout, doré sur tranche ou à la tranche, par livraisons po-pu-lai-res, — et illustré ! !

Il sera temps de parler un peu de cette Boutique, appelée à devenir légendaire et déjà célèbre...

Pour l'instant le biographe se doit tout à sa tâche.

Donc, Vanier, de simple libraire (1869), s'est fait éditeur depuis 1876. Ses commencements furent modestes, comme vous aurez certainement remarqué que la généralité des commencements le sont à de très clairsemées exceptions près, celle du Cid, par exemple, et encore celle de M. Rollinat, — modestes, dis-je, mais distingués et comme qui dirait *fins*, fins comme l'ambre, comme qui dirait aussi jolis, jolis, comment m'exprimer ? jolis, mon Dieu, comme tout ! Tout le monde a acheté ces délicieux bouquins : *la Frégate l'Incomprise ; les Croquis maritimes* (avec des dessins de Sahib) ; *Patara et Bredindin*, « marine humouritisque », illustrée par Léonnec, préface de l'éditeur qui manie la plume très allègrement, ma foi, et a écrit la plupart des légendes des amusantes plaquettes illustrées par H. de Sta, et publiées sous le titre de *Collection Vanier ;* les albums de Villette, ceux de Caran d'Ache et de Lunel ; la *Biographie* si touchante d'*André Gill*, suivie de la *bibliographie* conscien-

cieuse et complète de ce grand caricaturiste ; mignonnes merveilles de typographie, de papiers admirablement assortis, de formats originaux, de crayon fantaisiste à la bonne manière, caricatural dans l'art le plus délicat, adorable...

Puis vint paraître chez Vanier (1881-83), le *Paris moderne*, revue rédigée en chef par le poète Jacques Madeleine (pas celui des *Écrevisses, bone Deus !* l'autre, le bon, le seul) ayant pour principal lieutenant ce spirituel Georges Courteline, pseudonyme qui dissimule mal un fils chassant de race. Ce brave recueil fut à l'époque comme un dernier *Parnasse* militant. Ces noms : Leconte de Lisle, Banville, Coppée, Mendès, Hérédia, Mérat, Valade, fulgurèrent ; à côté des vers magistraux, d'alertes articles combattaient le bon combat, comme on dit trop — et ce fut l'origine du Vanier hyper-littéraire actuel.

Mis en goût par les fières rimes et les rythmes sans pair, il se sentit bientôt au cœur — et dans la tête, une solide caboche bien intelligemment, noblement aussi ! commerciale, — une belle émulation vers les travaux et le bon renom des grands éditeurs de 1830 et d'ensuite. Les lauriers d'Eugène Renduel, d'Urbain Canel, d'Auguste Poulet-Malassis, d'Alphonse Lemerre, l'empêchaient de dormir. Il sonna aux poètes nouveaux un ralliement qui fut entendu, et ne tarda pas à les voir arriver à lui. Il ne leur fit point des ponts d'or, les ponts d'or

n'existent pas, ce sont travaux d'art fabuleux et chimériques, même les ingénieurs du stupéfiant Ohnet n'en édifient que pour leur « créateur » et sont des spécialistes des plus exclusifs, — mais des conditions sortables, honorables, et l'affabilité des manières, les procédés parfaits, achevèrent l'œuvre de la franche probité. Dès lors la copie afflua au n° 19 du docte quai Saint-Michel. De charmantes éditions se succédèrent. Les aînés, commme il sied, ouvrirent la marche, Huysmans et ses étonnantes *Esquisses parisiennes*, Verlaine et ses *Poètes maudits* qui mirent le feu à pas mal de poudres en train d'être trop mouillées. Adoré Floupette, loup dans la bergerie, néanmoins s'y conduisit en galant homme de loup, et ne dévora personne. Moréas (les *Syrtes*, les *Cantilènes*), Vignier (*Centon*), de Régnier (les *Lendemains*, *Apaisement*, les *Sites*), Viélé-Griffin (*Cueille d'avril*, les *Cygnes*), montrèrent la marche aux jeunes encore inédits et la cohorte sainte, le bataillon sacré grossit tous les jours, valeureux et digne de tels chefs de file.

On se souvient du tapage suscité autour de ces publications et d'autres encore dans la presse parisienne et départementale, voire jusqu'à l'étranger. Un journal, *le Décadent*, soutint furieusement le choc, rendit coup pour coup ; son rédacteur en chef, Anatole Baju, ne s'épargnait pas et n'épargnait personne. Tudieu ! l'acharné combat ! Jamais le

Parnasse contemporain, de pourtant orageuse mémoire, n'avait soulevé pareils combats de plume. Il faudrait remonter jusqu'aux luttes du Romantisme pour trouver de dignes analogues à ces Eylau, à ces Moskowa de lettres.

Le champ de bataille si chèrement disputé resta définitivement aux poètes, et Vanier fut loin de se plaindre du résultat. Sans précisément déborder et ruisseler, ses caisses montèrent et bruirent joyeusement, fleuve encore endigué, mais gare à l'imminente inondation !

Ici, quoique j'en aie, s'impose un parallèle à la Plutarque entre Vanier et son heureux devancier, Lemerre. Leur situation initiale est tellement semblable que la tentation se fait irrésistible. Lemerre commence, lui aussi, après les premières luttes pour la vie, par des entreprises étrangères à la littérature actuelle, et c'est, comme Vanier suscité par *Paris-moderne*, du fait d'un journal, *l'Art*, rédigé principalement par Louis-Xavier de Ricard fondateur, Catulle Mendès, Charles Joliet, Edmond Lepelletier et Paul Verlaine, qu'il se voit amené à s'occuper des Parnassiens. Le succès foudroyant du *Passant*, dont Vanier attend encore le pendant, mais que peuvent lui faire patiemment attendre ses bonnes affaires de librairie décadente, lance Lemerre et en fait bientôt le gros monsieur d'aujourd'hui.

L'amour et l'intelligence communs de leur métier,

ainsi qu'un goût très honorable et impérieux pour la haute littérature complètent la ressemblance entre les deux bons éditeurs. Maintenant, que l'un soit blond et l'autre brun, l'un grand et l'autre petit, l'un majestueux et lent comme un antique baron normand, l'autre vif et pétulant comme un pur enfant de Paris, peu importe, je crois, à l'histoire de la Librairie. Tous deux sont de bons patriotes et firent leur devoir en 1870-71. Même Vanier, alors sergent aux mobiles de la Seine, fut mis à l'ordre du jour et porté pour la médaille militaire. Il est encore lieutenant de l'armée territoriale après avoir été quelque temps porte-drapeau.

Son rez-de-chaussée, muni d'une spacieuse arrière-boutique, est le théâtre quotidien, comme autrefois l'entresol de Lemerre, de conférences au pied levé de *omni re scibili et quibusdam aliis*, et les conversations y sont aussi animées, intéressantes, souvent passionnées, que courtoises. Il y fait beau entendre Moréas réciter le sonnet des *Conquérants* de sa voix mordante et cuivrée qu'Hérédia lui-même envierait... « *Hors du charnier natal!... Que Cipango mûrit!...* », beau et bon écouter quelque remarque subtile et incisive de Mallarmé. Survient Poictevin tout frémissant d'enthousiasme pour le rare et pour l'exquis dans le délicat et le beau. Verlaine passe et lance un mot plus doux qu'amer ; Du Plessys vibre, Luque dessine, Baju objecte,

Fénéon et Kahn discutent ; très paisible, comme timide, Ghil affirme ; Huysmans sourit. Vanier circule, accueille, prie d'excuser, opine, tance un commis, vend, feuillette des manuscrits, lorgne une gravure : très pittoresque et vivant en diable le patron. Le magasin est en long ; un vaste bureau qu'orne une caisse de bonne augure luit doucement derrière une grille à guichets. C'est confortable et coquet. Eaux-fortes, aquarelles, bibelots japonais, caricatures ; et « que de livres, que de livres » chez ce libraire ! Des amateurs, dont plusieurs considérables, sont familiers de la maison. C'est des « mon Général » par-ci, « monsieur le Conseiller » par-là. Un bon coin de Paris bien réjouissant, et même consolant. Et pour finir le parallèle, une seule différence, si minime toutefois ! entre Lemerre et Vanier, c'est que celui-là est décoré, tandis qu'il est impossible que celui-ci ne le soit pas un jour.

J'ai dit plus haut que Vanier était écrivain à ses moments perdus. De lui, outre les choses énumérées plus haut, on a *Les 28 jours d'un réserviste* et *l'Armée française*, livres tout ronds, pleins de bonne humeur et de piquante observation. On lui attribue des vers. Je ne les ai jamais lus ni même vus. Ça, Vanier, c'est mal, bien mal. Enfin les *Hommes d'aujourd'hui*, qu'il dirige depuis quelques années, publient souvent, sous le nom de

Pierre et Paul, des biographies dues, la plupart, à sa verve et à son érudition.

Longue vie et bonne chance à l' « homme de bien » qui ose s'intituler : Éditeur des Décadents ! Je n'ose plus dire l' « homme de goût », depuis que, parmi ces derniers, nombre de gens mieux informés à coup sûr que moi-même rangent l'humble *contributor* qui opère en cette occasion-ci dans les susdits *Hommes du jour* et qui signe, pour avoir l'honneur de vous saluer.

ANATOLE BAJU

Anatole Baju, littérateur français, né à Confolens (Charente), le 8 mars 1861, fils de meunier, fut élevé au Moulin de Saint-Germain-sur-Vienne. Son père, qui était poète, ami de Lamartine et de Georges Sand, fit sa première éducation et l'envoya ensuite achever ses études au collège de Confolens.

Adolescence passée à la contemplation de la nature et à rêver. A la mort de son père, en 1879, il prit la direction des affaires de la maison — écrivit entre temps divers articles ou poèmes publiés çà et là.

L'obsession de la littérature lui fit peu après abandonner l'industrie pour se livrer tout entier à son penchant.

C'est alors que dans sa retraite de Bellac, il composa l'*Assaut de l'Olympe* (1882), recueil de poèmes publié à Limoges et devenu aujourd'hui introuvable.

Ce livre marquait déjà une tendance très accusée à l'affranchissement de la Métrique et de la Langue.

Quoique profondément originale, l'œuvre eut

peu de succès. Baju comprit qu'il devait changer de scène.

Consciencieux, il voulut, avant d'aller plus loin, étudier mieux la vie, observer l'humanité. Dans cette vue, il se mit à voyager, parcourant les diverses contrées de l'Europe et de l'Amérique en accumulant les documents.

Revenu en France en 1884, le vœu maternel le fixa à un emploi administratif qui lui laissait assez de loisir pour donner cours à ses goûts littéraires.

Baju eut bientôt noué de nombreuses et cordiales relations dans le monde des lettres parisien.

Considérant avec regret le manque d'unité du *mouvement décadent* qui commençait alors à se dessiner, il résolut de fonder un organe qui rassemblerait ces « forces éparses en un faisceau unique ».

Il fit alors la connaissance de Maurice du Plessys, le poète gentilhomme, avec lequel il fonda le *Décadent*.

La suite est connue...

Mais il convient d'ajouter à ces notes biographiques sommaires que Baju, indépendamment de son très réel mérite personnel, de son intelligence et de son énergie des plus remarquables, existe littérairement surtout par le journal *le Décadent* (second semestre de 1886) et la brochure *l'Ecole décadente* (juillet 1887). Relisez ses articles dans la collection déjà précieuse du fameux canard, vous dégageant,

bien entendu, de tous préjugés de par la Presse hostile lue, ou des plaisanteries trop faciles, écoutées ; relisez surtout le récent pamphlet, et vous resterez persuadés comme moi, non seulement de la conviction si profonde et si courageuse, mais encore et surtout, de l'absolu bon sens absolument triomphal, envers et contre tout et tous, du polémiste comme du théoricien.

Je prouve mon dire :

En somme, voyons, de quoi retourne-t-il au fond, sous cette question des *Décadents ?*

Un certain nombre de jeunes gens, las de lire toujours les mêmes tristes horreurs, dites naturalistes, appartenant d'ailleurs à une génération plus désabusée que toutes les précédentes, mais d'autant plus avide d'une littérature expressive de ses aspirations vers un idéal dès lors profond et sérieux, fait de souffrance très noble et de très hautes ambitions, — injustement, sans doute, un peu dépris de la sérénité parnassienne et de l'impassibilité pessimiste d'un Leconte de Lisle d'ailleurs admiré, s'avisèrent un jour de lire mes vers — écrits pour la plupart en dehors de toute préoccupation d'école, comme je les sentais, douloureusement et joyeusement *poétiques* encore, et pleins, j'ose le dire, du souci de la Langue bien parlée, vénérée comme on vénère les saints, mais voulue aussi exquise et forte que claire assez. Ces vers leur

plurent par la sincérité de leur art et l'intense simplicité du fond. Le hasard voulut qu'à l'époque qu'il fallait je fisse paraître les *Poètes maudits*, beaucoup pour Corbière et Mallarmé, mais surtout pour Rimbaud. Cet opuscule eut tout le succès souhaité et quelque tapage s'ensuivit. Je fus assez heureux pour que le nom de mon cher ami Mallarmé, déjà si honorablement connu d'un tout petit choix d'élus parmi l'élite des raffinés et des curieux compétents, retentit cette fois un peu plus fort et allât taquiner l'oreille de la Presse. Il la taquina si bien cette oreille, ce nom d'un artiste suprême de qui j'ai dit ailleurs qu'il *considérait la clarté comme une grâce secondaire*, qu'une assez plaisante confusion commença de régner. Échotiers et chroniqueurs, gent malicieuse, affectèrent d'envelopper dans le même reproche d'ésotérisme pointu et de « symbolisme » frisant le rébus mes humbles vers, ceux si nets de Corbière et ceux si superbement lucides de Rimbaud.

Bref, dès ce moment précis, « décadents » — un mot vaguement né où ? comme « romantiques », comme, mais mieux que « naturalistes » — signifiait, en nous désignant, mes trois *Maudits*, moi et ceux d'entre les jeunes gens dont il a été parlé plus haut, qui avaient déjà publié des vers, — amateurs de l'obscur, propagateurs de théories abstruses, absconces et tout ce qu'on voudra dans ce goût-là,

et, par quelle étrange association d'idées ? pessimistes et schopenhaueriens (or je vous annonce pour peu que vous y teniez, que je n'ai jamais, pour ma part, lu une ligne du, paraît-il, décourageant Epicure teuton).

C'est alors que Baju vint, et, en vue de congréger « les forces éparses en un faisceau unique », pour me servir de ses propres expressions rapportées au commencement de ce travail, fonda le *Décadent*, au milieu de quelles difficultés, avec combien de bravoure et de furie, ce n'est rien que de le dire. Dès les premiers numéros il rétablit la vérité, alla droit au but, mit les pieds dans le plat et, fort de sa rédaction vraiment homogène, n'hésita pas à prendre l'offensive en toute témérité vraiment française, et si franche ! Naturellement, les ripostes abondèrent, fourmillèrent, dures, cruelles, mais que lui faisait ! Et il rendait coup pour coup.

Elles ne rencontrèrent pas la même vaillance chez quelques-uns de ses collaborateurs. Plusieurs se séparèrent, fondèrent des journaux éphémères dont l'un, rédigé en chef ou dirigé par René Ghil, s'appela *la Décadence*, « improprement », dit Baju dans sa récente brochure. Et, selon moi, bien que j'aime beaucoup Ghil qui est un homme charmant et un écrivain des plus savoureux au fond, Baju a raison, et raison d'autant plus qu'à mon sens il a, lui, trouvé le vrai substantif pour exprimer la chose des Déca-

dents. « DÉCADISME » est un mot de génie, une trouvaille amusante et qui restera dans l'histoire littéraire. Ce barbarisme est une merveilleuse enseigne, il est court, commode, à la main, *handy*, il sonne littéraire sans nulle pédanterie (mais « Symbolisme », hein ?), éloigne précisément l'idée abaissante de décadence, enfin fait balle et fera trou, je vous le dis encore une fois. Même Ghil (puisque je le tiens) alla plus loin, il asticota quelque peu Baju, le piquant de traits pas toujours charitables. Baju se conduisit très bien, ne répondit à ce poète (*genus irritabile*) qu'en douceur, même le saluant dans sa brochure, qui est d'ailleurs un modèle de mesure et de bon ton dans l'apologie, du juste titre de « jeune poète de génie » et rejetant les torts de son adversaire sur le seul « cœur humain ». On ne pouvait mieux faire en un meilleur dire. Il ne s'irrita que tout récemment, sur la lettre de Ghil au *Figaro*, datée de « l'exil des champs », où le « disciple de Mallarmé » protestait, là, vrai, des plus mal à propos et en termes tout à fait blessants pour des gens à travers Baju, contre son nom rappelé dans l'énumération des rédacteurs du *Décadent*. Et Baju a, je regrette bien et me réjouis fort de le dire, diablement raison encore dans sa tardive, mais combien rattrapant le temps perdu vivacité, pour parler un peu comme Ghil, en guise de moralité.

Quelques mots pour finir et pour un fait per-

sonnel. On a ri aux larmes, parce que Baju dans sa brochure me proclame le plus grand poète de tous les temps.

On a eu tort de rire.

D'abord parce que peut-être Baju pense ainsi *pour de bon*. (On est bien libre de penser comme on veut, n'est-ce pas ?) Et dans cette hypothèse je dirai purement et simplement à Baju qu'il se trompe et qu'il y a, entre autres, David, Homère, Sophocle, Lucrèce, Ovide, Théroulde, Dante, Villon, Ronsard, Shakespeare, Calderon, Racine, Gœthe, Byron, Lamartine, Musset, Poë, et les contemporains, mes maîtres et mes camarades.

Puis, il est probable que Baju a voulu, par une audacieuse et spirituelle assertion, bien établir combien il raffole — c'est le mot en vérité — de la Sincérité, de la Conscience, de la Simplicité, dont je ne craignais pas — pourquoi jamais craindre ? — de me réclamer tout à l'heure — et se servir de moi, grand honneur ! comme d'un symbole à illustrer ses idées là-dessus.

Enfin sans doute aussi que Baju me porte une grande amitié, et que son affection pour l'homme aveugle son estime pour le poète. En ce cas, une cordiale poignée de main à lui, et n'en parlons plus.

Mais je crois, et croyons plutôt que ma seconde supposition est la bonne ; là Baju a bien fait d'être excessif et brutal à ce point.

— Seulement il me met en opposition avec le général Boulanger et ne flatte pas celui-ci. Ici je diffère d'avis avec lui. Je suis loin de détester la popularité du seul militaire amusant, depuis que Canrobert est si vieux, de cette période-ci. S'il n'a pas remporté de victoires, ce n'est pas de sa faute, puisqu'il n'a pas encore marché à l'ennemi, j'entends LE seul ennemi, celui qui détient mon pays, Metz ! l'Allemand, le Prussien, la détestée, l'abhorée, l'abominée et abominable « tête de Boche ! » Mais rien ne me dit qu'avec l'immense confiance dont il est investi et comme sacré par l'armée et par le peuple, ce soldat ne puisse bientôt faire des prodiges sur le Rhin, — et s'il a su *se faire une bonne presse*, ma foi, en république, ce n'est déjà pas si bête...

Donc, mon cher Baju, si vive moi, vive Boulanger aussi[1] ! Vivent encore Anatole Baju et le *Décadent* reparu depuis décembre sous forme de revue !

[1] Cette biographie fut écrite il y a quelques mois. Mais, malgré tout, Ardèche et Charente, et le reste, je maintiens mon dire d'alors, parce qu'il fut sincère et que mon opinion resta la même, quand même !

CHARLES CROS

Charles Cros, poète français, né à Fabrezan près Narbonne (Aude), le 1er octobre 1842, n'a imprimé qu'un livre de vers grossi de fantaisies en prose : mais son œuvre dans des journaux et revues, œuvre non encore recueillie, est considérable dans la mesure de l'extrême talent déployé sous la dictée d'un génie aussi beau qu'incontestable. Génie, le mot ne semblera pas trop fort à ceux assez nombreux qui ont lu ses pages impressionnantes à tant de titres, et ces lecteurs, je les traite d'assez nombreux en vertu de la clarté, même un peu nette, un peu brutale, et du bon sens parfois aigu, paradoxalement dur, toujours à l'action, qui caractérise sa manière si originale d'ailleurs. De la taille des plus hauts entre les écrivains de premier ordre, il a parfois sur eux ce quasi-avantage et cette presque infériorité de se voir compris, mal à la vérité dans la plupart des cas, et c'est heureux et honorable, par des lecteurs d'ordinaire rebelles à telles œuvres de valeur exceptionnelle en art et en philosophie. Et pourtant amère et profonde, ce qui est souvent,

mais ici bien particulièrement synonyme, se manifeste en tout lieu la philosophie de Charles Cros, desservie par un art plutôt sévère sous son charme incontestable mais d'autant plus pénétrant. Lisez par exemple ces étranges nouvelles *Correspondance interastrale*, et surtout *la Science de l'Amour*, cruelle satire où toute mesure semble gardée dans la plaisanterie énorme. J'y relis avec joie ces vers colossaux d'une « romance » imaginée par l'auteur en gaieté au compte d'un bon jeune homme brûlant pour une pensionnaire moins naïve mais aussi férocement bête que son « amour » la lui montre, d'une flamme intelligente à la façon de celles de l'enfer, et qu'il lui *soupire* très sérieusement, en pleine soirée bourgeoise, en vue de les charmer, elle, ses parents et LA dot :

AUPRÈS D'UN BOCAL

Je le voyais en blanc faux-col,
Frais substitut aux dignes poses :
S'il n'était pas dans l'alcool,
Comme il eût fait de grandes choses !
. . . . . .

Lisez parmi ses *Monologues* (c'est lui, entre parenthèses, qui a créé, ou je me trompe fort, ce genre charmant, le Monologue, qu'on a sans doute bien galvaudé postérieurement à lui et dont Coque-

lin Cadet fut l'impayable propagateur), lisez, dis-je, entre de nombreux chefs-d'œuvre en l'espèce, le *Bilboquet*, flegme tout britannique, verve bien gauloise, exquis mélange d'humour féroce et de bon gros rire fin et sûr. Lisez encore ces choses, ni poèmes en prose (titre et forme bien affadis depuis ces maîtres, Aloysius Bertrand, Charles Baudelaire, Stéphane Mallarmé, Arthur Rimbaud), ni contes, ni récits, ni même histoires, *le Hareng saur*, angélique enfantillage justement célèbre, et *le Meuble*, que j'ai toutes raisons d'environner de sympathies même intrinsèques pour ainsi parler, l'ayant possédé, ce meuble, du temps où je possédais quelque chose au soleil de tout le monde. Enfin, fouillez les publications, exclusivement consacrées aux belles et bonnes Lettres, d'il y a quelque temps, la *Renaissance*, la *Revue du Monde nouveau*, plus récemment, la *Décadence*, etc. Vous reviendrez charmés puissamment, délicieusement frappés de ce voyage au pays bleu. Car Charles Cros, il ne faut jamais l'oublier, demeure poète, et poète très idéaliste, très chaste, très naïf, même dans ses fantaisies les plus apparemment terre-à-terre, cela d'ailleurs saute aux yeux dès les premières lignes de n'importe quoi de lui.

Mais pour le juger, pour l'admirer dans toute sa puissance de bon et très bon poète, *es menester*, comme dit l'Espagnol, de se procurer l'unique

recueil de vers de Charles Cros, le *Coffret de Santal* et de se l'assimiler d'un bout à l'autre, besogne charmante mais bien courte, car le volume est matériellement mince et l'auteur n'y a mis que ce que, bien trop modeste, il a cru être tout le dessus de son magique panier. Vous y trouverez, sertissant des sentiments tour à tour frais à l'extrême et raffinés presque trop, des bijoux tour à tour délicats, barbares, bizarres, riches et simples comme un cœur d'enfant et qui sont des vers, des vers ni classiques, ni romantiques, ni décadents [1] bien qu'avec une pente à être décadents, s'il fallait absolument mettre un semblant d'étiquette sur de la littérature aussi indépendante et primesautière. Bien qu'il soit très soucieux du rythme et qu'il ait réussi à merveille de rares et précieux essais, on ne peut considérer en Cros un *virtuose* en versification, mais sa langue très ferme, qui dit haut et loin ce qu'elle veut dire, la sobriété de son verbe et de son discours, le choix toujours rare d'épithètes jamais oiseuses, des rimes excellentes sans l'excès odieux,

[1] Fortune des mots ! A plus de cinquante ans de distance, un groupe de littérateurs reçoit et accepte sans trop de mauvaise grâce l'épithète de DÉCADENTS, qui n'a rien de bien précis ni de bien virtuel, de même que les Hugo, Musset et autres, se virent affublés par les CLASSIQUES (absurdement dénommés eux-mêmes) du sobriquet très obscur de ROMANTIQUES. Qu'est-ce que cela d'ailleurs peut faire au génie et au talent ? L'un et l'autre s'appellent COMME ÇA, et « Toujours l'ordre éclate ! »

constituent en lui un versificateur irréprochable qui laisse au thème toute sa grâce ingénue ou perverse.

Au surplus, voici quelques exemples qui « en diront plus que tout commentaire ».

L'ORGUE [1]

MUSIQUE D'ARMAND GOUZIEN

A André Gill.

Sous un roi d'Allemagne ancien,
Est mort Gottlieb le musicien.
On l'a cloué sous les planches.
Hou ! Hou ! Hou !
Le vent souffle dans les branches

Il est mort pour avoir aimé
La petite Rose-de-Mai.
Les filles ne sont pas franches.
Hou ! Hou ! Hou !
Le vent souffle dans les branches.

Elle s'est mariée, un jour,
Avec un autre, sans amour.
« Repassez les robes blanches ! »
Hou ! hou ! hou !
Le vent souffle dans les branches.

[1] *Coffret de Santal*, éd. Tresse et Stock.

Quand à l'église ils sont venus,
Gottlieb à l'orgue n'était plus,
Comme les autres dimanches.
Hou ! hou ! hou !
Le vent souffle dans les branches.

Car depuis lors, à minuit noir,
Dans la forêt on peut le voir
A l'époque des pervenches.
Hou ! hou ! hou !
Le vent souffle dans les branches.

Son orgue a les pins pour tuyaux.
Il fait peur aux petits oiseaux.
Morts d'amour ont leurs revanches.
Hou ! hou ! hou !
Le vent souffle dans les branches.

LE HARENG SAUR[1]

A Guy.

Il était un grand mur blanc — nu, nu, nu,
Contre le mur une échelle — haute, haute, haute,
Et, par terre, un hareng saur — sec, sec, sec.

Il vient, tenant dans ses mains — sales, sales, sales,
Un marteau lourd, un grand clou — pointu, pointu, [pointu,
Un peloton de ficelle — gros, gros, gros.

[1] *Coffret de Santal*, éd. Tresse et Stock.

Alors il monte à l'échelle — haute, haute, haute,
Et plante le clou pointu — toc, toc, toc,
Tout en haut du grand mur blanc — nu, nu, nu.

Il laisse aller le marteau — qui tombe, qui tombe, qui
[tombe,
Attache au clou la ficelle — longue, longue, longue,
Et, au bout, le hareng saur — sec, sec, sec.

Il redescend de l'échelle — haute, haute, haute,
L'emporte avec le marteau — lourd, lourd, lourd,
Et puis, il s'en va ailleurs, — loin, loin, loin.

Et, depuis, le hareng saur — sec, sec, sec,
Au bout de cette ficelle — longue, longue, longue,
Très lentement se balance — toujours, toujours, tou-
[jours.

J'ai composé cette histoire, — simple, simple, simple,
Pour mettre en fureur les gens — graves, graves,
Et amuser les enfants — petits, petits, petits. [graves,

L'ARCHET [1]

MUSIQUE DE CABANER

Elle avait de beaux cheveux, blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

[1] *Coffret de Santal*, éd. Tresse et Stock.

Elle avait une voix étrange,
Musicale, de fée ou d'ange,
Des yeux verts sous leur noire frange.

Lui ne craignait pas de rival,
Quand il traversait mont ou val,
En l'emportant sur son cheval.

Car, pour tous ceux de la contrée,
Altière elle s'était montrée,
Jusqu'au jour qu'il l'eut rencontrée.

L'amour la prit si fort au cœur,
Que pour un sourire moqueur,
Il lui vint un mal de langueur.

Et dans ses dernières caresses :
« Fais un archet avec mes tresses,
Pour charmer tes autres maîtresses. »

Puis, dans un long baiser nerveux,
Elle mourut. Suivant ses vœux,
Il fit l'archet de ses cheveux.

Comme un aveugle qui marmonne,
Sur un violon de Crémone
Il jouait, demandant l'aumône.

Tous avaient d'enivrants frissons
A l'écouter. Car dans ces sons
Vivaient la morte et ses chansons.

Le roi, charmé, fit sa fortune.
Lui, sut plaire à la reine brune
Et l'enlever au clair de lune.

Mais, chaque fois qu'il y touchait
Pour plaire à la reine, l'archet
Tristement le lui reprochait.

Au son du funèbre langage,
Ils moururent à mi-voyage,
Et la morte reprit son gage.

Elle reprit ses cheveux, blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

INTÉRIEUR[1]

« Joujou, pipi, caca, dodo. »
» Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do. »
Le moutard gueule et sa sœur tape
Sur un vieux clavecin de Pape.
Le père se rase au carreau
Avant de se rendre au bureau.
La mère émiette une panade
Qui mijote, gluante et fade,
Dans les cendres. Le fils aîné
Cire, avec un air étonné,
Les souliers de toute la troupe,
Car, ce soir même, après la soupe,

[1] *Coffret de Santal*, éd. Tresse et Stock.

Ils iront autour de Musard
Et ne rentreront pas trop tard ;
Afin que demain l'on s'éveille
Pour une existence pareille.
« Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do. »
» Joujou, pipi, caca, dodo. »

CHANSON DES SCULPTEURS (*Coffret de Santal*)

Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l'mond' s'épanche !
Le marbre est un' matière à part,
Y en n'a pas d' plus blanche.
Proclamons les princip's de l'art !
Que personn' ne bouge !
La terr' glais', c'est comm' le homard ;
Quand c'est cuit, c'est rouge.
Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l'mond' s'amuse !
Le bronz' dure, à moins qu' par hasard,
Pour des cloch's on n' l'use.
Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l' mond' se soûle !
Quoique l' plâtr' soit un peu blafard,
Il coul' bien dans l' moule.
Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l' mond' s'entende !
Les contours des femm's, c'est du lard,
La chair, c'est d' la viande.

— Je connais Charles Cros de longue date. Si ma

mémoire qui est bonne ne m'égare pas, je l'aurais vu pour la première fois rue Royale, chez son frère, l'éminent docteur Antoine Cros, auteur des *Décoordinations* et inventeur, je crois, de ce merveilleux plessimètre, de qui l'on a des vers très bien, des dessins fantastiques amusants au possible et, sans doute, philosophiques, c'est le cas de le dire, en diable, et aussi des aquarelles des plus remarquables.

A ces soirées où je fus introduit, ô qu'il y a belle lurette ! par François Coppée, on croisait bien du monde.

Un roi d'Araucanie première manière, des médecins très décorés, des hommes du monde diplomates, sportsmer des plus meublants... On y rencontrait aussi des artistes, le sympathique Cabaner dont j'entends encore les sonnets en plain-chant et les théories parfois abracadabrantes qui vous faisaient vous tordre sur place puis penser « dans l'escalier », Henri Cros frère d'Antoine et de Charles de qui la reproduction, pour M. Alexandre Dumas fils, de la tête du musée de Lille, attribuée à Raphaël, devait donner le branle à sa si légitime réputation de statuaire excellent et de *cirier* sans pair, Jules Andrieu, l'érudit et le polygraphe, que la politique et l'exil devaient ravir aux Lettres pendant, après et depuis la Commune, aujourd'hui consul de France à Jersey, par moi connu et appré-

cié comme excellent ami parmi mes assez longs séjours à Londres, Léon Valade, de qui viennent de paraître chez Lemerre les œuvres, hélas ! posthumes, Albert Mérat, son intime et son frère d'armes qui nous doit encore bien des beaux vers égaux des anciens, le docteur Favre, collaborateur un peu, dit-on, au retentissant *Homme-Femme*, Favre le Biblique, l'Elohimaire, comme l'appelait une Revue morte en veine, à cette époque déjà ! de néologismes — grandiloques — d'autres et d'autres encore... Temps passés !

Je retrouvai Charles Cros et ses frères, sans les avoir beaucoup quittés, dans le célèbre salon de la charmante, de la tant regrettée Mme Nina de Callias, salon qui se partagea, dans les dernières années du règne de Napoléon III, la plupart des Parnassiens de marque, concurremment avec celui de la marquise de Ricard où, l'on peut l'affirmer, se fonda ou plutôt se fondit l'illustre groupe, pour de nobles aventures dans le grand monde intellectuel parisien et européen. Peinture et musique, poésie et prose, de la danse et du jeu, quelque politique presque farouche,

« Dieux ! quel hiver nous passâmes !

dit un de mes vers que je demande mille pardons de citer si effrontément, mais c'est la vérité que ces

médianoches chez Nina furent féeriques, voire un brin diaboliques.

Quelques noms, mais quels noms ! Rochefort et sa Lanterne, Villiers et son génie et sa belle voix pour chanter à l'orgue des vers de Baudelaire mis par lui en d'admirable musique, Dierx et Mallarmé, Edmond Lepelletier, Emmanuel des Essarts, Chabrié, Sivry, tant et tant d'excentriques un peu personnages. Un Paul Verlaine assez différent de celui d'à-présent extravaguait peut-être trop, mais on lui était si indulgent ! Les Cros faisaient avec lui Sivry et Villiers, partie de la maison en quelque sorte. Parmi ces enfants gâtés, tandis que son frère Antoine dessinait à la plume des « monstres » symboliques ou lavait d'échevelés paysages et qu'Henri restait toujours un peu rêveur, un peu absorbé dans quelque vision plastique, Charles Cros se multipliait en mille démarches amusantes, comme de chanter lui aussi, du Wagner ou de l'Hervé sur de savants ou fous accompagnements, de réciter quelque monologue inédit, tout naïvement, détestablement même, mais combien donc drôlement ! etc. Parfois, il parlait de science avec la compétence qu'impliquaient plusieurs livres siens, des plus en estime dans le monde spécial qu'ils intéressent.

La guerre survint, Mme de Callias mourut à la fleur de l'âge. Les camarades se divisèrent, qui

pour se marier, qui pour des destins plus ou moins bizarres aussi. Mille changements, quoi ! Mais Charles Cros est resté et restera l'un de nos meilleurs et il faut dire à haute et intelligible voix, en ces temps vaguement écolâtres, l'un de nos plus *originaux* écrivains en vers et en prose.

RENÉ GHIL

René Ghil, poète français, est né le 26 septembre 1862, à Tourcoing (Nord).

Comme pour beaucoup de personnes d'origine flamande, il y a gros à parier qu'il a du sang espagnol dans les veines. On a déjà dit de lui : « ..... Un Espagnol perdu dans les brumes de la Flandre. » On ne s'est pas trompé non plus en traitant, à cette occasion, son génie et son talent « d'imagination chaude domptée par une logique sévère ». Déjà plusieurs poètes de là-bas ont revendiqué ce double titre ataval manifesté par leurs écrits que proclame l'Histoire. La grande Marceline Desbordes-Valmore, entre autres, aimait, blonde aux yeux bruns, à se souvenir de son cher Douai natal et de ces

« fécondes campagnes
Où vinrent s'asseoir les ferventes Espagnes. »

et ses sublimes vers où, au milieu de la plus vivante expansion qui fut jamais, apparaît tant de réserve pudique et hautaine, tant de discrétion d'esprit et

de style, concision et verve, toutes vertus et qualités castillanes, ne furent et ne sont pas pour démentir ces belles nostalgies.

Littéralement peut s'appliquer à René Ghil, en tenant compte des différences d'époque, d'âge et de sexe, l'éloge qu'on vient de lire. Seulement, ici, au lieu de rencontrer un artiste prodigieux, mais plutôt ou surtout instinctif, l'on a à compter en lui avec un cas des plus intéressants d'esthétique transcendantale. Et j'emploie ces grands mots, contre mon habitude, sans sourire, car René Ghil doit être considéré comme le premier — ou alors l'un des tous premiers des jeunes poètes, et en tout état de cause le plus affirmé d'entre eux, le plus en dehors, le plus visible pour le sérieux, pour le grave, pour le poids et l'imposant de sa tentative. Décadent ou Symboliste ou l'un et l'autre, n'importe, en admettant que l'un diffère de l'autre; que *décadent* qui est pittoresque et historique comme *gueux* et *sans-culottes*, et *symboliste* qui est amusamment pédantesque, — tels *euphuiste* et tutti quanti, signifient ceci ou cela, peu ou prou ou, encore, rien, — René Ghil représente la génération levante d'ouvriers en vers, et fortement, par l'exemple et le précepte.

De son enfance écoulée en pleine campagne dans les Deux-Sèvres, à Melles, où dernièrement il s'est marié et semble résolu à se fixer, il rapportait

après des études à Paris, pour la Poésie embrassée dès la quinzième année; l'amour bien complet de la nature, passion qui implique mille choses puissantes, tendresse et rudesse, peurs et délices, la sagesse des choses, leurs larmes virgiliennes, le frisson aigu et prolongé de l'infini, de haut bon sens initial et de la rêverie paysanne qui va jusqu'à la Vision. Tout cela, il le mit dans un livre absolument beau, paru en novembre 1884, qu'il intitulerait volontiers *Livre d'essais*, et qui, sous le nom de LÉGENDES D'AMES ET DE SANGS, annonce dans une préface, reniée depuis, et illustre le plan, qu'il garde après l'avoir précisé, d'une vaste œuvre poétique intitulée, elle, LÉGENDES DE RÊVE ET DE SANG, divisée en SIX LIVRES, dont le premier : LE MEILLEUR DEVENIR (en préparation pour les premiers mois de 1889) est une explication et aussi une reconstitution essentielle, selon les données de la science, mais *littérairement*, du monde paléontologique. C'est le *Sang* d'où, au dernier poème de ce livre, doit s'éveiller enfin le premier *Rêve*.

Puis viennent les quatre livres suivants qui sont la mise en scène des âges médiats, c'est-à-dire de transformation vers le plus pur Rêve.

Le livre II, LE GESTE INGÉNU, a paru : *C'est, par une suite de poèmes* INSTRUMENTÉS *distincts mais logiquement liés entre eux pour que le livre soit* UN *dans l'œuvre* UNE, la mise en scène SYMBOLIQUE des

montées du désir de l'Adolescence, hors du temps et du lieu, dans l'espace indéfini de ces âges-moyens qui doivent conduire, par évolution, au seul Rêve et à la raison cherchée, ce qui sera dans le sixième livre. Ce livre II porte la dédicace suivante des six livres :

A | TOI | qui leur avères le grand-œuvre | père et seigneur de | l'or | de pierreries et des poisons | A | STÉPHANE MALLARMÉ | que | de l'élève | soient dédiées | les | légendes | DE RÊVE ET DE SANG.

De cette première œuvre sortira une autre, dans laquelle, de *la raison cherchée de l'Être humain* aux LÉGENDES DE RÊVE ET DE SANG l'auteur passera à *la raison cherchée de l'Humanité.*

On voit quel vaste programme caresse René Ghil. Nul doute que ce patient et ce travailleur le mène à bien victorieusement.

En attendant, son « livre d'essais », pour parler comme il voudrait qu'on parlât, lui a conquis l'attention admirative de tous compétents. Stéphane Mallarmé particulièrement l'a discerné, qui écrivait à l'auteur : « Il me rappelle des époques de moi-même au point que cela tient du miracle..... Peu d'œuvres jeunes sont le fait d'un esprit qui ait été, autant que le vôtre, de l'avant, » et il lui prodigua les conseils, attirant son attention sur *l'Harmonie* contenue en ces vers de la LÉGENDE D'AMES ET DE

Sangs, « et ainsi, disait dernièrement Ghil, me jeta dans la voie, ma voie, selon un sens harmonique très développé en moi qui me fait écrire en compositeur plus qu'en littérateur ».

D'ailleurs, ce système, « cette voie », Ghil à son tour les a magistralement expliqués dans un libelle qui fit il y a quelque deux ans, un bruit du diable où il fallait, et campa superbement l'auteur en plein terrain à conquérir. J'entends parler de ce fameux Traité du Verbe, autorisé par un Avant-dire de Stéphane Mallarmé, où vinrent durant plusieurs mois de l'année dernière s'exercer les jeunes dents des loups en herbe du journalisme « littéraire » quotidien et de l'autre. Surtout la langue, charmante avec ses jolies inversions, que de parasites supprimés, et le savoureux emploi de mots triés entre mille choix exacerba les biles et les rates. C'en devint amusant, et les vérités n'en étaient pas moins dites, chacune d'elles précieuse, parbleu ! mais la préférée de l'auteur, celle en laquelle il avait mis toutes ses complaisances, éclata comme une fanfare dans l'air épais du béotisme particulier à l'an de grâce 1886 : à savoir, la théorie de *l'Instrumentation poétique.*

Partant de ce principe, admis en somme, qu'il y a parité entre les sons et les couleurs (Baudelaire et Rimbaud, génies, ont déployé l'idée émise par de nombreux théoriciens) pourquoi le Poète ne tradui-

rait-il pas les couleurs en sons, une fois bien déterminées les couleurs des Voyelles et des Diphtongues, « et aussitôt en timbre d'Instrument » ; pourquoi même sa magie ne s'étendrait-elle pas jusqu'aux Consonnes, le tout formant un *Orchestre intelligent et coloré ?*

« Toute la Trouvaille est là gisante ? » s'écrie l'auteur, à bon droit orgueilleux de ses définitions, et sûr, sur preuves, de la réussite,

Résumons le système en quelques mots. Orgue, noir, A ; harpe, blanche, E ; violons, bleus, I ; cuivres, rouges, O ; flûtes, jaunes, U.

Et Ghil complète :

« ..... IÉ, IE et IEU seront pour les Violons angoissés ; OU, IOU, UI et OUI pour les Flûtes aprilines ; AÉ, OÉ et IN pour les Harpes rassérénant les Cieux ; OI, IO et ON pour les Cuivres glorieux ; IA, ÉA, OA, UA, OUA, AN et OUAN pour les Orgues hiératiques.

Mais plus, autour de ces sons, se grouperont : pour les Harpes, les T et D stériles, et l'aspirée H, et les G durs et mats ; pour les Violons, les S et les Z loin aiguisés, et les LL mouillées et dolentes et les V priants ; pour les Cuivres, les âpres R ; pour les Flûtes, les graciles L simples, et les enfantins J, et l'F soupirante ; pour les Orgues, les M et N prolongeant un mouvement muable lourdement : plus s'entendra par le matin poétique l'aubade de mon désir !..... »

Et de ravissants développements suivent et précèdent, que ce serait gâter que de les citer par fragments. Mais soyez sûr que cet opuscule est une chose très forte, et curieuse merveilleusement.

Quant aux vers que va voir se dérouler l'avenir, somptueux, musicaux (non musiciens ! insiste Ghil, au TRAITÉ), profonds et doux, quelle meilleure fête pour nous malins, qu'un tel apparent, peut-être, paradoxe mis en œuvre ?

ANATOLE FRANCE

Anatole Thibaut, connu sous le nom d'Anatole France, romancier, critique et poète français, est né à Paris le 16 avril 1844, fils d'un libraire estimé et bibliothécaire au Sénat depuis 1876.

Il m'est aussi particulièrement doux de parler de l'homme que flatteur pour mes plus chères préférences littéraires d'apprécier le poète. Je connais France de longue date. Notre première entrevue remonte aux environs de 1865, chez un ami commun, Destailleurs, notre ancien camarade de classe à Edmond Lepelletier, qui se trouvait également là, et à moi. J'ai présente à la mémoire notre conversation dont je sortis frappé par un parallèle qu'avait établi France entre Alexandre Dumas père et Lamartine, parallèle très sympathique à « ces deux faciles et à ces deux ignorants », en ce temps déjà reculé de jeunesse éprise d'érudition et de concises subtilités ; parallèle où ressortaient en traits excellents, vingt ans en quelque sorte à l'avance pour faire quelque honte à nos précieux pète-sec de l'épigramme et du sonnet sans plus, non moins qu'aux

majestueux vente-gras de la « science » naturaliste et documentaire dont l'arrière-saison a déjà commencé par un bienfait de la force des choses dont il faut rendre grâces aux dieux, car il en est, de la Littérature, — la haute bonhomie, la verve généreuse, l'imagination saine et fécondante en son superbe débordement, du très unique romancier auquel le monde entier doit *les Trois Mousquetaires* et ce d'Artagnan ! le comte-roi de Monte-Cristo, tant encore de héros aux passionnantes aventures, aux savoureuses équipées, gaîté, santé, bravoure, tout le beau, tout le bien ! — et cette divine effusion, cette abondance bénie, ce flot parfumé par les climats, phosphorescent, salin, chargé de flottes puissantes et de toutes gracieuses flottilles, de braves barques noires dans le blafard ouragan, d'algues féeriques et de mille et mille épaves précieuses, bercé de molles bonaces et d'âpres tempêtes, ce poète, notre plus grand bien au-dessus de Musset, notre plus noble bien en avant de Vigny, notre père et notre mère à tous, Lamartine ! L'indépendance d'un tel jugement, de la part surtout d'un esprit délicat s'il en fut et malaisément contentable, était pour charmer ma simplicité et m'attirer vers le caractère qu'elle impliquait.

Je ne tardai pas à retrouver notre si sympathique interlocuteur dans le salon de l'aimable marquise de Ricard, dont se souviennent encore maints littéra-

teurs de ce temps, alors tous jeunes et à l'aurore de leur réputation. Il y fréquentait le plus souvent en compagnie de l'excellent Adolphe Racot, si malheureusement mort il y a quelques mois. Je ne tardais pas à me lier intimement avec lui et j'eus souvent des preuves de la délicatesse en quelque sorte et comme dit Sainte-Beuve quelque part, augustinienne, de l'affection qu'il rendait à celle que je lui portais en toute sincérité juvénile, mais solide et brave. Nous nous suivîmes pas à pas dans la vie et dans l'art ; à leur tour nous réunirent les soirées de Nina de Callias, gracieux fantôme qui hante bien des heures de notre ennui à beaucoup d'entre nous poètes, peintres et musiciens survivants. La guerre de 1870, celle plus cruelle de 1871, et leurs conséquences, dispersion d'un groupe jusque-là serré, le *Parnasse Contemporain* (j'entends une dizaine au plus d'entre les rédacteurs de ce recueil célèbre), par l'exil, les positions acquises ou un tas d'et cætera, me firent perdre France, que je n'ai plus revu depuis ces lointaines années, mais qu'à fidèlement applaudi dans ses si légitimes succès, mon admiration toujours accrue.

A l'époque dont j'ai parlé en premier lieu, France écrivait dans un curieux petit journal, *le Chasseur bibliographe*. Il eut là de précieux articles, tant de bibliographie, bien entendu, que d'histoire : un goût l'entraînait vers les origines de la Révolution

et ses sympathies étaient pour les idées premières de la Gironde ; Mme Roland, Barnave, se partageaient ses sympathies et c'étaient même entre lui et moi, plutôt hébertiste *in illo tempore*, des discussions où la seule haine des Jacobins nous trouvait d'accord. En outre, de nombreuses pièces de vers révélaient déjà l'impérieuse vocation du jeune homme vers l'art douloureux et sublime entre les arts. Ces essais, troubles et maladroits, brillaient par moments fréquents d'un éclat non sans profondeur où l'élégance qui devait plus tard former la principale, la princière grâce du talent souple et brillant, parure du beau génie délicat et fin du poète, avait sa prépondérante part.

Ce génie et ce talent devaient bientôt se manifester avec une magnifique autorité, tant par des fragments insérés au *Parnasse Contemporain* que par deux volumes bien à part dans la collection des œuvres poétiques qui suivirent le mouvement de 1867 ; j'entends parler des *Vers dorés* et des *Noces corinthiennes*. Une allure tendre, bien rare à ce moment de quelque tension parmi surtout les tenants de Leconte de Lisle, d'une certaine afféterie chez ceux de Banville et de plus ou moins de pose féroce et fantastique de la part des peut-être soit-disant hoirs de Baudelaire, si doux et si naturel au fond, signalait cet art correct sans recherche inutile, savant sans plus de pédantisme qu'il n'est

de droit strict, et melliflu, point fade, fort aussi d'ailleurs, imprégné, comme sublimé de philosophie comme alexandrine, mêlant la décadence, la noble décadence alexandrine aux pures saveurs platoniciennes. Une place était dès lors acquise à ce poète en outre varié, d'une science sereine avec des notes cordiales charmantes, entre André Chenier qu'il rappelait sans l'imiter et Alfred de Musset, de qui les plus beaux vers, ceux d'après *la Coupe et les Lèvres* et *Namouna*, sont certes les frères aînés, non les maîtres.

Peu après, France, sans nullement abandonner la science divine et l'art suprême, abordait le roman et obtenait dans ce genre bien ressassé, bien ressucé, des succès de fraîcheur et de renouveau où par hasard le goût du plus grand nombre ne se trompait pas, mais réservant aux vrais lecteurs un exquis et subtil délice — solace et revanche. J'ai nommé *Sylvestre Bonnard, les Désirs de Jean Servien*, *Jocaste* et *le Chat maigre*.

Enfin, récemment, la direction du *Temps* l'appelait à la succession de M. Claretie dans la place du courriériste de *la Vie à Paris*, charge dont il s'acquitte à merveille suivant l'esprit et le bon sens, ne perdant pas une occasion de combattre sottises et routines, sans en excepter celles à la mode. Tout ce qui pense bien lui saura gré, entre autres bons services à la bonne cause, de son attitude lors des

saloperies anti-wagnériennes de mai dernier. Son entretien avec le citoyen Paulin, menuisier et manifestant, restera typique, et moi qui ne suis démocrate que bien juste, je n'ai pu m'empêcher de rire de bon cœur — parmi pourtant mille ennuis très aigus de la vie — à la réconfortante et vengeresse lecture de ce morceau désormais proverbial.

Et puisque je parle du délicieux chroniqueur après avoir rendu justice à l'excellent poète, au charmant romancier, qu'il me soit permis en terminant de me souvenir que l'année dernière, alors qu'un bruit considérable, en partie malveillant, s'élevait autour de plusieurs d'entre les jeunes poètes, France s'occupa longtemps de la question et eut même une polémique des plus courtoises mais des plus vives avec Jean Moréas, polémique dont il resta en somme acquis que ce que d'aucuns appellent la Nouvelle Ecole, ou les Nouvelles Ecoles, car il y a doute à ce qu'il paraît, prétend se débarrasser de certaines règles déjà dénoncées par Banville et mal respectées depuis le romantisme. On m'avait fait auparavant et on m'a fait depuis l'honneur de mêler mon nom à ces débats et je passe pour un farouche adversaire de la rime à cause d'une pièce publiée dans un récent recueil, *Jadis et Naguère*, sous le titre *Art poétique ;* c'est vrai que la rime a des torts, telle que Malherbe l'entendit et que l'entendent encore maints parnassiens ; à leur

compte, par exemple, *père* et *mère*, de Racine ; *promesse* et *messe*, de Coppée ; *impie* et *expie* de votre serviteur, sont des rimes mauvaises parce qu'elles dérivent d'un même mot ou, ce qu'il y a de plus fort ! d'une même idée ; — d'où alors, vous sentez cela, les rimes en imparfaits du subjonctif ou en calembours, supportables dans le funambulesque, mais dont Banville lui-même proscrit l'excès et blâme l'usage dans la poésie autre. D'ailleurs, liberté absolue, telle ma devise si j'avais à en avoir une — et je trouve bon tout ce qui est bon, en dépit et en raison des règles. Les rythmes en assonances de Kahn, de Laforgue, de Moréas, de Vignier, me ravissent tout de même que ceux en vers plus ou moins traditionnels, avec ou sans césure, à rimes riches ou suffisantes, de Régnier, Vielé-Griffin, Laurent Tailhade, Ernest Raynaud, Stuart-Merrill, Vanor, de tant d'autres déjà glorieux ou vers la gloire ; la subtilité, soit ! de Charles Morice, l'obscurité, si l'on veut, de René Ghil

Ne ferment point mes yeux aux *beautés* qu'on y treuve,

et je suis sûr qu'Anatole France, si compétent, est de mon avis, malgré les réserves que sa situation littéraire presque officielle peut lui imposer de faire pour bien faire.

LOUIS-XAVIER DE RICARD

Louis-Xavier de Ricard, poète et publiciste français, né près de Paris, en 1843, est en même temps qu'un des plus hauts caractères que je connaisse, la personnalité composite par excellence dans l'unité des vues et le dévouement persévérant à une même opinion. Poète d'un très grand talent, polémiste puissant, romancier et écrivain politique certes de premier ordre, il a et aura, dans l'histoire littéraire de cette période-ci, une page à part, une belle et bonne page à tous les titres qu'un auteur de sa volée puisse ambitionner. Mais, à mes yeux comme, j'en suis sûr, aux yeux des compétents, son plus frappant, son plus éclatant aspect serait celui, qu'il est temps de dégager bien fort d'un injuste oubli ou, sinon de l'oubli, tout au moins du silence cet autre exil de cette autre patrie, la Littérature, de fondateur du *Parnasse contemporain* de 1867. J'ai, dans un livre paru il y a quelques années[1], revendiqué autant que cela cadrait avec mon plan, cette gloire,

[1] *Les Mémoires d'un Veuf*, voir les pages sur le *Parnasse contemporain*.

oui cette gloire ! pour le cher ami qui va nous occuper, sans ajouter, vu le cruel manque d'espace, bien grand détail à ce que j'écrivais alors ; j'insisterai aujourd'hui plus particulièrement, comme c'est d'ailleurs mon devoir de biographe, sur la part prise par Ricard au très important mouvement poétique d'il y a vingt-quatre ans. Il sied que les jeunes gens d'à présent sachent bien ce qu'ont fait leurs devanciers pas énormément plus vieux qu'eux, pour en parler raisonnablement, enfin ! Car il y a eu des injustices et même une ou deux bêtises dites dernièrement par des moutards trop pressés d'avoir le mot « ganaches » à la bouche.

Donc en 1866 je connus Ricard, comme on l'appelle familièrement ; il avait déjà fait de la prison politique, publié un gros volume de vers, et dirigeait une compacte publication très avancée, la *Revue du Progrès*, où collaboraient nombre de débutants, aujourd'hui parvenus dans différentes carrières. Peu après, Ricard fondait l'*Art*, où écrivirent Charles Joliet, Edmond Lepelletier, Victor Poupin, le regretté Adolphe Racot, moi, d'autres encore. Catulle Mendès y envoya des vers de sa seconde et de sa troisième manière l'indoue et l'élégiaque, et y porta plus tard des lettres chinoises aussi jolies que bien tendres. Il s'était lié avec Ricard — voisins de palier qu'ils étaient, — et de ces relations littéraires sortit l'idée du *Parnasse*, dont

Ricard fournit plusieurs collaborateurs, parmi lesquels Anatole France, Edmond Lepelletier et moi, et Mendès, la majorité des collaborateurs, les maîtres d'alors en tête, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, Baudelaire, — alors très malade et que nous devions bientôt enterrer à une trentaine, si une trentaine ! dont l'éditeur Lemerre et moi qui marchions les premiers derrière le char, Arsène Houssaye et son fils, Banville, Asselineau, Louis Veuillot.

Les Parnassiens se réunissaient tantôt chez Mendès, étroitement mais joliment logé, rue de Douai, où l'on se rencontrait avec Léon Dierx, José Maria de Hérédia, Ernest d'Hervilly, le pauvre cher Albert de Glatigny ; le grand Villiers, Stéphane Mallarmé, très intermittent parce qu'en province alors, Armand Gouzien, l'ancêtre Auguste de Chatillon, et de jeunes artistes peintres ou musiciens ayant depuis fait leur chemin, tantôt dans le salon de la très gracieuse générale marquise de Ricard, mère de notre poète. Le général, souffrant de longue date, faisait de rares apparitions parmi cette adolescence littéraire où se mêlaient heureusement l'élément féminin pour des conversations plus variées, des chants et des morceaux au piano et, dans les grandes occasions, des danses, voire des charades et des actes d'Hugo et de Vigny. Celle qui est aujourd'hui Mme Alphonse Daudet, Mlle Allart,

voulait bien réciter parfois des vers, ainsi que ses parents, poètes eux-mêmes. Quelques hommes politiques, d'ailleurs fort aimables et point trop bruyants (peut-être à cause qu'ils étaient en minorité) formaient comme une basse à ce concert de propos pour la plupart ailés. Ricard, la vivacité mais l'affabilité même, allait d'un groupe à l'autre, discutant tour à tour chaudement esthétique et révolution, sonnet estrambote et fédéralisme, le tout avec une conviction ardente qu'on ne pouvait qu'aimer à la folie, même si on ne le partageait pas.

Catulle Mendès a raconté très agréablement dans sa *Légende du Parnasse Contemporain* ces belles et bonnes soirées dont, avec sa conservation charmeuse, son élégance et les vers admirables qu'il disait d'une façon exquise, il était, de compagnie avec François Coppée, tout esprit et toute grâce aussi, l'un des plus aimables ornements.

La Guerre abolit ces réunions, tant de la rue de Douai que du boulevard des Batignolles, mais le *Parnasse* avait eu lieu, et une grande part du mérite revient à Ricard, fondateur et collaborateur. De superbes vers de lui sont à relire dans ces illustres livraisons, en même temps que *Ciel, Rue et Foyer*, un beau livre sévère, noble et charmant, paru presque simultanément, et dont l'auteur nous fait espérer une réédition qui coïncidera avec la publi-

cation d'un nouveau recueil : *Dernières Ténèbres* (poésies françaises et languedociennes).

Car Louis-Xavier de Ricard, que j'ai connu assez réfractaire à la littérature du Midi, est aujourd'hui un fervent félibre, et voici la cause de ce changement : forcé de se réfugier en Suisse après la Commune et la guerre allemande, où il avait fait vaillamment son devoir de patriote et tenu avec fermeté son rôle de républicain, il préféra, lorsqu'il put rentrer en France, ne pas revenir à Paris, et se fixa définitivement à Montpellier. Je dis définitivement, bien qu'il ait fait depuis un voyage de quatre ans en Amérique, où il fonda et dirigea l'*Union Française* à Buenos-Ayres, au Paraguay, le *Rio Paraguay*, et à Rio-de-Janeiro, le *Sud Américain*. Il a même rapporté de ce séjour des notes précieuses, dont il compte faire des livres, et compter faire pour cet infatigable et ce persévérant, c'est faire. Nous aurons donc sous peu *Mon Rancho* (souvenir du Paraguay) ; le *Véritable Empire Brésilien*, une comme prophétie, *Dans l'autre Monde* (aventures d'une femme dans l'Amérique du Sud). C'est dans ce Midi héréditaire (son père le général était de Cette) que le prit l'amour de cette brillante presque — langue d'oc, et quand je dis presque, je n'entends exprimer aucune nuance de dédain ni même comme dit l'Anglais, de *discrimination*. A mon sens, les patois sont les meilleurs conserva-

toires des langues dont ils retiennent les traditions et l'allure initiale, — et, en outre, la renaissance du Provençal, dès avant Mistral, Roumanille et Mathieu, avait fait littéraires, avec Navarro d'Oloron, d'Espourrin, Jasmin, ces divers dialectes qui sont, m'écrivait naguère Ricard, magnifiques pour l'expression et la couleur ; à défaut de vers originaux dans cet idiome, nous ne donnerons, toujours faute de place, que la très belle traduction par notre ami d'une bien curieuse petite pièce du poète espagnol, Joaquin Maria Bartrina.

REABILITACIOUN

Estava soulet dins l'oumbra infernala,
l'avié prou, Satan, quand dintret Caïn.
— Jureroun à Diéus una odia eternala
E qu'à soun gouver ié boutarien fin.

« La Revoulucioun, à Diéu rebecaira
E pèr Diéu maudicha es iéu ! dis Satan.
— Soui, iéu, lou traval : ce d'en aut m'acaira !
Tournet lou broutel terrible d'Adam,

S'amireroun pioi : ples d'ira inflambada
Lampejoun sous iols un esgard auriéu :
La raça d'Abel tremola espantada :
Sus son trone, amount, s'estrementis Dieu.

La maledicioun divina arregassa...
Mès lous mata pas. Fil d'Abel, atras !
Lou Prougrès carriéu, tout triounflant, passa...
Caïn tira, e tusbutes, Satanas. »

« Il était seul dans l'ombre infernale — depuis longtemps, Satan, quand entra Caïn. — Ils jurèrent à Dieu une haine éternelle, et qu'à son règne ils y mettraient fin.

La Révolution révoltée contre Dieu, — et par Dieu maudite, c'est moi dit Satan. « Je suis, moi, le travail, celui d'en haut me déteste, répliqua le rejeton terrible d'Adam. »

Puis ils se contemplèrent — pleins d'une colère flambante — leurs yeux lancent comme un éclair un regard farouche. La race d'Abel tremble apeurée. Sur son trône, là-haut, Dieu tressaille.

La malédiction divine menace. — Elle ne les mate pas. Fils d'Abel arrière ! le Progrès sur son char triomphal passe. Caïn tire et toi, Satan, tu pousses ! »

Dont voici l'original :

REHABILITACION

Solo estaba Satan en el infierno
Siglos hacia, cuando entro Caïn ;
Ambos a Dios juraron odio eterno
Y dar juraron a su imperio fin.

— Soy la revolucion, por Dios maldita,
Desterrada por Dios, dijo Satan.
— Soy el trabajo que a ese Dios irrita,
Dijo el terrible Vastago de Adan.

Miraronse : en la luz de la mirada
Brillo rayo de colera en los dos.
Y la raza de Abel tremblo asustada
Y hasta en su trono estremeciose Dios.

La maldicion divina con su peso
No los hundio ¡ Raza de Abel atras !
¡ Plaza al triunfante carro del progreso,
Quo arrastra Caïn y empuja Satanas !

Mais le poète et l'écrivain français ne périssaient pas pour cela dans l'auteur de *Ciel, Rue et Foyer*, mais fraternisait avec le félibre. De nombreux poèmes, dont le magnifique sonnet que voici :

LA GARRIGUE [1]

Puisse ma libre vie être comme une lande
Où sous l'ampleur du ciel ardent d'un soleil roux,
Les fourrés de kermès et les buissons de houx
Croissent dans des senteurs de thym et de lavande :

Que, garrigue escarpée et sauvage, elle ascende
Dans l'air large et sonore où ronflent des courroux
De Mistral, tourmenteurs fougueux des arbres fous ;
Et dans l'isolement s'allonge toute grande,

[1] Terrain rocailleux, couvert de broussailles.

Heureuse de la paix grave des oliviers,
Des parfums de la figue et des micocouliers
Jaillissant de ses rocs rôtis aux étés fauves,

Et rêvant, avivée au flux du souffle amer
Sous ses horizons fins, baignés de vapeurs mauves,
Regarde s'aplanir dans le lointain la mer !

et qui formeront, avec autant de vers en langue d'oc, ces *Dernières Ténèbres* que nous attendons tous, le *Fédéralisme*, forte et lumineuse étude antijacobine, une série de romans dont un, *Thélaire Pradon*, vient de paraître en nouvelle édition chez Sandoz, attestent la vitalité de la maturité dans ce grand, large et beau talent. L'Église catholique est fort maltraitée dans ce dernier ouvrage, et je m'élève de toutes mes forces contre la haine véritablement furieuse qu'y déploie l'auteur à propos de doctrines qui me sont plus encore que chères, vitales ! (je parle de *doctrines* et non point d'*hommes*.) Mais tant de talent y éclate, tant de sincérité, de généreuse, en quelque sorte, témérité, que force est de lire avec avidité ces pages fortes, nobles et pour moi cruelles. Une série d'autres romans corrélatifs à celui-ci est en voie de préparation ; *Claire de Ribes*, *Jean Maurriès*, même, sont achevés.

Enfin, deux pièces de théâtre, *Maguelonne détruite*, en prose, — *Hugues Capet*, « œuvre dramatique en vers », et dont je connais beaucoup de

rudes et fiers fragments, complètent cette œuvre déjà considérable, mais que l'âge, juste mûr, de l'auteur promet à nos fraternelles et orgueilleuses espérances de voir s'accroître dans les très grandioses proportions qui seules peuvent constituer le champ nécessaire, sévère et de plein air ! à ce vaste esprit si vigoureux.

Je me souviens aussi d'avoir entendu Ricard réciter de sa voix chaude et communicative, bien qu'à cette époque du moins, exclusivement parisienne, d'intonation sans rien du Midi, plusieurs scènes d'un drame en prose, la *Fruitière*, en cette belle prose dont les seuls poètes ont le secret, d'un drame poignant, sombre et profondément tendre. J'ai tout lieu de craindre que l'auteur si sévère, trop sévère, beaucoup trop sévère pour lui-même, n'ait jeté au panier cette chose tant frappante que je m'en souviens après plus de vingt ans.

Ricard promet, car il est un critique aussi acéré et subtil qu'un poète, un prosateur et un journaliste politique des meilleurs, — une étude sur le mouvement poétique et littéraire actuel dans ce qu'il a de plus actuel ; ce sera un curieux et bien édifiant spectacle que de voir juger nos déjà moins verts et encore jeunes Décadents (je n'emploie pas le mot *Symbolistes* ignorant ce qu'il signifie, sauf du *truism*, malgré toutes consciencieuses enquêtes et obligeantes informations) par ce grand Parnassien

qui est loin d'ailleurs, je le sais, de leur être hostile, mais qui ne peut manquer de décider en toute autorité compétente.

Attendons.

ALBERT MÉRAT

Je ne puis en vérité parler de mon ami Albert Mérat, poète français, né le 23 mars 1840, à Troyes, sans évoquer en même temps le souvenir de mon ami Léon Valade, poète français, né à Bordeaux en 1840, mort en 1883, sans en quelque sorte faire participer à la biographie du vivant la mémoire du mort, comme sied un portrait aimé sur le mur préféré d'une chambre. Leurs vingt ans, frères et camarades dans la vie, s'étaient unis pour deux livres : l'un, comme son titre, exprimait tout le temps, *Avril*, *Mai*, *Juin*, recueil de sonnets dont les premières éditions sont devenues introuvables ; l'autre, traduction libre de l'*Intermezzo* de Henri Heine, confirmait bien la souplesse, la maîtrise du talent déployé par les auteurs dans la si sincère jeunesse de leurs primes rimes.

Mérat, après, fit *les Chimères*, un compact volume qui mérita, vers 1866, les honneurs d'un prix d'Académie. Sainte-Beuve s'était intéressé à cette poésie bien soi dans la très légitime généralité des sujets et des pensées d'une œuvre de jeune homme

épris du beau sous toutes les formes admises depuis des siècles, la Femme, la Liberté, la Nature. Des qualités de haute finesse et d'esprit absolu ne furent sans doute pas non plus pour déplaire au Maître que tant d'années de conscience, de bonne foi, et d'un rien de duplicité littéraire avaient rendu cruellement doux et sceptique. Toutefois, la Naïveté, la bonne, ça va sans dire, primait dans ces vers encore, pour ainsi dire, adolescents. Un duvet de prune et de pêche, la poussière d'ailes du vierge papillon, décorent les produits juvéniles d'une muse originale, je le répète, dans l'éternel lieu commun gracieux, aimable, optimiste, enthousiaste, sur lequel notre poète brode des variations charmantes, rythmes et rimes, azur et or, à l'infini.

Les Chimères furent bientôt suivies de *l'Idole*, qui présente à mes yeux cette grande particularité d'avoir été sans doute le premier livre de la période parnassienne et des suivantes où se déroulât en toute liberté le culte authentique, orthodoxe, de la Femme charnelle. Ici, au contraire de bien d'autres manifestations de ce genre, la pure contemplation des lignes, des sons et des parfums s'élève et plane au-dessus du plaisir proprement dit ; même celui-ci s'effacerait, on croirait, dans le mysticisme païen de la forme louée et *vénérée* du « Corps qui est tendre, poli soëf et cœtera ». Certains pourront regretter cette lacune volontaire, à moins qu'elle ne pro-

vienne d'un oubli d'artiste en extase. Ils diront qu'au point de vue de l'intérêt, de l'amusement, jamais à négliger, songeons-y bien une fois pour toutes, comme à celui de la profondeur, de l'intrinsèque de la chose, l'infini de la sensualité, ses curiosités, perverses ou non, ses abîmes atroces ou folâtres, son horreur et son délice, gaîté macabre et polisson ennui, sont certes à tenter, de préférence à de l'exclusive extériorité plus statuaire qu'autrement — sans parler de la grande Morale qui a moins à perdre avec la vie, même damnante, qu'avec cette sereine hébétude d'un esthéticisme coquebin.

Transi toutefois n'est pas tellement l'amoureux chez l'auteur de *l'Idole* qu'il n'y ait dans son livre, à côté de vraiment très nobles accents plastiques, d'émus gestes, voire des soupirs on croirait enflammés vers quelque tout-puissant, délicieux et terrible *autre chose*, volupté, pour rester païen avec Mérat, concupiscence, dirait un catholique. L'avant et l'avant-dernier sonnets, particulièrement témoignent d'une préoccupation, d'une inquiétude caractéristiques en diable (c'est le mot ou jamais pour moi du moins) et « l'orgueil du baiser » s'y voit mis à une bien rude, mais entre nous, bien humaine et assez fréquente épreuve.

A *l'Idole* succédèrent après un assez long intervalle, *les Villes de Marbre*, beau titre à de beaux

vers, cette fois encore plus artistiques que poétiques à proprement parler, mais d'un émail, d'une camée, d'une pâte, et d'un grain, et d'une critique et d'une érudition irréprochables sans aucune lourdeur et avec juste tout le pédantisme sinon désirable du moins plausible tout de même, — et même du plein air, dans la meilleure acception moderne et moderniste du mot, circule et s'égaie parmi tous ces classiques et romantiques décors de rues, de places, d'églises, de palais et de musées, balustres, colonnades, loges et tout !

Pendant ce temps-là, Valade, qu' « *occupait* », conformément au vœu moyen des familles de poètes (les familles de poètes !) un bon-emp-ploi-dans-le-gou-ver-ne-ment, c'est-à-dire qu'à l'instar de Mérat et de moi, il se distinguait plus que modérément dans sa place de commis-rédacteur à cette pépinière d'écrivains en tout genre, la Préfecture de la Seine d'alors, — Valade pendant ce temps-là composait, littéralement *A mi-côte* qu'il faut tenir comme une forte, une robuste d'entre les exquises parmi les tentatives poétiques de cette déjà longue époque littéraire qui date d'un peu avant l'apparition du premier *Parnasse contemporain*. C'est très vivant, très volontaire, frappant et pénétrant au possible, ce livre charmant, — et charmant sans plus, qu'il paraît dès l'abord. Une philosophie que pour ma part je n'aime pas, celle d'Epicure et de Lucrèce y

répand toute sa force et sa tristesse dans beaucoup de morceaux.

J'ai connu la saveur auguste de la vie!

s'écrie l'auteur en portant, nous raconte-t-il, à ses lèvres le doigt piqué de telle gente couseuse ou brodeuse qu'il soit. La jeune fille et ses désirs confus, ses arcanes pudiques et les autres, la femme dans sa beauté complexe, sa pensée et ses caprices à perte de vue, y passent au sein de paysages choisis mais bien frais ou chauds et bien beaux ou jolis et bien naturels tous tant qu'ils sont. Je m'enorgueillis d'avoir, à moi dédiée, la série d'admirables sonnets qui termine le volume, ayant trait à ce Don Quichotte que quelques-uns sont quelquefois et qu'il est rarement bon mais souvent beau d'être au fond !

Une imitation des *Nocturnes* d'Henri Heine [1] et deux très exquises comédies dont l'une écrite en collaboration avec mon ami Émile Blémont, complètent le bagage imprimé du beaucoup trop tôt disparu, si cher compagnon et si fin camarade.

Mais Lemerre nous promet une suite au volume d'œuvres complètes (*Avril, Mai, Juin. — A mi-côte*),

[1] Léon Valade, *Nocturnes*. Poèmes imités d'Henri Heine, quelques exemplaires (à la Librairie Vanier). 1 fr. 50.

qu'il vient d'élégamment éditer [1]. Devront prendre place dans ce ou ces livres de merveilleux *Tableaux d'Italie* (est-ce bien là le titre ?) dont beaucoup ont paru un peu partout aux bons endroits, *Renaissance*, *Paris-Moderne*[2], *Jeune France*, etc., etc., et les nombreux Triolets et Poèmes d'humour et d'actualité donnés durant de longs mois au *Charivari* entre autres journaux.

Espérons aussi relire bientôt sur beau papier, en caractères définitifs, les jolis articles de critique littéraire et particulièrement ces désopilants *Poètes morts jeunes*, qui font du poète Valade un prosateur aussi raffiné, curieusement méticuleux, parfois redoutable.

Mérat, lui, n'a pas écrit en prose. J'ai bien, un heureux hasard ma bien remis ès-mains, il y a déjà pas mal d'années, une quinzaine de délicieuses fantaisies non rimées signées de lui, dont je n'ose insérer une seulement ici, n'étant pas autorisé. Mais cela ne compte pas tout à fait puisque ces essais sont désavoués, momentanément, du moins je m'en flatte pour les Bonnes Lettres.

Catulle Mendès dans sa *Légende du Parnasse Contemporain* insiste beaucoup sur le côté cam-

[1] *Depuis que cette biographie a été écrite, le volume décrit a paru.*

[2] *Paris-Moderne*, collection complète, 2 vol. br. (Vanier), 15 fr. — Numéros séparés à 30 cent.

pagne parisienne, friture de Seine, amourette en Marne, etc., de passablement de vers mératiens (*Coins de Paris* et *Au Fil de l'Eau*). Il y loue à juste titre une distinction singulière dans un genre que les cafés-concerts d'antan ont un peu abaissé. Distinction qui n'exclut pas une certaine gaieté pincée de sage en belle humeur. Une presque imperceptible bonhomie comiquement et gravement déguisée en de la condescendance, pare encore ces strophes qui, réunies, donneraient la vraie note à ce que j'appellerai du Mürger infiniment supérieur à du Mürger en vers.

Mentionnons encore *Souvenirs*, l'œuvre préférée du poète : d'exquis sonnets qui synthétisent plus parfaitement encore le talent de ce Parnassien, cet amoureux de la forme et de la ligne « sous » j'y insiste, toutes ses formes, rythmes et femmes.

Mérat, le meilleur des garçons, a un abord quelque peu froid qui correspond à merveille à son tempérament d'écrivain peu emballable ou du moins peu disposé à l'emballement. Sa mine grave et mieux que correcte, sa réserve britannique qui ne se fond que parfois en sourires il est vrai très indulgents sont le pur symbole de sa tenue littéraire : les groupes l'ennuient ; telle personnalité dont on cause tant soit plus qu'à l'ordinaire ne lui porte certes pas ombrage, mais l'obsède et le trouve nerveux. Je l'ai connu Parnassien sans entrain : lors de l'arrivée

d'Arthur Rimbaud à Paris, en septembre 1871, et de l'émerveillement si sincère provoqué par ses vers dans notre milieu, à Valade, Cros, Cabaner, Mercier et d'autres, il se méfiait pour lui-même, se défendant peut-être contre lui-même d'un enthousiasme qu'il suspectait d'être affecté chez ses camarades ; quelques-uns se sont étonnés et d'autres s'étonnent de ne pas plus le voir sympathiser avec le Rollinat des *Névroses* qu'avec le Moréas du *Pèlerin passionné*[1]. Mallarmé l'a toujours étonné et il ne serait pas éloigné de prendre un peu sa concision pour un masque et sa subtilité pour une mystification, — ce dont je dois le blâmer pour mon compte.

Mais quel mal à cela puisque Albert Mérat est un vrai, un bon poète qu'il convient d'aimer et d'admirer ?

[1] Chez Vanier, 3 fr. 50

ANDRÉ LEMOYNE

André Lemoyne, poète français, né à Saint-Jean-d'Angely, en 1822.

Aussi loin que remontent mes tout premiers souvenirs littéraires, le nom d'André Lemoyne y sonne, bien distinct, même parmi le retentissement d'autres poètes que j'appellerai magistrats : Hugo, de qui les *Contemplations*, son plus récent volume d'alors, étourdissaient mes quatorze et mes quinze ans ; Baudelaire, avec ses *Fleurs du Mal*, qui les scandalisaient et les charmaient ; Banville, qui leur faisait positivement l'effet d'un dieu, et Leconte de Lisle, absolument celui d'un très dur et non moins authentique prophète. De merveilleux débutants, Glatigny, Mendès, me plaisaient par-dessus tous : j'étais si jeune, il y a tant et tant de talent si raffiné (surtout dans *Philoméla*), mais très jeune dans les *Vignes Folles* et dans *Philoméla !* Et ces derniers livres, avec de l'originalité déjà, procédaient tant des livres immédiatement antérieurs, qu'ils ne doivent guère faire qu'un avec eux. Mais quant à ce

qui est d'autres recueils, je n'en vois qu'un qui m'ait bien frappé vers l'époque quasi enfantine dont je parle là et c'est celui d'André Lemoyne, tout discret, si discret qu'il n'a pas de titre et ne s'énonce que par les en-têtes de quatre pièces, plus que probablement les préférées de l'auteur, qui les a disposées sans même observer l'ordre de la pagination, en sous-titre, après son nom sur la couverture du mignon volume.

CHEMIN PERDU.

ECCE HOMO. — RENONCEMENT.

UNE LARME DE DANTE

s'appelle donc *tout simplement*, si je puis ainsi m'exprimer dans l'espèce, le recueil en question. Une lettre approbative de Sainte-Beuve, du 20 novembre 1859 — ô « mes jeunes années ! » — décore le faux titre, et l'ouverture est faite par une pièce, *Où sont-ils ?* que, je ne mens pas, je sais par cœur, ainsi que bien d'autres encore, depuis le jour où je la lus pour la première fois. Aussi, qu'elle est, comme toutes les autres, pénétrante non moins qu'alerte, mélancolique et forte pourtant, d'une philosophie saine et bonne, du premier vers à la dernière strophe ! Cette dernière strophe !

Il s'agit d'une maison déserte :

Tous les petits grillons frileusement blottis
Qui, le jour de Noël avaient le cœur en joie,
Ne voyant plus l'hiver de sarment qui flamboie
Pour un autre foyer tristement sont partis.

Laissez-moi encore détacher ces vers entre les trente-deux, tous exquis, de ce *petit quadro :*

On voit encore des nids mais d'une autre saison.
. . . . . .
L'herbe haute envahit les jardins et les cours
Et, voilant le soleil, elle étouffe les roses.

Renoncement, auquel morceau l'auteur attache une importance particulière, puisqu'il en a placé l'en-tête au seuil de son livre, dans le groupe d'en-têtes qui, nous l'avons vu, y sert de titre modeste et fier, est comme un drame domestique, celui de la femme de trente ans qui s'ennuie, rêve d'adultère et n'est sauvée que par son enfant,

. . . . . une petite fille
Qui descend du berceau voyant qu'on l'oubliait,
Elle entr'ouvre la porte et d'un air inquiet,
Pieds nus sur le tapis, demande qu'on l'habille ;

Dès lors, et réveillée par les baisers qu'elle donne frénétiquement à l'angélique petite créature et où elle-même.

Elle a senti passer quelque chose de Dieu,
Dès lors chez elle. . . . .
. . . . la mère triomphe, elle a vaincu la femme !

Il y a peut-être bien de l'illusion en même temps que du scepticisme dans cette conclusion. Je ne crois guère pour ma part à de tels saluts et la moindre confession suivie d'absolution feraient à mon sens bien mieux l'affaire de toutes ces pécheresses par action et par omission. L'auteur lui-même en a comme un pressentiment quand il ajoute en façon de commentaire :

Vous ne descendez plus comme au temps d'Israël.
Beaux anges pèlerins des légendes antiques ;
Repliant pour jamais vos deux ailes mystiques,
Vous avez disparu dans les hauteurs du ciel...
Contre l'Esprit du mal qui pourra nous défendre
Dans ces rudes combats de l'austère devoir ?...

A l'église, mesdames ! M. le Curé et MM. les Vicaires vous y attendent au Seul tribunal misécordieux. Car, en vérité, je vous le dis, l'esprit de maternité lui-même, tant sublime qu'il puisse être, ne constitue pas la plus ferme des défenses contre le Péché. J'en ai vu, moi qui parle, des preuves des plus probantes. Et, s'il faut, informez-vous encore d'autre part jusqu'auprès de votre Racine qui l'a si bien fait dire à son épouvantable Phèdre, bien plus tragique parce que chrétienne au fond, que

celle d'Euripide : *Expertis credite Robertis*, et allez vous faire blanchir ailleurs, à la seule Entreprise compétente, je veux dire. Ce qui n'ôte rien au très touchant et très parfait mignon chef-d'œuvre de Lemoyne, au moins !

Et à ce propos, le précieux petit bouquin nous montre un peu plus loin (*Fleurs des morts*) une autre femme. Celle-là n'a pas été « sauvée ». Nul enfant, nul prêtre, sans doute, sur sa route.

Cœur tout rempli d'oublis,

. . . . . .

Elle a ri quarante ans. Elle pleure à son tour.

. . . . . .

Allons, mesdames, à confesse, décidément ! —

Ecce homo et *Stella maris*, en dépit de leurs titres empruntés aux Livres saints et à la liturgie catholique, sont des poèmes purement humains, fort beaux tous deux, surtout le dernier, tout frémissant d'héroïsme attendri. L'*Absent*, qui les sépare est une façon de dialogue entre une mère et son fils. Il s'agit du père exilé. J'y cueille ces questions divines de l'enfant :

Voit-il sous d'autres cieux de plus beaux paysages,
De plus riches soleils ?

. . . . . .

Et n'espère-t-il pas être un jour consolé ?

Et la quasi-veuve de répondre noblement et simplement :

Ah, si Dieu veut qu'un jour le pauvre absent revienne,
Qu'il trouve ici l'enfant sans que la mère y soit,
Tu diras que jamais d'autre main que la mienne
N'a touché l'anneau d'or qu'il a mis à mon doigt.

Dans *Une larme de Dante* est respectueusement évoqué le grand Florentin, de passage à Paris, dont la silhouette ressort nette et plus pittoresque (l'affreux mot) que beaucoup de prétentieuses descriptions, prose et vers, trop connues, — de vers comme ceux-ci :

. . . . Entre des palais et des maisons de bois
Il aperçoit un fleuve au cours mélancolique
Et, dominant au loin la cité catholique,
Une forêt de tours, de clochers et de croix.
Il chercha le soleil !

N'est-ce pas que cet hémistiche est beau de surprise et encadre richement le sobre crayon?... C'est d'ailleurs tout l'incident. Dante pleure en pensant à *sa* Florence. Un jeune ami qui l'accompagne commente cette « larme » et la veut consoler. Mais

« Tais-toi, dit le vieux Dante. Ils auraient trop d'orgueil.
Les Noirs, s'ils me savaient pleurant comme une femme. »
Et, rentrant son enfer de douleurs dans son âme,
Il sécha brusquement sa larme dans son œil.

Criez à l'exagération si vous voulez, mais ces vers me sont une occasion pour, profitant de leur tournure dantesque, c'est-à-dire simple et forte et du nom sublime apparu, remarquer en passant combien la manière de Lemoyne procède de Dante très lu, sans imitation aucune, je m'empresse de le dire, sans, par exemple, cette affectation qui parfois irritait Baudelaire dans les choses italiennes de Barbier (si admirablement lui-même dans les *Iambes* qui dédaigne sans doute *exprès* ce Maître, qui devait avoir ses justes raisons polémiques, j'oserai dire *opportunistes,* pour certaines réticences qui offusquent d'abord). Et la belle simplicité, la correction non pédante, l'effet sans effort qui sont la pure caractéristique du talent non point *pédestre* certes, mais calme et si net de notre auteur, procèdent visiblement d'une pratique longue et assidue du plus grand poète, avec Théroulde et Villon, du moyen âge. Je donne cet avis à coup sûr, bien que sans pouvoir m'appuyer sur un témoignage, car j'ai très peu connu Lemoyne et ses entours et n'ai jamais eu l'occasion d'entendre parler de ces choses, de ces parts.

Je m'aperçois que je suis en train d'analyser tout le petit volume qui fit mes chastes délices à l'âge où l'on est chaste en somme encore et que je viens de lire à nouveau à l'occasion de ce travail, dans une délicieuse sensation de revenez-y. Il faut bien

s'arrêter pourtant. Pourtant aussi, quelle tentation de continuer ! Tant encore de citations jusqu'au dernier dernier vers tout frais dans sa structure solide, comme un arbre et comme d'un arbre, n'est-il pas vrai !

Le jour où la forêt s'habillera de vert.

Lemoyne n'a guère fait, n'a même fait que de grossir dans de copieuses proportions, fort heureusement, cette délicieuse plaquette qu'il semble, par parenthèse, que François Coppée ait dû lire bien souvent, avec quel fruit ! Que de vers encore à détacher, que de pièces à donner tout entières !

. . . . . .

Le soleil s'est levé rouge comme une sorbe.

. . . . . .

Elle a du sang plus vif que du sang d'hirondelle.

Hélas ! *Sat prata biberunt*, et l'espace jaloux m'a dévoré.

Lemoyne vit dignement d'un bel emploi dans la maison Didot. C'est l'homme du Livre comme c'est l'homme d'un livre. Quoi de plus noble et de plus logique ?

Mais c'est aussi l'homme de la Nature merveilleusement traduite, du cœur combien finement deviné, de la femme sue et impeccablement appréciée, dite à ravir. Et quoi de mieux ?

GEORGES LAFENESTRE

Georges Lafenestre, poète français, né à Orléans en 1837.

A qui de nous, férocement épris de l'art et des choses de l'art, espèces de possédés de ce démon, le Vers, parfois en butte à l'horreur du Bourgeois

« *Paisible et bucolique, Sobre et naïf homme de bien.* »

et plus souvent aux sarcasmes innocents de la foule ou à la moins clémente indifférence du public qui est censé lire compétemment, auquel d'entre nous n'est-il pas arrivé — las d'héroïque acrobatisme, de militarisme en quelque sorte dans l'héroïque acrobatisme esthétique, de discussions transcendantales entre pairs et de délassements un tantinet cabrionesques quand nous daignons ébattre nos excellences littéraires dans les compatibles bohèmes délassantes ou prétendues délassantes — d'aimer à nous isoler quelque peu et pour quelque temps d'un groupe intense ou d'individualités absorbantes, y compris la nôtre, pour converser, frayer, vivre une

saison, un laps, ne fut-ce qu'une journée, ne fût-ce qu'une heure, qu'un moment, avec un ami du temps jadis, camarade de premiers rêves, de tout jeunes essais vers des tentatives où le loisir était pour ainsi dire de compte à demi, ce loisir fils de l'Inspiration, et son père, croyait-on en ces temps fabuleux. Lui, l'ami des jours d'adolescence intellectuelle, quels qu'aient été d'ailleurs, d'autre part, ses progrès dans l'expérience de la vie, a gardé bonne part du frais dépôt d'illusions que nous avons d'un dédain riant, gaspillé inconsidérément peut-être, préoccupés d'autres belles visées qui ne sont pourtant pas, disons-le bien haut ! des billevisées, nous les ardents, les excessifs, les diaboliques persévérants de cette Science à part, qui ne mène à rien de « positif », mais qui, nous ayant pris innocents, nous rend malheureux d'un malheur adoré, puis nous laisse angéliques ! Il nous parle sérieusement de choses qui nous sont devenues comme étrangères, de prosodie libérale, de rimes constitutionnelles, de tout un doctrinarisme en poésie, à nous qui en sommes à l'Allitération quintessenciée, à l'Assonance infiniment plus difficultueuse que toute sonnaille hugotique, à la métrique *décadente*, bien plus compliquée sous son apparent déhanchement que n'importe quelle versification latine ou autre encore pire ! Et cette conversation, loin de nous exaspérer de pitié, bien au contraire nous ra-

fraîchit, nous repose, va jusqu'à nous donner à réfléchir sur un mode délicieusement logique et clair. Car, de fait, tous ceux-là sont d'accord qui aiment sincèrement la Muse et qui lui obéissent. Les simples, ou ceux qu'il nous plaît d'appeler ainsi, pensent que peu de moyens suffisent à son culte : clarté, beau français, de l'élévation dans les idées et l'absolue sincérité, avec le seul tort, sans nul doute, de se servir d'une trop vieille rhétorique. Nous, les raffinés, ainsi, qu'ils croient exact de nous dénommer, nous voulons la pleine Clarté, obtenue par une langue impeccable au service du suprême de la pensée où qu'elle tende, et notre rhétorique sort journellement, tout armée, de nos fronts douloureux ; mais le but est le même, l'effort est analogue; et qui sait ce que la postérité décidera quant aux prix à décerner ?

J'ai eu cette sensation d'un ami, depuis longtemps quitté de par les purs caprices du sort, soudainement rencontré et entretenu non sans un très délicat plaisir d'anecdote ancienne en relisant ces jours derniers l'œuvre poétique de Georges Lafenestre. Cette œuvre, réunie en un fort volume sous ce titre général d'*Idylles et Chansons*, comprend quatre recueils de courtes pièces détachées et un assez long poème, *Pasquetta*. Le premier en date desdits recueils est *les Espérances* qu'annonçait le beaucoup trop modeste joli sonnet suivant, qui fut célè-

bre à juste titre à cette époque prodromatique de renaissance Parnasienne :

AU LECTEUR

Je suis de ces fous qui s'en vont rêvant
De printemps sans fin, d'amours éternelles ;
Mes erreurs, tu vois ne sont pas nouvelles ;
Le père au tombeau les lègue à l'enfant.

Qu'y faire, après tout ? Nous suivons le vent
Comme la poussière et les hirondelles :
Mon corps a des pieds, mon âme a des ailes.
Parfois je m'envole et rampe souvent.

Dans ces vers troublés si tu veux les lire,
Tu dois retrouver plus d'un franc sourire,
Les pleurs y sont vrais et tombés des yeux.

L'auteur pour le reste est bien jeune encore ;
Ne demande pas de fruit à l'aurore :
L'homme qui grandit demain fera mieux.

Tout le recueil est dans ce ton correct, gris-perle, avec de temps en temps des éclats d'or et de pierres précieuses des plus ravigorants et souvent des vers fort beaux tels que

. . . . . « des femmes bien parées
Attendant une fête au milieu d'un pré clair

. . . . . .
Je vais, je vais à vous, filles du ciel d'été !
. . . . . .
. . . . . .
Salut, chansons, salut, printemps
Salut, ô mon âme immortelle,
Je m'envole où ta voix m'appelle !
A genoux, mon Dieu, je t'entends. »
. . . . . .

L'amour, un amour quelquefois d'une riche et chaude sensualité (*Dans les blés*, *Pulvere levius*, etc.), le débat avec elle-même d'une âme croyante en proie au tragique doute contemporain, l'expansion d'une jeunesse virile et tendre, font le thème de ces morceaux plus que remarquables, dignes pour la plupart d'une anthologie très exclusive et très large.

Peu après la publication des *Espérances*, saluée non sans enthousiasme par la génération levante des poètes admirateurs de Leconte de Lisle et de Théodore de Banville, en dépit des fortes réminiscences de Musset qui s'y trouvaient. (Musset n'avait pas l'heur de nous plaire, enfants pas mal pédants que nous étions alors.) Lafenestre collabora au Parnasse où ses « contributions » (English spoken here) eurent un très grand succès d'estime, bien juste. Il était désormais classé, non parmi les moindres, quelque chose comme entre Sully-Prudhomme et Armand Silvestre.

Les recueils qui suivirent et qui s'intitulent *la Clef des champs*, *l'Ame en fête* et *la Chute des rêves*, continuent, accentuent, portent à leur sommet de perfection les grandes qualités si brillamment inaugurées dans *les Espérances*. Je voudrais pouvoir citer ici, entre bien d'autres pièces, tour à tour sévères et riantes, excellemment composées et d'une très remarquable et continue mélodie, d'émouvants fragments des *Vieux époux* (*la Clef des champs*, et des *Survivants* (*la Chute des rêves*), ainsi que le si noblement voluptueux *Souvenir antique* (*l'Ame en fête*). Du moins lisez, alors ce magnifique

EMBRASEMENT

Comme la gueule en sang d'une large fournaise
Qui s'ouvre tout à coup dans un noir carrefour
Et crache des torrents de fumée et de braise
Sur les pavés rougis qui craquent à leur tour.

Brusquement, le Soleil dans l'horizon éclate,
Furieux, et, trouant les montagnes de fer,
Vomit, à grosse écume, une lave écarlate
Qui roule au grand galop dans les rocs, vers la mer.

Les nuages surpris se heurtent pêle-mêle
Sous le fouet des rayons qui jaillissent contre eux,
Et, tels que des manteaux déchirés par la grêle,
Traînent, éparpillés, leurs lambeaux poussiéreux.

Du feu ! Du feu ! Tout croule en l'incendie immense,
Rocs aigus, îlots plats sous les roseaux nageant.
La ville au loin qui sent dans la flamme, en silence.
Fondre ses ponts de marbre et ses clochers d'argent.

Comme un cuvier bouillant la lagune étincelle
Et les longs avirons, éclatant par les airs,
Dans le brasier qui coule aux flancs de la nacelle
S'allument en cadence et pleurent des éclairs.

O splendide, ô vivante, ô divine lumière,
Dans cet embrasement de l'univers joyeux,
Prends l'homme aussi, prends moi ; voici mon âme [entière,
Toute, je te la livre, ô Soleil radieux !

Loin, bien loin, aussi loin que tes flèches vibrantes
Brisent la nuit stérile et vont ouvrir des yeux,
Jette-là, trempe-là de tes clartés puissantes
Dans la pourpre des mers et la pourpre des cieux,

Afin que, retombée aux ombres de la vie
Elle épanche à son tour, sans jamais s'apaiser,
Les trésors de chaleur qui l'auront assouvie
Dans la force et l'éclat de ton dernier baiser !

(La clef des champs).

PASQUETTA

Printemps ! printemps ! l'Arno soulevé dans ses rives
Vers la mer à grand bruit porte l'eau des glaçons
On voit monter partout des verdures craintives
Comme un désir aux yeux des timides garçons.

Et les cimes d'azur que l'Apennin déplie,
D'un long voile abritant la Toscane endormie,
Au bruit des vents grondeurs ferment ses horizons.

Les ceps aux bras lascifs semés de perles blanches
Grimpent en se tordant jusqu'aux plus hautes branches
Où la lumière chaude enivre les oiseaux ;
L'olivier rude et gris agite son front pâle
Comme un vieillard qui fuit le penser de ses maux,
Et dans l'atelier sombre où forge la cigale,
Les seigles pour l'été tissent de blonds manteaux.

Printemps! printemps ! printemps ! la nature immor-
Rougit, après trois mois, de sa stérilité [telle
Et le soleil viril à sa grande mamelle
Porte le lait joyeux de la maternité :
Humanité, debout! à l'œuvre, chêne et rose !
Croissez, pensez, vivez, malheur à qui repose !
Le squelette a frémi dans sa bière agité.

Combien sur l'herbe humide au penchant des ravines
S'ouvrirent de bluets et combien d'aubépines ?
Les nids s'emplirent-ils dans la paix des buissons ?
Ainsi qu'un long essaim de mouches inquiètes
S'échappe de la gerbe à la fin des moissons,
Autour du front blanchi des tranquilles poètes
Combien volera-t-il de nouvelles chansons ?

Le sculpteur verra-t-il son imposant cortège
De fils obéissants joindre leurs mains de neige
Sur la tour formidable à l'ombre d'une croix ?

Combien entendra-t-on de baisers sous la treille ?
Combien de nouveau-nés mordant leurs petits doigts,
Les bruns marins, penchés sur leurs femmes vermeilles,
Berceront-ils du pied devant leurs seuils étroits ?

De tout ce qui naîtra Dieu seul saura le nombre ;
Enfants, bourgeons, épis, rêves de joie ou d'ombre ;
Lui seul verra monter tous ces germes heureux
Comme des ouvriers qui reçoivent leur tâche.
Sans savoir pour quelle œuvre homme, forêts, et cieux,
Chacun, de leur côté, travaillant sans relâche :
Le maître qui les paye a su penser pour eux.

Printemps ! printemps ! printemps ! Oh ! la fille char-
Ses yeux, doux et mutins..... [mante !

et le récit part tout d'une haleine, en 3 chants d'un peu plus de 220 vers chacun, assez mal soucieux de la rime riche, il est vrai, mais supérieurement rythmés dans une ampleur que ne gênent en rien la césure presque toujours coupée à 6 et le manque absolu d'enjambements. Non seulement un entrain puissant, une couleur large et réjouissante, une conduite élégante et forte de la période font de ce poème une œuvre d'art considérable, mais la distinction de l'aristocratie de l'expression rachètent avec usure ce que le fond y peut avoir de banal. C'est l'éternelle histoire du génie tuant le bonheur. A la fin du récit Dante et Ghiotto, ayant eu le glorieux tort de préférer la poésie et la peinture à leurs

« donne » se trouvent au milieu de leur noire détresse d'âme et de cœur, comme consolés par le souvenir de leurs amours d'enfance. Pasqua et Béatrix mortes leur apparaissent, doux fantômes

Qui n'ont pris ici-bas que la douceur d'un nom,
. . . . . .
Et leur bouche de miel souriant comme une lyre,
D'un récit angélique amuse leurs tourments,
Tandis qu'en leurs grands yeux par instants revient
L'effroyable splendeur des douze firmaments. [luire

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de vers plus souverains dans notre langue et que le poète qui les a faits, avec tant d'autres de la même trempe, ne mérite pas une très belle place dans l'admiration de tout juge impartial, même en ces temps d'exclusivisme peut-être excessif.

Lire aussi tout particulièrement l'*Hymne* frontispice des *Idylles et Chansons*, qui est de toute beauté.

Lafenestre est en outre un critique d'art qu'ont mis au premier rang ses travaux sur la matière, particulièrement son beau livre des *Maîtres anciens*.

Il occupe dans l'administration des Beaux-Arts un haut emploi où sa compétence est pour les artistes un précieux gage d'efficace sympathie.

RAOUL PONCHON

Raoul Ponchon, poète français. est né en 1849, à La Roche-sur-Yon, comme il nous l'apprend lui-même.

Caen a ses tripes ; Cologne
Son eau Farina ; Bologne
Sa mortadelle, et Lyon
Peut vanter à juste titre
Ce fier éperon au litre
Son saucisson de Lyon ;
Si vous désirez connaître
La ville qui m'a vu naître :
C'est toi, La Roche-sur-Yon !

Dans une déjà ancienne biographie de M. Jean Richepin, j'ai, en parlant des premiers compagnons de celui-ci, mentionné sympathiquement Raoul Ponchon. L'auteur de la *Chanson des Gueux*, innovant en ceci ou plutôt renouvelant une belle habitude des poètes de la Pléiade, avait aux pages de son premier et, à mon sens, meilleur recueil lyrique, mis dans ses vers, à la rime et à la césure en triolets et en sonnets, ballades, villanelles et

rondeaux, souvent encadrés d'argot, parfois parmi des détails de vie privée,

> Malgré le chocolat trop raffiné du Carme.
> J'ai fait un déjeuner très faible chez Bourget,

même les confondant à certains moments en fraternelles transpositions de désinences.

O les Merchors, Poncier, *Bouchons !* les noms, aujourd'hui pour la plupart justement célèbres de ces camarades de juvénile enthousiasme et de « gaie misère » (comme dit la phrase, car de littérale gaie misère, je n'en ai pas de nouvelles encore). Même Ponchon eut les honneurs d'une ballade tout entière dont deux vers me reviennent :

> Vous ne serez qu'une aubergine
> Si vous n'avez pas vu Ponchon.

(L'aubergine est un fruit du midi que les Méridionaux appellent aussi viédaze, qui signifie, à travers une autre signification, ce qu'un déplorable monosyllabe veut dire en beaucoup trop familière langue parisienne, sous, également, un autre sens, imbécile.)

Quoi qu'il en soit, et il se fait temps, à force de digressions et de parenthèses, de rentrer dans mon sujet. Ponchon, certainement, même sans qu'il soit tout à fait besoin de flétrir d'une aussi rude sorte les

gens assez malheureux pour ne le point connaître au physique, mérite, non seulement d'être vu avec sa physionomie franche et fine, sa prestance bien portante et bien portée et la gaîté du meilleur aloi qui l'illumine tout entier non sans des reflets de forte et haute philosophie, mais encore d'être entendu, car sa conversation est charmante de verve malicieuse comme il faut et cordiale sans les inconvénients du trop ou du trop peu, et sait discerner, préférer, écarter, haïr bien et encore mieux aimer, sans erreur, ni préjugé, ni faiblesse, ni rien pour infirmer la ferme exquisité de son jugement.

Mais c'est surtout d'être lu qu'il mérite !

Car Raoul Ponchon est un poète très original, un écrivain absolument *soi*, descendant, c'est clair, d'une tradition, ainsi que tous, du reste, mais d'une tradition « de la première » française en diable, avec tout le diable au corps et tout l'esprit du diable, d'un bon diable tendre aux pauvres diable et diablement spirituel, coloré, musical, joli comme tout, fin comme l'ambre, léger, tel Ariel, et amusant, tel Puck, bon rimeur (j'ai mes idées sur la Rime et quand je dis « bon rimeur » je m'entends à merveille et c'est de ma part le suprême éloge) excellent versificateur aussi (je m'entends encore) un écrivain, enfin, tout saveur, un poète tout sympathie !

J'ai parlé des ascendants littéraires de Raoul Pon-

chon. A quoi bon des noms ? Pourtant Villon et Marot, La Fontaine, puis Banville et Glatigny se commémorent ici de fait et de droit. Ponchon a aussi de Monselet certaines grâces et c'est tout. Rien en lui, après ces incontestables rapports avec des esprits congénères, que de pleinement « genuine ». Son funambulesque n'est jamais souvent satirique et parfois doux-amer comme celui de Banville, non plus que sa finessse en quoi que ce soit épicurienne à la façon d'ailleurs exquise de Monselet. Non, sa bonne humeur éclate tout en belle humeur sans plus. et s'il rit ou sourit, c'est virtuellement et bien pour le plaisir. D'où pour moi le poète *sui generis* et général en lui, le poète par excellence et de préférence, le poète pur et simple si vous aimez mieux. Il n'est dans ses vers ni évidemment préoccupé de théories esthétiques, ni agité de passions politiques, ni mû par des principes de morale... ou du contraire, je me hâte de le dire pour rassurer tout le monde. La raillerie dont il use, toute pittoresque, atteint sans blesser, non qu'il n'ait souvent de bonnes étrivières au service des sottises par trop indignes d'indulgence et de toutes les laideurs. Nulle ironie dans le sens méchant et triste du mot. Une sérénité divine, pour ainsi parler, règne dans ses Chroniques rimées si solides de nombre et de son, d'un si savoureux beau français qui donne comme l'impression du faire robuste et râblé de

maître Nicolas Boileau-Despréaux. Son calme regard passe en revue non sans quelque hautaine guoguenardise, courses et salons, audiences et séances, obsèques et premières, retenant tous détails nécessaires sans négliger d'aucune sorte l'ensemble à brosser largement.

L'amour même, et cette bonne chère de bonne compagnie qui entre trop peut-être dans la réputation de Ponchon auprès de ce monde qui côtoie le monde littéraire proprement dit, notre poète ne les célèbre qu'en artiste impeccable très convaincu de son sujet, mais le dominant et par conséquent apportant tout le sang-froid désirable dans la confection de ces délicieuses pièces de plaisant déduit et de crevailles. Son talent très fier ne souffre rien que d'absolument choisi au plus fin fond des considérables sensualités dont s'agit et vous serez ravis des deux preuves que voici de ce que j'avance là.

A PHILIS

Ton corps est un jardin impérial.
Toutes les fleurs s'y donnent rendez-vous,
Les roses qu'on rêve et les œillets fous,
C'est Floréal, Germinal, Prairial.

Dans ce jardin d'amour tout embaumé
Et plein du gai tumulte du Printemps
Il est des nids perdus et palpitants
Pour les baisers ces beaux oiseaux de Mai.

Sur tes seins blancs voici les lys éclore,
J'entends tinter des muguets dans ta bouche
Et dans tes yeux où le faste se couche
S'épanouit une lointaine flore.

Et de tes pieds aux doigts de sucre rose
A tes cheveux qui passent l'hyperbole
Se mariant à mainte fleur mi-close
L'on voit grimper la grâce, vigne folle.

FIVE O'CLOCK ABSINTHE

Quand le couchant étend son voile d'hyacinthe
Sur Rastaquapolis.
C'est l'heure assurément de prendre son absinthe,
Qu'en penses-tu, mon fils ?
C'est en été surtout, quand la soif vous terrasse
— Tels cent Dreyfous bavards —
Qu'il convient de chercher une fraiche terrasse
Le long des boulevards.
Où l'on sait rencontrer l'absinthe la meilleure.
Celle du fils Pernod ;
Fi des autres ! De même un dièze est un leurre
Quand il est de Gounod.
Je dis le long des boulevards, et non à Rome,
Ni chez les Bonivards ;
Car pour être absinthier on n'en est pas moins homme.
Et sur nos boulevards
On voit passer les plus suaves créatures
Aux plus gentes façons :
Tout en buvant, cela réveille vos natures,
C'est exquis..... mais passons.

Vous avez votre absinthe, il s'agit de la faire ;
Ça n'est pas, croyez-moi,
Comme pense un vain peuple, une petite affaire,
Banale et sans émoi.
Il ne faut pas avoir ailleurs l'âme occupée,
Pour le moment du moins.
L'absinthe veut d'abord de la belle eau frappée,
Les dieux m'en soient témoins !
D'eau tiède, il n'en faut pas : Jupiter la condamne.
Toi-même, qu'en dis-tu ?
Autant vaudrait, ma foi, boire du pissat d'âne
Ou du bouillon pointu.

Et n'allez pas comme un qui serait du Hanovre,
Surtout me l'effrayer,
Avec votre carafe, elle croirait, la povre !
Que l'on la veut noyer.
Déridez-la toujours d'une première goutte...
Là... là... tout doucement.
Vous la verrez alors palpiter, vibrer toute,
Sourire ingénûment;
Il faut que l'eau lui soit ainsi qu'une rosée,
Tenez-vous-le pour dit :
N'éveillerez les sucs dont elle est composée
Que petit à petit.
Telle une jeune épouse hésite et s'effarouche
Quand, la première nuit,
Son mari brusquement l'envahit sur sa couche
En ne pensant qu'à lui...

Mais, tenez : votre absinthe éclot dans l'intervalle,
La voilà qui fleurit,
S'irise et passe par tous les tons de l'opale
Avec un rare esprit.

Vous pouvez maintenant la humer, elle est faite ;
Et la chère liqueur
A l'instant même vous mettra la joie en tête
Et l'indulgence au cœur...

. . . . . .

Ponchon qui a fait des milliers et des milliers de vers n'a encore rien donné en recueil. Ses chefs-d'œuvre volent, délicats, dans la presse dite « légère », parce qu'elle n'est pas lourde. Béons extasiés à ces papillons d'un Parnasse très précieux, en attendant le bon plaisir du maître charmant et l'édition complète des œuvres écrites et à écrire.

Ainsi soit-il !

GABRIEL VICAIRE

Gabriel Vicaire. Ce n'est point parce que c'est un de mes meilleurs amis que je ne parlerai pas en toute franchise de ce bon, de cet excellent poète. (Né à Belfort, Haut-Rhin, en 1848, où son père était receveur d'enregistrement, passa toute son enfance en Bresse, à Pont-de-Veyle, ou à Ambérieux, en Bugey, et fut reçu avocat.)

Ce n'est point non plus parce que ce fut, à propos du début de la querelle symbolo-décadente, sous la forme d'un charmant pamphlet, les *Déliquescences* [1] par Adoré Floupette, chez Lion Vanné, Byzance, comme un peu d'hostilité envers votre serviteur, que je nierai toutes les qualités de forme et de fond de ce, je le répète, bon, excellent poète, à la fois naïf et raffiné, primitif et « fin-de-siècle », pour parler l'affreux langage contemporain.

Les *Émaux Bressans* inaugurèrent la précieuse série de ses ouvrages. Ce livre, devenu introuvable

[1] Plaquette rarissime, épuisée et ne devant pas être réimprimée, publiée à 3 francs en 1885 par le bibliopole Vanier en collaboration avec Henri Beauclair.

et dont l'auteur nous doit de nouvelles éditions, dénotait déjà les vertus de belle et loyale franchise littéraire, de clarté française et de haute ingénuité qui font de Gabriel Vicaire un original dans un temps d'imitation et d'écolâtrerie. Et quel délicieux original que le poète de la *Légende de saint Nicolas*, de *Madeleine*, de *Rosette*, et des ballades qu'il a tout récemment publiées chez Lemerre sous ce titre : *A la Bonne Franquette*.

BALLADE

Le soleil a secoué
Ses beaux cheveux sur le monde
Et voici, Dieu soit loué !
Toute fraîche, rose et blonde.
Ma gentille Rosemonde.
Ainsi qu'un manteau de cour,
Sa chevelure l'inonde.
Entrons au jardin d'amour !

J'aime son air enjoué,
Sa perversité profonde.
Oui, j'en suis tout engoué,
Moi, moi, l'énorme Burgonde
A la face rubiconde.
— Mon petit, bonjour, bonjour,
C'est l'instant, c'est la seconde.
Entrons au jardin d'amour !

Je t'en prie, assez joué,
Chère belle, ou bien... je gronde
Mon cœur est si peu roué !
Si l'on veut que je réponde,
Il faut bien qu'on me seconde.
Entends battre le tambour,
Là-bas, là-bas, vers Golconde ?
Entrons au jardin d'amour !

ENVOI

Princesse de Trébizonde,
Trois saluts, un petit tour,
Entrons vite dans la ronde.
Entrons au jardin d'amour !

GABRIEL VICAIRE.

J'exprimais cette appréciation dans un sonnet que je réimprime ici parce qu'il est la traduction littérale de ma pensée, en même temps qu'un trop faible hommage à un fier et tout cordial compagnon d'armes :

Vous êtes un mystique et j'en suis un aussi :
Mais vous léger, charmant, on dirait du Shakspeare,
Moi pas mal sombre, un Dante imperceptible et pire
Avec un reste, au fond, de pécheur mal transi.

Je suis un sensuel, vous en êtes un autre ;
Mais vous gentil, rieur, en Gaulois et demi,
Moi l'ombre du marquis de Sade, et ce, parmi
Parfois des airs naïfs et faux de bon apôtre.

Plaignez-moi, car je suis mauvais et non méchant.
Puis, tel vous, j'aime la danse et j'aime le chant,
Toutes raisons pour ne plus m'en vouloir qu'à peine.

Et puis j'aime ! Tout court ! En masse, en général,
Depuis la fille amère au souris sépulcral
Jusqu'à Dieu tout-puissant dont la droite nous mène !

L'homme, en Vicaire est bien le frère du poète. Rondeur fine et bonhomie malicieuse, belle humeur sans tumulte et mélancolie suffisante, un souci du naturel et de la bonne, de la vraie simplicité, celle des grands classiques anciens et modernes, avec un goût exquis de terroir que parfume encore un souvenir très discret mais très savoureux de fortes et judicieuses bonnes études, tel l'homme, tel le poète qu'est Vicaire.

J'ai le bonheur de le connaître d'assez longue date, et m'applaudis de plus en plus d'être de son intimité. Causeur sans pair, de l'érudition doublée d'expérience (en dépit de son âge encore en fleur), un bon rire judicieux, la poignée de main moins facile que merveilleusement sincère, voilà pour l'ami.

Bien qu'absolument indépendant en sa qualité de poète très français et bien français, Vicaire fréquente dans les divers groupes littéraires d'autrefois et d'aujourd'hui. Je l'ai connu au café Voltaire du temps de ce tant regretté Valade. Mérat, Mercier,

Gineste, — jadis Cabaner, mort aussi ! Burty, autre absent, l'à jamais pleuré Charles Cros, ses frères, tant d'autres, et moi, que de belles conversations, controverses, discussions, paradoxes et utopies nous déchaînâmes là ! Vicaire y prenait une part considérable, et son ferme bon sens, son esprit, son à-propos, ne formaient pas le moindre agrément de ces belles et bonnes soirées. Depuis ont éclos, puis disparu, les Hydropathes, les Hirsutes dont Vicaire ne fit point partie, mais de qui il était et reste l'ami fêté. Les Décadents et les Symbolistes un peu plus tard, l'eurent aussi comme hôte favori, — et je crois bien que l'École Romane, nouvelle création se *le paiera* comme un bon camarade incapable d'une amertume quelconque, encore que susceptible de tels inappréciables bons conseils.

Il fait beau et bon écouter Vicaire, quand secoué de son rire si aimable et si malin, il réfute ou retorque quelque sottise ou quelque erreur. Bel et bon encore de le voir qui allume son cigare entre deux jolies répliques. Bel et bon surtout de le lire et de le relire.

Décoré de la Légion d'honneur à la dernière promotion. Vive la République — alors !

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

« *Une ville d'argent qu'ombrage un palmier d'or.* »

José-Maria de Heredia, poète français, né le 22 novembre 1842 dans les montagnes de la Sierra Madre, proche Santiago de Cuba.

Alfred de Musset, de par le droit du génie, sinon chronologiquement, fut le véritable restaurateur du Sonnet en France. Il le fit large, à sa main, pour ainsi parler. Théophile Gautier et Sainte-Beuve, presque simultanément, le réduisirent aux règles strictes. Sainte-Beuve fit ainsi quelques-uns de ses plus fins vers et même plusieurs de ses mieux émouvants. Les sonnets à la princesse Mathilde, de Théophile Gautier sur ses vieux jours sont, après les *Ténèbres* et les *Emaux et Camées* ce qu'il a certes écrit de plus beau en fait de poésie. *Interdùm* Soulary se créait un juste nom en travaillant, quelquefois exquisement, dans cette partie de l'art. Je ne parlerai pas, quelque intérêt que j'y prisse si j'avais le temps de le faire, de spécialistes plus ou moins distingués, tels que Grammont, Boulay-Paty, d'autres encore.

Mais Heredia, voilà de cela quelques bonnes années, dans les différents *Parnasses contemporains*, en 1866, pour bien préciser, 1869 et 1876, remonta jusqu'à Ronsard, et au-dessus, pour la perfection et la toute-noblesse. Cette forme suprême qui avait su gagner jusqu'au suffrage de l'à bon droit très difficile Boileau, que Pétrarque avait fondée sur du diamant, où Shakspeare fit rugir et sourire en divines magies, la plus énorme de toutes les passions, et dont les Renaissants furent les bons marchands pour jusqu'à la postérité la plus reculée, le Sonnet, déjà triomphant à nouveau depuis 1830 eut en cet Espagnol superbement Français son grand poète définitif. Cela sans contestation aucune. D'un geste unanime plus encore que d'une seule voix, tous le reconnurent tel et non autre. Cette royauté l'investit en quelque sorte plutôt qu'elle ne l'assuma. Et ce fut plus que justice et mieux. La Tradition qu'il résumait et couronnait s'imposait. Dès cette date, 1866, il entra dans la Gloire et l'y voici pour les siècles. La critique, peu tendre alors pourtant à l'égard des Parnassiens absous et même généralement admis par elle depuis l'apparition des Décadents et des Symbolistes, la critique, subjuguée par cette incontestable supériorité lui fut respectueuse et déjà préparait l'admiration due, — confessée enfin.

Aussi, quelle forme magistrale drapant quelle

grandesse fastueuse et généreuse ! Une clarté, une sonorité, un éclat, de cristal ! Des couleurs, des formes, des attitudes du plus pur Antique, du plus fier du xve siècle castillan, de la plus raffinée et capricieuse Renaissance qu'aient vu resplendir, chatoyer, régner, les bords du Loir et de l'Arno ! Et ces parfums des Iles et ces merveilleux paysages volcaniques aux fleurs violentes, aux pampres d'émeraude, de topaze et d'or ! Tous les oiseaux prestigieux, toutes les mers enchanteresses ! Encore, l'âme loyale et dure des vieux Ricoshombres dans la haute aisance du gentilhomme, non sans, parfois, telle grâce brève du gentleman ! Et l'amour du Beau pittoresque, délicat et piquant, jusqu'à ce japonisme :

LE SAMOURAI

C'était un homme à deux sabres.

D'un doigt distrait frôlant la sonore bîva,
A travers les bambous tressés en fine latte,
Elle a vu, sur la plage éblouissante et plate,
S'avancer le vainqueur que son amour rêva.

C'est lui. Sabres au flanc, l'éventail haut, il va.
La cordelière rouge et le gland écarlate
Coupent l'armure sombre, et, sur l'épaule éclate
Le blason de Hisen et de Tokungawa.

Ce beau guerrier vêtu de lames et de plaques,
Sous le bronze, la soie et les brillantes laques,
Semble un crustacé noir, gigantesque et vermeil.

Il l'a vue. Il sourit dans la barbe du masque,
Et son pas plus hâtif fait reluire au soleil
Les deux antennes d'or qui tremblent sur son casque.

jusqu'à ce rappel de la R. F. romaine

SOIR DE BATAILLE

Le choc avait été très rude. Les tribuns
Et les centurions, ralliant les cohortes,
Humaient encor, dans l'air où vibraient leurs voix fortes.
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts ;
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,
Tourbillonner au loin les archers de Phraortes ;
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge d'un flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'imperator sanglant !

Mais l'héroïsme est la note dominante de cet enchantement sans pair. Héroïsme mythologique avec la DIANE CHASSERESSE.

Et tout le jour tu fais retentir Ortygie
Du rugissement fou des rauques léopards,

avec Hercule et le lion, terreur de NÉMÉE.
avec PERSÉE ET ANDROMÈDE.
héroïsme castillan avec LE VIEIL ORFÈVRE.

J'ai de plus d'un estoc damasquiné le fer !

avec, entre bien d'autres merveilles, étincelantes et précises, encore, cette admirable chose qu'il ne faut pas se lasser de citer et de citer toujours,

LES CONQUÉRANTS

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines
De Palar de Moguer, routiers et capitaines
Partaient ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques,
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter dans un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

héroïsme esthétique ! — qui lui fait célébrer avec quel enthousiasme ! la nature, les civilisations, toutes les belles manifestations enfin de l'art et de la vie !

L'héroïsme a dicté aussi ce fier poème, sévère et brillante épopée, *les Conquérants de l'or*, les *Tierces rimes*, parues dans la *Revue des Deux-Mondes*, et dont on a pu dire qu'elles étaient plus espagnoles que le *Romanien* et la puissante *traduction de la véridique histoire de la conquête de la Nouvelle Espagne* par le capitaine Bernal Diaz del Castillos.

S'il fallait absolument rattacher cette poésie chevaleresque au premier chef à quelque chose de moderne et de contemporain, je dirai qu'Heredia procède d'Hugo pour la bonne redondance et la turbulence qu'il faut dans l'espèce, et de Leconte de Lisle s'il s'agit de ferme facture, de précision, de concision, de concentration dans l'exacte mesure et d'élan court et fort.

A Heredia par exemple, à lui, bien à lui, rien

qu'à lui, l'ordonnance admirable, l'unité rigoureuse de chacun de ces petits poèmes, petits par la dimension, grands pour l'idée et l'image contenues, à lui le ton constamment noble et tendu dans la noblesse, tendu de la bonne sorte, inaccessible à quelque vulgarité que ce soit, à n'importe quelle faiblesse de style, ou concession de son rythme carré, de sa rime opulente et du mouvement comme militaire de ses périodes directes, légères, mais pleines, surtout, et j'y reviens, l'héroïsme ataval ! de la pensée et de la vision.

J'ai l'honneur de connaître nombre de jeunes poètes dont la plupart ont le plus bel avenir ouvert devant eux sur de toutes autres perspectives que le poète qui m'occupe si sympathiquement. Eh bien ! *leur opinion publique*, coupablement indifférente à l'égard de beaucoup de Parnassiens, non des moindres, mais dont il est sage de tenir compte, grand compte sans doute, est, en particulier, presque par exception, favorable à de Heredia, en dépit de sa versification tout à fait romantique et classique qui doit leur paraître un peu surannée, ce dont je les blâmerais, car toute forme est bonne du moment qu'elle est belle. Cette popularité auprès d'une jeunesse aussi difficile est bien significatrice et méritait une remarque.

Heredia jeune encor, en pleine production rare et précieuse a toute une œuvre splendide à nous don-

ner. Son livre des *Trophées* est impatiemment attendu, d'autres livres après celui-ci, d'autres et d'autres ensuite. Que le grand seigneur et le grand poète qu'il est fasse largesse. *Grandesse et grandeur obligent.*

« Fais ce que doys. »

ANDRÉ THEURIET

André Theuriet, poète et romancier français, né en 1833, à Marly-le-Roi.

Prose, que nous veux-tu? Roman, tout particulièrement, roman moderne, forcément terne, ennuyeux, « bourgeois », avec ces mœurs et ces ignorances! qu'as-tu donc à nous enlever ou du moins à détourner ainsi nos poètes? Car si de tout temps la plupart des sonneurs de vers ne dédaignèrent pas de descendre aux phrases non ordonnées selon le Rythme et même excellèrent dans cet art subsidiaire, jamais, je crois, ils ne furent, pour ces œuvres relativement basses, aussi nombreux qu'en nos jours de fourmillantes, d'essaimantes chroniques, de grands récits sans grand lien ni fin bien délimitée, de tout petits contes en vertigineuse quantité, bref, en nos jours de Prose, pour nommer le fléau par son nom (fléau relatif bien entendu).

Et, après tout, est-ce un bien grand mal, quand on considère le talent énorme là employé, du moins fructueusement — il faut manger et autant que possible bien manger, — par ces fils moins impré-

voyants de la Muse? Comme c'est le cas par exemple dans l'excellent poète qui nous occupe. Et Silvestre, le grand platonique-nostalgique, malgré toute clameur de haro, nous a révélé, par le journalisme bien à lui qu'il mène triomphalement depuis des années, tout un poète énorme en prose, énorme et léger, oui, léger! sans compter l'écrivain cursif, élégant, lumineux à qui nous devons le *Dessus du Panier* et tant d'autres livres de claire rêverie et de fine gaîté, alternant avec le bouffon bienfaisant que pour ma part je trouve très ragoûtant et bien délectable à mes heures pour rire et me délasser. Il serait déplorable que Mendès, l'impeccable enchanteur de *Philomela*, d'*Hespérus*, du *Soleil de Minuit*, l'auteur de ces admirables poèmes théogoniques et hymniques, *Pagodes*, n'eût pas écrit tant de nouvelles terriblement charmantes, de cruelles études félines et tigresques, de puissants romans d'une si audacieuse moralité, — et Banville prosateur continue le glorieux Banville écrivain de vers. Mais, encore le roman nous a pris trop de poètes. M. Alphonse Daudet, par exemple, mérite certes son prodigieux succès, mais qui sait si l'aigre cigale bien soi des Amoureuses (rappelez-vous les *Prunes*, les *Rossignols du cimetière*, particulièrement) n'eût pas donné quelque très étrange et très piquant concert plus savoureusement méridional encore que ses *Mœurs parisiennes*, et ce, dans un français alerte.

vif, comme découpé, comme dentelé d'ombres nettes par cet endiablé soleil de sa Provence. Et pour illustrer et conclure par un gros exemple cette déjà trop longue introduction, croyez-vous que Victor Hugo eut moult perdu à restreindre un tantinet ces interminables *Misérables* et à nous priver des quelques grandes beautés éparses dans ses derniers et avant-derniers romans s'il eût consacré le temps dépensé à ces amusettes de sa plume d'oie et d'aigle, à faire *Dieu*, à finir et polir la *Fin de Satan*, et à nous gratifier ainsi, avec les *Légendes des Siècles* complètes, elles, de l'Epopée française, que seuls ses qualités et ses défauts pouvaient trouver en cet instant des temps.

O prose, tu nous dois encor bien des poètes !

A presque dit Gautier, une grande et lamentable victime, lui, de la copie à jet continu.

C'est, encore un coup, vrai que Theuriet a su d'emblée et délicieusement, facilement, non sans originalité après l'incomparable George Sand, ni sans audace en face du Naturalisme, lors de ses primes débuts, dans toute la force et le prestige brutal de la balourde dictature qui a abouti où l'on sait, pornographie commerciale, grossièreté gratuite et nulle philosophie, Theuriet sut aborder le roman « idéaliste », comme l'appelle, l'admirable

d'ailleurs, Zola lui-même, voulant flétrir par ce mot renouvelé de « *l'idéalogue* » de Bonaparte, cette forme dernière de la grâce discrète et du bon goût proprement dit dans notre littérature d'imagination.

Parbleu, ce sont exquises choses que :

« Nous descendions vers les bois de Maigrefontaine à l'heure où le paysage a encore son charme virginal. La fraîcheur de la nuit l'a pénétré d'une vapeur argentée qui est pour les feuillées comme cet humide velouté déposé à l'aurore sur les grappes mûrissantes. Les sentiers sont noyés dans une ombre moite et les gouttes de rosées irisent l'extrémité des branches. La forêt à l'air d'une nymphe qui sort du bain et qui roule dans une gaze transparente son beau corps nu et ruisselant. »

et je goûte fort et surtout :

« Le chêne est la force de la forêt, le bouleau en est la grâce ; le sapin, la musique berceuse ; le tilleul, lui, en est la poésie intime. L'arbre tout entier a je ne sais quoi de tendre et d'attirant... En hiver, ses pousses sveltes s'empourprent comme le visage d'une jeune fille à qui le froid fait monter le sang aux joues ; en été, ses feuilles en forme de cœur ont un susurrement doux comme une caresse... Tout le reste de la forêt est assoupi et silencieux ; à

peine entend-on au loin un roucoulement de ramiers; la cime arrondie du tilleul, seule, bourdonne dans la lumière. Au long des branches les fleurs d'un jaune pâle s'ouvrent par milliers, et dans chaque fleur chante une abeille. C'est une musique aérienne, joyeuse, née en plein soleil, et qui filtre peu à peu jusque dans les dessous asombris où tout est paix et fraîcheur. »

Mais, mais, mais et cent fois mais, quel dommage que le ravissant romancier, que le tant aimable nouvelliste ait à ce point absorbé le poète en vers !

Ah, ce poète ! Tenez, laissez-moi vous raconter une anecdote symbolique, puisque le mot est encore à la mode.

Il y a de cela une bonne vingtaine d'années. Nous nous promenions, Léon Valade, Albert Mérat, quelques autres et moi, dans un des bois des environs immédiats de Paris. Ils sont amusants ces bois ravinés, tourmentés, aux clairières un peu trop fréquentes sans doute, mais, somme toute, fleurant âcre comme il sied, sonores à souhait et d'une belle venue feuillue et peuplée d'oiseaux très charmants. Nous devisions de matières peu transcendantales, je le crains, et je n'oserai pas affirmer qu'il n'y eût pas parmi nos compagnons quelques belles illettrées. Tout à coup, parut, au détour d'un sentier bien ombreux que piquaient çà et là des taches

d'un soleil « clère et beau, » qui? sinon Theuriet lui-même, correct, de noir vêtu, ganté, en haut de forme, dans la société de dames, l'une d'un certain âge, l'autre beaucoup plus jeune, en toilettes sobres. Ils paraissaient versés dans un entretien familial, et nous saluâmes silencieusement, non sans un sourire amical au poète, alors poète pur et simple (dites donc, n'est-ce pas, voyons ! assez et tout ce qu'il faut ?) et ayant déjà fait ses preuves par la publication de son *Chemin des Bois*, cette rencontre produisit sur nous un effet comme surnaturel, à la lettre. Le charme était rompu, ou plutôt le charme commençait. De frivoles et folâtres, nos pensées, sans y penser, se firent doucement sérieuses et comme recueillies. Le site cessa d'être un décor et prit l'aspect du ton de nos pensées, se fonça, se cuba devint non pas très, ni même peut-être encore assez tout à fait sauvage mais non loin d'être suffisamment sévère bien. La tête un peu faunesque mais affable de notre ami, sa tenue « habillée », l'extrême respectabilité de sa compagnie, disaient dans le meilleur français du monde : « *Sylvæ sint consule dignæ.* » Lisez, si ce n'est, à votre éloge, déjà fait, les vers de Theuriet, tâche très agréable, croyez-le bien, et vous sentirez tout le juste de ce récit en forme d'apologue, bien que des plus authentiques.

Les bois, tels que les voit, les sent et les rend

Theuriet dans l'ensemble de ses vers et plus particulièrement dans son premier volume au titre si joli, *le Chemin des Bois*, les bois, dis-je, de Theuriet ne sont précisément ni « les bois jolis » du siècle dernier, ni les halliers visionnaires où Hugo fréquente dans ses moments dantesques, mais de belles et bonnes hautes futaies sentant aigre et âpre et bon pour finir. Toute une fauve y vit, moins fauve sauvagement que gentiment mais vraiment inapprivoisée ; lapins, écureuils gambadent, se tassent, tournent et crient ; l'araignée des bois tisse sa toile que la rosée et le soleil diamantent et dorent.

Et au fait et pour finir dignement, lisez-moi ceci :

Quand les nids en émoi
Tressaillent d'allégresse,
Savez-vous, dites-moi,
Pourquoi cette tristesse !
Pourquoi ce long soupir
Qui semble toujours fuir
Et qui revient sans cesse ?

Des saisons d'autrefois
Et des morts qu'on oublie,
Mes amis, c'est la voix
Dans l'ombre ensevelie ;
Au soleil, à l'air bleu
Elle envoie un adieu
Plein de mélancolie.

Elle dit : « rameaux verts,
Songez aux feuilles sèches,
Blondes filles aux chairs
Roses comme les pêches ;
Amoureux de vingt ans,
Enivrés de printemps,
Songez aux tombes fraîches ! »

La *Revue des Deux-Mondes*, qui a pour spécialité de faire des académiciens, pousse la bienveillance jusqu'à les nommer avant le vote de l'Académie.

Notre ami Theuriet, le charmant romancier, est en effet qualifié « membre de l'Académie française » dans le sommaire du numéro du 1er octobre 1888.

Il n'y a là, du reste, qu'une anticipation.

FRANCIS POICTEVIN

Francis Poictevin, littérateur français, né à Paris, le 27 juin 1854.

L'homme physique est des plus intéressants, agissant sous la pure impulsion de l'intellect, comme par une électricité supérieure ; tout à l'Art, à la bonne foi dans l'Art, à la témérité, au tact, en un mot, et au bon goût précisément.

Il débuta par *la Robe du Moine* [1], un roman courageusement chrétien et résolument vertueux dans sa hardiesse même. Des pages magistrales éclatent dans l'ensemble calme, reposé et reposant de ce coup d'essai. C'est l'éternelle histoire, mais si nouvellement présentée ! du combat entre la Chair et l'Esprit.

Suivit *Ludine*, simple histoire d'amour, d'amour ordinaire, — naïve et subtile et même compliquée

[1] Alphonse Daudet sans hésiter délivrait à l'auteur à propos de son premier ouvrage, *la Robe du Moine*, ce certificat de bonne grâce : « Il me semble que Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve « de Volupté » et de « Port-Royal » se serait délecté à vous lire ».

comme l'Homme et peut-être comme la Femme. O les charmantes pages, et que nerveuses !

« Nerveuses », ce mot me rappelle à la première ligne de cette si sincèrement amicale étude. L'homme physique, donc, dans Poictevin, soumis à l'influence de l'esprit, est « agité » dans le sens admirable du mot. Cet homme, vêtu tout simplement, se démenant avec des mots très simples, très nets, très clairs, très haut prononcés dans la rue comme dans les salons, autre et pire rue, étonne, épouvante les imbéciles et nous réjouit, nous réchauffe, nous rend le courage à nous qui

« Ne sommes pas des ignorants dont les Muses ont ri. »

comme a dit poliment Jean Moréas.

Mais revenons à l'homme de lettres.

Songes vint après *Ludine*, qui, dès lors et définitivement, marqua le pas dans la manière de l'excellent et tenace écrivain dont j'ai tant de plaisir à tracer ici la biographie. Rompant avec les systèmes de l'affabulation, de l'intrigue, qui sont les ficelles du pur ouvrage en librairie, il osa nous présenter à cru une partie de son âme et peut-être de son cœur. Le seul reproche que j'oserais faire à Poictevin serait de donner à se souvenir de MM. de Goncourt, mais si peu et si bien !

Petitau, Seuls[1], *Paysages et nouveaux songes, Derniers songes, Double*[2], *Presque, Heures, Tout bas*, attestent glorieusement, mais en toute délicatesse et en toute discrétion, la persévérance, l'obstination douce et d'autant plus forte, de cet esprit bandé vers cette cible, la vérité.

La vérité pour Poictevin comme pour ce pauvre

[1] «... Ecrivain ? Non, mais peintre, musicien, voire architecte. L'auteur a eu le soin d'expliquer sa manière dans une note sur un de ses livres : *Seuls*.

« *Seuls*, disait-il, est un roman ou plutôt un poème en prose, où chaque chapitre, quoique architecturalement proportionné avec les autres dans un ensemble harmonique, est à lui seul un morceau musical et coloré en une façon hongroise ou de tzigane... Le but de l'œuvre étant surtout de réaliser ce conseil de Théophile Gautier : la vraie gloire, pour un homme de lettres, serait de donner des sensations inconnues, de rendre des sensations encore innommées. »

[2] « Une vulgaire glace d'armoire, d'habitude clair mystère. Fidèle et prostituée, à chacun elle s'ouvre pour l'offrir, le rendre à lui-même et, de ce qui s'est vu en elle, elle ne garde pas trace ce semble. O pleine de possessions perdues ! Un soir pourtant, il y a des années, dans elle s'embrumant sans plus de reflets, a glissé une forme drapée, revenante ombre d'invisible, d'un noir mortel. »

C'est le début de *Double*. Tant de choses dans une armoire à glace !.....

Donc pour juger M. Poictevin, nous ne devons le comparer à nul autre : c'est un artiste d'une espèce particulière qui emploie pour matière plastique l'écriture. Le dictionnaire, la syntaxe sont pour lui comme s'ils n'existaient pas. Son projet est d'agir sur nos sens par tous les moyens, même par des phrases incorrectes, barbares, intraduisibles, pourvu qu'elles nous conduisent à la sensation d'un son, d'une couleur, d'une odeur.

Il utilisera même des dispositions typographiques.

Ainsi, pour figurer un navire en détresse, il dispose sa

moi que je suis, c'est Jésus et Marie, à travers des idées indoues qui furent miennes parfois et, pour parler bon français, un tantinet mais si amusamment topinamboues.

L'Évangile enfin retrouvé dans sa simplicité, sa grâce, aussi son terrible esprit... de suite.

Je ne puis d'ailleurs mieux m'exprimer, je pense, à propos de ce pur poète, bien qu'il prétende n'écrire qu'en prose jusqu'à présent, qu'en un sonnet fait *bien à loisir*, l'année dernière, et où Poictevin

phrase dans plusieurs lignes de dimensions différentes qui offrent une apparence de dislocation.

Dans les vases de la grève
la carcasse d'un navire échoué se décharne de
plus en plus,
un cormoran vole un moment tout près,
sa vie se défait de plus en plus,
il ne sait quoi de triste, de cher repasse dans le
présent noir.

Cet exemple est caractéristique. Il nous autorise amplement à le considérer comme un de ces virtuoses japonais, chercheurs de choses exquises et extra-humaines. *Double*, divisé en une centaine d'alinéas, ressemble à un vaste écran couvert de dessins capricieux. N'y cherchez pas l'ombre d'un sujet de roman, ni même un portrait. Deux personnages, simplement désignés par les prénoms *Lui* et *Elle*, analysent tour à tour, avec une subtibilité infinie, les impressions de leur double nature, vie extérieure et vie intime. Il y a de-ci de-là des tableaux réussis comme cette marine où il nous fait voir et entendre des mouettes : « On aurait cru que grinçaient de tournantes poulies... les cris des mouettes aux vols en virants entrelacs. »....

PAUL D'ARMON. (*Voltaire*, 24 novembre 1889.)

lui-même veut bien reconnaître de l'exactitude et de la perspicacité. Je le donne ici en forme de seule conclusion logique à ces quelques lignes indicatrices d'une œuvre plus justiciable vraiment d'une irrésistible et presque indéfinissable sympathie que d'une nécessairement lourde et bafouilleuse analyse qui s'y voudrait frotter.

A Francis Poictevin.

Toujours mécontent de son œuvre
D'autant plus exquise de flou
Et d'amour de l'art dûment fou
Où la limace et la couleuvre

Ne peuvent rien, qu'user leur dent
Et leur bave, n'est-ce pas, presse
Littéraire en général ? — Qu'est-ce
Que cet indicible imprudent

Qui n'écrit pas pour la publique
Moyenne et jamais ne réplique
Aux haros que par le halo

D'un esprit en bonne fortune,
Mystérieux comme la Lune,
Clair et sinueux comme l'Eau.

(*Hôpital Broussais, juillet 1893.*)

Puisse le bon écrivain, le meilleur artiste, peut-être, nous charmer souvent et longtemps, de son verbe et de son style. Il a toutes nos complicités et, j'en réponds, va mériter encore plus notre admiration.

TABLE

Confessions 1

Quinze jours en Hollande 197

Biographies de poètes et littérateurs 287

Leconte de Lisle 289

François Coppée 294

Paul Verlaine 300

Villiers de l'Isle-Adam 308

Armand Silvestre. 315

Edmond de Goncourt. 319

Jean Richepin 323

Jules Barbey d'Aurevilly 328

Sully-Prudhomme 333

Léon Dierx 339

Stéphane Mallarmé. 345

Maurice Rollinat. 353

Arthur Rimbaud 360

Léon Vanier 368

Anatole Baju 376

Charles Cros 384

René Ghil 398

Anatole France. 405

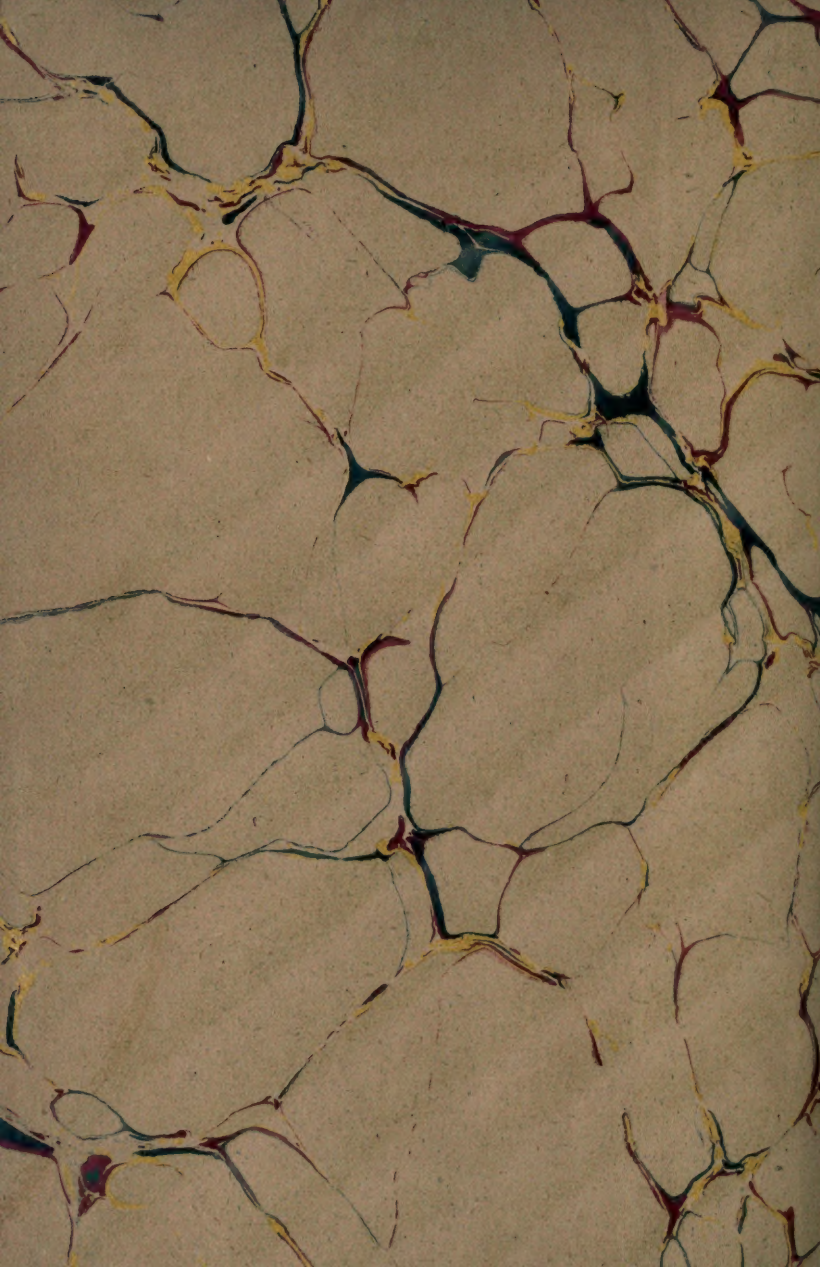
Louis-Xavier de Ricard. 412

Albert Mérat. 423

André Lemoyne 431

Georges Lafenestre. 439
Raoul Ponchon 449
Gabriel Vicaire. 457
José Maria de Heredia 462
André Theuriet. 470
Francis Poictevin. 478

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



LF
V521

70975

Author Verlaine, Paul

Title Oeuvres complètes. Vol.5.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU